



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



1

MÉMOIRES
DE LA
SOCIÉTÉ NÉO-PHILOLOGIQUE
▲
HELSINGFORS

II



HELSINGFORS,
IMPRIMERIE CENTRALE DE HELSINGFORS,
1897.

805

805

Table des matières.

Werner Söderhjelm , <i>Introduction</i> : Nos études . . .	Page I.
Hugo Pipping , Zur Definition des H-Lautes	» 1.
I. Uschakoff , Zur Frage von den nasalierten Vokalen im Altfranzösischen	» 19.
Alvar Törnudd , Quelques feuilles d'un manuscrit inédit de Sénancour	» 51.
Edwin Hagfors , Die Substantivdeklinaton im »Volksbuch vom Doctor Faust».	» 65.
J. O. E. Donner , Ein unbekanntes Gedicht Lady Byrons	» 97.
Hugo Palander , Ein deutscher Tiername	» 99.
Werner Söderhjelm , Antoine de La Sale et la légende de Tannhäuser	» 101.
T. E. Karsten , Beiträge zur Geschichte der altgerma- nischen ē-Verba.	» 169.

Liste des travaux néo-philologiques publiés par des auteurs finlandais de 1893 à 1897	» 275.

Nos études.

La Société Néo-philologique entre aujourd'hui dans sa onzième année d'existence. Elle constate avec satisfaction le développement qu'a pris chez nous l'étude des langues modernes pendant les dix années écoulées. La part d'action qu'elle a eue elle-même dans ce mouvement n'est pas, il est vrai, très considérable: en effet, en dehors de la série de publications qu'elle a entreprise et dont le second volume paraît maintenant, elle s'est surtout proposé pour but d'être un centre de réunion pour les personnes qui s'intéressent aux études de philologie moderne. Mais ses membres se composant presque exclusivement de ceux qui représentent ces études et travaillent pour elles à l'université et dans les écoles, il va de soi que son œuvre est en connexité intime avec le travail qui s'accomplit sur le terrain scientifique et pédagogique. Aussi doit-il paraître naturel que nous jetions ici un coup d'œil sur la situation des études de philologie moderne chez nous, surtout depuis la publication de la première partie des Mémoires de la Société.

Mentionnons d'abord que les efforts faits depuis bien des années pour obtenir la création d'une chaire permanente de

II

philologie moderne à notre Université, efforts qui avaient constamment échoué, ont enfin été couronnés d'un succès relatif: en 1894, en effet, il a été institué une chaire personnelle de philologie romane, avec obligation pour le titulaire de représenter également la philologie germanique. On comprend qu'une pareille combinaison est de nature à diminuer la portée scientifique de cet enseignement. Et maintenant que l'importance toujours plus grande de ces études a engagé le Consistoire Académique à proposer la création d'une chaire permanente de philologie moderne, il eût été désirable que ces deux branches si distinctes de nos études eussent eu chacune leur représentant. Mais des circonstances qu'il serait trop long d'exposer ici rendent très peu probable la création de deux chaires: il faudra donc nous déclarer satisfaits, alors même que ce que nous obtiendrions ne répondrait qu'à des exigences modestes.

Depuis que les étudiants ont été mis à même de porter, sans autorisation spéciale, la philologie moderne au programme de leurs examens, le nombre de ceux qui se consacrent à cette étude a augmenté de semestre en semestre. Il y a cinq ans, les auditeurs des cours de langues modernes n'étaient guère qu'une douzaine, tandis que, pendant cette année universitaire, ils dépassaient le chiffre déjà très notable de cinquante. Peut-être l'attrait de la nouveauté entre-t-il pour une part dans ce concours si considérable; il n'en reste pas moins certain que nos étudiants, eux aussi, se laissant entraîner par le courant des idées modernes, ont commencé à comprendre l'importance d'une étude rationnelle des langues vivantes: et c'est là un fait réjouissant. Toutefois ce succès n'aurait probablement pas été aussi complet, si en même temps des modifications apportées à l'organisation des écoles secondaires n'avaient ou-

vert à nos élèves la perspective de s'y faire une carrière dans l'enseignement des langues modernes. Dans ces derniers temps en effet il a été créé dans les lycées un nombre, qui ira en augmentant, de chaires relativement bien rétribuées d'allemand et de français exigeant de leurs titulaires une préparation vraiment scientifique. La domination absolue et exclusive du latin tend peu à peu, malgré une résistance opiniâtre et grâce surtout à l'initiative des écoles particulières, à céder le terrain à un enseignement plus moderne avec toutes les ressources qu'il offre. Mais tout en considérant comme un progrès heureux que le latin soit déchu de la position dominante qu'il a trop longtemps occupée, je constate avec plaisir qu'on n'a pas longtemps versé dans l'exagération contraire et qu'il y a tout lieu de croire que cette utile réforme se poursuivra avec calme, maintenant qu'ont réussi les premières attaques, rendues ardentes par les souffrances de tant de générations d'écoliers.

Ce progrès dans le sens de l'enseignement moderne et qui constitue la réforme la plus importante dont l'enseignement secondaire ait été l'objet chez nous en ces dernières années, répondait, on l'a bien vu, à un besoin réel et pressant. Le nombre des étudiants sortis d'écoles où les programmes d'étude ne sont pas basés sur l'enseignement du latin, augmente d'année en année, et les écoles particulières fondées pour satisfaire aux exigences de l'enseignement moderne, regorgent d'élèves. Les cinq dernières années ont vu tripler le nombre des jeunes gens qui, pour l'examen d'admission à l'Université, choisissent le thème allemand ou français au lieu du thème latin.

L'enseignement universitaire de la philologie moderne a reçu une forte impulsion par l'institution, en 1892, d'un séminaire; deux ans plus tard, une allocation de 2000 marcs

une fois pour toutes et un subside annuel de 400 marcs accordé pour trois ans, mais qui sera certainement renouvelé à l'expiration de ce terme, ont rendu possible la création et l'entretien d'une bibliothèque spéciale de philologie romane et germanique; cette bibliothèque compte actuellement 165 ouvrages, dont quelques-uns en plusieurs volumes.

Grâce à cette institution, nos élèves les plus avancés sont mis à même de s'initier aux méthodes à l'aide desquelles s'accomplit le travail scientifique dans ce domaine. Les travaux de notre séminaire sont, il est vrai, à ce point de vue, fort modestes. Ils n'en constituent pas moins un premier pas dans la voie des recherches scientifiques; ils habituent peu à peu les élèves à réfléchir librement et personnellement sur les questions philologiques.

On comprend, du reste, que, dans notre Université, l'intérêt scientifique de l'enseignement des langues modernes doit se subordonner à son intérêt pratique. Je veux dire que cet enseignement devant en première ligne tendre à préparer de bons professeurs de langues, la science pure n'y entre pas pour elle-même, mais qu'elle y est mise au service du but principal. Nous ne pouvons guère songer à voir s'épanouir chez nous la philologie romane ou germanique comme science indépendante: d'une part, nous sommes trop loin des centres où sont assemblés les matériaux d'une activité vraiment féconde et nous n'avons pas à notre portée une littérature complète sur ces matières, même s'il s'agit des travaux les plus récents; d'autre part, les ressources matérielles de notre pays sont trop limitées pour que nous puissions assurer l'indépendance à ceux que leur goût et leurs capacités pousseraient à poursuivre ces études pour elles-mêmes. J'espère cependant que cette modeste publication et celle qui l'a précédée prouveront que nous

désirons aussi apporter, dans la mesure de nos faibles ressources, notre contribution au travail scientifique contemporain.

L'enseignement universitaire de la philologie moderne a cependant chez nous, me semble-t-il, une tâche plus importante à accomplir que celle de former des savants ou des maîtres d'école: je veux parler de ses rapports avec la culture générale dans notre pays. Pour que nous puissions maintenir, au point de vue intellectuel, notre terrain à nous, tel que les circonstances historiques et un travail intense de culture nationale tendent à le constituer, il faut que nous nous rendions maîtres, dans la plus large mesure possible, des moyens de rester en communion d'idées et d'intérêts intellectuels avec les grands pays de l'Europe.

On peut trouver, non sans raison, avec ce but devant les yeux, que nos programmes d'examens ne font pas une place assez large à l'élément littéraire. Car la préparation philologique n'est pas complète si elle n'embrasse une connaissance approfondie de la culture intellectuelle dont les langues sont l'organe et qui trouve dans les belles-lettres son expression à la fois la plus artistique et la plus facilement accessible. Mais l'esthétique et l'histoire des littératures figurent dès longtemps comme une branche spéciale dans le programme d'études de notre Université, et, d'après un règlement de la Faculté des Lettres, un étudiant doit, pour obtenir la plus haute note de philologie moderne, avoir mérité au moins la note de deuxième degré d'esthétique et d'histoire littéraire. Cela ne doit cependant pas empêcher la littérature d'avoir sa place dans l'enseignement (sinon dans l'examen) philologique, bien que sous d'autres conditions. Il est nécessaire pour l'étudiant philologue d'appliquer aussi dans le domaine littéraire la méthode qu'il a appris à appliquer dans ses études linguis-

tiques, et le meilleur moyen pour lui d'y arriver, c'est d'étudier soigneusement et en détail les œuvres de quelque écrivain, non pas tant pour en juger le mérite esthétique, que pour en comprendre à la fois la forme et l'esprit, en saisir la connexité avec toutes les manifestations de la pensée d'une époque, en établir l'importance au point de vue historique et le rapport avec la littérature contemporaine des autres peuples.

Les littératures française et allemande du moyen âge, lesquelles entrent pour une part dans notre programme d'examen, doivent servir en premier lieu de matière aux exercices d'interprétation et d'exemples pour l'application de la grammaire historique. Toutefois, ce qu'on en peut exiger à l'examen doit suffire déjà pour donner une idée du charme merveilleux qui pénètre les strophes tantôt héroïques, tantôt émouvantes de la Chanson de Roland et des Niebelungen, aussi bien que la poésie naïve, infiniment délicate dans sa simplicité, des chansons françaises et de Walther von der Vogelweide.

Les exigences auxquelles nos étudiants sont tenus de satisfaire sont, il est vrai, grâce à la forme compliquée de nos examens, assez considérables, mais je crois aussi que le profit à retirer du travail qu'ils nécessitent, répond amplement aux efforts exigés. Le personnel enseignant est actuellement à peu près suffisant et composé de telle manière que, si le travail est convenablement réparti, rien d'essentiel ne sera négligé. Quant aux disciples, un intérêt si vivant, un zèle si joyeux, tant d'application et d'ardeur au travail ont, jusqu'à présent du moins, caractérisé leurs efforts, que les difficultés du chemin ne sauraient leur opposer d'obstacles insurmontables.

Cet intérêt se manifeste encore dans le grand nombre d'auditeurs qui suivent les cours de philologie moderne, et

dont une proportion notable, je le constate avec satisfaction, appartient aux étudiants de langue finnoise. Et je vois dans cet intérêt la preuve d'un fait bien propre à nous réjouir: c'est que chez nous et parmi notre jeunesse existe la conviction que nous ne devons pas laisser s'affaiblir le lien qui nous rattache à la vie intellectuelle de l'Europe, que nous devons entretenir toutes les voies d'accès qui nous relient à elle, et nous assurer ainsi un afflux continuuel d'idées et d'impressions qui viennent féconder notre propre vie spirituelle, en même temps que nous nous ménageons par là les moyens de faire connaître ce que nous pouvons produire de bon et de viable.

Helsingfors, le 15 Mars 1897.

Werner Söderhjelm,

Président actuel de la Société Néo-philologique.

Zur Definition des H-Lautes.

Weder unter den Physiologen noch unter den Phonetikern sind die Ansichten über die Natur des *h*-Lautes ungeteilt. Eine gewissenhaft zusammengestellte Übersicht der einschlägigen Litteratur findet man bei Michaelis in seinem Aufsätze »über das *h* und die verwandten Laute» ¹⁾.

Es ist nicht meine Absicht, hier eine zweite möglichst vollständige Zusammenstellung der *h*-Theorien zu geben. Ich will nur die Ansichten einiger Autoren besprechen, deren Behauptungen entweder besonders wohlgegründet sind, oder auch besonders kräftig dazu beigetragen haben, die *h*-Frage vom richtigen Pfade abzulenken, um dadurch die notwendige Basis einer *h*-Definition zu gewinnen, die vielleicht als neu bezeichnet werden muss, wenn sie auch im Grossen und Ganzen nichts Anderes ist, als eine Schlussfolgerung aus den Beobachtungen v. Kempelen's und Brücke's.

Wenn ich ohne nähere Bezeichnung vom *h* spreche, ist der Laut gemeint, welcher im Deutschen und auch in meiner

¹⁾ G. Michaelis. Über das H und die verwandten Laute. Archiv für neuere Sprachen LXXIX SS. 49—84, 283—308.

Muttersprache (dem Schwedischen) mit dem betreffenden Buchstaben bezeichnet wird. Von den feinsten Abstufungen dieses *h*-Lautes wird ganz abgesehen werden.

Zunächst möchte ich aus dem bekannten Hauptwerk v. Kempelen's folgende, sehr wichtige Äusserungen citiren ¹⁾:

»Er (der Mitlauter H) besteht bloss in einem ausgestossenen Athem, oder stimmlosen *starken* Hauch Wird die Lunge nur ganz schwach zusammengedrückt, so dass die aus derselben getriebene Luft mit der Öffnung der Stimmritze im Verhältnisse steht, das ist, nicht in so grosser Menge herandrängt, dass diese Öffnung sie nicht ohne Zwang durchlassen könnte, so ist es ein *stillter unhörbarer Hauch*. Wird die Lunge hingegen jähe und mit Gewalt zusammengepresst, so, dass die darin enthaltene Luft, die auf einmal weichen soll, nicht mehr der Öffnung der Stimmritze angemessen ist, so stemmt sich diese Luft im Herausgehen, oder sie wird vielmehr von den zu engen Rändern zusammengedrückt, wodurch ein hörbares Reiben entsteht, und dieses ist der starke beym H vernehmliche Hauch.»

In einer Anmerkung fügt v. Kempelen folgende, von mir kursivierte Worte hinzu:

»*Vielleicht trägt zu diesem Hauch auch das Anstossen der Luft an den Gaumen, und die übrigen Sprachwerkzeuge, und die Richtung, die sie dadurch bekommt, etwas bey.*»

S. 275 fährt Kempelen fort:

»Dieser Buchstab hat eine besondere Eigenschaft, die ihn von allen anderen unterscheidet. Sie besteht in dem, dass er *keine eigene Lage hat, sondern immer desjenigen Selbstlauters*

¹⁾ Wolfgang v. Kempelen. Mechanismus der menschlichen Sprache nebst der Beschreibung seiner sprechenden Maschine. S. 273—274.

seine annimmt, der ihm nachfolget. Wenn nämlich Gaumensegel, Zunge und Lippen sich in die Lage irgend eines Selbstlauters gerichtet haben, so lässt sich die Stimme, die diesen Selbstlauter beleben soll, nicht sogleich hören, sondern die Lunge stösst vorher in diese Lage einen Hauch, dann verengert sich erst die Stimmritze, und fängt an zu tönen. Sagt man zum Beispiel *Himmel*, so liegen, eh das H noch anfängt, schon Zunge und Lippen in der Lage des I, bey *huld* in der Lage des U, bey *Haus* in der Lage des A u. s. f. Um hiervon wieder einen Beweis zu haben, so richte man die Zunge und Lippen zu einem A, dann halte man die flache Hand vor den Mund in der Entfernung etwan eines Zolles, und spreche langsam *Ha*, so wird man, so lange das H dauert, ein Lüftchen auf der Hand verspüren, so bald aber der Selbstlauter A anfängt, so hört jenes auf.»

Ernst Brücke hatte in seinen älteren Schriften ¹⁾ angegeben, dass der *h*-Laut mit weit offener Stimmritze gebildet werde. Da Czermak ²⁾ aber behauptete, die Stimmritze beim *h* mehr oder weniger verengt gefunden zu haben, hat Brücke neue Untersuchungen angestellt und die Beobachtungen Czermak's bestätigt. Ich kann es mir nicht versagen, einen Teil von dem was Brücke in der zweiten Auflage seiner »Grundzüge» ³⁾ über die Bildung des *h*-Lautes sagt, hier wörtlich wiederzugeben :

¹⁾ Ernst Brücke Grundzüge der Physiologie und Systematik der Sprachlaute. Erste Auflage 1856.

„ „ Neue Methode der phonetischen Transscription. Sitzungsber. der phil. hist. Classe der Wiener Akad. der Wissenschaften, bd. XLI s. 252.

²⁾ Joh. Czermak: Phys. Unt. mit Garcia's Kehlkopfspiegel. Wiener Sitzungsberichte, mat. nat. Cl. bd. XXIX s. 576—577.

³⁾ Wien 1876. S. 9.

»Man darf sich nicht damit begnügen, sich während man den Kehlkopf im Spiegel beobachtet, *ha, hä, he*, vorsprechen zu lassen; dann beginnt der Hauch immer mit ganz weiter Stimmritze, und die Stimmbänder nähern sich einander bis der Vocal anlautet. Man weiss dann noch nicht, welches die wesentliche, die nothwendige Stellung für das gewöhnliche *h* der Deutschen ist, weil die Stimmbänder durch eine Reihe von Stellungen durchgegangen sind. Man muss den zu untersuchenden einüben, das *h* vocallos wie beim lautiren und continuirlich hervorzu bringen; dann wird man bemerken, dass sich die Stimmritze stets mässig verengt, mehr oder weniger, je nach der Lautfärbung des *h*, und verengt bleibt, so lange das *h* lautet.

Wenn die Luft unter dem Ausathmungsdrucke zur weit offenen Stimmritze herausfliesst, so giebt sie allerdings mit ihrem Anfall an die Wände der Rachen- und Mundhöhle auch ein Geräusch, welches den Charakter des *h* an sich trägt, aber dieses Geräusch ist bei einem Ausathmungsdrucke, wie er beim Sprechen gewöhnlich statthat, ausserordentlich schwach. Um den Hauch akustisch zu verstärken, wird die Stimmritze bis zu einem gewissen Grade verengt, damit sich die Luft an den Rändern der Stimmritze reibe und ein Geräusch gebe. Dies geschieht schon beim gewöhnlichen *h* der Deutschen.

Aber dies Verengen darf nur bis zu einer gewissen Grenze gehen; *treibt man es weiter, so verliert das Geräusch den Charakter des h* ¹⁾ und wird demjenigen ähnlich, welches man hört, wenn man Wasser in einem nicht zu grossen metallenen Gefässe allmählich bis zum Sieden erwärmt. Dies ist jetzt die Flüsterstimme, die *vox clandestina*.»

¹⁾ Von mir kursiviert.

In den hier citierten Äusserungen v. Kempelen's und Brücke's finden wir folgende wichtige Behauptungen aufgestellt:

1) Der *h*-Laut lässt sich bei einer Menge verschiedener Artikulationslagen des Ansatzrohrs bilden, u. a. bei allen denen, welche die Vokale charakterisieren. (Kempelen).

2) Bei der Aussprache eines *h* strömen auffallend grosse Luftmengen aus dem Ansatzrohre heraus, grösser als beispielsweise bei den Vokalen. (Kempelen).

3) Ein Laut dem der *h*-Charakter anhaftet, kann von einer Luftmasse erzeugt werden, welche die weitoffene Stimmritze durchströmend, die Wände des Ansatzrohrs anfällt. (Brücke).

4) Bei einem flüchtig gesprochenen *h*, wie es sich im Anlaut vor Vokal zu finden pflegt, ist die Stimmritze anfangs weit offen, durchläuft aber nachher eine ganze Reihe von Verengungsgraden. Sobald die Verengung ein gewisses Mass ¹⁾ überschreitet, schwindet der *h*-Laut, und statt dessen tritt ein Vokal auf. (Brücke).

5) Bei einem continuierlich gesprochenen *h*, ist die Stimmritze etwas verengt, aber nicht in dem Grade wie bei den geflüsterten Vokalen. (Brücke).

Diese fünf Sätze, welche heutzutage kaum Widerspruch finden werden, scheinen mir auf folgende Definition des *h*-Lautes hinzudeuten:

Wir bilden das H durch die hörbare Reibung des Expirationsstromes gegen einen möglichst grossen Flächenraum der Wandungen, welche seinen Weg von den Lungen bis zur atmosphärischen Luft begrenzen.

¹⁾ Es kommt hier natürlich nicht auf das absolute Mass der Verengung an, sondern auf das Verhältnis zwischen der Öffnung und der Stärke des Luftstroms.

Jede Artikulation, welche die Hörbarkeit der Reibung oder den Umfang der Reibungsflächen einigermaßen stark herabsetzt, gefährdet die Existenz des *h*-Lautes. Die Verminderung des Ausströmungsquantums verwandelt, bei unveränderter Articulation, den *h*-Laut in eine Pause; zunehmende Verengung der Stimmritze macht die Reibung im Kehlkopfe stärker, löscht aber, da sie eine Schwächung des Luftstromes bewirkt, die Reibung im Ansatzrohre aus. Das Ansatzrohr hört somit auf, als Schallquelle zu fungieren und dient nunmehr bloss dazu, durch seine Resonanzwirkung den im Kehlkopf erzeugten Reibungslaut zu modifizieren. Kürzer gesagt: zunehmende Verengung der Stimmritze verwandelt, wie Brücke schon bemerkte, den *h*-Laut in einen geflüsterten Vokal. Eine Verengung irgendwo im Ansatzrohr verstärkt den Reibungslaut an der betreffenden Stelle, aber sie schwächt oder vernichtet durch vermindertes Ausströmungsquantum die Reibung im Kehlkopf, durch gehemmte Ausströmung und durch direkte Beschattung die Reibung gegen die Wände des Ansatzrohres an den Stellen, wo der Kanal verhältnismässig weit bleibt. Dabei geht das *h* in einen Spirant anderer Art über. Tritt Verengung zwischen der Unterlippe und der oberen Zahnreihe ein, so entsteht ein *f*, eine Verengung zwischen dem Zungenrücken und dem weichen Gaumen giebt den *ach*-Laut der Deutschen u. s. f.

Unter Festhaltung an der hier gegebenen Definition des *h*-Lautes, können wir die Frage aufwerfen, in wiefern die Reibung gegen einzelne Partien der Kanalwände wegfallen kann, ohne dass der *h*-Laut seinen Grundcharacter einbüsst. Zunächst interessiert uns die Frage von der eventuellen Entbehrlichkeit der Kehlkopfreibung, aber leider bietet die Beantwortung dieser Frage gewisse Schwierigkeiten. Die Beobachtung C z e r n a k 's und B r ü c k e 's, dass die Stimmritze bei einem kontinuierlich

gesprochenen *h* immer eine Verengung zeigt, ist kein absolut bindender Beweis für die Unentbehrlichkeit der Kehlkopfreibung; es wäre denkbar, dass sich die beobachtete Verengung auf die Bestrebung, durch Aufstauung des Luftstromes die Dauer des *h*-Lautes zu vermehren, zurückführen liesse.¹⁾ Brücke's Beobachtung, dass wir eine Art *h* mit weitoffener Stimmritze hervorbringen können, beweist ebensowenig wie die offene Glottisstellung am Anfang eines anlautenden *h*, dass ein deutliches *h* ohne jede hörbare Kehlkopfreibung zu Stande kommen könnte, denn die grossen Luftmassen, welche beim *h* durch den Kehlkopf herausströmen, können vielleicht schon durch Reibung gegen die offene Stimmritze einen Schall erzeugen. Uebrigens scheint Brücke das mit offener Stimmritze gebildete *h* mit dem gewöhnlichen nicht zu identifizieren. Die verschiedenen Schallqualitäten, welche infolge zunehmender Glottisenge einem anlautendem *h* der Reihe nach zukommen, gelangen bei der Schnelligkeit des Vorganges nicht getrennt zur Wahrnehmung. Wir wissen also nicht, ob der Anfang eines solchen *h* schon den Charakter des ganzen Lautes an sich trägt.

Mir kommt es wahrscheinlich vor, dass im normal gebildeten *h* eine Kehlkopfreibung immer vorhanden ist, und sie trägt entschieden zur Deutlichkeit des Lautes wesentlich bei²⁾.

Es versteht sich von selbst, dass der Expirationsstrom nicht jeden einzelnen Fleck der Wandungen des Ansatzrohrs mit solcher Kraft treffen kann, dass ein Reibungslaut an der

¹⁾ Ein gedehntes *h* bildet man gerne mit etwas engerem Mundkanal als ein flüchtig gesprochenes.

²⁾ Beim Anblasen der Mundhöhle von aussen her (mit einem Püster) fehlt der Kehlkopfreibelaut ganz und gar; es lässt sich in dieser Weise kein wirkliches *h* erzeugen.

betreffenden Stelle entsteht. Die Innenseite der Lippen z. B. wird stets zum grossen Teile durch die Kiefer und die Zahnreihen geschützt.

Ich habe oben stillschweigend angenommen, dass das Ansatzrohr, welches zur Bildung des *h*-Lautes dient, sich aus dem Rachen und der median offenen Mundhöhle zusammensetzt. Dies ist ja auch die Gestalt, in welcher das *h* am häufigsten auftritt. Es lässt sich aber ohne Schwierigkeit ein *h* bilden, bei welchem die Luft sowohl durch den Mund als auch durch die Nase hinausgeht. Wegen der doppelten Öffnung verbraucht ein solches, *nasaliertes h* mehr Luft als das orale, und seine Hervorbringung erfordert deshalb einen gewissen Aufwand von Kraft. Ich habe nirgends eine Angabe gefunden, wonach dieses nasalierte *h* in irgend einer Sprache regelmässige Anwendung gefunden hätte ¹⁾, aber es ist nicht unwahrscheinlich, dass es von Individuen gebraucht wird, welche ihre Vokale mit unvollständiger fauciveler Sperrung bilden. Wer im Worte »haben« das *a* durch die Nase spricht, wird leicht in Versuchung kommen, schon beim *h* etwas Luft durch die Nase entweichen zu lassen. Wie es sich mit dem *h*-Laut verhält, welcher im Französischen nicht selten (z. B. in »honte«) ²⁾ vor nasaliertem Vokal gehört wird, darüber wage ich kein sicheres Urteil abzugeben.

Vom *nasalierten h* mit gleichzeitiger Mund- und Nasenöffnung unterscheidet sich leicht das *nasale h*, welches mit Mundsperrung und Nasenöffnung gebildet wird. Ein nasales *h* mit bilabialem Verschluss bildet das erste Element der Inter-

¹⁾ Bei Individuen mit Gaumensegeldefekten muss es ja als Substitut für rein orales *h* vorkommen.

²⁾ Vgl. Joh. Storm. Englische Philologie. I. Zweite Auflage, s. 95.

jektion »hm«. Nach Hoffory's Beschreibung zu urteilen (wenn auch nicht nach seiner Terminologie) findet man in den isländischen Wörtern »hnfga«, »hnakki« u. a. ein nasales *h*, welches mit linguo-alveolarer Mundsperrung gebildet wird ¹⁾.

Ein *h* kann auch mit medianer Mundsperrung und lateralen Öffnungen gebildet werden. Faucivolarer Verschluss kann dabei vorhanden sein, kann aber auch fehlen. Nasalisierte lateral gebildete *h*-Laute sind mir aus keiner Sprache bekannt. Aus Hofforys Angaben ²⁾ schliesse ich dass ein laterales *h* (ohne Nasenöffnung) möglicherweise im Isländischen vorkommt, in Wörtern wie «hljóða», «hlutr» u. a. Hoffory selbst sagt allerdings: »es kann . . kein *h* darin enthalten sein«, aber auf diese Behauptung kann keine Rücksicht genommen werden, weil Hoffory von der willkürlichen Voraussetzung auszugehen scheint, dass ein *h* unmöglich mit medianem Mundverschluss gebildet werden könne. Schlimmer ist es, dass eine Verwechslung zwischen dem mit Lateralöffnungen gebildeten *h* und einem stimmlosen lateralen Spiranten nicht ausgeschlossen ist.

Das bilaterale ³⁾ *h* wird mit so grossen lateralen Öffnungen gebildet, dass bedeutende Luftmassen hinausströmen können und Reibelauten auf grossen Strecken des Ansatzrohrs sowie *im Kehlkopfe* gebildet werden. Der Schallfarbe nach unterscheidet sich dieser Laut nur wenig von den mit vollständiger Mund-

¹⁾ J. Hoffory. Phonetische Streitfragen. Kuhn's Zeitschrift. Bd XXIII. S. 548. Näheres über das nasale *h* unten S. 15.

²⁾ Ebenda. S. 542.

³⁾ Was hier von den bilateral gebildeten Lauten gesagt wird, gilt natürlich *mutatis mutandis* auch von den unilateralen; wenn ich von lateralen Lauten spreche, werden sowohl die unilateralen, als auch die bilateralen ins Auge gefasst.

öffnung gebildeten *h*-Lauten. Der stimmlose bilaterale Spirant wird *ohne jede hörbare Kehlkopfreibung* gebildet, und mit so starker Verengerung der Lateralöffnungen, dass es von Reibelauten in den übrigen Teilen des Ansatzrohrs kaum die Rede werden kann. Wenn der laterale Spirant sich ausnahmsweise mit Kehlkopfgeräuschen verbindet, haben wir es nicht mit einem stimmlosen Reibelaut zu thun, sondern mit der geflüsterten Form eines stimmhaften. Ich sage »ausnahmsweise«, denn ein *l* ist bekanntlich selten zu gleicher Zeit spirantisch und stimmhaft.

Stufenweise vorsichgehende Übergänge zwischen dem bilateralen *h* und dem stimmlosen bilateralen Spiranten können selbstverständlich ebensogut zu Stande gebracht werden, wie zwischen dem gewöhnlichen *h* und dem *ach*-Laute. Sowie aber die lateralen Öffnungen einigermaßen eng werden, bekommt der Spirant eine Schallfarbe, die ihn vom bilateralen *h* deutlich unterscheidet. Der eng gebildete bilaterale Spirant erinnert am meisten an den *s*-Laut, und wird in der That in verschiedenen schwedischen Volksmundarten in Fällen gebraucht, wo die gebildete Sprache ein *s* hat, dem ein *l* nachfolgt. Die Substitution des stimmlosen lateralen Spiranten für das *s* in jeder Lautverbindung kommt bei einzelnen Individuen als Naturfehler vor.

Die Schreibung der isländischen Wörter »hljóða«, »hlutr« scheint mir anzudeuten, dass der lateral gebildete Laut, welcher nach Hoffory dem *h*-Zeichen entspricht, ein *h*-Laut ist, oder wenigstens einmal war. Ziemlich nichtssagend ist dagegen der Umstand, dass Hoffory den betreffenden Laut ein »tonloses *l*« nennt. Wenn Hoffory ein mit *a*-Stellung hervorgebrachtes *h* ein tonloses *a* nennt (siehe unten), so muss er, um konsequent zu sein, das mit *l*-Stellung gebildete *h* als ein tonloses *l* bezeichnen, aber andererseits ist zu beachten, das wirk-

liche *l*-Laute ohne Stimmton, wie z. b. das kymrische *ll*¹⁾ bei Hoffory denselben Namen führen. Der Unterschied zwischen dem lateralen *h* und dem stimmlosen *l* war ihm, vermutlich noch nicht aufgegangen, als er seine Bemerkungen über das isländische *h* in der Lautfolge *hl* niederschrieb. In späteren Schriften²⁾ hält Hoffory »sonores tonloses *l*» und »spirantisches tonloses *l*» deutlich auseinander, sagt aber nicht, zu welcher Lautgruppe er den hier besprochenen isländischen Laut rechnet.

Hoffory's Stellung zu der *h*-Frage im Allgemeinen verdient eine nähere Besprechung, weil seine Ansichten grundfalsch sind und doch nicht aufgehört haben, ihren Einfluss auf die Auffassung anderer Phonetiker auszuüben.

Die ersten Aussprüche Hoffory's über das *h* finden wir in dem oben genannten Aufsätze »Phonetische Streitfragen«³⁾ Czermak's in einem rein naturwissenschaftlichen Sammelwerke veröffentlichte Beobachtungen mit dem Kehlkopfspiegel waren ihm entgangen, Brücke's zweite Auflage wurde in demselben Jahre gedruckt wie die »Streitfragen«; es ist also kein Wunder, wenn Hoffory behauptet, dass der *h*-laut mit offener Stimmritze gebildet werde. Nachdem Hoffory in Anschluss an Kempelen und H. Meyer hervorgehoben hat, dass

¹⁾ Mein Freund Dr Axel Wallensköld, der sich eine Zeitlang in Wales aufhielt, hat mir über die Aussprache des kymrischen *ll* Auskunft gegeben.

²⁾ J. Hoffory. *Tennis und Media*. Kuhn's Zeitschrift, bd XXV. S. 424.

„ „ Professor Sievers und die Principien der Sprachphysiologie. Berlin 1884. S. 27—28.

³⁾ A. a. O. vor allem Seite 554—557. Die Ansichten, welche Hoffory hier vertritt, werden sich einigen mir nicht zugängigen Ausführungen Whitney's eng anschliessen. Zu suchen sind diese Ausführungen, nach Hoffory in dem »Journal of the American Oriental Society«, VII. 316 f. 327 f., nach Sievers in »Oriental and linguistic Studies« II, 268.

es ebensoviele *h*-laute giebt wie Vokale, fährt er fort ¹⁾: »und zweitens ist es klar, dass jeder dieser verschiedenen *h*-laute ganz dieselbe mundstellung einnimmt wie der correspondirende vocal, und dass er sich vom entsprechenden vocale *durch nichts als durch das fehlen des stimmtons unterscheidet* ²⁾. Er verhält sich mithin zum vocale ganz wie ein tonloser consonant oder halbvocal zum tönenden oder mit anderen worten: *das H ist ein tonloser vocal; das Ha ein tonloses A, das Hi ein tonloses I u. s. w.*»

Nun ist aber ein Vokal nichts anderes als ein durch die Resonanzwirkung des Ansatzrohres modifizierter, im Kehlkopfe erzeugter Schall ³⁾. Fällt die Schallbildung im Kehlkopfe weg, bleibt vom ganzen Vokal nichts Anderes übrig als eine unhörbare Artikulation. Vietor, der dazu neigt, ähnlich wie Hoffory die *h*-Laute als stimmlose Vokale zu bezeichnen, sagt allerdings: »Die Lautbarkeit des *h* beruht also nur auf der Resonanz des schon zu diesem (dem folgenden) Vokal eingestellten Mundraums beim Durchgang des Exspirationsstroms . . .», aber dieser Ausspruch Vietors's kann nur als ein *lapsus calami* bezeichnet werden. Vietor muss ebenso gut wie jeder andere Phonetiker wissen, dass jede Resonanzerscheinung eine primär tönende Schallquelle voraussetzt. Ein Vokal ohne Schallbildung im Kehlkopfe ist nicht ein *stimmloser*, sondern ein *stummer, unhörbarer* Vokal.

Nachdem Hoffory die zweite Auflage von Brücke's »Grundzügen« kennen gelernt hat, modifiziert er seine Auffas-

¹⁾ S. 556.

²⁾ Von mir kursiviert.

³⁾ Bei gesungenen und gesprochenen Vokalen ist dieser Schall ein Klang, bei Flüstervocalen ein Reibegeräusch.

sung des *h* in so fern, als er einen im Kehlkopf erzeugten Reibungslaut als Bestandteil dieses Lautes ansetzt ¹⁾. Von spirantischen Geräuschen im Ansatzrohr will Hoffory noch immer nichts wissen. Er scheint von der falschen Voraussetzung auszugehen, dass die Vokalstellung des Ansatzrohrs die Entstehung solcher Geräusche verhindere, während die Spirantenbildung in der That nur vom Verhältnis zwischen der Stärke des Luftstroms und der Kanalweite abhängt, nicht von den absoluten Dimensionen des Kanals. In seiner Streitschrift gegen Sievers sagt er (s. 29):

» . . . so ist dazu zu bemerken, dass Geräusche ähnlicher Art, wie sie bei den Spiranten vorkommen, in der Mundhöhle nicht entstehen können, wenn dieselbe offen steht».

Die einschränkenden Worte »ähnlicher Art« lassen die Frage offen ob nicht beim *h* etwa andere Geräusche, als die gewöhnlichen spirantischen, im Ansatzrohr erzeugt werden. Wenn hinter diesen Worten ein versteckter Gedanke liegt, so hat Hoffory ihn jedenfalls nicht weiter verfolgt.

Nach der modifizierten Auffassung Hoffory's ist das *h* als ein bei Vokalstellung des Ansatzrohrs gebildeter Kehlkopfreibelaut zu definieren, und diese Ansicht, welche übrigens schon im Jahre 1879 von Grützner ausgesprochen wurde ²⁾, scheint mir noch heutzutage sehr verbreitet zu sein. Sie stösst aber auf eine erhebliche Schwierigkeit. *Die geflüsterten Vokale* scheinen eben nichts Anderes zu sein als Kehlkopfreibelaute, welche bei Vokalstellung des Ansatzrohrs resonatorisch beeinflusst werden; der Unterschied zwischen einem *h* und dem mit entsprechender Mundstellung gebildeten Flüstervokal müsste somit aufgehoben

¹⁾ Vgl. Hoffory's Streitschrift gegen Sievers. S. 29—30.

²⁾ P. Grützner. Physiologie der Stimme und Sprache in Hermann's Handbuch I. 2. S. 223—224.

werden. Indessen kann man, wie Grützner mit Recht hervorhebt, die Silben *ha*, *hi*, *hu* flüstern, ohne dass der Unterschied zwischen dem *h* und dem Vokal verwischt wird. Es muss also doch ein deutlicher Unterschied zwischen *h*-Lauten und Flüstervokalen vorhandensein. Grützner sucht diese Schwierigkeit zu lösen, indem er sagt: »Ferner ist das *h* nicht ganz gleich einem geflüsterten Vokal, sondern stellt eben in Folge der verschiedenen Stellungen der Stimmbänder ein anderes Geräusch dar, als das der Flüsterstimme ist und bedarf auch viel mehr Luft, als diese».

Mir kommt es nun sehr unwahrscheinlich vor, dass eine nicht sehr bedeutende Änderung der Verengungsstufe des Kehlkopfes genügen sollte, um ein *h* in einen geflüsterten Vokal zu verwandeln und umgekehrt. Sind doch innerhalb dem Gebiete der Flüsterenge einerseits und der *h*-Enge andererseits beträchtliche Variationen erlaubt, ohne dass der Grundcharakter des erzeugten Lautes dadurch leidet. Es will mir auch nicht einleuchten, dass wir zwei Sprachlaute vermöge der Verschiedenheit des Expirationsquantums auseinanderzuhalten vermöchten. Weit verständlicher werden alle diese Erscheinungen, wenn man den wesentlichen Unterschied zwischen dem *h* und einem homorgan gebildeten Flüstervokal weder in dem verschiedenen Verengungsgrade des Kehlkopfes sucht, noch in dem verschieden grossen Quantum expirierter Luft, noch in den beiden Vorgängen zusammengenommen, sondern in dem Vorhandensein resp. Fehlen spirantischer Geräusche im Ansatzrohr. Beim *h* müssen solche spirantische Geräusche da sein; wegen der sehr offenen Stellung des Ansatzrohrs gehört dazu ein ungemein kräftiger Luftstrom, und die Erzeugung eines sehr energischen Luftstroms erfordert wiederum eine relativ offene Lage der Stimmritze. Bei den Flüstervokalen muss jeder Geräuschbil-

derung im Ansatzrohr möglichst vorgebeugt werden; der Expirationsstrom darf also nicht gar zu kräftig sein, und er wird in der That durch verhältnismässig starke Engenbildung im Kehlkopfe gehemmt.

Von meinem Standpunkte aus muss ich die Bezeichnung des *h* als ein »tonloser Vokal«¹⁾ für sehr missglückt halten. Der ideale *Vokal* zeichnet sich durch *die Abwesenheit jeder Schallbildung im Ansatzrohre* aus; *ohne Reibungsgeräusche* im Ansatzrohr lässt sich *kein H* erzeugen. Dementsprechend zeigt sich auch in den sprachlichen Funktionen der *h*-Laute und der Vokallaute kein Parallelismus, der uns veranlassen könnte, so verschiedenartige Sprachelemente in eine Gruppe zusammenzuführen.

Verfehlt finde ich ebenfalls die Bezeichnung des *h* in »hníga« als ein »tonloses *n*«. Der zwischen Implosion und Explosion fallende Teil der Nasale besteht, wie die Vokale, nur aus dem durch Resonanzwirkung des Ansatzrohrs modifizierten Stimmklang. Ein »tonloser Nasal« ist, abgesehen von den Plosionen²⁾, ebensowenig hörbar wie ein »tonloser Vokal«. Wie das orale *h* von den Oralvokalen, unterscheidet sich das nasale *h* von den Nasalen u. a. durch ein an möglichst vielen Stellen im Ansatzrohr erzeugtes Reibungsgeräusch. Hoffory behauptet allerdings, dass Reibungsgeräusche in der Nasenhöhle höchstens bei »verschnupften Phonetikern« vorkommen könnten³⁾, aber diese Behauptung beruht auf ganz irrigen Voraussetzungen. Hoffory

¹⁾ Auch Grützner spricht sich (l. c.) gegen diese Anschauungsweise aus.

²⁾ Der mit *h* bezeichnete Laut in »hníga« enthält keine Plosion. Die vor dem *i* stehende Explosion wird als selbständiger Sprachlaut aufgefasst und mit *n* bezeichnet.

³⁾ J. Hoffory, Streitschrift gegen Sievers. S. 29.

scheint in der Vorstellung befangen zu sein, das kein Spirant erzeugt werden könne, wo es unmöglich ist, den Luftkanal, in welchem er gebildet werden soll, willkürlich zu verengen. Indessen kann ein Kanal mit starren Wänden bald einen Spiranten erzeugen, bald keinen, je nachdem ein kräftiger oder ein schwacher Luftstrom gebraucht wird.

Auch ein »tonloses, sonores *l*» ist, bis auf die Plosionen, unhörbar. Das sonore *l* unterscheidet sich vom spirantischen gerade dadurch, dass keine Schallbildung im Ansatzrohr stattfindet. Wenn ausserdem der Stimmklang wegfällt, bleibt eben nichts übrig. Es scheint mir ausgemacht, dass Hoffory's »tonloses, sonores *l*»¹⁾, wo die Plosionen fehlen²⁾, kein anderer Laut ist, als das bilaterale *h*; bei der Weite des Mundkanals konnte Hoffory von seinem Standpunkte aus hier keine Reibegeräusche vermuten und hat deshalb das betreffende Sprachelement »sonor« genannt. Ein spirantisches *l* kann natürlich ohne Schwierigkeit, ja wird sogar mit Vorliebe, stimmlos gesprochen. Ob der erste Laut in den isländischen Wörtern »hljóða«, »hlutr« ein wirkliches stimmloses *l* ist, oder ob es zu den von Hoffory mit Unrecht als »tonlose *l*» bezeichneten *h*-Lauten gehört, das lässt sich, wie oben schon gesagt wurde, aus der Darstellung in den »Phonetischen Streitfragen« nicht ermitteln.

Um Hoffory kein Unrecht zu thun, muss ich in Bezug auf die »tonlosen Nasale« noch hinzufügen, dass ihm der Gedanke an etwaige Ansatzrohrgeräusche hier, wie bei den gewöhnlichen *h*-Lauten, nicht ganz fremd zu sein scheint. Er sagt

¹⁾ J. Hoffory Streitschrift gegen Sievers. S. 27—28.

„ „ Tenuis und media. S. 424.

²⁾ Der mit *h* bezeichnete Laut in »hljóða« enthält keine Plosion; die vor dem *j* stehende Explosion wird als selbständiger Laut aufgefasst und mit *l* bezeichnet.

nicht kategorisch, dass Geräusche im Ansatzrohr fehlen, sondern er behauptet nur, »dass eigentliche Reibungsgeräusche, die denjenigen der Spiranten vergleichbar wären, hier nicht auftreten können»¹⁾. . . Meiner Ansicht nach thut H o f f o r y darin unrecht, wenn er die von ihm übrigens nur ahnungsweise gekannten Ansatzrohrgeräusche bei den *h*-Lauten durchaus von den Spiranten trennen will. Sie werden wie die übrigen spirantischen Geräusche durch Reibung an den Kanalwänden erzeugt; ein Unterschied liegt nur insofern vor, als die Quelle der Reibung beim *h* ein sehr ausgedehntes Gebiet des Ansatzrohrs in Anspruch nimmt, bei den übrigen Spiranten dagegen ein eng begrenztes. Mit Rücksicht auf diesen Unterschied schlage ich vor, das Ansatzrohrgeräusch beim *h* als ein »diffuses Reibegeräusch» zu bezeichnen, die an eng begrenzten Stellen erzeugten Spiranten könnte man wiederum »lokale Reibelaute» nennen.

Zu der S. 5 gegebenen Definition des *h*-Lautes möchte ich noch bemerken, dass es nicht unzweckmässig erscheint, die von B r ü c k e beschriebenen, ohne Kehlkopfenge gebildeten *h*-ähnlichen Laute von den eigentlichen *h*-Lauten zu trennen und als »Hauchlaute» zu bezeichnen. Die Stellung der *h*-Laute zu den Flüstervokalen einerseits, zu den Hauchlauten andererseits würde sich dabei in folgenden vier Sätzen zusammenfassen lassen.

1) Alle drei Lautgruppen werden ohne Engenbildung im Ansatzrohr erzeugt.

2) Bei den Flüstervokalen bilden wir Reibegeräusche im Kehlkopfe, keine im Ansatzrohr.

¹⁾ J. H o f f o r y, Streitschrift gegen Sievers. S. 29.

3) Bei den *h*-Lauten bilden wir Reibegeräusche sowohl im Kehlkopf, als auch im Ansatzrohr.

4) Bei den Hauchlauten werden Reibegeräusche im Ansatzrohr erzeugt; im Kehlkopf findet keine Engenbildung statt, weshalb die Reibung des Luftstroms gegen die Kehlkopfwände, wenn überhaupt hörbar, auf alle Fälle ungleich schwächer sein muss, als bei den eigentlichen *h*-Lauten und den Flüstervokalen.

Wenn wir den Begriff des *h*-Lautes in diesem engeren Sinne auffassen, lautet die Definition desselben wie folgt:

Das H ist ein Kehlkopfreibelaut, dem sich ein diffuses Reibegeräusch im Ansatzrohr zugesellt.

Die Schallfarbe des *h* ändert sich etwas je nach der Lage des Gaumensegels, je nachdem die Mundhöhle für diesen oder jenen Vokal eingestellt ist, je nachdem sie median oder lateral offen steht. Der Grundcharakter des Lautes bleibt von diesen Artikulationsvariationen im Ganzen unberührt. Diese auffallend geringe Empfindlichkeit des *h* hat auch in der althergebrachten Schreibweise einen Ausdruck gefunden. Wir haben nur ein Zeichen für das *h*, gleichviel ob es mit *a*- oder *u*- Stellung des Mundes gebildet wird, ob median oder lateral (isl. «hlutr?»), ob der Luftstrom durch den Mund hinausgeht oder durch die Nase (Interj. »hm«). Diese Unempfindlichkeit ist wohl dadurch zu erklären, dass der *h*-Laut sich aus einer grossen Menge gleichzeitig hervorgebrachter Reibelaute zusammensetzt. Bei diesem Gewirr von Schallempfindungen ist es nicht leicht wahrzunehmen, ob Einiges wegfällt, Anderes dagegen hinzukommt.

Hugo Pipping.

Zur Frage von den nasalierten Vokalen im Altfranzösischen.

1.

In welcher Ausdehnung die Nasalierung der Vokale in verschiedenen Perioden der älteren französischen Sprache bis zum 16. Jahrhundert vorgekommen ist, muss als eine bis jetzt unentschiedene Frage bezeichnet werden. Die Ansicht, die zuerst von *G. Paris*, in seiner Einleitung zu *St-Alexis*, ausgesprochen wurde, wird zwar von den meisten Gelehrten geteilt. Eine so bedeutende Autorität wie *H. Suchier* hat sich aber gegen diese Ansicht erhoben und eine ganz andere Hypothese über den Eintritt der Vokalnasalierung aufgestellt.

In der folgenden Untersuchung dieser Frage berücksichtige ich, wie *Suchier* und meistens auch *G. Paris*, nur die *Tonvokale*, wobei ich ausserdem die verwickelten Verhältnisse bei *Vokal vor palatalisiertem n*¹⁾ bzw. vor *i + Nasal* nicht besonders in Betracht ziehe. Die *Vortonvokale* vor *Nasal* sowie die unbetonte Verbalendung *-ent* muss ich dagegen ausser Acht

¹⁾ Die Laute und Lautkomplexe bezeichne ich in diesem Aufsatz mit stehender Schrift, die Buchstaben und die Wörter, wie sie in der überlieferten Orthographie geschrieben sind, mit Kursivschrift.

lassen. Nur im Vorbeigehen sei hier bemerkt, dass die gedeckten Vortonvokale vor Nasal wohl im allgemeinen dasselbe Schicksal als die gedeckten Tonvokale in derselben Stellung gehabt haben, wogegen die davon zum Teil abweichende Entwicklung der freien Vortonvokale vor Nasal sowie der Lautwert der Endung *-ent* sehr wenig aufgeklärt ist ¹⁾.

Die Ansicht G. Paris' ²⁾ ist bekanntlich die, dass die Nasalisierung nicht in derselben, sondern in verschiedenen Sprachperioden die verschiedenen franz. Vokale vor nasalen Konsonanten ergriffen habe. Schon vor Beginn der zusammenhängenden altfranz. Litteratur seien von den Tonvokalen *a* und *e* (ausser in dem Diphthong *ie*) nasaliert worden. Im 11. und 12. Jh. sei dann der Vokal *o* nasaliert worden ³⁾, und noch später, doch vor der zweiten Hälfte des 13. Jh. ⁴⁾, *e* im Diphthonge *ie*. Bei *i* und *ü* endlich sei die Nasalisierung zuletzt eingetreten ⁵⁾.

Mehr oder weniger ähnliche Ansichten von der Chronologie der Nasalisierung bei den verschiedenen Vokalen haben u. a.

¹⁾ Schwan, Gramm. d. Altfranz. ² Kap. III hat über die Aussprache der freien Vortonvokale vor Nasal sehr bestimmte Angaben, die freilich keineswegs als sicher zu bezeichnen sind.

²⁾ Dieselbe findet sich zuletzt dargestellt in den grammatischen Bemerkungen zu seinen *Extraits de la Chans. de Roland et de la Vie de St-Louis*. Ich citiere nach der 1. Aufl. (1887); die 2. Aufl. (1889) sowie die 3. (1891, nur *Extraits de Roland* enthaltend) weisen keine hier in Betracht kommenden Änderungen auf. Vgl. auch die früheren Ausführungen G. Paris' in *Vie de St-Alexis* (1872) 82—3, sowie *Romania X* (1881) 53—4, XI (1882) 605.

³⁾ *Extr. de Rol.* 27, *Romania X* 54. — ⁴⁾ *Extr. de Rol.* 90.

⁵⁾ Suchier, *Altfranz. Gramm.* I 62 sagt, G. Paris habe in der Einleitung zu *St-Alexis* die Ansicht ausgesprochen, dass *i*, *ü* erst am Ende des Mittelalters nasaliert worden seien. Ich finde aber weder in dieser Einleitung noch sonst in den oben citierten Schriften von G. Paris eine bestimmte Zeit für die Nasalisierung von *i*, *ü* angegeben.

Darmesteter, Horning und Schwan in ihren bekannten Kompendien ausgesprochen ¹⁾). Diese Gelehrten präzisieren aber den Zeitpunkt der Nasalierung von i und ü, und zwar in der Weise, dass Darmesteter ²⁾ und nach ihm Horning ³⁾ dieselbe in die zweite Hälfte des 16. Jh. verlegen, während Schwan ⁴⁾ orales i, ü nur bis gegen das Jahr 1515 bestehen lässt ⁵⁾.

Im schroffen Gegensatz zu dieser Lehre stellt nun Suchier den Satz auf, dass »die Nasalierung bei sämtlichen Vokalen gleichzeitig eingetreten« sei. Und zwar

¹⁾ Meyer-Lübke in seiner Gramm. d. rom. Spr. I vermeidet in dieser Hinsicht im allgemeinen bestimmte Zeitangaben. Dass er doch für i und ü eine spätere Nasalierung als für die übrigen Vokale annimmt, ist aus seinen Worten § 391 (S. 310 oben) und § 89 (S. 104 Mitte) ersichtlich. Vgl. über o § 132. — Die Nasalierung von ie wird nicht berührt.

²⁾ Darmesteter-Hatzfeld, Le 16^e siècle (1. Aufl. 1878) 214; Darmesteter, Gramm. hist. de la langue franç. I 147 (in der letzteren Arbeit ist sogar die Nasalierung zum Ende des 16. Jh. verlegt).

³⁾ Bartsch-Horning, Langue et litt. franç. §§ 56, 83.

⁴⁾ L. c. §§ 96, 114, verglichen mit § 5. — §§ 299, 301 wird freilich gesagt, dass der Zeitpunkt dieser Nasalierung sich nicht feststellen lässt. Der Verf. scheint vergessen zu haben, diese aus der 1. Aufl. stammende Behauptung zu ändern.

⁵⁾ A. Lange, Der vocalische Lautstand in der franz. Spr. des 16. Jh. (1883, Diss.) 35—6 giebt für die Nasalierung von i, ü, freilich nicht unbedenklich, die 1. Hälfte des 16. Jh. an. — Koschwitz, Gramm. d. neufr. Schriftspr. I 52, 54 und O. Thoene, Die lautlichen Eigenthümlichkeiten der franz. Sprache des XVI. Jh. (Diss.) 23 sind in dieser Frage derselben Ansicht als Darmesteter. Was die Nasalierung der übrigen Vokale betrifft, hat K. früher, in seiner Schrift Überlieferung u. Sprache der Chans. du Voyage de Charlemagne (1876) 49—57 die Wahrscheinlichkeit nachzuweisen versucht, dass noch im 11. Jh. die Nasalierung bei keinem Vokal eingetreten wäre. In der Arbeit Comm. zu den ält. franz. Sprachdenkm. I (1886) 79—80, 150 sieht er es als möglich an, dass wenigstens in der Sprache der Eulalia und des Jonasfragments keine Nasalierung vorgelegen habe.

dünkt es ihm wahrscheinlich, dass dieselbe »etwa im IX. Jahrhundert durchgeführt worden« sei ¹⁾).

Die folgende Untersuchung zerfällt in zwei Hauptabschnitte. Ich suche nämlich zuerst die Unrichtigkeit der Behauptung zu erweisen, dass die Nasalierung von i, ü erst zu Anfang der neueren Zeit vorgegangen wäre (§§ 2—4), um dann zu untersuchen, ob überhaupt und von dieser extremen Zeitbestimmung abgesehen eine in verschiedenen Lautperioden eingetretene Nasalierung der franz. Vokale anzunehmen ist (§§ 5—8).

2.

Gegen eine erst um das Jahr 1500 oder noch später eingetretene Nasalierung von i, ü sprechen folgende Gründe:

a) Erstens wäre es, unter Voraussetzung, dass auch die oben angeführten Zeitpunkte des successiven Eintretens der Nasalierung von a und e, o, ie richtig wären, wohl unmöglich anzunehmen, dass in einem gewissen Dialekte die Nasalierung von ie nicht völlig durchgeführt gewesen wäre, schon lange bevor in demselben Dialekt die erste Tendenz zur Nasalierung von i, ü sich kundgab. Und in demselben zeitlichen Verhältnis hätte wiederum die Nasalierung von a, e zu der von o stehen müssen. Eher hätte die Nasalierung von o mit der späteren

¹⁾ Altfranz. Gramm. I (1893) 63. Vgl. Suchier schon in Gröbergs Grundr. d. rom. Phil. I (1888) 576, 585. — Noch früher hatte Suchiers Schüler H. Engelmann in der Dissert. Über die Entstehung der Nasalvocale im Altfranz. (1882) sich, wenn auch unbestimmt, in derselben Richtung ausgesprochen (siehe besonders S. 60—1). — Auch bei Diez, Gramm. d. rom. Spr.² I 448—9, sowie bei d'Arbois de Jubainville, Romania I 325, finden sich Andeutungen, die mit der Suchierschen Theorie übereinstimmen.

von *ie* zeitlich zusammenhängen können. Lautwandelprozesse, die zeitlich getrennt sind, können nun nicht gern als ursächlich zusammenhängend gedacht werden. Folglich müssten wir annehmen, dass ein selbständiges Auftreten der Nasalierungstendenz zu drei, wenn nicht vier verschiedenen Malen in der Geschichte der franz. Sprache stattgefunden hätte. Schon ein zweimal wiederholtes, selbständiges Auftreten derselben Lautwandelstendenz dürfte aber in der Geschichte einer Sprache eine äusserst seltene Erscheinung sein. Um so unwahrscheinlicher kommt eine drei- bis vierfache solche Wiederholung vor und sollte nicht ohne zwingende Gründe angenommen werden.

Man könnte zwar hier einwenden, dass wenigstens die Nasalierung von *a*, *e* in einem gewissen ursächlichen Zusammenhang mit der von *o* dadurch gestanden habe, dass bei Anfang der Nasalierung von *o* geschriebenes *an*, *en*, *am*, *em* die Lautwerte *än*, *äm* (bzw. noch nasal. *e* + *n*, *m*) hatten und folglich das Vorhandensein der Lautfolge Vokal + Nasal in einigen Verbindungen die Entstehung derselben in anderen hätte befördern können.

Ich lasse die Bedeutung dieses Arguments für das Verhältnis von *ö* zum früheren *ä* (nasal. *e*) dahingestellt sein, immerhin kann eine solche lautliche Analogie nicht bei Entstehung von nasalierten *i*, *ü* mitgewirkt haben. Denn zu der Zeit, wo *i*, *ü* angeblich nasaliert worden wären, waren in der als richtig geltenden Aussprache doch sicher die Nasale *n*, *m* am Wortende oder vor einem anderen Konsonanten, in Wörtern wie *an*, *trompe*, verschwunden ¹⁾, folglich hätten solche Wörter nicht einen

¹⁾ Die Citate bei Thurot, De la prononc. de franç. II 422—5 stellen, recht verstanden, dies für das 16. Jh. ausser Zweifel. Unter den von Thurot erwähnten Grammatikern sind nur Meigret und H. Estienne anderer Ansicht. Aber die Aussprache Meigret's dürfte in diesem, wie anerkanntermassen

damals eintreffenden Übergang $i > \text{nasal. } i$ in *fin*, $ü > \text{nasal. } ü$ in *parfum* befördern können.

Intervokalisches, in Wörtern wie *bonne*, *femme*, bestand zwar zu derselben Zeit noch die alte Aussprache mit nasaliertem Vokal + n, m. Aber erstens war daneben, wenigstens im 16. Jh., die neuere Aussprache mit oralem Vokal + n, m weit verbreitet ¹⁾, das erste Auftreten derselben muss folglich schon in das 15. Jh. oder noch weiter zurück verlegt werden. Und zweitens hätten Wörter wie *bonne*, *femme* in erster Hand auf Wörter wie *fine*, *plume*, nicht auf solche wie *fin*, *parfum* einwirken sollen. In *fine*, *plume* wollen aber die Anhänger der herrschenden Theorie, wie ganz natürlich, überhaupt von keinem Eintritt der Nasalierung wissen ²⁾. Aus diesen zwei Gründen ist an einen Einfluss von *bonne*, *femme* etc. auf die Nasalierung von *fin*, *parfum* etc. nicht zu denken.

b) Im Gegenteil liefert der seit dem 15. Jh. um sich greifende Lautwandel $fäme > fame$ einen guten Gegenbeweis gegen die Annahme, dass i , $ü$ erst um oder nach dem Jahre 1500 nasaliert worden wären. Denn wie ist es möglich zu glauben,

auch in anderen Punkten (vgl. Thurot, l. c. I S. XXVII, Lange, l. c. 3, W. Förster in der Einleitung zu seiner Meigret-Ausgabe (1888), S. XXV), provinziell gefärbt gewesen sein. Und das Zeugnis H. Estienne's ist in Betracht seiner sonstigen »gewagten Behauptungen« (Thurot I S. XXXIX) mehr als zweifelhaft. In gleicher Weise beurteilt dasselbe Lange, l. c. 31. — Vgl. die altfranz. Schreibungen, die für den frühen Schwund des Nasals sprechen, unten § 5, c).

¹⁾ Vgl. die Grammatiker bei Thurot, l. c. II 447 ff., 516 ff., sowie G. Paris, Romania X 53. — Meyer-Lübke, l. c. 309 sagt, dass in intervokalischer Stellung oraler Vokal vor Nasal »mindestens seit dem XVI. Jahrhundert herrscht«. Das mag von dem citierten *pleine* richtig sein, in Bezug auf a, o + Nasal ist die Zeitangabe sicherlich zu früh.

²⁾ Schwan, l. c. §§ 96, 114; Darmesteter, Gramm. hist. I 147.

dass in derselben Lautperiode, wo für gewisse Vokale vor Nasal in gewissen Stellungen eine Tendenz zur Entnasalierung sich thatsächlich kundgab, für andere Vokale in anderen Stellungen gerade die entgegengesetzte Tendenz zur Nasalierung eingetreten wäre?

c) Diese Annahme ist noch in einer anderen Hinsicht äusserst unwahrscheinlich. Wie auch die Zeugnisse einiger Grammatiker der Renässanzperiode gedeutet werden (vgl. oben S. 23 Anm. und unten S. 26 ff.), wird es doch wohl von niemand verneint werden können, dass wenigstens seit der ersten Hälfte des 17. Jh. in der normalen Aussprache erstens die Buchstaben *n*, *m* am Wortende und vor Konsonantbuchstaben ebenso stumm waren bei vorhergehenden *i*, *u* als vor anderen Vokalbuchstaben und zweitens diese *i*, *u* nicht mehr die Lautwerte von nasalierten *i*, *ü*, sondern die von geschlossenen, wenn nicht offenen nasalierten *e*, *ö* hatten. Mit anderen Worten, bei Annahme der späten Nasalierung von *i*, *ü* müssten wir zugleich annehmen, dass während des kurzen Zeitraumes von 50 bis 100 Jahren so durchgreifende successive Lautveränderungen wie die Nasalierung von *i*, *ü*, der Schwund von *n*, *m* und der Lautwandel nasal. *i* > nasal. *e*, nasal. *ü* > nasal. *ö* nach und nach hätten Eingang finden und allgemein durchdringen können, und das in einer kultivierten Reichssprache!

Zu bemerken ist noch, dass hier ein wiederholtes selbständiges Auftreten nicht nur der Nasalierungstendenz, sondern auch eines anderen Lautwandels ganz willkürlich postuliert wird. Der Schwund des Nasals in *an*, *trompe* hätte nämlich nach der herrschenden Theorie mit dem Schwund des Nasals in *fin*, *parfum* weder zeitlich noch ursächlich zusammenhängen können.

d) Endlich citieren Thurot und Lange eine Masse von Äusserungen von Grammatikern des 16. Jh., die mehr oder

weniger bestimmt auf das Vorhandensein einer nasalierten Aussprache bei geschriebenem gedecktem *i*, *u* + *n*, *m*, bzw. bei dem einen von denselben, schliessen lassen ¹⁾. Und zwar scheint wenigstens in der zweiten Hälfte des Jahrhunderts die Aussprache nasal. *e*, *ö*, nicht nasal. *i*, *ü*, schon die allgemeine gewesen zu sein. Überhaupt beziehen sich diese Zeugnisse auf die Zeit nach 1550. Wie aus der unten stehenden Note ersichtlich, stammen doch die Angaben von Dubois, Bovelles und R. Estienne aus der ersten Hälfte des Jahrhunderts. Dubois war nach Thurot, I S. XXV im Jahre 1478, R. Estienne nach demselben Verfasser, I S. XXVIII im Jahre 1503 zu Paris geboren.

¹⁾ Diese Grammatiker sind folgende (die Jahreszahlen beziehen sich auf das Erscheinen der betreffenden Werke): Dubois oder Sylvius (1531), Bovelles (1533), R. Estienne (1549), Cauchie (1570), Rambaud (1578), Saint-Liens (1580), H. Estienne (1582), Bèze (1584), Tabourot (1587), Lanoue (1596). Die Citate finden sich bei Thurot, II 422—5, 478, 481—4, 493, 542—3, und Lange, 30—1, 35—6. Ich führe hier die Worte der drei zuerst erwähnten Grammatiker an. Dubois sagt: «Literæ omnes vt apud Græcos & Latinos, ita quoque apud Gallos sonum in pronuntiando triplicem exprimunt, plenum, exilem, medium . . . Exilem [vocale], quando ipsæ m vel n, in eadem syllaba antecedunt, vt am, em, im, vm, an, en, in, on» (cit. nach Lange, 30). Beweiskräftiger sind folgende Stellen bei Bovelles: »I vocalis . . . perfectum & integrum habet sonum, præterquam ante liquidas M & N, quoties saltē vniam cum eis syllabam conflat, nam tum, virtute sequentium liquidarum M & N, pene absorptus eius sonus, ab integro & perfecto cadit in dimidium. Vt in his, Fimbria, Findo, Imperfectum, Ingenium, M u t i n, H u t i n, B u t i n». — »V quotiens vocalis est, nusquam ab integro labascit sono, præterquam (sicut dictum cæteris in vocalibus est) cum liquidas anteit M & N . . . Ibi enim eius sonus paulo absorptus ab liquidis M & N, dimidiatur». (cit. nach Lange, 30). — R. Estienne will, dass man statt *peindre pindre* schreibe, »et a ce retire assez nostre pronontiation»; er schreibt »à *iëun* ou *iun*» (Thurot, II 483, 542). — Die späteren Zeugnisse sind zum Teil sehr deutlich.

3.

Worauf gründet sich denn die Annahme, dass gedeckte orale *i*, *ü* vor Nasal bis zum Anfang des 16. Jh. oder noch später bestanden hätten? Soweit ich finde, kann man zur Stütze dieser Theorie nur das Zeugnis des Grammatikers *Palsgrave* auführen ¹⁾. Aus den von Lange, 30 und Thurot, II 422 citierten Stellen bei *Palsgrave* ²⁾ geht aber nur die Thatsache deutlich

¹⁾ Darmesteter-Hatzfeld, l. c. 214 berufen sich zwar betreffs *ü* auch auf folgende Stelle bei Dubois: »u vocalis apud Latinos non minus quam apud Gallos sonum duplicem quibusdam exprimit, sequente n in eadem syllaba. Ut enim illorum quidam cunctus percunctari, punctus functus et alia quaedam nativo u vocalis sono manente pronuntiant: ita iidem cum alius pungo fungor tanquam per o scripta: pongo, fungor proferunt: adulterata, a'(?) vocalis voce genuina. Id quod sequente ,m' in eadem syllaba omnes Latini ubique faciunt ,scannum, dominum, musarum' et cætera pronuntiante perinde ac si per o scriberentur: ita ut aliud non sonet o in tondere, sontes, rhombus quam u in tundere, sunt, tumba. Atqui o diductiore rictu pronuntiantum est quam u. Ita Galli unus un, communis commun, defunctus defunct et alia quaedam sono u vocalis servato pronuntiant. Contra undecim unce, uncia unce, truncus trunc et pleraque alia non aliter pronuntiant quam si per o scriberentur«. (cit. nach Thoene, l. c. 24; kürzere Citate bei Lange, l. c. 36 und Thurot, II 542).

Aber wie Lange richtig bemerkt, ergibt sich aus diesen Worten mit Sicherheit nur, dass der Vokal in *un*, *commun* in Bezug auf seinen oralen Klang nicht die Qualität o hatte, wie in *onze*, *tronc* oder in lat. *pungo*, *fungor* nach der üblichen franz. Aussprache des Lateinischen (über die von Dubois erwähnte abweichende Aussprache von lat. Wörtern mit *-unc-* siehe noch Thurot, II 548). Sehr möglich ist auch, dass die orale Qualität des Vokals in *un*, *commun* noch nicht ö, sondern ü war. Bei alledem ist aus Dubois' Worten keineswegs der Schluss zu ziehen, dass dieser Vokal von ihm ohne Nasalierung ausgesprochen worden wäre; derselbe konnte sehr wohl nasal. ü sein, vgl. das Citat aus Dubois oben in der Note zu § 2, d).

²⁾ L'Esclaircissement de la langue Françoïse (1530), ed. F. Génin 1852, S. XVI f.: »Where as I have sayd that. to be the more armonious, they make a maner of modulation inwardly. that thyng happeneth in the soundyng

hervor, dass er *a, e, o* vor unfreiem *n, m* bzw. vor *n, m* + fem. *e* nasalierte Lautwerte zuschreibt; von dem Lautwerte des *i* vor *n, m* wird gar nichts, von dem des *u* vor *n, m* nichts Beweisendes gesagt.

Es sind meines Erachtens hier die Möglichkeiten nicht ausgeschlossen, dass Palsgrave entweder ganz einfach versäumt hat, an den zwei ersten in der Note citierten Stellen von *i, u* zu sprechen, oder dass er die schwache Nasalierung von *i, ü* über-sah — damit könnte dann zusammenhängen, dass er keinen Unterschied zwischen dem Lautwert von *u* in *humble* und in *plus* macht —, oder endlich dass die mit *i, u* vor *n, m* bezeichneten Laute wohl in der Aussprache der Franzosen, nicht aber in der seinigen nasaliert waren und er den Franzosen seine Aussprache zuschrieb. — Für die erste dieser Möglichkeiten spricht der Umstand, dass er in den Citaten S. XVI f. und 33 unzweifelhaft in einer anderen Hinsicht unvollständig ist: *ai, ei*, wo doch schon in

of thre of theyr vowelles onely, A, E, and O, and that nat universally, but onely so often as they come before M or N in one syllable, or whan E is in the last syllable, the worde nat havynge his accent upon hym, . . . so that these thre letters, M, N or E fynall . . . be the very and onely causes why these thre vowelles A, E, O be formed in the brest and sounded by the nose. — S. 33: »If m folowe any of these thre vowelles a, e or o, all in one syllable, he shalbe sounded somthyng in the nose . . . If m, folowynge a vowel, come before b, p or sp, he shalbe sounded in the nose and almost lyke an n, as in these wordes plomb, colomb, champ, dompter, circumspection . . . If n folowe any of these thre vowelles a, e or o, all in one syllable, he shalbe sounded somthyng in the nose . . .» — S. 7: U, in the frenche tong, where so ever he is a vowel by himselfe, shall be sownded like as we sownde ew in these wordes in our tong: »rewe an herbe, a mew for a hauke, a clew of threde» and suche lyke, restyng upon the pronounsyng of hym, as for these wordes: plus, nul, fus, usér, humble, vertu, they sounde plevus, nevul, fevus, evuser, hevumple, uertevu, and so in all other wordes where u is a vowel by him selfe alone.

der Periode der assonierenden altfranz. Dichtung sicher Nasalisierung vor *n*, *m* vorlag, sind auch nicht erwähnt. Weiter sprechen für diese Möglichkeit die bei Palsgrave vorkommenden Schreibungen *poussein*, *boudayn*, *je raince* ¹⁾, neben *je ceings*, *payndre*, *je faings*, die ja auf einen Zusammenfall der Lautwerte von *in*, *ein*, *ain* hinzudeuten scheinen, dem ja doch die Stufe *in* = nasal. *i* hätte vorangehen müssen. — Zur Stütze der Möglichkeit, dass Palsgraves eigene Aussprache in diesem Punkt nicht korrekt war, kann u. a. angeführt werden, dass er schon im Jahre 1514, folglich 16 Jahre vor dem Erscheinen seines Buches, Frankreich verlassen hatte ²⁾.

Überhaupt sind Palsgraves Angaben über die franz. Aussprache, wie wertvoll sie auch meistens sind, nicht immer zuverlässig ³⁾.

4.

Wir haben folglich gefunden, dass mehrere Umstände aufs entschiedenste gegen die von Darmesteter und anderen gehegte Ansicht sprechen, dass die Nasalisierung von *i*, *ü* erst zu Anfang der neueren Zeit eingetreten wäre, während sich keine sichere Thatsache zu Gunsten dieser Ansicht anführen lässt. Ich zögere daher nicht, diese Hypothese als ganz unhaltbar zu bezeichnen.

¹⁾ Citiert bei Thurot, II 481. Vgl. Meyer-Lübke, l. c. I § 33.

²⁾ G. Paris, Romania XI 607 Anm.; vgl. Thurot, I S. XXIV.

³⁾ Vgl. Thurot, I S. XXV. Dazu gehört z. B., dass er zwei nasal. a-Laute annimmt, den einen im allgemeinen wo *an*, *am* geschrieben wird, wie in *tant*, *chambre*, den anderen bei geschriebenem *en*, *em* und, was besonders befremdend, auch bei geschriebenem *an*, *am* in Stellungen wie in *blanc*, *sang*, *champ* (S. 2—3, cit. Lange, 33). Ebenso unglaublich ist seine Angabe, dass *i* im Anfang und Schluss der Wörter, wie in *idole*, *estourdi*, einen anderen Lautwert gehabt hätte als sonst (S. 6, cit. Lange, 19).

5.

Es fragt sich nun, ob die Theorie von einer in verschiedenen Lautperioden eingetretenen Nasalierung der verschiedenen franz. Vokale in der modifizierten Form annehmbar ist, dass a, e -(ausser im Diphthong i e) schon vor Anfang des 10. Jh. oder jedenfalls vor Abfassung des Leodegar im 10. Jh. ¹⁾ nasalisiert worden wären, dann o, etwa in der Periode 1050—1150, und schliesslich i e, etwa in der ersten Hälfte des 13. Jh., sowie i, ü entweder gleichzeitig mit i e oder jedenfalls nicht allzu lange danach.

Gegen diese Lehre, die sich auf das verschiedene Verhalten der verschiedenen Vokale in der altfranz. Assonanz gründet, sprechen aber folgende Umstände.

a) Wie schon oben § 2, a) hervorgehoben, ist es *a priori* sehr wenig wahrscheinlich, dass zwei, wenn nicht drei zeitlich getrennte und ursächlich mehr oder weniger von einander unabhängige Nasalierungsprozesse stattgefunden hätten.

Andererseits muss auch die Annahme eines einzigen zeitlich und ursächlich zusammenhängenden Nasalierungsprozesses, in Betracht der überaus langen Dauer der betreffenden Periode (3 bis 4 Jahrhunderte), grosses Bedenken erregen. Es wäre

¹⁾ Im Leodegar ist sehr oft *a + n, m*, bzw. *e + n, m* mit sich selbst gebunden, wogegen die Bindung von *a, e + n, m* mit sonstigem *a* bzw. *e* ganz fehlt. Diese Eigentümlichkeit kann nicht dem Zufall zugeschrieben werden, sondern muss als ein sicheres Zeichen des Vorhandenseins einer Nasalierung gedeutet werden. Es ist nämlich keine andere Erklärung davon möglich als die Annahme, dass entweder die Nasalierung an sich oder auch, wie Suchier will (vgl. unten § 6. a), eine durch dieselbe herbeigeführte Veränderung der oralen Qualität von a, e vor Nasal die Bindung mit sonstigem a, e verhindert hat.

vielleicht nicht ganz unmöglich, dass eine solche Verbreitung der Vokalnasalierung diese Zeit in Anspruch hätte nehmen können, wenn es sich um dasjenige grosse Sprachgebiet handelt, wo dieselbe überhaupt eingeführt wurde. Die auf die Assonanzverhältnisse gestützte herrschende Theorie impliziert aber, dass die Nasalierung von *ie*, *i*, *ü* in keinem der litterarisch bedeutenden Dialekte vor dem 13. Jh. eingetreten wäre: weder normannische, franzische, lothringische, noch pikardische assozierende Gedichte aus dem Ende des 12. Jh. und aus dem 13. Jh. scheinen sich vor der Bindung von einem dieser Vokale vor Nasal mit demselben Vokal in anderer Stellung zu scheuen ¹⁾. Folglich wäre nach der herrschenden Theorie die Vokalnasalierung, wenn dieselbe als ein einziger zusammenhängender Lautwandelprozess aufgefasst wird, in allen hauptsächlichen Dialekten so langsam vorgeschritten, dass sie in keinem derselben vor dem Verlauf von 3 bis 4 Jahrhunderten abgeschlossen wäre. Dies finde ich aber geradezu ungläublich.

b) Was besonders *ie* und *o* betrifft, sprechen folgende theoretische Erwägungen dafür, dass dieselben nicht später als einfaches altfranz. *e* nasaliert werden konnten. Dieses letztere wurde aber, wie aus seinem Auftreten in der Assonanz und aus dem Lautwandel nasal. *e* > *ä* hervorgeht, schon früh, wahrscheinlich vor dem 10. Jh., nasaliert, was ja allgemein zugegeben wird.

1) Einfaches *e* vor Nasal muss zu der Zeit, wo dasselbe von der Nasalierung erst ergriffen wurde, immer geschlossen gewesen sein, nicht nur wenn dasselbe vulg. lat. *é* (*entret* < lat. *intrat*, *femme* < lat. *feminam*), sondern auch wenn dasselbe vulg. lat. *è* (*tendre* < lat. *tendere*) entsprach.

¹⁾ Siehe näheres bei Engelmann, l. c.

Dies ist erstens daraus zu folgern, dass auch auf vielen anderen Sprachgebieten, u. a. meistens in den südfranzösischen Dialekten, das orale \grave{o} vor Nasal in \acute{o} übergang, bzw. ursprüngliches sowie auch aus \grave{o} entstandenes \acute{e} in dieser Stellung zu i wurde ¹⁾.

Weiter hat der Nasal auf vorhergehendes orales o eine ähnliche Einwirkung in hauptsächlich denselben Dialekten gehabt: ursprüngliches \grave{o} wird zu \acute{o} , bzw. u , ursprüngliches \acute{o} zu u ²⁾. Ja, diese Erscheinung begegnet uns auch im Altfranz. Die orale Qualität des Vokals in Wörtern wie *donet* (lat. *donat*), *ombre* (lat. *umbran*), *pont* (lat. *pontem*) war, wie allgemein zugegeben wird, immer geschlossen, \acute{o} oder u , auch wo derselbe vulg. lat. \grave{o} , wie im letzten Beispiel, entsprach. — Hier mit Suchier, Grundr. der rom. Phil. I 576 anzunehmen, dass der Übergang der oralen Qualität \grave{o} in \acute{o} bzw. u erst durch die Nasalierung bewirkt worden sei, finde ich unmöglich. Denn erstens hat dieser Übergang in anderen romanischen Sprachen, welche keine nasalierten Vokale haben, auf der oralen Stufe stattgefunden, zweitens hat die Nasalierung zwar die Tendenz, geschlossene Vokale in offene zu verwandeln, nicht aber die entgegengesetzte, den Übergang offener Vokale wie \grave{o} in geschlossene, \acute{o} oder u , herbeizuführen ³⁾.

Aus diesem Übergang des offenen oralen e vor Nasal in geschlossenes e (i) in vielen Schwestersprachen des Franz. sowie aus dem damit parallelen Übergang des offenen oralen o in

¹⁾ Siehe Meyer-Lübke, l. c. I §§ 94—6, 162, 396.

²⁾ D:o d:o d:o §§ 133, 135—6, 202, 396.

³⁾ Die artikulatorische Ursache des Überganges von oralem offenem Vokal in geschlossenen vor Nasal hat Meyer-Lübke, l. c. § 88 (vgl. § 390) richtig erklärt.

geschlossenes o (u) nicht nur in diesen Sprachen, sondern auch im Altfranz., dürfen wir mit Sicherheit schliessen, dass auch auf dem nordfranz. Gebiet vulg. lat. gedecktes è vor Nasal zuerst é geworden war¹⁾. Erst dann trat die Nasalierung ein, die zwar später den Übergang des aus verschiedenen lat. Quellen stammenden geschlossenen nasal. e in nasal. è und noch später in ä herbeiführte²⁾.

Wenn nun einmal geschlossenes e in *entret*, *tendre* etc. von der Nasalierung ergriffen wurde, so ist kein Grund vorhanden, dass dieselbe nicht gleichzeitig bei ie in *vient* etc. eingetreten wäre. Man könnte zwar die Einwendung machen, dass zu jener Zeit noch *vient* betont worden sei. Aber erstens ist diese Betonung auch für das spätere Vulgärlat. keineswegs sicher gestellt, desto weniger für die Zeit der eintretenden Nasalierung bei é + Nasal. Zweitens wäre auch bei Annahme der Accentuierung *vient* die frühzeitige Nasalierung nicht unnatürlich, drittens passt die Einwendung jedenfalls nicht für Wörter wie *paien* (lat. *pagánum*; schon in der Eulalia in der Assonanz), in welchen doch sicher e von Anfang an betont war³⁾ und die sich in der Assonanz ganz wie Wörter mit ie < vulg. lat. è verhalten. — Warum nasal. é in *-ien-*, *-iem-* nicht dieselbe spätere Entwicklung als einfaches nasal. é (zu nasal. è, ä) hatte, soll unten im § 7 erklärt werden.

¹⁾ So auch Darmesteter, Gramm. hist. I 129.

²⁾ Auch wer diese Argumentation nicht stichhaltig finden würde, muss zugeben, dass in Wörtern wie *entret*, *femme*, in denen e vulg. lat. é entsprach, bei Anfang der Nasalierung é gesprochen wurde. Die Annahme, dass é hier schon vor dem Eintritt der Nasalierung in è übergegangen wäre, muss ganz ausgeschlossen werden. Denn gedecktes é bestand ja auch vor anderen Konsonanten bis in die litterarische Zeit (z. B. in *dette*, *metre*)

³⁾ Suchier, Altfranz. Gramm. I 48.

2) Was den Zeitpunkt der Nasalierung von o betrifft, scheint mir ebenfalls die Annahme, dass dieselbe erst nach der Nasalierung von einfachem e eingetreten wäre, theoretisch wenig glaublich, und zwar aus folgenden Gründen.

Zur Zeit des ersten Auftretens der Nasalierung kamen in der Tonsilbe vor Nasal fünf Vokalqualitäten vor: a, é, der Tonvokal in *donet*, *pont*, i und ü. Von diesen kann a mit sehr starker nasaler Resonanz ausgesprochen werden, i, ü dagegen nur mit sehr schwacher ¹⁾, wie man sich leicht durch einen Versuch überzeugen kann. Der Nasalklang kann nämlich um so stärker hervortreten, je mehr das Gaumensegel nach unten gesenkt werden und je unbehinderter die Luft in die Nasenhöhle eintreten kann, ohne dass jedoch das für den Vokalcharakter wesentliche freie Ausströmen der Luft durch den Mund verhindert wird. Bei a, zumal einem tiefen a, sind daher die Bedingungen für einen ausgeprägten Nasalklang die bestmöglichen, bei i und ü, wo die Zunge stark vorwärts und zugleich nach oben geschoben werden soll, die geringsten. Das geschlossene é kann wohl ein bisschen stärker als i, ü nasalisiert werden.

Es scheint mir nun nicht unmöglich, dass Vokale, bei denen infolge ihrer artikulatorischen Natur eine stärkere Nasalierung möglich ist, auch leichter von derselben ergriffen werden können als Vokale, die mit nur schwacher Nasalierung ausgesprochen werden können. Ich finde in Übereinstimmung damit die Möglichkeit nicht ausgeschlossen, dass im Altfranz. z. B. der Vokal a unter sonst gleichen Umständen früher na-

¹⁾ Vgl. z. B. Passy, *Étude sur les changements phonétiques* § 431, Beyer, *Französische Phonetik* 28.

saliert wurde als *i*, *ü* (siehe unten S. 49 f.); damit soll natürlich nicht zugegeben werden, dass die Nasalierung von *a* und von *i*, *ü* in ganz verschiedenen Lautperioden stattgefunden hätte. Andererseits scheint es mir aber klar, dass wenn bei den altfranz. Vokalen verschiedener Qualität, von verschiedener Stellung in der Silbe etc. abgesehen, eine ungleich grosse phonetische Empfänglichkeit für die Nasalierung und ein darauf beruhender successiver Eintritt derselben wirklich vorgekommen ist, eine gewisse Vokalqualität um so früher von der Nasalierung getroffen wurde, je stärkeren Nasalklang dieselbe annehmen kann. Es ist mir unerfindlich, auf welchem anderen Faktor die zeitliche Reihenfolge der Nasalierung hätte beruhen können.

Was nun den Tonvokal in altfranz. *donet*, *pont*, die auch *dunet*, *punt* geschrieben wurden, betrifft, wird diesem *o* (*u*) bekanntlich entweder der orale Lautwert von *u* oder von geschlossenem *ó* zugeschrieben ¹⁾. Vielleicht kamen verschiedene Aussprachen in verschiedenen Dialekten vor. Bei dem Vokal *u* scheint mir aber eine ungefähr ebenso starke Nasalierung möglich zu sein als bei *é*, bei *ó* eine entschieden stärkere. Folglich hätte, in Übereinstimmung mit dem soeben entwickelten Prinzip, die Nasalierung des Tonvokals jedenfalls nicht später eintreten sollen in *pont* als in *entret*, *tendre*.

c) Diese theoretischen Argumente sind nicht die einzigen, die zu Gunsten einer frühen Nasalierung auch anderer Vokale als *a*, *e* angeführt werden können. Gewisse Schreibungen in altfranz. Handschriften sowie gewisse Reime in altfranz. Ge-

¹⁾ G. Paris, Extr. de Rol. 26, Suchier, Altfranz. Gramm. I 15.

dichten scheinen dafür zu sprechen, dass *n*, *m*, ausser in intervokalischer Stellung, schon in der späteren altfranz. Periode, ja noch früher, zu fallen anfangen, was eine noch früher eingetretene Nasalierung der vorhergehenden Vokals andeuten würde. Und zwar sind diese Schreibungen und Reime, wie es scheint, bei allen Vokalbuchstaben zu finden, bei *i*, *u* (= *ü*), *ie*, *o* (*u*) ebenso gut als bei *a*, *e*.

Engelmann ¹⁾ und Suchier ²⁾ haben einige hierher gehörige Erscheinungen besonders hervorgehoben, z. B. aus der Zeit vor dem 14. Jh. Schreibungen wie *amins* für *amis*.

Ich füge hinzu, dass in Wörtern, deren lat. Entsprechungen ein freies inlautendes *m* hatten, welches altfranz. an den Wortauslaut getreten ist, uns die altfranz. Handschriften sowohl die Schreibung mit *m* als mit *n* bieten ³⁾. So nicht nur *aim* und *ain*, *faim* und *fain*, *nom* und *non*, (*h*)*om* und (*h*)*on*, etc., sondern auch *criem* und *crien*, *prim* und *prin*, *raisim* und *raisin*, *flum* und *flun* ⁴⁾. Solche Schreibungen könnten zwar einen thatsächlichen Übergang von *m* zu *n*, besonders in einigen Wörtern, andeuten, doch ist hier ein beginnender Schwund des Nasals wahrscheinlicher. Auch G. Paris ist geneigt, einen

¹⁾ L. c. 59. — ²⁾ Altfranz. Gramm. I 62.

³⁾ Die allerältesten Hss. haben nach Suchier, Reimpredigt LII f. immer *m*. Dies sowie der Umstand, dass bei Entstehung der altfranz. Litteratur überhaupt *m* geschrieben wurde und nicht nur *n*, spricht für den ursprünglichen altfranz. Lautwert *m*.

⁴⁾ Bloss mit *m* finde ich geschrieben *fum*, *lum*, *parfum*. Statt *venin*, dessen lat. Entsprechung *n* hatte, kommt auch *venim* vor. Der Name der Stadt *Laon* (lat. *Laudunum*) wird entweder *Loïn*, *Leïn* oder *Loïm*, *Leïm* geschrieben. — *Crien* findet sich z. B. im *Aiol et Mirabol* ed. Förster, V. 3514, *flun* ebd. V. 1552 (die Hs. ist nach Förster S. I u. XLVII wohl aus der 2. Hälfte des 13. Jh.).

solchen Schwund anzunehmen, wohl schon für die altfranz. Zeit ¹⁾.

Daneben ist anzuführen die umgekehrte Schreibung *m* statt *n* im Auslaut, welche schon in der Handschrift des Hohen Liedes (Anfang des 12. Jh.) begegnet: *biem*, *raisum* ²⁾, und in Handschriften des 13. und 14. Jh. eine zum Teil gewöhnliche Erscheinung zu sein scheint: *maisum* ³⁾; *obligacium*, *dum* ⁴⁾; *aucum*, *chascum*, *hum* (= *unum*), *afim*, *fim*, *molim*, *palatim*, *biem*, *miem* ⁵⁾. Die Beweiskraft solcher Schreibungen wäre nicht gering, wenn nicht zum Teil ein möglicher Einfluss südfranzösischer Dialekte, von denen die meisten ja in solchen Wörtern oralen Vokal ohne nachfolgenden Nasal haben, in Betracht zu ziehen wäre.

Was die Erscheinungen im Reime betrifft, findet man schon seit den ältesten reimenden Gedichten zu Anfang des 12. Jh. Wörter auf Vokal + ursprüngl. *m* mit solchen auf denselben Vokal + ursprüngl. *n* gebunden ⁶⁾. Beispiele sind: *Adam*: *Sathan*, *Salemun*: *savum* (Reimpr.); *faim*: *pain*, *Syrasirim*: *Latin* (Samson von Nanteuil, letztes Drittel des 12. Jh.) ⁶⁾. Bei Erklärung solcher Reime sind doch, ausser der Möglichkeit, dass *m* und *n* abgefallen wären, die zwei Möglichkeiten zu berück-

¹⁾ Extr. de Rol. 38: „... plus récemment que le *Roland* toute *m* finale s'est changée en *n*, ou plutôt *m* et *n* finales se sont confondues dans un son nasal qui a fini par s'absorber dans la voyelle nasale précédente». (Zu bemerken ist, dass G. Paris hier die Wörter auf *i*, *ü*, *ie* + *n*, *m* nicht ausdrücklich ausschliesst, was mit seiner anderswo ausgesprochenen Lehre von einer sehr späten Nasalierung bei diesen Wörtern in Widerspruch steht).

²⁾ Koschwitz, Comm. zu den ältesten franz. Sprachdenkm. 189.

³⁾ Görlich, Die südwestl. Dial. der Langue d'oïl 81, vgl. 79 unten.

⁴⁾ D:o Die nordwestl. Dial. der Langue d'oïl 61.

⁵⁾ D:o Der burgund. Dial. 108.

⁶⁾ Suchier, Reimpred. LII.

sichtigen, dass *m* in *n* übergegangen wäre oder dass die Reime ungenau wären.

Wenn nun diese Schreibungen und Reime, deren nähere Untersuchung sehr wünschenswert wäre aber hier nicht vorgenommen werden kann, auf Nasalierung des Tonvokals zurückgeführt werden, was nicht ganz unberechtigt vorkommt, so ist es klar, dass diese Nasalierung sehr früh hätte eintreten müssen, jedenfalls zu früh, um mit der Theorie von einer Nasalierung von *ie*, *i*, *ü* im 13. Jh. oder für *i*, *ü* noch später vereinbar zu sein.

6.

Wie schon im Anfang des vorigen Paragraphen angedeutet, gründet sich die Lehre von der successiven Nasalierung verschiedener Vokale in verschiedenen Lautperioden auf das Verhalten der Tonvokale in der Assonanz. Bekanntlich werden in derselben Wörter mit *a*, *e* (*ai*, *ei*) + *n*, *m* (*gn*) in der Tonsilbe nicht mit solchen mit *a*, *e* (*ai*, *ei*) in anderer Stellung gebunden, während *i*, *u* (= *ü*), *ie* ohne Rücksicht auf ihre wechselnde Stellung mit sich selbst gebunden werden. Bei *o* (*u*, *oi*) + *n*, *m*, das sich in den älteren assonierenden Gedichten wie *i*, *u*, *ie* + *n*, *m* verhält, macht sich später mehr und mehr die Tendenz geltend, die Bindung mit *o* in anderer Stellung zu vermeiden.

Das Zurückführen dieser Assonanzverhältnisse auf eine zu verschiedenen Zeiten eingetretene Nasalierung der verschiedenen Vokale musste natürlich sehr verlockend sein und erscheint ohne Zweifel an und für sich sehr natürlich. Ich habe aber im Obigen die gewichtigen Gründe hervorgehoben, die gegen diese Nasalierungstheorie sprechen. Es fragt sich dann, ob die Eigentümlichkeiten der Assonanz sich nicht in anderer Weise erklären lassen.

a) Suchier glaubt eine Erklärung der eigentümlichen Assonanzverhältnisse darin gefunden zu haben, dass nasal. i, ü, e in *-ien-* und der Vokal in *pont* (*punt*) dieselbe orale Qualität als i, ü, e in *ie* bzw. der Vokal in *cort* (*curt*), *seignor* (*seignur*, *seignour*) gehabt hätten, wogegen dies bei *ã* und einfachem nasal. e im Vergleich mit a und einfachem e nicht der Fall gewesen sei. Nur auf Übereinstimmung in der oralen Qualität der Vokale, nicht auf Vorhandensein oder Fehlen des Nasalklangs, beruhe die Bindung in der Assonanz ¹⁾.

1) Gegen diese Hypothese lässt sich erstens folgendes einwenden. Ein stark nasaliertes Vokal, wie *ã* in neufranz. *pan*, unterscheidet sich von dem nicht nasalierten Vokal mit gleicher oraler Qualität, a in neufranz. *pas*, ebenso sehr wenn nicht mehr, als etwa das a in *pas* von a in neufranz. *patte*. Nun finde ich, aus Gründen, die unten im Moment b), 3) angeführt werden sollen, die Annahme wahrscheinlich, dass nasaliertes a und nasaliertes einfaches e, welches letztere später in einigen Dialekten in *ã* überging, schon zur Zeit der assozierenden Dichtung einen ziemlich starken Nasalklang hatten. Ist aber diese Annahme richtig, so finde ich es unangemessen, schlechtweg zu behaupten, dass die altfranz. Dichter wegen der etwa vorgekommenen, jedenfalls geringfügigen Verschiedenheit in der oralen Qualität von *ã* und a, nasal. e und e die Bindung von *ã* mit a und nasal. e mit e vermieden hätten, da doch die Verschiedenheit des Klanges zwischen der stark nasalierten und der gar nicht nasalierten Aussprache in ebenso hohem wenn nicht höherem Grade diese Bindung verhinderte.

¹⁾ Altfranz. Gramm. 63, Grundr. d. rom. Phil. I 576.

2) Ist es weiter möglich, bei allen den Vokalen, deren Bindung als nasaliert und als nicht nasaliert vermieden wurde, eine verschiedene orale Qualität anzunehmen, je nachdem sie nasaliert oder nicht nasaliert waren?

Betreffs *a* bietet eine solche Annahme keine besonderen Schwierigkeiten. Für *ã* kann, wie wohl Suchier will ¹⁾, eine Aussprache wie im jetzigen franz. *pan* angesetzt werden und ist sogar nicht unwahrscheinlich; für *a* ist eine Aussprache wie in neufranz. *patte* immerhin möglich, wenn auch schwer zu beweisen. In diesen zwei Wörtern ist ja aber die Qualität des Vokals nicht nur bezüglich des Vorhandenseins oder Fehlens des Nasalklanges, sondern auch bezüglich des oralen Klanges verschieden.

Dass die früher übliche Bindung von *pont* mit *cort*, *seignor* später vermieden wurde, könnte wohl ebenfalls mit Suchiers Theorie in Einklang gebracht werden. Geht man davon aus, dass der ursprüngliche gemeinsame orale Lautwert des *o* (*u*) in solchen Wörtern *u* war ²⁾, liesse sich annehmen, dass der Vokal in *pont*, nicht aber der in *cort*, *seignor*, später die orale Qualität *ó* bekam, was die Vermeidung der Bindung von *pont* und *cort* zur Folge haben musste. Unter Voraussetzung, dass der ursprüngliche orale Lautwert dagegen *ó* war, könnte die spätere Nichtbindung in der Assonanz auf der Thatsache beruhen, dass die Tonvokale in *cort*, *seignor* später nicht wie *ó* aus-

¹⁾ Die auf den oralen Klang von nasal. *a* und nasal. einfachem *e* bezüglichen Äusserungen Suchiers sind folgende: »Die Nasalierung vertiefte den Klang der Vokale *ò*, *a*, *è*, *é* der Art, dass *ò* mit *ó*, dass *é* mit *è* vor Nasalen identisch wurden; daher afrz. *respónt* RESPONDET, *sóme* SAUMA SAGMA, *ènz* INTUS» (Grundr. d. rom. Phil. I 576); »wahrscheinlich sind nasal. *a*, *e* dunkler als sonstiges *a* und *e*; sie lauten also wie nasaliertes *á* und *è*» (Altfranz. Gramm. I 63).

²⁾ Vgl. oben S. 35.

gesprochen wurden (vgl. die spätere Schreibung *court, seigneur*); orales *ó* fehlte in der damaligen Sprache wohl ganz.

Wenn aber Suchier betreffs *e* und nasal. *e* schlechthin behauptet, nasal. *e* habe »wie nasaliertes *è* gelautet», so erklärt dies nach seinen Prämissen offenbar nicht die Thatsache, dass in Gedichten, wo wirklich ein nasaliertes einfaches *e* vorkam, d. h. wo *e* vor *n, m* nicht den Lautwert *ä* hatte, die Bindung von *e* + *n, m* mit sonstigem *e* durchaus vermieden wurde. Mit dieser Behauptung hat nämlich Suchier eingeräumt, dass in den fraglichen Gedichten die Tonvokale in *entre, tendre* dieselbe orale Qualität als die Tonvokale in *bele, terre* hatten, nach seiner Theorie hätte man folglich erwartet, dass Wörter wie die letztgenannten in Assonanz mit *entre, tendre* etc. aufgetreten wären. — Es bliebe genau genommen noch die Hypothese übrig, dass einfaches nasal. *e* in denjenigen assonierenden Gedichten, wo die Scheidung von *e* und *a* vor *n, m* beobachtet wurde, deshalb mit keinem nicht-nasalierten Vokal gebunden wurde, weil dieses nasal. *e* in den betreffenden Dialekten und der betreffenden Periode eine orale Qualität zwischen *ó* und *ò* oder eine zwischen *ò* und *a* gehabt hätte. Diese Hypothese, die übrigens von niemand aufgestellt worden ist, scheint mir aus folgenden zwei Gründen wenig berechtigt. Es ist erstens nicht glaublich, dass solche feineren Vokalnüancen wie ein halboffenes oder ein sehr offenes nasaliertes *e* sich ohne Vermischung mit nasaliertem *ó*, nasaliertem *ò* oder (vorderem) *ä* in so grossen Teilen des Sprachgebietes und während einer so langen Periode hätten aufrecht erhalten können, wie man in Betracht der räumlichen und zeitlichen Verbreitung des nur mit sich selbst gebundenen nasal. *e*¹⁾ an-

¹⁾ Siehe darüber Engelmann, l. c. 24 f., Suchier, Altfranz. Gramm. I 68 f.

nehmen müsste. Und zweitens wäre wohl der Unterschied in der oralen Qualität zwischen jeder von diesen nasalierten Vokalanüancen und den phonetisch am nächsten liegenden oralen Hauptvokalen *é, è* bzw. vorderem *a* jedenfalls zu geringfügig gewesen, um eine Auseinanderhaltung in der Assonanz nur aus diesem Grunde natürlich erscheinen zu lassen.

3) Ich finde nach alledem die Hypothese Suchiers nicht natürlich und widerspruchslos genug, um den Eindruck der Wahrheit zu machen.

b) Einfacher und ansprechender ist es meines Erachtens, den Grund der verschiedenen Behandlung der Vokale in der Assonanz hauptsächlich darin zu suchen, dass zu Anfang der assozierenden Dichtung bei *ä* und einfachem nasal. *e* relativ starke, bei nasal. *i, ü* und *e* in *-ien-*, wie auch bei dem Vokal in *pont*, dagegen bedeutend schwächere Nasalierung vorgelegen hätte.

Es scheint mir unter dieser Voraussetzung ganz natürlich, dass die letzteren mit den nicht nasalierten Vokalen gleicher oraler Qualität hauptsächlich identisch empfunden und daher mit denselben gebunden wurden, die ersteren dagegen nicht. Die Frage ist nur, ob die Annahme einer solchen Verschiedenheit des nasalen Klanges mit der theoretischen Phonetik und den lautgeschichtlichen Thatsachen in Einklang zu bringen ist.

1) Ich habe schon oben § 5, b), 2) hervorgehoben, dass besonders *i, ü*, aber auch *é* (in *i e*) aus lautphysiologischen Gründen nur sehr schwach nasaliert werden können.

2) Was *o* in *donet, pont* betrifft, war bei dem ursprünglichen oralen Lautwert *u*, den ich für mein Teil mit Suchier wahrscheinlicher finde ¹⁾, ebenfalls nur schwache Nasalierung

¹⁾ Unter anderem kann zu Gunsten einer ursprünglichen Aussprache nasal. *u* angeführt werden, dass thatsächlich einige Dialekte zu Anfang der neuere_n

möglich, aber auch bei dem Lautwerte von sehr geschlossenem *ó* konnte dieselbe nicht so stark sein als in nasaliertem *a* und *e*.

3) Dagegen steht der Annahme einer verhältnismässig starken Nasalierung bei altfranz. *ã* und einfachem nasal. *e* nichts im Wege, diese Annahme ist sogar betreffs einiger altfranz. Dialekte äusserst wahrscheinlich. Dies lässt sich folgendermassen erweisen.

Wir haben oben § 5, b), 1) gesehen, dass einfaches *e* + Nasal vor Eintritt der Nasalierung *é* war. Statt dessen findet sich aber, wie aus der Assonanz und dem Reime ersichtlich, im Centralfranzösischen *ã* »sicher schon im XI. Jahrhundert, vielleicht noch früher«¹⁾, und auch in anderen Dialekten ist derselbe Lautwandel eingetreten. Daraus folgt ohne weiteres, dass auf dem genannten Sprachgebiet *e* vor Nasal sehr früh die Stufe eines nasalierten *è* hatte erreichen müssen. Betreffs der Gebiete, wo der Lautwandel *e* + Nasal > *ã* nicht stattfand, wie im Normannischen und Pikardischen, lässt sich dagegen an sich nicht erweisen, dass statt des ursprünglichen nasalierten *é* nasaliertes *è* schon in der ersten litterarischen Periode eingetreten sei; andererseits steht einer solchen Annahme aber nichts im Wege.

Wird aber einmal angenommen, dass in der Sprache eines gegebenen assonierenden Gedichtes *e* + *n, m* den Lautwert eines nasalierten *è* hatte, so ist m. E. damit zugleich nicht nur die Möglichkeit, sondern auch die grosse Wahrscheinlichkeit

Zeit und noch heute nasal. *u* haben (Meyer-Lübke, l. c. I § 133), das wohl nicht auf ein früheres nasal. *o* zurückzuführen ist, da eine Entwicklung nasal. *o* > nasal. *u* kaum möglich ist. Daraus zu schliessen, war *u* die ursprüngliche orale Qualität des nasalierten Vokals wenigstens auf einem Teil des franz. Sprachgebiets.

¹⁾ Suchier, Altfranz. Gramm. I 68.

zugegeben, dass zu der betreffenden Zeit und in dem betreffenden Dialekt \tilde{a} und einfaches nasal. e stark nasaliert waren. Denn dass eine starke Nasalierung bei \tilde{e} und bei a , zumal einem tiefen, hinteren a , in artikulatorischer Hinsicht möglich und sehr natürlich ist, habe ich schon oben § 5, b), 2) bemerkt. Und wenn ursprüngliches altfranz. \acute{e} unter Einwirkung der Nasalierung in nasaliertes \tilde{e} bzw. später in \tilde{a} übergang, finde ich die Annahme sehr wahrscheinlich, dass diese offenere Artikulation gerade infolge der Entstehung einer Tendenz zur stärkeren Nasalierung eintrat, da ein vollerer Nasalklang auf grösserer Senkung des Gaumensegels beruht, die wiederum durch Senkung des Zungenrückens begünstigt wird. War aber einmal nasal. e in der Sprache eines assonierenden Gedichtes stark nasaliert, so war dies auch mit \tilde{a} daselbst der Fall.

In der Sprache assonierender Gedichte, im denen noch einfaches nasal. e neben \tilde{a} vorhanden ist, d. h. diese beiden Vokale in der Assonanz auseinander gehalten werden, ist folglich eine starke Nasalierung derselben, wenn auch nicht eine so starke wie im jetzigen Franz., aus den angeführten Gründen sehr wahrscheinlich, falls in dem Dialekt des betreffenden Gedichtes nasal. e später \tilde{a} wurde, und in anderen Gedichten jedenfalls nicht unwahrscheinlich. In der Sprache von Gedichten, in denen nasal. e schon \tilde{a} geworden, ist eine starke Nasalierung von \tilde{a} (bezeichnet a oder e) natürlich noch wahrscheinlicher als in Gedichten, wo nasal. e und \tilde{a} noch nicht zusammengefallen sind.

4) Dass später Bindung von o (u) + n, m mit sonstigem o (u) vermieden wurde, erklärt sich unter Voraussetzung, dass der Lautwert desselben am Anfang der Nasalierung u war, ganz einfach durch die Annahme einer später eingetretenen veränderten Aussprache des nasalierten Vokals, nasal. \acute{o} bis \tilde{o} , in den litterarisch bedeutenden Dialekten, wobei der Nasalklang zunahm

und die Bindung mit nicht nasaliertem Vokal verhinderte. — Auch wenn der ursprüngliche Lautwert *ó* war, könnte eine solche Zunahme der nasalen Resonanz angenommen werden, sei es bei der unveränderten oralen Qualität *ó* oder nach Übergang derselben in *ò*. Ausserdem gab es wohl zur Zeit der späteren assonierenden Gedichte keinen oralen Vokal von der Qualität *ó*, womit das unveränderte *õ* hätte assonieren können ¹⁾.

c) Dass neben der unter b) angegebenen Hauptursache der Nicht-Bindung von *a, e (o) + n, m* mit *a, e (o)* in anderen Stellungen auch verschiedene orale Qualität teilweise vielleicht vorgekommen ist und eine gewisse Rolle gespielt hat, will ich nicht verneinen ²⁾.

Was die Bindung von *i, ü, ie* mit nasal. *i, ü* bzw. *ie* betrifft, mag ausser der schwachen Nasalierung noch ein anderer Umstand die Einführung und Beibehaltung dieses dichterischen Gebrauchs beeinflusst haben, nämlich die relativ geringe Frequenz von Wörtern mit *i, u* (= *ü*), *ie + n, m* in der Tonsilbe, wovon man sich durch Untersuchung einer Anzahl von *i-, u-* und *ie-Lai*ssen überzeugen kann ³⁾. Wären diese Verbindungen gewöhnlicher gewesen, so ist möglich, dass die Dichter früh oder spät dieselben selbständige Assonanzen hätten bilden lassen. Nun war dies schon auf Grund der geringen Frequenz schwierig, bzw.

¹⁾ Vgl. das oben im dritten Absatz von a), 2) Gesagte.

²⁾ Vgl. oben § 6, a), 2.

³⁾ Besonders *u + n, m* ist sehr selten. Die Laisse von 5 Versen im Guillaume d'Oreng, welche diesen Auslaut durchgehend aufweist (Engelmann, l. c. 9), ist vielleicht ohne Gegenstück, und unter den 1030 Reimserien von je 6 Reimwörtern in den Gedichten *Li Romans de Carité* und *Miserere* (ed. Van Hamel) finden sich nur zwei Serien auf *-une* und je eine auf *-ume, -un, -uns*.

unmöglich, und da zugleich der Klang dieser nasalierten Vokale, wenn ihre Nasalierung einmal als schwach angenommen wird, nicht erheblich von dem der entsprechenden rein oralen abwich, versteht es sich, dass man sich bis zum Aufhören der assonierenden Dichtung nicht vor dem traditionellen Zusammenführen von Tonvokalen der beiden Arten in derselben Laisse scheute. Es scheint doch, dass in einigen Gedichten Wörter mit *i, u, ie* + *n, m* sich unmittelbar nach einander, bzw. sogar durchgehend in einer Laisse, verhältnismässig öfter vorfinden, als dies in denselben Gedichten mit Wörtern mit *i, u, ie* + *r, t* oder dergl. der Fall ist (vgl. die Zusammenstellungen bei Engelmann). Nur eine genaue statistische Untersuchung kann das Vorkommen dieser Verschiedenheit sicher feststellen, die natürlich ein weiterer Beweis für das frühe Vorhandensein von Nasalierung in *i, ü, ie* vor Nasal wäre.

Was besonders *i, ü* vor intervokalischem Nasal, wie in *fine, plume*, betrifft, scheint es mir sogar nicht unmöglich, dass in solchen Wörtern überhaupt keine Nasalierung eingetreten ist. Soviel ich sehe, spricht für das Vorhandensein einer nasalierten Aussprache in solchen Wörtern nur der Umstand, dass der Vokal in Wörtern wie *vin, un* sicher früh oder spät nasaliert wurde.

7.

Die Anhänger der herrschenden Theorie scheinen zum Teil von der Ansicht auszugehen, dass der Eintritt der Nasalierung bei den geschlossenen oralen Vokalen, *i, ü, ó, é, eo ipso* und unmittelbar die geschlossene Qualität derselben in eine offene verwandelt hätte ¹⁾. Es ist klar, dass man unter dieser

¹⁾ Siehe G. Paris, Romania X 53, Lange, l. c. 28, 33 unten, sowie Neumann in seiner Recension von Schwans Gramm. d. Altfranz. ¹ (Zschr. f. rom. Phil. 1890, S. 543 ff.) zu §§ 81 und 109.

Voraussetzung finden sollte, dass die Assonanzverhältnisse aufs entschiedenste gegen die frühe Nasalierung von *i*, *ü*, *ie* und dem Vokal in *pont* sprechen. Diese Voraussetzung ist aber ganz unberechtigt. Geschlossene nasalierte Vokale, unter andern nasal. *i*, kommen thatsächlich in vielen Sprachen und Dialekten vor, wie in französischen, süddeutschen und norditalienischen Mundarten, im Portugiesischen etc. ¹⁾ Es wäre auch geradezu unnatürlich, dass z. B. ein rein orales *i* durch spontane Lautentwicklung ohne Übergangsstufen sich in ein stark nasaliertes *è* verwandelt hätte. Gegen das Bestehen nasaliertes *i*, *ü* und *é* in *-ien-* während der ganzen Periode der assonierenden Dichtung, ja vielleicht bis zum 16. Jh., lässt sich daher in theoretisch phonetischer Hinsicht nichts einwenden.

Zu erklären bleibt nur, warum nasal. *i*, *ü* und *é* in *-ien-* so lange nach Eintritt der Nasalierung auf der ursprünglichen geschlossenen Stufe blieben, während dies mit einfachem nasal. *é* und wahrscheinlich auch mit dem Vokal in *pont* nicht der Fall war. Was nasaliertes *i*, *ü* betrifft, mag das damit zusammenhängen, dass auch die nicht nasalierten *i* und *ü* sich in der franz. Lautentwicklung als viel widerstandskräftiger, viel weniger für Schwankungen empfänglich erwiesen haben, als nicht nasaliertes *é* und der Vokal in *cort*, *seignor*. *i*, *ü* sind vom frühesten Altfranz., das erstere sogar vom Vuigärlat. an bis zum heutigen Franz. unverändert geblieben. Dagegen ist ursprüngliches altfranz. *é* im späteren Altfranz. vielfach *è* geworden, wie in *dette*, *metre*, *vert*, und der Vokal in Wörtern wie *cort*, *seignor* hat

¹⁾ Siehe Passy, *Étude sur les changements phonétiques* § 431, Passy, *Les sons du français*, 3. Aufl., § 151, Storm, *Englische Philologie*, 2. Aufl., I, 1, S. 61 f.

sich in beiden Gruppen von Wörtern verändert unter Annahme, dass derselbe ursprünglich *ó* war, oder doch in der letzteren Gruppe, wenn ursprüngliches *u* angenommen wird. — Dass nasal. *é* in *-ien-* so lange unverändert blieb, ist wahrscheinlich dem Einflusse des vorhergehenden *i* zuzuschreiben, welchem das geschlossene nasal. *e* näher stand als das offene.

8.

Das Resultat der in §§ 5—7 geführten Untersuchung lässt sich folgendermassen zusammenfassen.

Wir haben gefunden, dass gewichtige Gründe verschiedener Art gegen die Hypothese sprechen, dass die verschiedenen altfranz. Vokale in verschiedenen Lautperioden nasaliert worden wären, von denen die letzte erst nach Aufhören der assozierenden Dichtung angefangen hätte. Zu Gunsten dieser Hypothese spricht dagegen keine sichere Thatsache. In theoretisch-phonetischer Hinsicht steht nämlich der entgegengesetzten Hypothese, dass die Nasalierung sämtlicher Vokale in derselben Lautperiode vorgegangen sei, nichts im Wege. Und was die Eigentümlichkeiten der Assonanz betrifft, lassen sich dieselben freilich durch die erstere Hypothese in sehr natürlicher und ansprechender Weise erklären, aber es sind auch Erklärungen davon möglich, die mit der letzteren Hypothese vereinbar sind. Die von Suchier zur Erklärung der Assonanzverhältnisse aufgestellte Theorie erweist sich zwar nicht als stichhaltig. Dagegen kann das verschiedene Verhalten der verschiedenen Vokale in der Assonanz sehr wohl auf die von mir in den Momenten b) und c) des § 6 erwähnten Ursachen zurückgeführt werden.

Es scheint mir nun, dass alle denkbaren Möglichkeiten zur Erklärung der Assonanzverhältnisse mit den verschiedenen im § 6 erwähnten Hypothesen erschöpft sind. Es bleibt folglich,

wenn die Suchiersche Hypothese ausgeschlossen wird, nur folgende Alternative übrig. Entweder sind die Eigentümlichkeiten der Assonanz auf das Fehlen der Nasalierung bei einigen Vokalen vor Nasal zurückzuführen, und dann sind die Einwendungen durchaus unberechtigt, welche ich im § 5 gegen die Theorie von einer späten Nasalierung dieser Vokale gemacht habe. Oder auch sind die Assonanzverhältnisse in der von mir im § 6, b) und c) vorgeschlagenen Weise zu erklären.

Ich finde nun die Annahme weit wahrscheinlicher, dass meine Erklärungen im § 6, b) und c) richtig sind, als die Annahme, dass meine Einwendungen im § 5 unberechtigt wären. Mit anderen Worten, meines Erachtens ist die Nasalierung sämtlicher altfranz. Vokale in derselben Lautperiode, und zwar sehr früh (wohl sicher vor dem 11. Jh.) eingetreten.

Damit schliesse ich mich nicht der Ansicht Suchiers unbedingt an, dass »die Nasalierung bei sämtlichen Vokalen gleichzeitig eingetreten« wäre (wenn der Ausdruck »gleichzeitig« in seiner genauen Bedeutung genommen wird). Ohne Zweifel haben die verschiedene Artikulation verschiedener Vokale, das Vorkommen des Vokals in betonter oder unbetonter Silbe sowie die verschiedene Stellung des auf den Vokal folgenden Nasals die Nasalierung in ungleichem Grade begünstigen können. Es scheint mir deshalb sehr möglich, dass nicht alle Vokale in allen Stellungen ganz gleichzeitig von der Nasalierung ergriffen worden sind¹⁾, wie es überhaupt angenommen werden muss, dass dieser umfassende Lautwandel auch innerhalb eines einzigen

¹⁾ Vgl. oben § 5, b), 2).

Dialektes erst nach vielen Jahrzehnten, ja vielleicht nach mehr als einem Jahrhundert, völlig durchgeführt worden ist. Besonders ist die Annahme nicht unmöglich, dass die gedeckten Vokale früher als die vor intervokalischem Nasal befindlichen nasalisiert wurden, sowie weiter, dass i und ü unter allen Vokalen zuletzt diesem Lautwandel ausgesetzt wurden.

I. U s c h a k o f f.

Quelques feuilles d'un manuscrit inédit de Sénancour.

Étienne Pivert de Sénancour (1770—1846) fit son début littéraire en 1799. Le cahier que lui ou plutôt son protecteur Laveaux ¹⁾ avait publié en 1797 avec l'intention de le faire suivre d'autres essais, resta unique. Ce cahier contient les »Préliminaires» et deux »Rêveries», la première et la troisième, comprises plus tard dans l'édition de 1799, laquelle ainsi a été regardée comme la première. Ce livre de début porte l'empreinte des études de ses jeunes années et de sa vie solitaire, vouée aux contemplations continues de la nature et du monde moral. Le titre de cet ouvrage: »Rêveries sur la nature primitive de l'homme, sur ses sensations, sur les moyens de bonheur qu'elles lui indiquent, sur le mode social qui conserverait le plus de ses formes primordiales» ²⁾, dénonce l'élève du grand Jean-Jacques, quant aux intentions et au but final,

¹⁾ *Laveaux (I. Ch. Thiébault)* 1749—1827, grammairien, lexicographe, historien, journaliste et traducteur.

²⁾ Par *Pivert Sénancour*, Paris, an VIII.

quoique la manière de penser de Sénancour diffère et révèle un esprit individuel. Moins passionné que Rousseau et plus raisonneur, il va dans ses conclusions plus loin que son maître. Selon lui c'est la loi de la nécessité qui est le principe de l'univers ou comme il s'exprime lui-même : »La force une et irrésistible, seul principe inhérent à l'univers, seule cause de l'univers modifié, entraîne toutes choses dans une succession toujours changée et toujours illimitée» (page 130, I Édition des *Rêveries*). Quant à l'accueil fait aux *Rêveries*, les journaux littéraires du temps gardent le silence. Mademoiselle de Sénancour, fille de notre auteur, assure que les *Rêveries*, lors de leur publication, eurent un certain succès; mais quel fut ce succès? il serait difficile maintenant de l'établir ¹⁾.

»Obermann» fut publié sous l'empire ²⁾. Le temps était mal choisi pour un livre analytique du sombre caractère d'Obermann. Napoléon et ses victoires avaient inspiré l'amour de la gloire militaire aux esprits aventureux de l'époque. La voix du modeste philosophe ne se fit entendre que très-faiblement dans le tumulte des guerres. Un certain Tourlet daigna cependant parler d'Obermann, dans un article, du reste peu favorable à l'auteur, inséré dans le *Moniteur Universel* du 15 août 1804. Obermann tomba dans un tel oubli qu'il fallut toute l'énergie de Sainte-Beuve pour réussir à l'en tirer. Sainte-Beuve eut d'abord à convaincre l'auteur lui-même, qui aurait préféré voir

¹⁾ Une biographie inédite de Sénancour, écrite par sa fille en 1850, est conservée en manuscrit à la Bibliothèque de la Société économique de Fribourg en Suisse et nous avons été assez heureux pour pouvoir la consulter. Mlle Eulalie Virginie de Sénancour est morte à Fontainebleau en 1873.

²⁾ Obermann, *Lettres publiées par M. Sénancour*, auteur des *Rêveries* sur la nature de l'homme, 2 vol. in 8°. Paris, Cérioux, an XII 1804, précédées de l'épigraphe de Pythagore: »Étudie l'homme et non les hommes».

son livre enseveli sous la poussière des bibliothèques. Obermann fut publié avec une préface éloquentes de Sainte-Beuve en 1833 et obtint un grand succès auprès d'un public choisi. Obermann, c'est le fatalisme des Rêveries personnifié. L'ennui ou, comme dit Obermann lui-même, »la funeste langueur de l'âme» ainsi s'appelle le mal du jeune rêveur des régions alpestres, dont la pensée intime se résume en ces mots: »Je ne pourrais pas, pourquoi donc vouloir». Voici un extrait de ce livre remarquable qui nous donne une idée de la manière de sentir d'»Obermann»: »Que de sentiments généreux! Que de souvenirs! Quelle majesté tranquille dans une nuit douce, calme, éclairée! Quelle grandeur! Cependant l'âme est accablée d'incertitude. Elle voit que le sentiment qu'elle a reçu des choses la livre aux erreurs; elle voit qu'il y a des vérités, mais qu'elles sont dans un grand éloignement. On ne saurait comprendre la nature, à la vue de ces astres immenses dans le ciel toujours le même.

Il y a là une permanence qui nous confond: c'est pour l'homme une effrayante éternité. Tout passe, l'homme passe, et les mondes ne passent pas! La pensée est dans un abîme entre les vicissitudes de la terre et les cieux immuables»¹⁾. Obermann avait passé, comme une ombre fugitive, devant le public du premier empire. Le livre »De l'amour, considéré dans les lois réelles et dans les formes sociales de l'Union des Sexes», n'eut point un meilleur sort en 1806. Une seconde édition, de 1808 (la troisième est de 1829 et la quatrième en 2 vol. de 1834), fut cependant signalée par une plume, d'ordinaire taillée pour tracer des vers badins, celle du chevalier de Boufflers. Il

¹⁾ Lettre XVI, page 84, Obermann, Paris, Bibliothèque Charpentier 1892.

en parla dans un article bienveillant du *Mercure de France* au mois de septembre 1808. Le chansonnier libertin, le favori de Voltaire, admirant le génie d'un moraliste-rêveur, voilà une dés étrangetés de l'histoire ! Sénancour regarde l'amour comme le premier législateur du monde dont les desseins cependant ont été mal compris et même combattus par les hommes. Il formule sa conception de l'amour ainsi : »Puisque l'amour est naturel, puisqu'il est inévitable, il est essentiellement bon. Il est honnête, il est sublime ; car le beau est l'objet de l'amour, l'harmonie est son principe et son but». (Edit. I, page 21). Et ailleurs : »Le principe de l'amour est le sentiment de l'ordre, des proportions, de l'élégance, de tous les genres de beauté et d'harmonie. L'amour pour une femme, et le désir du juste et du beau, ne sont qu'une même affection» (pp. 32 et 33). L'amour des sens ennobli par l'amour de l'âme, est la meilleure et la plus heureuse expression de l'union des sexes, pensée que Sénancour rend dans les termes suivants : »Toute la passion de l'amour est dans ce sentiment qui embellit les plaisirs de sens, volupté de l'âme, premier et dernier besoin d'une sensibilité profonde» (pp. 50 et 51).

Une analyse même rapide de ce beau livre si peu connu nous mènerait trop loin du but que nous nous sommes proposé. Il ne nous reste qu'à jeter un coup d'oeil sur l'ouvrage important des »Méditations», qui peut être regardé comme le testament spirituel de son auteur et dont un extrait encore inédit accompagnera ces lignes.

En 1819 Sénancour publia la première édition de ses »Méditations». C'est un volume in 8:o, contenant trente pièces, aussi appelées Soirées, précédées d'une »Notice» et de quelques »Observations». Entre cette édition et celle qui la suit il y a un intervalle de onze ans. L'édition de 1830 est la deuxième.

Une édition publiée en 1834 porte aussi le chiffre deux. Dans celle-ci il n'y a de changé que le nom de l'éditeur: Trinquart remplace Boisjolin, mort en 1832. Durant la dernière époque de sa vie, avant que ses forces ne fussent encore épuisées par de longues et cruelles souffrances, Sénancour s'occupait de la rédaction d'une édition définitive, revue, corrigée et augmentée, de ses *Méditations*. Il regardait cet ouvrage comme sa principale oeuvre et y attachait une grande importance. Mademoiselle de Sénancour dit à ce sujet, dans sa biographie de 1850: »Deux ans avant sa mort, il avait confié le manuscrit des *Libres Méditations*, laborieusement préparé pour une dernière édition, à un jeune professeur qui partait pour Berlin, où il espérait trouver de suite un éditeur, jugeant cet ouvrage particulièrement sympathique au génie allemand. L'auteur resta près d'un an sans en avoir de nouvelles. Or, l'impression de ce manuscrit, très corrigé, était depuis longtemps son idée, le seul intérêt qui le rattachait à la vie». Qui était ce jeune professeur? Mlle de Sénancour ne le dit pas. En parlant des manuscrits laissés par son père et trouvés parmi ses papiers après sa mort, elle ne nomme pas celui des *Libres Méditations*, circonstance qui prouve que ce manuscrit devait être resté entre les mains du jeune professeur ou avoir été confié par lui à un éditeur. Ayant fait de longues recherches pour retrouver ce manuscrit et un autre, intitulé »De la Religion éternelle» dont mlle de Sénancour parle aussi, je fus enfin réduit à les regarder comme perdus jusqu'à ce qu'à l'automne de 1893 M. le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, le célèbre collectionneur d'autographes et l'auteur distingué d'écrits littéraires, porta mon attention sur un manuscrit, annoncé en vente chez M. Charavay à Paris. J'écrivis aussitôt à Paris et parvins à me le procurer. Le manuscrit est celui des »*Libre Méditations*», quoique en partie incomplet et

dans un fort mauvais état, et contient environ 1000 pages en 4 cahiers. Sur l'un des cahiers se trouvent les dates de 1835 et 1836, sur un autre celles de 1839, 1840, 1841 et 1842. M. Jules Levallois et A. Boisseau, qui tous les deux ont voué au penseur oublié un culte affectueux et délicat et qui connaissent à fond ses oeuvres, ont vu le manuscrit et l'ont reconnu comme étant de la main de Sénancour ¹⁾. Sénancour recourait souvent aux services de sa fille comme secrétaire. Quand il rédigeait la dernière édition de ses Méditations la faiblesse de ses bras ne lui permettait pas toujours d'écrire lui-même. C'est pourquoi l'écriture de mlle de Sénancour alterne avec celle de son père dans ce manuscrit. Toutes les corrections sont cependant de la main de Sénancour.

L'histoire du manuscrit depuis 1844 jusqu'à 1893, une période de plus de 40 ans, serait d'un extrême intérêt, mais elle est impossible à reconstruire aujourd'hui. La première question qui se pose serait : est-ce le manuscrit envoyé à Berlin en 1844, ou ces feuilles seraient-elles des brouillons, faits à l'usage de l'auteur pour la rédaction définitive d'une dernière édition de ses Méditations ? En tout cas on ne saurait contester la valeur de ces feuilles, souvent très-difficiles à déchiffrer à cause de l'écriture très fine de Sénancour et des ratures et corrections de toutes sortes.

¹⁾ *Jules Levallois*, critique distingué, né à Rouen en 1829, secrétaire de Sainte-Beuve, auteur de plusieurs écrits du plus grand mérite, prépare un ouvrage sur Sénancour. — *A. Boisseau*, premier violoniste au grand opéra de Paris, possède une précieuse petite bibliothèque où il a réuni une collection à peu près complète des éditions de Sénancour qui ont été publiées. Il a même fait des compositions sur des sujets tirés d'Obermann.

Quelle est donc l'idée dominante des *Libres Méditations*? Laissons la parole à M. Levallois qui la résume dans un petit livre exquis ¹⁾: »La diversité des sujets traités dans ce grave ouvrage, que l'on pourrait aussi bien appeler le bréviaire d'un méditatif, est plus apparente que réelle. Une pensée-mère inspire tout le livre et le domine. On n'exagérera point si l'on dit que cette pensée, dont l'auteur est plein et qu'il cherche à nous communiquer, n'est autre que celle du bien-fait moral procuré, apporté à l'homme par la croyance en Dieu». Le fataliste des *Rêveries* s'approche du dépositaire de toute vérité.

La méditation sur la Paix intérieure que je publie ci-dessous, ne manque pas dans les éditions de 1819 et 1830 (1834), mais comme les autres méditations, déjà très retouchées pour la seconde édition, elle aussi l'a été encore davantage pour une troisième, à la publication de laquelle notre auteur aurait attaché une si grande importance, en la regardant comme l'expression la plus fidèle de sa pensée et de ses aspirations religieuses.

J'aurai occasion de revenir plus amplement sur le manuscrit des *Méditations*, ainsi que sur les autres oeuvres de Sénancour, dans un travail d'ensemble qui, je l'espère, paraîtra bientôt.

Alvar Törnudd.

¹⁾ Une évolution philosophique au commencement du XIX:e siècle (Sénancour) par Jules Levallois, Paris, Alphonse Picard, 1888, brochure de 34 pages.

De la paix intérieure.

Vous vous laissez en secret de vos fêtes, de vos cérémonies, de vos réunions. Il vous arrive de vous placer à l'écart, au bord d'un étang, lorsque le soleil paraît au-dessus des peupliers, lorsqu'un faible vent du midi règne sans intervalle. Les ondes, si légères, de cette surface uniforme s'avancent vers un terme où chacune disparaîtra. Ainsi peut-être ce qui va, ce qui passe toujours, passe vainement. L'eau frémit, le feuillage murmure, et cela se perd. Sans cesse cela est, et n'est plus. En d'autres temps, sur chaque rivage, d'autres feuilles se multiplieront, et l'épine fleurira, et vos fils seront émus comme vous en voyant cet art perpétuel, qui semble nous détruire. Sublime Pouvoir! Quels sont les desseins, quel sera le partage de l'homme? S'il peut entrevoir déjà des reflets d'une haute lumière, les indiquerai-je à quelques affligés, qui s'ignorent eux-mêmes? Oserai-je croire à cette sorte de vocation; m'attribuerai-je ce que nul ne prétendra mériter? Ou bien, après un rêve trompeur, serai-je enseveli dans les ténèbres qui nous menacent?

Livré au doute sur tant de sujets, ou exposé davantage si je ne doute pas, je dois encore espérer. De toute part des

vérités s'annoncent, et restent inaccessibles. Savons-nous avec certitude si le jeu du monde est surtout une occasion pour la pensée, un exercice nécessaire, si le désir ne doit jamais s'éteindre, si l'idée subsistera. J'attends, inquiet et fatigué, mais debout sur l'imposant assemblage de ce qu'on voit mourir, sur les ruines productives de ce qui s'écroule et s'élèvera de nouveau. Toujours l'abyme paraît ouvert; mais la sagesse, toujours puissante, l'est aussi dans l'abyme.

Ce serait une marque d'infériorité de trop s'assujettir à l'occurrence des choses périssables, et pourtant ce serait une faiblesse de les prendre en aversion. Tant que des heures actives peuvent encore sonner pour nous, soutenons la lutte à laquelle nous avons été appelés. N'aurons-nous pas acquis d'assez grands biens si nous avons surmonté les maux et n'est-ce pas une sécurité assez douce de nourrir en soi une prochaine espérance?

Notre progrès le plus heureux dans le cours de nos années c'est un facile consentement au cours du monde. Nous y sommes invités par le sentiment de la fécondité générale ou par le souvenir d'un juste enthousiasme, nous y sommes conduits par la vue de l'aurore derrière les nuages, ou même par la rencontre d'une tige de tubéreuse. Mais n'espérer pas, ce serait oublier que peu de choses sont connues, ce serait ne plus s'appuyer sur la force inébranlable. N'espérer pas, c'est ne regarder qu'avec terreur le renouvellement des êtres, descendre tout agité dans la nuit, se sentir abandonné dans le vide.

On a vu des hommes satisfaits sur une règle exacte. Leur tranquillité venait de ce qu'ils avaient écouté assez tôt les grands besoins de l'intelligence; ils suivaient un mouvement irrépréhensible, et ils ne croyaient essentiel que d'obtenir des

jours meilleurs. La liberté consiste à se rendre docile avec discernement, et à reconnaître que l'espoir, dans le sens le plus étendu, est notre seul refuge.

La loi qui refroidirait trop nos penchans nuirait autant qu'une loi incapable de les modérer. Il importe de se réprimer soi-même, et avec vigilance, mais seulement au degré que la raison approuvera. Le contentement des hommes qu'elle dirige n'éclate pas au dehors; mais s'il se montrait avec évidence à tous ceux qui ne le possèdent pas encore, personne ne voudrait sur la scène turbulente, et se jeter dans les embarras de la prospérité.

Sans se laisser surprendre par des croyances chimériques, entrevoir les choses cachées, sans rejeter indistinctement les dons de la terre préférer d'autres biens, c'est se prémunir contre les maux dont nous la couvrons. Ce serait une grande faute aimer uniquement le jour actuel, et une presque aussi grande d'en maudire les simples contrariétés ou d'en négliger les avantages et les exercices. La plus forte peine d'esprit, la seule qui fasse haïr l'existence, provient de ces écarts d'une volonté séduite ou débile.

La vive poursuite de la joie serait même en opposition avec l'espèce de maturité de votre siècle, avec vos obligations qui se multiplient, avec l'importance que vous mettez à tous vos projets. Malgré tant d'assujétissemens, vous attendiez de la fortune un sourire constant. Vous lui demandiez des faveurs énivrantes; elles sont remplacées par une lassitude qui ne peut que s'accroître, ou par le reproche dont l'importunité n'était pas assez prévue.

La retenue vous semble pénible; mais en la prolongeant, vous retrouveriez avec un accord plus favorable, une partie de ce que vous craignez de perdre. Si, connaissant comme

vous les souffrances humaines, nous ne cherchons pas à en détourner la vue, ce n'est pas que dans la retraite on affecte la tristesse, mais on y a besoin de la vérité. On n'y oublie pas que si vous étiez plus attentifs aux causes du trouble, vous pourriez vous entendre pour qu'il s'apaisât. Vous ferez plus; en comprenant la nécessité des maux relatifs, vous aurez l'espoir de revivre. L'affliction utile à étudier est celle qui embrasse le monde connu. Observons-la dans sa grandeur; les fins perpétuelles le veulent! Notre existence suppose celle du mal. Sans celui qui résulte ici du mouvement des choses, n'ayant pas à les rectifier, nous n'aurions pas été faits. L'ordre est le but. La loi invariable en rapproche tout ce que des forces accidentelles en écartent.

Quelquefois vous paraissez ennemi de l'ordre général; mais vous ne l'altérez que pour en établir un autre qui promette d'autres avantages. Il est moins rare d'aimer la raison que de savoir comment la suivre. Quand l'imagination est futile et remuante, quand elle se passionne, elle propose des plans dont elle déguise les défauts. Si beaucoup d'hommes s'égarerent, c'est presque à leur insu. Excepté dans des circonstances très particulières, ils n'auraient pu se résoudre à des actions clairement inexcusables. Les chutes sont fréquentes parmi nous; mais l'amour de l'iniquité ne sera jamais qu'une frénésie passagère. Sans vouloir être injuste, on peut faire un grand nombre de victimes par la précipitation dans les jugemens que l'on porte. Cependant on n'a pas l'intention de nuire à ces infortunés. S'ils parviennent à se disculper, on leur rendra justice avec d'autant plus d'intérêt que l'on aura honte de la leur avoir refusée d'abord. En fût-il autrement, ces erreurs que nous ne trouvons pas indifférentes, mais dont nous avons soin de n'être pas responsables, ne doivent point

nous accabler. Au delà les grandes traces de l'universelle concordance se découvrent, et alors les irrégularités disparaissent comme des ruisseaux fangeux s'épurent quand ils entrent dans un fleuve.

Pour être vraiment sensible à l'ordre, pour en connaître le besoin, il faut avoir maîtrisé souvent ses affections, après un temps passé dans cette habitude, les menaces du sort se réduisent presque toujours à une diversion momentanément incommode. Nous parviendrons même à la trouver favorable si l'union nous soutient, et peut-être dirons-nous qu'on est heureux au milieu des obstacles lorsque chacun s'efforce d'en triompher avec simplicité.

Si au contraire, le mal est en nous, bientôt nous le croyons irrésistible. Il est dangereux d'avoir à se dire continuellement : Ce que je souhaiterai, je ne le voudrai qu'à regret et je m'élèverai sans relâche contre ce qui m'entraînera. Ces oppositions entre les anciens goûts et les décisions nouvelles, ces combats rarement utiles, ont porté mal-à-propos quelques esprits à regarder comme fatigant le bienfait de l'existence.

Souvent il serait en notre pouvoir de la trouver bonne dans le malheur même. Je n'ai pas toujours vécu libre, et content ou résigné. Au lieu d'étendre mes réflexions, au lieu de considérer l'ensemble de ce qu'embrasse la pensée, je restais frappé de divers inconvénients partout reproduits, et je m'en irritais, comme si j'eusse dû n'observer que ces lugubres images. On a dit anciennement : L'impatience dans l'affliction est le comble de l'affliction.

Nous souffrons plus de notre humeur que des accidens qui l'occasionnent. L'homme sage souffrirait peu, sa volonté aurait de la puissance. Mais qui donnera cet exemple ? Le nombre des devoirs, les plus justes motifs quelquefois incon-

ciliables, le prompt affaiblissement des organes, les incertitudes et toutes les entraves de notre condition mortelle nous réduisent à de simples efforts; ce sera seulement ainsi que la vertu obtiendra des succès. Pourquoi lui en faudrait-il d'autres? Quand on a résolu d'avancer vers la perfection, ce désir même console, parcequ'il tient à des idées de perpétuité, de destination morale, d'espoir indéfini. Si les temps sont à nous, si nous sommes quelque chose devant Dieu, notre malheur disparaît : il n'aura été qu'une minute pénible dans une vie ennoblie. Mais si nous oublions l'avenir, si ce n'est plus notre, si nous consentons à être le jouet des difficultés, si nous méritons le néant, que du moins notre honteux misère y soit plongée sans retard!

Sénancour.

Die Substantivdeklinaton im „Volksbuch vom Doctor Faust“.

Die nachstehende Untersuchung ist aus dem Bestreben hervorgegangen, den Einfluss der Luthersprache auf die frühneuhochdeutschen Schriftsprachen, speziell auf die Frankfurter Drucksprache, näher kennen zu lernen. Was mich bestimmt hat, unter den Frankfurter Drucken der zweiten Hälfte des XVI Jh. gerade das Faustbuch zum Gegenstande der Untersuchung zu wählen, ist vor allem der Umstand dass die genannte Schrift, aller Wahrscheinlichkeit nach, von einem protestantischen Geistlichen verfasst ist, einen deutlich ausgesprochenen religiös-moralischen Zweck verfolgt, und in Bezug auf ihre sittlichen Ideen durchweg eine lutherische Färbung an sich trägt. Es war somit von vornherein anzunehmen, dass sie auch in sprachlicher Beziehung von Luther beeinflusst sei. Nun wäre es ohne Zweifel am förderlichsten gewesen, den eventuellen lutherischen Einfluss in erster Linie auf lautlichem Gebiete zu suchen. Dass ich jedoch nicht dieses Gebiet betreten habe, erklärt sich daraus, dass die wahrscheinlich oberdeutsche Mundart des unbekannt-

Verfassers meines Wissens noch nicht untersucht worden ist und einer Untersuchung des in seiner Schrift vorhandenen Lautstandes also die nöthige sichere und zuverlässige Grundlage gefehlt hätte. Wenn nun aber auch zu erwarten sein sollte, dass sich der Einfluss der Luthersprache auf dem Gebiete der Substantivflexion nicht ebenso deutlich zeigen werde als auf dem lautlichen, so wage ich doch zu hoffen, dass eine Darstellung der Deklinationsverhältnisse, wie sie in einer Schrift aus der frühhd. Sprachperiode vorliegen, auch an und für sich ein gewisses Interesse beanspruchen könne. Als einen ganz bescheidenen Beitrag zur genaueren Kenntniss der Sprache jener verhältnissmässig wenig durchforschten Periode möchte ich also den nachstehenden Aufsatz aufgefasst und beurteilt wissen.

I. Starke Deklination.

A. Maskulina.

a. Vokalische Stämme.

1. Das e der Kasusendungen bei den alten o- und i-Stämmen.

Folgende Beispiele veranschaulichen das Verhalten des e in den Kasusendungen der Substantiva dieser Klassen:

Singular.

Genitiv mit e.

Gottes: 3, 9; 5, 2 ¹⁾ u. sehr. oft. *Tages*: 52, 29.

Geistes: 18, 4, 22, 24, 39, u. oft. *Todes*: 36, 31; 109, 24; 110, 28

¹⁾ Citate durchgehend nach Seiten und Zeilen des von *W. Braune* herausgegebenen Abdruckes (Halle a S. 1878) der ersten Ausgabe v. J. 1587.

Bapstes: 60, 11. *Glantztes*: 45, 2, 3.
Sinnes: 119, 36.

Genitiv ohne e.

<i>Gotts</i> : 68, 6 u. im Kompositum	<i>Brieffs</i> : 20, 19, 30.
<i>Gottshäuser</i> : 58, 26; 65, 2.	<i>Diensts</i> : 15, 5.
<i>Geists</i> : 27, 28; 101, 4.	<i>Gewalts</i> : 16, 17.
<i>Tags</i> : 19, 11; <i>Montags</i> : 5, 15.	<i>Kopffs</i> : 12, 18, 25; 21, 8; 119, 36.
<i>Todts</i> : 8, 31.	<i>Leibs</i> : 4, 7; 106, 30.
<i>Bapsts</i> : 59, 2, 10, 17, 23, 36; 60, 3, 8	<i>Monds</i> : 70, 11.
<i>Sinns</i> : 21, 8; 26, 33.	<i>Mords</i> : 4, 7.
<i>Schlunds</i> : 36, 24.	<i>Verstands</i> : 40, 32.
<i>Standts</i> : 25, 28.	<i>Trosts</i> : 115, 14.
<i>Thurnts</i> : 35, 17.	<i>Barts</i> : 75, 21.

Ausserdem kommen, wie in der jetzigen Schriftsprache, eine Menge von Fällen vor, wo durch das Fehlen des *e* keine solche Härte entsteht, wie in den obigen Beispielen.

Dativ mit e.

<i>Tage</i> : 30, 1; 90, 1; 93, 2; 108, 27.	<i>Hofe</i> : 77, 3.
<i>Grunde</i> : 26, 22; 118, 30; 120, 9.	<i>Wuste</i> : 35, 3.
<i>Walde</i> : 104, 10.	<i>Busche</i> : 63, 35.
<i>Berge</i> : 104, 14.	

Dativ ohne e.

Die *e*-losen Formen sind weitaus vorherrschend. Aus der übergrossen Masse der Beispiele heben wir nur folgende hervor:

<i>Tag</i> : 49, 22; 55, 12, 20, 33, 35 u. oft.	<i>Grund</i> : 14, 14; 93, 22.
Sonntag: 55, 2; 93, 13, 15.	<i>Waldt</i> : 13, 27; 14, 13, 19, 22.
Dinstag: 55, 9; 90, 5.	<i>Berg</i> : 87, 12.
Donnerstag: 92, 19, 20.	<i>Hof</i> : 77, 9; 85, 17; 89, 32; 91, 22.

<i>Geist</i> : 9, 37; 15, 25 u. sehr oft.	<i>Wurm(b)</i> : 22, 22; 50, 25; 51, 3.
<i>Fürwitz</i> : 10, 28.	<i>Ort</i> : 28, 18; 39, 20; 56, 4, 5,
<i>Ernst</i> : 6, 21.	73, 8.
<i>Glümpff</i> : 13, 5; 44, 1, 7.	<i>Schwantz</i> : 47, 14, 31; 93, 7.
<i>Kopff</i> : 20, 22; 49, 11.	<i>Marekt</i> : 62, 37; 72, 27; 83, 3.
<i>Bapst</i> : 59, 12, 14, 26.	<i>Herbst</i> : 70, 21.
<i>Stoltz</i> : 19, 1.	

Plural.

Nominativ mit e.

<i>Knechte</i> : 105, 2.	<i>Berge</i> : 39, 19.
<i>Winde</i> : 35, 26.	<i>Wölffe</i> : 48, 13.
<i>Würme</i> : 50, 31; 54, 28.	<i>Flöhe</i> : 49, 9.
<i>Täntze</i> : 14, 23.	<i>Köpfe</i> : 97, 8.

Nominativ ohne e.

Auch hier herrschen die e-losen Formen vor. Nur folgende Belege können angeführt werden:

<i>Knecht</i> : 105, 3.	<i>Stern</i> : 71, 23; 72, 16, 18, 21.
<i>Wind</i> : 73, 5.	<i>Visch</i> : 87, 20.
<i>Wirm</i> : 48, 20.	<i>Tisch</i> : 84, 19.
<i>Leut</i> : 11, 6; 60, 33; 92, 10; 96, 26.	<i>Hund</i> : 22, 15.
<i>König</i> : 61, 1.	<i>Stein</i> : 39, 21.

Genitiv mit e.

<i>Blume</i> : 58, 17.	<i>Vmbstände</i> : 6, 5.
<i>Sterne</i> : 70, 21.	<i>Würme</i> : 36, 35; 118, 37.
<i>Könige</i> : 32, 31.	<i>Wege</i> : 61, 20.

Genitiv ohne e.

<i>Oelbaum</i> : 58, 16.	<i>Füsz</i> : 37, 31; 47, 33; 114, 8.
<i>Stern</i> : 70, 24, 27; 72, 8.	<i>Pallást</i> : 58, 15.
<i>Fäll</i> : 42, 4.	<i>Krüg</i> : 67, 21.
<i>Gesäng</i> : 14, 22.	<i>Leut</i> : 10, 25; 52, 6; 101, 8.
<i>Eingäng</i> : 61, 21.	

Dativ.

Hat nur Formen mit e.

Accusativ mit e.

<i>Tage</i> : 32, 2; 56, 7; 65, 11, 25; 66, 31.	<i>Füsse</i> : 26, 27.
<i>Vmbstände</i> : 54, 33.	<i>Wälde</i> : 46, 16.
<i>Gründe</i> : 30, 25.	<i>Thürne</i> : 63, 7.
<i>Gäste</i> : 87, 30.	<i>Pfefferbäume</i> : 68, 14.
<i>Köpfe</i> : 96, 30; 123, 37.	<i>Könige</i> : 52, 6.

Accusativ ohne e.

<i>Tag</i> : 27, 6; 30, 1; 56, 36 u. oft.	<i>Berg</i> : 19, 24; 58, 38; 68, 2.
<i>Vmbstendt</i> : 78, 12.	<i>dieb</i> : 89, 15.
<i>Gründ</i> : 13, 21.	<i>Fisch</i> : 46, 17.
<i>Gäst</i> : 90, 9.	<i>Gäul</i> : 104, 34.
<i>Köpff</i> : 92, 15; 96, 18, 25.	<i>Almanach</i> : 42, 5.
<i>Füsz</i> : 92, 27; 48, 2.	<i>Bickling</i> : 88, 7.
<i>Leut</i> : 32, 28; 52, 8; 72, 20.	<i>Hecht</i> : 88, 7.
<i>Weg</i> : 7, 21.	<i>Krebs</i> : 88, 7.
<i>Knecht</i> : 63, 8; 104, 2; 105, 5.	<i>Schuch</i> : 113, 3.

Aus den obigen Beispielen geht hervor, dass im Faustbuch weder die mhd. noch die heutige Regel über den Ausfall und über die Beibehaltung des Endungs-*e* gilt. In der oberd. Mundart des Verfassers wurde wohl kein unbetontes *e* ausgesprochen. In den Druck drangen aber, nach md. Muster, jene unbetonten Vokale vielfach ein. So erklärt sich wohl das oft vorkommende Nebeneinander von Formen mit und ohne *e* bei demselben Stamm, welches zu der Annahme führt, dass in der Sprache des Faustbuches, ohne Rücksicht auf den Charakter und Auslaut des Stammes, das *e* der Endungen beliebig stehen oder fehlen konnte. Sogar im Genit. Sing. der Wörter mit stammauslautendem *s* scheint dies nicht unmöglich gewesen zu sein; vgl. oben *Glantztes* mit Genit. Sing. *Fürwitz*, unten 2. b). Wir können somit für die männlichen *o*- und *i*-stämme folgendes Paradigma aufstellen:

	<i>Sing.</i>	<i>Plur.</i>
Nom. Acc.	Tag	Tag[e]
Genit.	Tag[e]s	Tag[e]
Dat.	Tag[e]	Tagen.

Es stimmt genau mit dem Paradigma überein, welches Franke ¹⁾, § 175, für Luthers Sprache giebt. Hierbei ist doch wohl zu beachten, dass die mundartlichen *e*-losen Formen faktisch stark vorherrschen, besonders im Dat. Sing. und in den Kasus des Plurals, mit Ausnahme des Dativs.

Das Paradigma gilt aber nicht für die *Maskulina auf -el, -em, -en, -er*. Diese behalten immer das *e* der Ableitungssilbe bei, und stossen das der Endung aus, flektieren demnach

¹⁾ *Grundzüge der Schriftsprache Luthers*. Versuch einer historischen Grammatik der Schriftsprache Luthers von Dr Carl Franke. Görlitz 1888.

genau so wie in der jetzigen Sprache. Schwache Pluralformen oder solche mit bewahrtem Endungs-*e* die bei Luther vereinzelt begegnen, giebt es im Faustbuch keine. Als schwache Formen des Dat. Sing. aber sind wohl aufzufassen *Amtschreibern* (3, 5) und *Renthmeistern* (3, 5) oder es muss im Texte etwas in Unordnung sein.

2. Fehlen der ganzen Kasusendung.

Diese Erscheinung findet sich im Faustbuch ein paar Mal. Doch sind die Stellen nicht ganz sicher.

a) *Das -en des Dat. Plur.* fehlt 90, 8: als sie mit Hünern *visch* und Bratens — — tractiert worden. Wohl könnte hier *visch* auch als Dat. Sing. in kollektiver Bedeutung aufgefasst werden, obgleich der Sing. zwischen den beiden Plur. sehr auffallend und hart erschiene. Im Faustbuch aber, dessen Sprache im Allgemeinen eben kein feines Gefühl für stilistische Glätte und Konsequenz verrät, wäre eine derartige Härte vielleicht nicht unmöglich. — Bei Luther kommt einmal ein Dat. Plur. ohne Endung vor (*Eidam* statt *Eidamen* Franke § 176, 2).

b) *Der Genit. Sing.* steht endungslos: 117, 31: vmb Schelmerey, *Fürwitz* vund Zauberey willen. Man erwartet *Fürwitzes*, da das Wort sonst im Faustbuch als Maskulinum auftritt (z. B. 27, 25). Hier konnte jedoch, wenn das *e* nicht ausgesprochen wurde, auch das *s* der Endung wegen des stammauslautenden *s* leicht wegfallen. Ähnliche Fälle bei Luther, s. Franke § 176, 1. Da aber das Wort *Witz* im Mhd. u. auch im XVI Jh. (z. B. bei Fischart: Flöh haz 503, 505, 507) Fem. ist, so ist es andererseits möglich, dass wir es auch hier mit einem Femininum zu thun haben. Schwanken des Geschlechts kommt im Faustbuch auch sonst vor (s. weiter unten).

3. -s als Pluralzeichen

kommt ausser an der oben citierten Stelle 90, 8: mit — *Bratens* — tractiert worden, noch vor 68, 25: etliche *Theils* desz *Meers* vbersehen.

Solche Bildungen, von Heyse (Deutsche Grammat., 24 Aufl. S. 112 Anmerk.) als aus dem Niederd. ins. Hochd. aufgenommene Formen bezeichnet, kommen ja auch heutzutage vielfach in der Umgangssprache vor und können in einem Volksbuch nicht befremden. (Vgl. Schiller in Wallensteins Lager: Soff und Spiel und *Müdels* die Menge).

4. Der u-Stamm Sohn.

Der Nom. Sing. heisst *Sohn* (11, 3) oder mit angehängtem *e* *Sone* (63, 24; 79, 16).

Bei der Unsicherheit im Gebrauche des unbetonten *e* konnte es vorkommen, dass man es auch da hinzufügte, wo es die Sprache schon längst abgeschafft hatte. Zur Hinzufügung des *e* in *sone* konnte auch die Analogie der schwachen Maskulina (z. B. Knabe) mitwirken.

Der Acc. Sing. heisst an den beiden Stellen wo er vorkommt *Sohn* (8, 20, 36).

b. Konsonantische Stämme.

1) Vom Worte *Freund* kommt ein *e*-loser Nom. u. Acc. Plur. vor (der erstere 4, 21; 5, 11; 12, 9; 69, 29; der letztere 11, 14). Daneben *Freunde* (3, 11). Also das Fehlen des *e* auf Rechnung der Apokope zu stellen.

2) **Mann** geht ganz nach der i-Deklination. Der Plural heisst *Männer* (61, 3), nach Zahlwörtern *Mann* (32, 17).

3) Von den Verwandtschaftsnamen kommt nur **Bruder** einmal im Acc. Plur. vor: *Brüder* (116, 23).

B. Neutra.

1. Das e der Kasusendungen.

a. o-Stämme.

Singular.

Genit. mit *e*.

Nur folgende zwei Beispiele kann ich anführen: *Kindes* 11, 9; *Fleisches*: 106, 16.

Genit. ohne *e*.

Jars: 25, 20; 45, 9.

Wercks: 57, 27.

Worts: 40, 1.

Leyds: 24, 33.

Weibs: 7, 36.

dings: 6, 19.

Volcks: 98, 27.

Gelts: 81, 26.

Dat. mit *e*.

Wenn ich nichts übersehen habe, giebt es nur folgende Fälle:

Jahre: 101, 21; 105, 12; 106, 15. *Felde*: 47, 28.

Lande: 54, 38; 69, 2.

Pferde: 57, 11, 24.

Hause: 18, 12; 72, 1.

Dat. ohne e.

Die Beispiele sind sehr zahlreich. Nur einige mögen folgen:

<i>Jar</i> : 57, 8; 103, 3, 25 u. oft.	<i>Thor</i> : 50, 39; 62, 21; 95, 13, 24,
<i>Teutschlandt</i> : 3, 12; vgl. 4, 33;	26.
106, 13.	<i>Schloss</i> : 60, 27; 67, 18; 88, 24, 25.
<i>Hausz</i> : 15, 26; 18, 11 u. sehr oft.	<i>Pfand</i> : 81, 2; vgl. 81, 33.
<i>Wort</i> : 10, 20; 39, 37, u. oft.	<i>Obs</i> : 86, 15, 18.

Plural.

Nominativ mit e.

Nur zwei Beispiele: *Rähe* (48, 12); *Pferde* (105, 3).

Nominativ ohne e.

<i>Reh</i> : 87, 27.	<i>Todtenbein</i> : 39, 15.
<i>Jahr</i> : 81, 13; 105, 13; 109, 19	<i>Thier</i> : 87, 24, 27; 48, 12, 20, 29.
u. oft.	<i>Schwein</i> : 48, 12; 59, 20; 87, 27.
<i>ding</i> : 81, 8.	<i>Thor</i> : 87, 23.
<i>Werck</i> : 42, 26.	

Genitiv mit e.

Kommt nicht vor.

Genitiv ohne e.

<i>Ding</i> : 28, 9; 42, 4; 119, 30.	<i>Thier</i> : 48, 28; 87, 26.
<i>wort</i> : 78, 10.	<i>Schwein</i> : 85, 7.
<i>Wunderwerck</i> : 28, 9.	<i>Thor</i> : 63, 2.
<i>Bein</i> : 95, 33.	

D a t i v.

Die einzige e-lose Form ist *Thiern* (88, 5), woneben *Thieren* (48, 39; 88, 2). Sonst nur Formen mit *e*.

A c c u s a t i v m i t e.

Das einzige mir zu Gebote stehende Beispiel ist *Pferde*: 104, 12, 17; 105, 2.

A c c u s a t i v o h n e e.

<i>Pferdt</i> : 64, 14; 77, 7 u. oft.	<i>Firstenthumb</i> : 55, 21; 57, 6, 15;
<i>Jar</i> : 3, 11; 18, 35 u. oft.	74, 29.
<i>Ding</i> : 56, 6; 106, 33.	<i>Reh</i> : 88, 6.
<i>Gebott</i> : 40, 22; 99, 8.	<i>Thor</i> : 58, 39.
<i>Regiment</i> : 29, 9, 22.	<i>Rosz</i> : 54, 27; 78, 22.
<i>Schiff</i> : 55, 36.	

Ogleich die e-losen Formen hier in noch höherem Masse als bei den Maskulinen vorherrschen, zeigen doch die Beispiele dass die neutralen o-Stämme im Faustbuch, im Gegensatz zum Mhd. ein *e* als Endung des Nom. und Acc. Plur. annehmen können. Dasselbe ist aber nicht wie in der heutigen Schriftsprache ein notwendiges Flexionszeichen, sondern kann entweder stehen oder, was der mundartlichen Aussprache gemäss in der Regel geschieht, apokopiert werden. Wie schon angedeutet, ist die Apokope auch in den übrigen Kasus, abgesehen vom Dat. Plur., die Regel. Paradigma:

<i>Sing.</i>		<i>Plur.</i>	
Nom.	Acc. Wort	Wort,	selten Worte
Genit.	Worts, selten Wortes	Wort,	möglich wohl auch Worte
Dat.	Wort, » Worte	Worten,	doch Thiern.

Es stimmt im Wesentlichen mit dem Sprachgebrauche Luthers überein (s. Franke § 179), nur dass bei Luther der Acc. Sing. vereinzelt die Endung *e* hat, was im Faustbuch nicht vorkommt.

Die *Neutra* auf *-el*, *-en*, *-er* flektieren im Allgemeinen, mit den Maskulinen übereinstimmend, ganz wie in der jetzigen Sprache. Die auf *-er* mit vorhergehendem Vokal können jedoch nicht nur das Endungs *-e*, sondern auch das der Ableitungssilbe auswerfen, z. B. *Fewr* (Sing. Nom. 48, 8; Dat. 52, 6; Acc. 68, 38) *Abenthewr* (Sing. Nom. 65, 28; Plur. Gen. 65, 16; Acc. 107, 12), und im Dat. Plur. das *e* der Ableitungssilbe auswerfen, das der Endung aber beibehalten, z. B. *Abentheuren* (3, 15; 41, 19).

b. Uebrige Stämme.

1) Die *jo*-Stämme zeigen vielfach ein Nebeneinander von Formen mit und ohne *e* bei demselben Stamm, z. B.:

Sing. Nom. <i>Gewülcke</i> : 56, 13.	<i>Gewülck</i> : 56, 18.
Gen. <i>Endes</i> : 3, 19.	<i>Ends</i> : 120, 2.
Dat. <i>Ende</i> : 90, 27; 105,	<i>End</i> : 73, 16, 25.
14 u. oft.	
<i>Bette</i> : 117, 25; 118, 25.	<i>Bett</i> : 27, 7; 52, 33; 83, 13 u. oft.
<i>Gesichte</i> : 104, 7.	<i>Gesicht</i> : 57, 1; 94, 18.
Acc. <i>Ende</i> : 9, 11; 35, 7,	<i>End</i> : 10, 27; 28, 8; 56, 24 u. oft.
16, u. oft.	
<i>Gesinde</i> : 59, 32.	<i>Gesind</i> : 76, 11.
Plur. Nom. <i>Geschöpfe</i> : 113, 27.	<i>Geschöpf</i> : 37, 19.
Genit. Selten. Nur die e-losen <i>Metall</i> (36, 37; 68, 5)	
<i>Gebâw</i> (58, 26).	
Dat. Nur Formen mit <i>e</i> .	
Acc. Keine Parallelförm.	

Schon im Mhd kommen *e*-lose Formen des Nom. u. Acc. Sing. bei den *jo*-Stämmen vor (s. Lexer, Hwb. s. v. *geslehte*, *kriuze*, *paradise*, *stücke*). Während aber im Mhd. die *e*-losen Formen hauptsächlich auf jene zwei Kasus beschränkt sind, und auch da die Formen mit *e* die Regel bilden, ist es im Faustbuch umgekehrt: die *e*-losen Formen herrschen, abgesehen vom Dat. Plur., weitaus vor, und es giebt eine ziemliche Anzahl von oft vorkommenden Wörtern, die gar keine Formen mit *e* aufweisen, z. B. *Geschlecht*, *Gespräch*, *Gestirn*, *Geschäft*, *Bild*, *Reich* und die Neutra auf *-niz*, *-nusz*. In dieser Hinsicht steht die Sprache des Faustbuches dem jetzigen Sprachgebrauche schon näher als die Luthers (vgl. Franke § 180). Doch deckt sie sich nicht mit der Schriftsprache, sondern wirft einerseits das *e* oft ab, wo diese es bewahrt (s. die oben angeführten Beispiele der *e*-losen Formen), und kann es andererseits auch beibehalten, wo es heutzutage ausgelassen wird (s. den oben angeführten Nom. Sing. *Gewülcke*).

2) *Der alte u-Stamm Vieh* bildet einmal den Nom. Sing. mit angehängtem *e* *Viehe* (113, 19). Vgl. das oben über die Form *Sone* gesagte.

3) Von den Neutren, welche im Mhd. noch Reste des ursprünglichen stammauslautenden *w* zeigen, sind im Faustbuch nur *Knie* und *Wehe* vorhanden. Sie flektieren wie in der heutigen Sprache. Das erstere nimmt kein Endungs-*e* an, das letztere hat es durchgehend.

2. Die Endung des Genit. Sing. fehlt

59, 18: desz Bapsts und seines *Geschmeisz*. Dieselbe Erscheinung bei Luther nach stammauslautendem *s* (Franke § 181)

3. -s als Pluralzeichen

findet sich auch bei den Neutren:

119, 37: Zauberey -- — vnnd andere *Teuffelswercks* fliehen.

C. Pluralbildung mittelst -er.

1. Neutra die im Plural nur -er haben.

<i>Bild</i> : 60, 37, vgl. 85, 25; 93, 19; 105, 20 ¹⁾ .	<i>Kalb</i> : 88, 4.
<i>Buch</i> : 12, 39; 54, 14; 108, 16, 21.	<i>Kind</i> : 11, 27, 29; 103, 6 ¹⁾
<i>Fasz</i> : 89, 14 ¹⁾ .	<i>Kraut</i> : 13, 7.
<i>Gesicht</i> : 37, 27; 84, 12 ²⁾ .	<i>Lamm</i> : 88, 4.
<i>Glasz</i> : 91, 8, 16.	<i>Land</i> : 57, 7 ¹⁾ .
<i>Glied</i> : 110, 11, 12; 111, 2.	<i>Rad</i> : 54, 37, 38; vgl. 63, 5.
<i>Gut</i> : 5, 3 ³⁾ .	<i>Rind</i> : 88, 3 ³⁾ .
<i>Haus</i> : 55, 39 u. oft; vgl. 58, 26; 65, 2 ³⁾ .	<i>Schloss</i> : 80, 36.
<i>Horn</i> : 50, 29; vgl. 23, 4; 77, 21; 91, 13.	<i>Schwert</i> : 13, 7; 14, 24; 22, 13; 104, 33, 35 ¹⁾ .
<i>Hun</i> : 88, 11, 12; 90, 8.	<i>Volck</i> : 8, 19 ³⁾ .
	<i>Wachsliecht</i> : 70, 32.
	<i>Weib</i> : 27, 15; 32, 13; 61, 9 ¹⁾ .

2. Bald mit, bald ohne -er

erscheint das Neutrum Wort und das Maskulinum Mann.

Genit. Plur. *Wort*: 78, 10; Dat. Plur. *Worten*: 6, 18; 10, 7; u. oft:
Nom. » *Wörter*: 12, 39; vgl. » » *Sprichwörtern*: 111, 16.
 » » *Männer*: 61, 3; Acc. » *Mann*: 32, 17¹⁾.

¹⁾ Bald mit, bald ohne -er bei Luther (Franke § 184).

²⁾ Bei Luther nie mit -er (Franke § 186).

³⁾ Auch bei Luther immer -er (Franke § 183).

3. Maskulina mit -er.

Gott: 32, 12; 111, 21; vgl. 32, 24¹; *Geist*: 4, 16; 8, 8 und sehr oft.²)

Leib: 75, 7²).

4. Substantiva die im Gegensatz zum Nhd kein -er zeigen.

Wurm: Nom. Plur. *Würme* (50, 31; 54, 28), *Würm* (48, 20).

Genit. » *Würme* (36, 35; 118, 37²).

Gemach: Dat. Plur. *gemachen* (64, 16).

Gespenst: Acc. » *Gespenste* (106, 9).

Wald: » » *Wälde* (46, 16²).

Die auf -tumb: Acc. Plur. *Fürstenthumb* (55, 21; 57, 6, 15; 122, 22¹).

Acc. Plur. *Reichthumb* (74, 29¹).

5. Ein -e ist dem -er angehängt

57, 1: besehet — — euwer *Büchere*. Dasselbe bei Luther, s. Franke § 187.

Der Vergleich der Pluralbildung mittelst *-er*, wie sie im Faustbuch vorliegt, mit dem Bestande bei Luther zeigt, dass die Anzahl der Neutra, welche ihren Plural nur mit *-er* bilden, im Faustbuch viel grösser ist als bei Luther, indem manche Wörter, die bei Luther schwanken, im Faustbuch konsequent

¹) Bei Luther bald mit, bald ohne *-er* (Franke § 184).

²) Bei Luther nie mit *-er* (Franke § 186).

mit *-er* erscheinen (Bild, Fass, Kind, Schwert, Weib). Dagegen sind die Maskulina auf *-er* bei Luther ein wenig zahlreicher (Leib bei Luther nur ohne *-er*), haben aber nur zuweilen *-er*. Von den Wörtern, die bei Luther *-er* annehmen können, zeigen im Faustbuch kein *-er*: Ding, Ort, Thier, und die Wörter auf *-thum*. Im Ganzen scheint die Pluralbildung mittelst *-er* im Faustbuch weiter verbreitet und fester zu sein als bei Luther, und die Sprache des ersteren in dieser Beziehung der jetzigen näher zu stehen als die Luthers.

D. Feminina.

1. *Die â-Stämme.* Während bei Luther die Zahl der â-Stämme, welche noch wie im Mhd. stark flektieren, eine ziemlich grosse ist (Franke § 188), sind im Faustbuch nur sehr spärliche Reste jener Flexion bei den â-Stämmen vorhanden. Das einzige Femininum, welches noch ausschliesslich starke Formen zeigt, ist der alte jâ-Stamm *Sünde*: Sing. Genit. *Sünde* (7, 9) Acc. *Sinde* (6, 14, 17; 32, 9; 37, 12) Plur. Nom. *Sinde* (6, 2; 33, 32 u. oft.). Die übrigen flektieren zwar im Sing. stark, im Plur. aber schwach, und bilden somit eine neue Mischklasse, die wir weiter unten besonders betrachten werden. Nur vereinzelt kommen neben den schwachen Pluralformen noch starke vor; wir verzeichnen sie in Zusammenhang mit den überwiegenden schwachen (unten III. B. 1). Selten ist auch ein Schwanken zu bemerken zwischen der alten schwachen Flexionsweise und der Mischklasse (s. unten III. B. 1 c.).

2. *Die i-Stämme.* Auch diese Klasse hat, im Vergleich mit dem Mhd., manche Einbusse zu Gunsten der neuen Mischklasse erlitten. Nach dieser letzteren gehen im Faustbuch z. B.

alle Feminina auf -heit, -keit -schaft. Bei anderen ist es manchmal schwer über die Flexionsart zu entscheiden, da die einschlägigen Pluralformen fehlen. — Ueber die Flexion der Wörter, welche der i-Klasse noch treu geblieben sind, ist zu bemerken, dass wenigstens in der Schreibung das *e* der Pluralendungen meist, wie bei Luther und in der jetzigen Schriftsprache, beibehalten wird. Nur folgende *e*-lose Formen kommen vor:

Nom. <i>Stätt</i> : 58, 4.	Acc. <i>Stätt</i> : 65, 10; daneben <i>Stätte</i> :
<i>Lüss</i> : 49, 11.	57, 7; 62, 10.
<i>Säw</i> : 85, 10.	<i>Säw</i> : 85, 5.
	<i>Frücht</i> : 86, 27.

3. Ganz nach der i-Deklination geht *H and*. Der Genit. Plur. lautet einmal *Händ* (37, 31); daneben *Hände* (114, 8). — Von *Nacht* kommt ein Acc. Plur. ohne Endungs -e und ohne Umlaut (*Nacht*) zweimal vor: 27, 7; 59, 23. Vgl. *nahte* im Mhd und *nacht* bei Luther (Franke § 190, 1, b). Eine Mischform aus *zu Nacht* (15, 19; 56, 25, 26, 27, u. oft.) und *desz Nachts* (25, 10; 72, 3) ist wohl der Ausdruck *zu Nachts* (25, 8; 56, 36; 62, 23). — Von den Verwandtschaftsnamen auf -er findet sich nur der Acc. Sing. *Tochter*: 8, 20.

E. Der Umlaut in der starken Deklination.

1. Bei den *o*-Stämmen war der Umlaut im Mhd Ausnahme, greift aber mit der Zeit immer mehr um sich, und ist in der jetzigen Sprache zur Herrschaft gelangt. Bei Luther ist die Sache noch im Fluss: umgelautete Formen schwanken mit den unumgelauteten.

Im Faustbuch scheint die Sprache den jetzigen Verhältnissen einen Schritt näher gekommen zu sein. Einmal erscheinen hier die o-Stämme, welche bei Luther schwanken, nur mit Umlaut; es heisst z. B. nur *Bäume* (14, 15; 58, 17; vgl. 58, 16; 68, 14), *Vögel* (48, 29; 87, 28, u. oft.), *Wölffe* (48, 13; 68, 19), *Wärme* (Belege oben C. 4). Andererseits kommt auch kein Umlaut in Fällen vor, wo er nach dem heutigen Sprachgebrauch fehlt, was bei Luther vereinzelt sich findet (Franke § 20 u. § 190, 1, c). Folgende Plurale aber, welche jetzt gewöhnlicher ohne Umlaut gebildet werden, sind im Faustbuch umgelautet: *Wägen* (14, 19), *Gräben* (58, 30; 61, 27, u. oft.). Dagegen heisst der Plural von Boden und Wasser, wie jetzt meist, *Boden* (71, 2), *Wasser* (13, 7; 44, 16, u. oft.).

Wie meist bei Lütner (Franke § 190, 1, c) und immer in der jetzigen Sprache, ist das Pluralzeichen *-er* mit dem Umlaut verbunden. Bei fehlendem *-er* fehlt auch der Umlaut. Es heisst *Wörter*, *Sprichwörtern*, aber *Wort Worten* (Belege oben C. 2).

Abweichend von der jetzigen Sprache fehlt der Umlaut bei den Pluralen *Auffwarter* (59, 31) und *Kauffer* (83, 5; auch der Sing. heisst *Kauffer*: 83, 11; 85, 13, bei Luther *keuffer*, Franke § 24).

2. Die *i*-Stämme zeigen zuweilen ein Schwanken zwischen umgelautetem und unumgelautetem Plural (Franke § 190, 2). Dasselbe ist im Faustbuch der Fall bei Fluss und Fuss. Es heisst:

Flüssen: 60, 35; aber *flüsz*: 63, 29; 60, 19; 68, 5.

Füsz: 37, 31; *Füssen*: 48, 7; aber *Füsz*: 26, 27; 47, 33; 48, 2; 92, 27.

Die umgelauteten Formen wiegen also vor.

Den *i*-Stämmen schliesst sich *Nacht* an, s. oben *D. 3*.

F. Abweichungen vom nhd Genus.

1. *Schwankend* ist das Genus folgender Wörter:

Abentheuer: Fem. 76, 17; 77, 8; 87, 1; 123, 22; sonst wahrscheinlich neutr. Das weibliche Genus ist das ursprüngliche u. kommt im XVI u. XVII Jh. oft. vor (s. Grimm, Wb).

Hoffart: Masc. 7, 16. Fem. 19, 26. Uebrige Stellen haben keine Beweiskraft. Grimm, Wb: »eigen erscheint der umschlag ins männliche Genus bei nord- und mitteldeutschen schriftstellern des 17 jh.«

Lufft: Masc. 42, 27; 44, 38; 45, 5, 6, 7; 46, 21; 47, 1; 56, 31; 93, 12. Sonst Fem. Nach Grimm, Wb. ist das mask. Genus oberdeutsch, das fem. nieder- u. mitteldeutsch.

Vngestimb: Fem. 50, 13; wahrsch. Masc. 52, 17. Weigand Wb: »das Subst. ist vom Adj. abgeleitet u. deshalb natürlich ursprünglich weiblich«.

2. *Männliches* Genus zeigen folgende Wörter:

Lust: 103, 20; 116, 7. Sonstige Stellen beweisen nichts. Grimm Wb: »das ältere nhd verwendete mit vorliebe lust als m., namentlich oberdeutsche schriftsteller des 16 und noch des 17 jh. schrieben stets so«.

Wollust: 27, 4; 66, 14; 111, 3.

Gewalt: 16, 12, 17, 33. Sonstige Stellen indifferent. Im Mhd herrscht das männliche Genus vor.

Pracht: 78, 33; 80, 1. Grimm, Wb: »Nhd herrscht noch im 16 jh. das m. vor«.

3. *Weibliches* Genus hat das Wort *Vbermuht* 19, 26: von wegen seines Hoffahrt vnnd *Vbermuht*. Schon im Mhd tritt das Wort übermuot häufig als Femininum auf.

4. *Unsicher* bleibt das Genus folgender Wörter:

Forell (Acc. Plur.): 88, 7; *Schwegel* (Nom. Plur.): 23, 3; 91, 14;
Moschel (Acc. Plur.): 88, 8. Wahrscheinlich sind sie, abweichend
vom jetzigen Gebrauch, als starke Maskulina aufzu-
fassen.

II. Schwache Deklination.

A. Maskulina.

1. Ueberblick.

a) In Uebereinstimmung mit dem Mhd und im Gegensatz zum jetzigen Sprachgebrauch, kommen im Faustbuch nur schwache Kasusformen von folgenden Subst. vor:

Aschermitwoche: Dat. Sing. *Aschermitwochen* (91, 3, 4; 123, 29).

Blitz: Nom. Plur. *Blätzen* (51, 20). Bei Luther ist das Wort meist stark (Franke § 195, 3).

Hertzog: Sing. Gen. *Hertzogen* (79, 23), Dat. *Hertzogen* (24, 32; 64, 37). Bei Luther überwiegend schwach. (Franke § 195, 2).

Juncker: Acc. Plur. *Junckern* (103, 10).

Meye: Dat. Sing. *Meyen* (50, 17).

Schwan: *Schwanen* (Nom. Plur. 87, 21; Acc. Plur. 88, 13).

Vetter: *Vettern* (Genit. Sing. 24, 13; 80, 16; Nom. Plur. 79, 4).

Hier sei auch erwähnt der schwache Acc. Plur. *Puncten* (18, 17, 37). Im Mhd schwankt das Wort zwischen st. u. schw. Flexion.

b) In Uebereinstimmung mit dem heutigen Sprachgebrauch und in Gegensatz zum Mhd scheint im Faustbuch schwach zu gehen das Subst. *Held*: Nom. Plur. *Helden* (66, 24). Bei Luther »fast ausschliesslich« schwach (Franke § 194, 2). Die Flexionsart des Subst. *Christ* bleibt unsicher, da nur die Pluralformen vorkommen (Nom. 10, 10, 22; Genit. 20, 3; Dat. 4, 8).

c) Nur schwach geht ferner das Subst. *Bauer* (Sing. Genit. 11, 3, u. oft; Dat. 77, 23, u. oft; Acc. 84, 2, u. oft; Plur. Nom. 84, 24; Genit. 84, 19). Sowohl im Mhd als in der jetzigen Sprache schwankt das Wort zwischen st. und schw. Flexion.

d) Ueber die Flexion der Wörter *Drache*, *Funke*, *Glaube*, *Haufe*, *Same*, *Schade*; *Friede*, *Gedanke*, *Rücken* — die ja im Mhd schwach waren, im Nhd aber zur starken Dekl. übergetreten sind — lässt sich nichts bestimmt behaupten weil der Genit. Sing. nicht vorkommt. Bei *Drache*, *Haufe*, *Rücken* scheinen die Nom. Sing. *Drach* (14, 32; 22, 19; 52, 15; 93, 4), *Sandhauff* (39, 9), *Rücke* (47, 35), *Rück* (54, 29) auf schwache Flexion hinzudeuten. Von den übrigen kommt kein Nom. Sing. vor. Schwach ist auch der Plural von *Gedanke* (Nom. 116, 11; Genit. 21, 8; Dat. 10, 6; 32, 37; Acc. 33, 1, 15; 47, 4), sowie der Dat. Sing. von *Friede* (39, 30; 41, 14, 16; 117, 24).

Wenn nun aber auch die obengenannten Substantiva im Faustbuch noch als schwach gelten müssten, so kommt doch wie schon bei Luther (Franke § 195, 4) auch hier die Erscheinung vor, dass ursprünglich schwache Maskulina der schwachen Kasusendung im Nom. Sing. ein *n* angehängt, u. zu dieser Nominativform dann einen starken Genitiv auf *-s* gebildet haben. Genaueres über diese zwischen der schwachen und der starken Dekl. schwankenden Substantiva s. unten III A. bei *Name*, *Wille*, vgl. auch *Geselle*, *Rach* (= der Rachen), *Schmerz*.

2. Das e der Kasusendungen.

a) *Im Nom. Sing.* Der mhd Regel gemäss, und gegen den jetzigen Gebrauch, ist das *e* erhalten nur in *Grafe* (80, 9, 22; 87, 10; 88, 20) und *Rücke* (47, 35). — Uebereinstimmend sowohl mit dem Mhd als mit der jetzigen Schriftsprache in *Lô(u)we* (8, 13; 22, 19; 120, 12), *Affe* (51, 9), *Bube* (107, 14), *Name* (19, 16; 62, 30).

In Uebereinstimmung mit dem jetzigen Gebrauch, und gegen die mhd Regel, fehlt das *e* in *Fürst* (15, 7; 38, 23 u. oft), *Graff* (38, 23; 80, 18, 27, u. oft), *Herr* (6, 8, u. sehr oft).

Meist ist es doch gegen den Gebrauch des Mhd und der jetzigen Schriftsprache abgeworfen:

Aff: 22, 32; 51, 13 u. oft.

Jung: 25, 7.

Brunn: 62, 37.

Lôuw: 22, 20.

Drach: s. oben 1 d).

Sandhauff: 39, 9.

Gart: 69, 10.

Rach: 36, 20.

Jud: 81, 26, 28, 30.

Rück: 54, 29.

Die Wörter auf *-el*, *-en*, *-er* werfen das *e* der Endung aus, die auf *-er* mit vorhergehendem Vokal können ausserdem auch das der Ableitungssilbe austossen; es heisst *Bauwer* (83, 29; 84, 4, 6; 95, 29), *Nachbauwer* (98, 16), oder *Baur*, *Bawr* (83, 25; 85, 1, 2; 95, 10), *Nachbawr* (97, 33; 98, 8; 118, 3).

b) *In den übrigen Kasus* wird in der Schreibung das *e* im Allgemeinen beibehalten. Nur beim Subst. *Herr* kann es beliebig stehen oder fehlen; auch der Dat. Plur. heisst *Herrn* (z. B. 13, 12) oder *Herrn* (3, 7, u. oft).

Die Subst. auf *-el*, *-en*, *-er* dagegen werfen das *e* der Endung im Allgemeinen aus und behalten das der Ableitungssilbe bei. Nur bei denen auf *-er* mit vorhergehendem Vokal

kommt auch das Umgekehrte vor; es heisst *Bauwern* (z. B. 11, 3) oder *Bauren* (78, 22; 84, 19, 26, u. oft), ebenso *Lauren* (99, 31). Sogar die beiden *e* können, der Aussprache gemäss, fehlen: *Baurn* (89, 29, 31; 95, 1, 11; 96, 9).

B. Feminina.

Nur schwache Formen zeigen folgende Feminina, die auch im Mhd ganz oder überwiegend schwach flektieren:

Asche: Dat. Sing. *Aschen* (26, 24) ¹⁾.

Blume: Acc. » *Blumen* (97, 18).

Frau: Gen. » *Frawen* (39, 39; 37, 10). Dat. Sing. *Frawen* (60, 24) ¹⁾.

Gasse: *Gassen* (Sing. Dat. 96, 24; 107, 24; Plur. Dat. 63, 39; Acc. 63, 1).

Jungfrau: *J-wen* (Sing. Genit. 102, 10; Dat. 102, 15, 27) ¹⁾.

Kapelle: *Capellen* (Acc. Sing. 62, 26; 105, 29).

Katze: Sing. Nom. *Katz* (112, 19), Genit. *Katzen* (112, 10)

Lilie: » Acc. *Lilien* (97, 2).

Nase: » Genit. *Nasen* (37, 30; 114, 7) ¹⁾.

Schalmei: Sing. Dat. *Schalmeyen* (93, 8).

Schelle: » Acc. *Schellen* (112, 10) ¹⁾.

Seite: *Seyten* (Sing. Genit. 58, 38; Acc. 62, 39; 64, 23; 104, 18) ¹⁾.

Stange: Sing. Acc. *Stangen* (91, 32; 92, 1).

Stube: *Stuben* (Sing. Dat. 22, 18, 35 u. oft; Acc. 22, 16; 23, 16 u. oft).

¹⁾ Hat auch bei Luther schwache Formen (Franke § 198).

Warze: Sing. Acc. *Wartzen* (76, 1, 3).

Woche: » Dat. *Wochen* (114, 31).

Zunge: » Acc. *Zungen* (37, 32) ¹⁾.

Schwach gehen ferner folgende Feminina, welche im Mhd zwischen der starken und der schwachen Flexion schwanken:

Bohne: Sing. Genit. *Bonen* (39, 10).

Brücke: » Nom. *Brück* (63, 11; 64, 27); Acc. *Brücken* (64, 27).

Elle: *Elen* (Genit. Sing. 47, 39; 48, 5; Plur. 47, 14; 48, 3).

Faste: Sing. Dat. *Fasten* (96, 22).

Grube: » Acc. *Gruben* (9, 6, 7) ¹⁾.

Kette: » Acc. *Ketten* (107, 27) ¹⁾.

Linie: » Dat. *Linien* (68, 37).

Mauer: » Nom. *Maur* (61, 26; 69, 12); *Maur(en)* (Sing. Dat. 107, 25; Plur. Genit. 64, 10; Dat. 64, 30; Acc. 63, 6; 69, 23) ¹⁾.

Spanne: Sing. Genit. *Spannen* (55, 39; 56, 34).

Tanne: *Tannen* (Sing. Dat. 89, 19; Acc. 123, 27).

Als schwacher Acc. Sing. ist wohl aufzufassen *Kutschen* (54, 35).

Ueber die Flexion der schwachen Feminina ist zu bemerken dass das *e* des Nom. Sing. zuweilen dadurch in der Schreibung erhalten wird, dass aus den übrigen Kasus ein *n* in den Nom. dringt. Solche Nom. Sing. auf *-en* sind im Faustbuch: *Brücken* (61, 32), *Lilien* (97, 5), *Rosen* (112, 11), *Stuben* (22, 25), *Tannen* (89, 26). Ähnliche Fälle bei Luther, s. Franke § 198, 5. Vielleicht hat hier die Analogie solcher Wörter mitgewirkt, bei denen das *n* im Nom. Sing. stammhaft ist, z. B. *Wolcken* (fem.) (51, 11).

¹⁾ Hat auch bei Luther schwache Formen (Franke § 198).

Sonst wird das *e* bei den Femininen (auch bei denen auf *-er* mit vorhergehendem Vokal, s. oben *Maur*) ebenso behandelt wie bei den Maskulinen.

C. Neutra.

Von dem Worte *Auge* kommen nur Pluralformen vor. *Herz* heisst im Nom. Sing. *Hertz* (18, 38), im Genit. Sing. *Hertzen* (54, 20; 120, 9). *Ohr* bildet einen st. Dat. Sing. *Ohr* (113, 11).

III. Schwanken zwischen der starken und der schwachen Flexion.

A. Maskulina.

- Auerhahn*: Acc. Sing. *Auwerhan* (109, 4), Plur. *A-nen* (88, 10).
Bei Luther geht *Hahn* überwiegend schwach, Franke § 195, 2.
- Bischof*: Sing. Genit. *Bischoffs* (62, 23; 89, 9, 14, 23; 123, 26),
Bischoffen (88, 30); Dat. *Bischoffen* (24, 33).
- Brunnen*: Sing. Nom. *Brunn* (62, 37), Dat. *Brunnen* (69, 19),
Acc. *Brunnen* (62, 37); Plur. Acc. *Brunnen* (63, 1),
Brünnen (68, 5). Bei Luther stark (Franke § 195, 5).
- Garten*: Sing. Nom. *Gart* (69, 10), Gen. *Garten* (60, 27); Plur.
Gen. *Gärten* (58, 16). Bei Luther wie mhd ausschliesslich schwach (Franke § 195, 1).
- Geselle*: Sing. Genit. *Gesellens* (102, 11), Dat. *Gesellen* (53, 10);
Plur. Nom. *Gesellen* (15, 32),

- Hirsch:** Sing. Acc. *Hirsch* (50, 31), *Hirschen* (22, 16); Plur. *Hirschen* (Nom. 48, 12; 87, 27; Gen. 68, 18; Acc. 88, 5). Schon mhd, selten, schwach (Grimm Wb.).
- Mönch:** Sing. Gen. *Münchs* (15, 16; 19, 13); Plur. Nom. *Münch* (22, 6), Genit. *München* (26, 16). Im 16 Jh. auch schwach (Grimm Wb.).
- Name:** Sing. Nom. *Name* (19, 16; 62, 30), *Namen* (61, 36), Genit. *Namens* (74, 3). Ebenso bei Luther (Franke § 195, 4).
- Rachen:** Sing. Nom. *Rach* (36, 20), Gen. *Rachens* (36, 25). Bei Luther wie mhd schwach (Franke § 195, 4).
- Schmerz:** Sing. Genit. *Schmerzens* (114, 6), Dat. *S-en* (37, 17, 32), Acc. *S-en* (110, 27; 113, 25). Bei Luther überwiegend schw. (Franke § 195, 2).
- Strahl:** Plur. Nom. *Stralen* (14, 20; 22, 5; 50, 12); *Straal* (51, 20). Schon mhd schwankend (Weigand).
- Strom:** Sing. *Strom* (Dat. 60, 38; Acc. 61, 6; 72, 15), *Stromen* (Acc. 68, 38); Plur. *Stromen*, *Stramen*, *Strömen* (Nom. 22, 5; 47, 29; 51, 25; 65, 29; Acc. 52, 32; 54, 39). Weigand führt keine schw. Formen an.
- Wille:** Sing. Nom. *Will* (18, 14; 110, 10, 30) *Willen* (77, 5; 116, 10), Genit. *Willen* (21, 9), *Willens* (118, 1, 6). Bei Luther schwach (Franke § 193, 4).
- Mutwille:** Sing. Nom. *Mutwillen* (99, 29), *Mutwill* (110, 30).
- Widerwille:** Sing. Nom. *Widerwillen* (26, 11).
- Zahn:** Plur. Nom. *Zäen* (119, 8), Genit. *Zä(e)nen* (37, 29; 114, 7).

B. Feminina. Mischklasse.

Ueberblick.

1. Wie schon oben (I D. 1) angedeutet, ist es im Faustbuch oft schwer, die Zugehörigkeit eines Femininums zur Mischklasse festzustellen. Besonders oft bleibt es unklar, ob ein Wort der alten starken *â-Deklination* noch treu geblieben, oder schon in die Mischklasse übergetreten ist. Der Unterschied zwischen diesen beiden Deklinationsarten kommt ja nur im Nom. und im Acc. Plur. zum Vorschein, und sehr oft sind von den in Betracht kommenden Femininen eben diese Kasus nicht zu belegen. Nach dem was sich ermitteln lässt, gehören im Faustbuch zur Mischklasse folgende Feminina, welche früher nach der *â-Deklination* flektierten:

a. *Die auf -ung.* Nur folgende Reste der *â-Deklination* kommen noch vor: *Wirckunge* (23, 23) Acc. Plur. mit bewahrtem Endungs-*e* und *Verwandlung* (70, 24), Acc. Plur. mit apokopiertem *-e*. Bei Luther gehen diese Feminina noch nach der starken Dekl. (Franke § 188).

b. *Die auf -ey* (Partey, Zäuberey etc.).

c. *Die Dingbezeichnungen auf -e.* Doch schwanken zwischen der Mischklasse und der alten schwachen Deklination folgende, die sämtlich auch bei Luther starke Singularformen neben schwachen zeigen (Franke § 198).

Erde: N. S. *Erden* (vgl. oben II B. am Ende): 43, 19; 46, 11; 71, 3; G. S. *Erden*: 36, 31; 44, 34; 69, 32; D. S. *Erden*: 4, 32; 6, 7; 14, 15 u. oft; A. S. *Erde*: 45, 11; *Erden*: 35, 32; 56, 16 u. oft.

- Hölle: G. S. *Hellen*: 7, 10; 9, 21; 28, 18 u. oft; D. S. *Hellen*: 30, 21; 34, 4, 17 u. oft; *Hell(e)*: 17, 18; 28, 14, 17 u. sehr oft; A. S. *Hellen*: 51, 10; *Hell(e)*: 34, 22; 35, 37 u. oft.
- Kirche: N. S. *Kirchen* (vgl. Erden): 59, 3, 5; *Kirch*: 59, 4; 61, 30; 63, 32; G. S. *Kirchen*: 60, 27; A. S. *Kirchen* 31, 14; 57, 29 u. oft; *Thumbkirch*: 58, 32; Plur. *Kirchen* oft.
- Krone: D. S. *Kronen*: 30, 18; A. S. *Kron*: 61, 13; 62, 35; A. P. *Kronen*: 25, 19.
- Schlange: D. S. *Schlang*: 9, 7; *Schlangen*: 7, 37; Plur. *Schlangen* oft.
- Seele: G. S. *Seelen*: 4, 7; 19, 3; 33, 26; D. S. *Seelen*: 17, 30; 120, 5; *Seel*: 4, 16; 6, 29; 7, 11 u. sehr oft; A. S. *Seel*: 13, 14; 21, 20; 52, 11 u. oft; Plur. nur *Seelen*, oft.
- Sonne: N. S. *Sonne*: 67, 8; *Sonnen*: 43, 21; 65, 34; G. S. *Sonnen*: 30, 9; 45, 1; 69, 10 u. oft. D. S. *Sonnen*: 43, 17; 71, 14; A. S. *Sonn*: 35, 18; 56, 19.

d. Höchst wahrscheinlich auch die *abstr. Eigenschafts- und Tätigkeitsbezeichnungen auf -e*, (*Höhe, Tiefe, Freude, Straffe*) von denen jedoch die entscheidenden Pluralformen nicht vorkommen.

e. *Die Personenbezeichnungen auf -in*. Bei Luther gehörte diese Gruppe noch zu der alten starken â-Deklination (Franke § 188). Als vereinzelte Reste dieser Deklinationsart im Faustbuch sind wohl aufzufassen die Acc. Plur. *Niederländerin* (105, 21) und *Schwäbin* (105, 22). Ähnliche starke Nom. Plur. ohne Endungs-e führt Franke aus Luther an § 188, 5 b) (*apothekerin, köchin, beckerin*).

f. Die auf *-el* (Kugel, Augel, Insel, etc). Doch schwankt das Wort Schüssel: D. S. *Schüssel*: 86, 10; A. P. *Schüsseln*: 86, 9; *Schüssel*: 86, 7; 90, 22.

Unsicher bleibt die Deklinationsart der *Feminina auf -nuss, der auf -er* (A der, Kammer etc.) und dieser einzelnen: *Religion* (Person gehört zur Mischklasse), *Natur, Pein, Gegend, Quaal, Forcht, Schlacht* (*Tracht* bildet den Acc. Plur. *Trachten*).

2. Von den Wortgruppen, welche früher nach der starken *i-Deklination* flektiert wurden, gehören im Faustbuch, wie schon oben (I D. 2) gesagt, sicher zur Mischklasse *die Feminina auf -heit, -keit, -schaft*. Ferner folgende einzelne: *Schrift, Seule* (mhd *sûl, siule*) *That*. Sehr oft bleibt die Deklinationsart der alten *i-Stämme* unklar; so z. B. bei *Geschicht(e), Welt, Antwort Arbeit, Art, Fart*, bei denen allen die Pluralformen im Faustbuch nicht vorkommen.

Das e der Kasusendungen.

In allen Kasus des Singulars bildet die Abwerfung des auslautenden *e* im Faustbuch durchaus die Regel. Wie heutzutage und auch bei Luther fehlt dieses *e* immer bei den Femininen auf *-er, -el, -ey, -heit, -keit, -schaft* und *-nusz*. Aber auch die auf *-ung, und -in*, die bei Luther das *e* noch sehr oft festhalten (Franke § 188), werfen es im Faustbuch wie in der jetzigen Sprache konsequent aus. Bei den Ding-, Eigenschafts- und Tätigkeitsbezeichnungen auf *-e*, die ja in der jetzigen Sprache ihr auslautendes *-e* der Regel nach bewahren, begegnet im Faustbuch wie bei Luther (Franke a. a. O.) vielfach ein Nebeneinander von Formen *mi* und ohne *e* beim selben Stamm. Es heisst beispielsweise *Lehre*: (31, 15) und *Lehr* (32,

32 u. oft), *Farbe* (43, 28) und *Farb* (47, 32), *Frage* (31, 27 u. oft.) und *Frag* (27, 18 u. oft), *Gnade* (31, 3) und *Gnad* (26, 37), *Freuwe* (23, 15), und *Freuw*: (21, 17). Aber die e-losen Formen sind doch auch bei dieser Gruppe stark vorherrschend, was gleichfalls bei Luther besonders anfänglich der Fall ist (Franke, a. a. O.).

IV. Rückblick.

In der bisherigen Darstellung haben wir, soweit es uns möglich war, die Deklinationsverhältnisse im Faustbuch mit denen bei Luther zu vergleichen gesucht. Es erübrigt uns nur noch, die Ergebnisse unserer vergleichenden Untersuchung kurz zusammenzustellen, d. h. die Hauptpunkte ins Auge zu fassen, in denen die Substantivdeklinaton des Faustbuches mit der bei Luther übereinstimmt, u. in denen die erstere von der letzteren abweicht.

Gemeinsame Züge.

Die Punkte, in denen die Deklinationsverhältnisse des Faustbuches, von denen der jetzigen Sprache abweichend, mit denen bei Luther übereinstimmen, sind folgende:

1. *Die Behandlung des unbetonten e der Kasusendungen.* Sowohl bei Luther (Franke, § 171, 1) als im Faustbuch wird das *inlautende e* im Ganzen genommen meist beibehalten. Dies gilt besonders von den Endungen *-en* und *-er*. Viel weniger fest ist das *e* in der starken Genitivendung *-es*.

Auslautendes e dagegen wird im Faustbuch in der weitaus überwiegenden Mehrzahl der Fälle, gleichmässig bei den verschiedenen Stämmen u. Deklinationsarten, abgeworfen. Darin

zeigt sich der oberdeutsche Charakter der Sprache des Faustbuches. Bei Luther ist diese Abwerfung des *-e* nicht so weit getrieben, nicht so konsequent durchgeführt wie im Faustbuch. Wie Franke § 173 hervorgehoben hat, war die Abwerfung des auslautenden *-e* der Natur des Mitteldeutschen fremd, und ein mitteldeutscher Einfluss hat bei Luther das auslautende *-e* vielfach vor dem Abfall bewahrt und sogar zuweilen in Fällen angefügt, wo weder das Mittelhochdeutsche noch das Neuhochdeutsche ein *-e* hat (z. B. im Plur. der starken Maskulina auf *-er*, *-el* und der Verwandtschaftsnamen auf *-er*, sowie an die Pluralbildung der Neutra *-er*). Im Faustbuch nun ist von einem solchen spezifisch mitteldeutschen Einfluss kaum eine Spur vorhanden [den einzigen Fall, wo ein *e* in mitteldeutscher Weise angehängt ist, bildet der Plur. *Büchere* (57, 1)]. Ausserhalb dieses mitteldeutschen Einflusses aber ist der Abfall des auslautenden *e* auch bei Luther sehr allgemein. Franke (a. a. O.) sieht darin einen oberdeutschen Zug, der aus der oberdeutschen kaiserlichen Kanzleisprache durch die Vermittlung der kursächsischen Kanzlei in die Luthersprache gekommen ist. Wo nun Luther in oberdeutscher Weise das auslautende *e* abwirft, da stimmt sein Sprachgebrauch mit dem des Faustbuches überein.

2. *Festhalten der alten schwachen Flexionsweise* bei vielen Maskulinen (s. oben II A. 1), die jetzt stark sind, und im Sing. bei noch zahlreicheren Femininen (oben II B.) die heutzutage ihren Sing. stark bilden. Es war uns nicht möglich überall zu zeigen, dass die betreffenden Substantiva im Faustbuch dieselben sind wie bei Luther, aber die Zahl derjenigen Substantiva, die im Gegensatz zum Nhd ihre alte schwache Flexion noch bewahrt haben, scheint im Faustbuch verhältniss-

mässig ebenso gross als bei Luther, und die Erscheinung also dort ebenso gewöhnlich zu sein als hier.

Abweichungen des Faustbuches von der
Sprache Luthers.

Die Punkte, in denen die Deklinationsverhältnisse des Faustbuches, von denen bei Luther abweichend, sich denen der jetzigen Sprache nähern, sind folgende:

1. *Grössere Verbreitung und Festigkeit der Pluralbildung mittelst -er.* Diese Pluralbildung hat im Faustbuch zwar nicht ganz denselben Umfang wie in der heutigen Sprache, aber doch einen nicht unbedeutend grösseren als bei Luther (s. oben I. C.).

2. *Grössere Verbreitung und Konsequenz des Umlauts in der starken Deklination.* In diesem Punkte kommt die Sprache des Faustbuches der jetzigen noch näher als im vorigen (s. das oben I. E. gesagte).

3. *Aussterben der alten starken Feminindeklination bei den â-Stämmen.* Die bei Luther noch ziemlich zahlreichen Vertreter dieser Flexionsweise sind im Faustbuch, bis auf ganz vereinzelte Ausnahmen, zu der neuhochdeutschen Mischklasse übergetreten (s. oben I. D. 1, und III. B.).

Edwin Hagfors.

Ein unbekanntes Gedicht Lady Byrons.

Das Gedicht, das ich hier unten drucke — und das, soviel ich wenigstens nach sorgfältigen Nachforschungen habe ersehen können, bisher nicht veröffentlicht ist — befindet sich in der Handschrift des Britischen Museums Add. 31,038. Es ist ein einzelnes beschriebenes Blatt, als ein Brief zusammengelegt und unter dem Gedichte mit der Bemerkung: *Sept^r 3. 1815.* versehen. Titel und Unterschrift fehlen, die Adresse lautet: *To The Hon^{ble} Mrs Leigh. Six Mile Botm Newmarket,* oberhalb welcher noch die Bemerkung *London September Seventh* und unterhalb das Wort *Byron* geschrieben sind. Die Handschrift ist Lady Byrons, das Siegel *AIB* das ihrige. Der Brief ist in der Post denselben Tag abgestempelt worden. Als im Anfange des Zerwürfnisses zwischen Lord und Lady Byron geschrieben, ist das Gedicht besonders interessant, weil es zeigt, wie Lady Byron damals von einer Empfindung geleitet wurde, dass es ihre Pflicht war, an der Seite des Gatten demüthig auszuharren.

J. O. E. Donner.

*What eye can search the ocean deep
 And view the gems unknown
 O'er which its waters rage or sleep? —
 The eye of Heaven alone! —
 And if on shore the Tempests sweep
 Some single pearl have thrown,
 Weep, mortal! o'er a treasure weep,
 To thee how rarely shown!*

*And we may weep to know no more
 Of feelings, purest, best —
 While troubles, like the waves, roll o'er
 The deeps of Byron's breast —
 It is not on an earthly shore
 Those brighter gems can rest —
 Though we their buried rays deplore,
 To God they shine confest. —*

Ein deutscher Tiername.

Die althochdeutsche Benennung des *Dachses* lässt sich in keinem andern altgermanischen Dialekte nachweisen. Dagegen findet sich das Wort in allen romanischen Sprachen (it. *tasso*, prov. *taiso*, fr. *taisson*, sp. *texon*, pg. *teixugo*). Es fragt sich also, welche von den beiden Sprachgruppen auf diesen Tiernamen das Prioritätsrecht besitzt, denn dass es sich hier auf der einen Seite um ein Lehnwort handelt, liegt ja auf der Hand.

Im Allgemeinen gelten wohl heute die germanischen Formen als die ursprünglichen. Diez (Et. Wb. ⁴, 317 f.) hat bereits darauf hingewiesen, dass bei Annahme des umgekehrten Falles das althochdeutsche Wort anlautendes *t* haben müsste. Statt dessen schreiben aber die Mehrzahl der Glossen im Anlaut ein *d*, welches auf germanisches *th* zurückgeht. Als besonders wichtiges Argument hebt Graff die Schreibung mit *d* in einem Glossar hervor, das nie *d* und *t* verwechselt, sondern immer *d* nur für altes *th* setzt. Die einzelnen Schreibungen mit anlautendem *t*, welche neben dem sonst regelmässigen *d* vorkommen, sind nur graphische Varianten für *d* (vgl. Braune, Althochdeutsche Gram. ² § 167, a. 8).

Es geht also aus dem gesagten hervor, dass ahd. *dahs* ein echtgermanisches Wort ist, aber da uns die Hülfe der verwandten Idiome hier ganz und gar im Stich lässt, ist es schwer mit

Sicherheit das Wort weiter zurück zu verfolgen. — Grimm bringt es zusammen mit dem mittelhochdeutschen Verbum *dēhsen*, welches 'Flachs brechen' bedeutet, aber nach ihm früher die Bedeutung von 'graben, wühlen' gehabt hätte. Sowohl *dahs* als *dēhsen* würden auf den indogermanischen Stamm *teks* ('bauen') zurückgehen und *dahs* wäre also ein Nomen agentis zu dieser Verbalwurzel. Es müsste demnach im Urgermanischen ein schwaches Substantivum gewesen sein und dort **þahsan* gelautet haben. Diese Erklärung von Grimm hat auch Kluge in seinem Etymologischen Wörterbuche acceptiert. Mir scheint sie aber sehr unwahrscheinlich. Wenn ahd. *dahs* im Urgermanischen **þahsan* gelautet hätte, müsste das Wort im Althochdeutschen ein schwaches Substantivum auf *o* gewesen sein. Aber diese Form findet sich nirgends. Alle althochdeutschen Glossen, auch die ältesten, schreiben *dahs* ausnahmslos ohne auslautendes *o*. Man kann unmöglich annehmen, dass eine voralthochdeutsche Apokopierung hier stattgefunden hätte.

Ich glaube, dass das althochdeutsche Wort *dahs* nichts mit der indogermanischen Wurzel *teks* zu thun hat, sondern dass das auslautende *s* ein suffix ist und zwar dasselbe mask. Tiersuffix, das sich in den germanischen Tiernamen: *luchs*, *fuchs* und *lachs* findet. Es bleibt also als Stamm nur *dah-* übrig, das zur indogermanischen Wurzel *teg-* *tog-* gehört. Derselbe Stamm tritt auch im lat. *tego*, *toga*, *tectum* ('Dach, Haus'), griech. *τέγος* ('Dach, Haus'), altir. *teg* ('Haus'), ahd. *decken*, *dah*, *dachëo* (tector, architector) auf. *Dachs* bedeutet also ursprünglich 'das bauende Thier, der Hausbauer, der Baumeister'.

Hugo Palander.

Antoine de La Sale et la légende de Tannhäuser.

I.

Ce n'est que dans les derniers temps que l'histoire littéraire est arrivée à déterminer à peu près la place d'Antoine de La Sale dans la littérature française du quinzième siècle. Dès qu'on a pu, à l'aide de quelques indices extérieurs et d'ingénieuses combinaisons, mettre hors de doute qu'il est l'auteur non seulement des *Quinze joies du mariage* mais aussi des *Cent nouvelles nouvelles*, si longtemps attribuées à Louis XI, ces deux œuvres de haute valeur historique et esthétique sont venues ajouter à la gloire de leur auteur, déjà très célèbre par son charmant roman du *Petit Jehan de Saintré*, une splendeur qui le fait briller maintenant comme une des premières étoiles au ciel littéraire de son époque. Mais tout cela, à peu près, a été ébauché à grands traits seulement : les recherches minutieuses qui serviraient à élucider chaque question relative à ces œuvres font encore défaut. Et pourtant, il y aurait là la matière de plus d'une dissertation savante et dont le résultat pourrait être d'une très grande importance pour l'histoire littéraire. Il est vrai que la biographie

d'Antoine ne pourra guère être enrichie de plus de détails que ceux qu'il a donnés lui-même dans ses ouvrages et qui ont été relevés d'une main soigneuse ¹⁾. Mais le milieu qui l'entourait

¹⁾ Voy. *E. Gossart*, Antoine de La Salle. Sa vie et ses œuvres inédites. (Extrait du Bibliophile belge, année 1871). Cette dissertation contient ce que nous savons de plus complet sur la vie d'Antoine; le quart de siècle passé depuis, ne nous a pas donné de nouvelles révélations à cet égard, bien que l'on ait publié dès lors une des œuvres qui, à cette époque, n'étaient pas encore sorties de la poussière des bibliothèques. C'est en rapprochant un passage de La Sale — compilation encore inédite dont M. Gossart a donné dans son mémoire une analyse détaillée — à un endroit des Quinze joies du mariage que M. G. a pu constater avec pleine évidence que l'auteur de ces dernières était en effet Antoine de La Sale, chose qu'on avait presque prouvée déjà avant, mais que de l'autre côté on avait tâché de mettre en doute. — Presque en même temps que M. Gossart, un Allemand, M. *Ludwig Stern*, dans un article intitulé »Versuch über Antoine de La Sale des XV jahrhunderts», paru dans l'*Archiv für das studium der neueren sprachen und literaturen* t. XLVI, 2, p. 113—218, s'était inspiré du même passage des Quinze joies que M. Gossart, et, en le comparant à un endroit du Petit Jehan de Saintré, était arrivé au même résultat que M. G. L'article de M. Stern est en outre remarquable comme le premier essai d'une étude historique et littéraire sur l'ensemble de l'œuvre d'Antoine. Il perd de valeur en comparaison de celui de M. Gossart à cause des renseignements précieux que celui-ci a pu donner sur les œuvres inédites; du reste, M. Stern partage l'opinion de Genin en attribuant à notre auteur aussi la farce de Pathelin, ce qui est absolument inadmissible déjà parce que ce n'étaient pas les seigneurs de son rang qui écrivaient des farces. Au contraire, M. Stern appuie, en se fondant sur des raisons intrinsèques, la supposition qu'Antoine est l'auteur des Cent nouvelles, nouvelles et il étudie sa langue du point de vue grammatical et lexicologique.

Il est à regretter que M. Gaston Paris n'ait pas publié ce qu'il a dit sur notre auteur dans ses conférences du Collège de France en 1886—1887. Quoique pas complètes, les indications qu'il y a données formeraient une base sûre pour des recherches ultérieures.

Voici encore quelques indications bibliographiques. Dans son édition des Cent nouvelles nouvelles parue en 1855, *Le Roux de Lincy* les attribue à Antoine, et cette opinion est soutenue par *Thomas Wright*, le premier qui ait donné une édition d'après le manuscrit, découvert par lui, en 1858; voir l'introduction. Les éditions des Quinze joies du mariage de la bibliothèque

nous est plus que connu, car ce trouvère singulier d'origine provençale fut un éducateur de princes, ensuite un grand

Elzévirienne, (par *P. Jannet*), de 1851 et 1857, contiennent des notes sur les éditions et sur l'auteur. Au contraire, la préface assez étendue qui précède les traductions anglaises (*The fifteen comforts of Rash and inconsiderate Marriage*, The fourth edition, London 1894 et *The fifteen Comforts of Matrimony*, London 1760), dont l'une est différente de l'autre, ne renferment que des protestations contre l'opinion de l'auteur sur les femmes. — Dans la meilleure édition que nous possédions du *Petit Jehan de Saintré* (et qui cependant est loin d'être définitive, car elle a été faite seulement sur les trois mss. de Paris, tandis qu'il en existe encore cinq, deux au *British Museum*, un à *Ashburnham place*, un à *Bruxelles* et un au *Vatican*), l'éditeur, *J. Marie Guichard*, donne des éclaircissements sur le roman, son sujet etc. L'éditeur le plus récent, (*Gustave Helleny*, Paris 1890) n'a fait que répéter ce qu'avait dit son prédécesseur. La traduction anglaise (*The history and pleasant chronicle of Little Jehan de Saintre and of the fair cousins*, in english by *Alexandre Vance*, London 1862) est accompagnée d'une introduction où le traducteur, plein d'admiration pour *Saintré*, le compare au *Waverley* de *Walter Scott* et dit que *Crabbe*, dans sa nouvelle *The Confident*, a subi l'influence de notre roman. *M. Joseph Nève* a publié, en 1881, pour la *Société des Bibliophiles de Belgique* un ouvrage de notre auteur; *Du Réconfort de Madame du Fresne* suivi de *La Journée d'honneur* et de *prouesse* et de plusieurs fragments inédits, et il l'a fait précéder d'une introduction où sont donnés des renseignements historiques précieux. La partie où l'auteur tâche de démontrer que l'attribution à *Antoine de La Sale* des *Cent n. n.* et des *Quinze joies* n'est pas justifiée, manque de valeur. — Sur un extrait du *Réconfort*, publié en 1878 par *A. Chazaud* d'après un ms. de *St. Pétersbourg*, voy. *E. Gossart* dans *l'Athenaeum belge*, 1 mai 1879.

Au sujet de *Antoine de La Sale* comp. encore l'article très nourri de *Vallet de Viriville* dans la *Nouvelle biographie générale*, ensuite les deux pages que lui a pu consacrer *Gaston Paris* dans sa leçon d'ouverture: *La poésie française au XV^e siècle*, (*La poésie du moyen âge*, II, 253 suivv. 1); *Histoire de la langue et de la litt. franç.* par *Petit de Juleville* II, 7, 3, où il aurait mérité d'être traité plus à fond, *Aubertin*, *Histoire de la langue et de la littérature françaises au moyen âge* II, p. 521—533 (remarques peu personnelles), *Pietro Toldo*, *Contributo allo studio della novella francese del XV e XVI secolo*, Roma 1895 et le précieux compte-rendu de ce livre qu'a publié *Gaston Paris* dans le *Journal des Savants*, 1895, v. sur notre sujet p. 292 suivv.; à mentionner aussi: *Eduard Grisebach*, *Die Wanderung der Novelle von der treulosen wittwe durch die weltlitteratur*, 2 Aufl., Berlin 1889 (v. le registre, où il y a pourtant 24 pour 21 et 144 ff. pour 141). *Le même*, *Katalog der Bücher eines deutschen Bibliophilen*, p. 78 suivv.

capitaine de guerre, et sa vie se passa dans les cours et dans le commerce des rois et des hauts seigneurs. En outre, si l'on veut considérer en premier lieu le côté littéraire, on trouvera que les matériaux abondent.

A part ses nouvelles, ses satires et son roman, Antoine de La Sale a écrit d'autres choses encore, moins importantes certainement, et moins connues, mais qui tout de même quelquefois sont d'un assez grand intérêt. Un de ces écrits est encore inédit (sauf des extraits), un autre a été publié jadis et ensuite oublié, d'autres encore ont paru dans des éditions récentes, mais difficilement accessibles ¹⁾.

C'est de cette œuvre imprimée autrefois mais tombée dans un oubli de plusieurs siècles que je me propose de parler ici, espérant pouvoir aborder un jour une étude d'ensemble sur le personnage intéressant et les écrits d'Antoine de La Sale. — Je veux dire *La Salade*, curieux traité d'éducation, écrit pour Jean d'Anjou, fils du roi René, et ainsi nommé «pource que en la salade se mettent plusieurs bonnes herbes». Les herbes qu'Antoine a mises dans son livre, sont en effet extrêmement variées: il y a là tout ce qu'un esprit chercheur a pu recueillir pendant ses promenades à travers les champs des connaissances humaines. Antoine n'a voulu rien omettre qui pût servir à l'instruction

¹⁾ Voir ci-dessus. Le *Réconfort*, tiré à très peu d'exemplaires, est maintenant assez rare. Un ouvrage d'Antoine, *Des anciens tournois et faitz d'armes*, est publié dans le *Traité du duel judiciaire . . .* par B. Prost, Paris 1872, p. 193 suivv. — Il existe dans un ms. de la B. N. à Paris (f. fr. 1278, fo 306) une lettre signée Anthoinne de la Salle, adressée, à ce qu'il paraît, à une personne qui vient d'entrer en religion. Si cette lettre est de notre auteur, elle donne un renseignement biographique d'assez grande importance: l'auteur y dit que s'il n'était pas marié, il suivrait l'exemple de son ami. Or, nous ne savons rien sur le mariage d'Antoine, mais sa vie inconstante et ses écrits portent plutôt à croire qu'il était libre.

de son jeune élève; il faut avouer seulement que ses bonnes intentions auraient porté de plus beaux fruits si l'exposé en avait été plus clair et plus succinct. Mais Antoine mêle tout ensemble : citations prolixes des auteurs classiques sur les plus différentes choses du monde; légendes pieuses et profanes; tables généalogiques et chronologiques des rois de France, de Sicile et d'autres pays, avec des notes historiques; règles de chevalerie et de guerre; préceptes moraux tirés d'autres auteurs ou de sa propre pédagogie et illustrés d'exemples pris dans la vie; notions géographiques, comprenant toute la terre depuis le paradis terrestre jusqu'à la Norvège et la mer glaciale: et, à la bonne fin, quelques reminiscences poétiques du roman d'Aliscans. Tout cela prouve qu'il avait beaucoup lu, et la façon dont il expose sa matière montre qu'il jugeait fort bien ce qu'il lisait. Et encore y a-t-il dans ce qu'il y a mis de son propre entendement une bonne dose de ce bon sens et de cette manière agréable et naturelle de conter qui donnent à ses œuvres proprement littéraires leur cachet et leur principale attraction.

C'est à grand peine que j'échappe à la tentation d'analyser de plus près ce traité et de relever ce qu' on y trouve d'allusions aux choses du temps, aux personnages plus ou moins célèbres, à l'étendue des connaissances en tout genre parmi les grands seigneurs de la classe d'Antoine de La Sale; il y aurait là plus de traits intéressants à noter que l'on ne croirait au premier coup d'œil. Mais je me bornerai ici à un seul chapitre, le troisième du livre, et qui traite »du mont de la Sibille et des choses que je y ay veu et oy dire au gens du pais». Le récit des merveilles de ce mont, célèbre en Italie et objet, dès le moyen-âge, de légendes et de superstitions parmi le peuple italien, offre en outre une singulière ressemblance avec

la légende de Tannhäuser, ressemblance qui saute aux yeux de quiconque le lit et qui connaît la légende allemande, mais qui n'a encore été signalée qu'en passant dans la littérature ¹⁾. M. Gaston Paris y a touché dans ses cours et il a promis de traiter un jour tout entière la question de Tannhäuser. Mais ne sachant pas quand il trouverait le temps de réaliser ce projet, le maître a bien voulu m'encourager à publier la copie dudit chapitre que j'avais fait faire sur le seul manuscrit, et d'y joindre quelques remarques préliminaires sur les rapports entre les versions connues de la légende de Tannhäuser et celle qui est renfermée dans l'ouvrage d'Antoine de La Sale. Pourtant, une telle étude, quelque superficielle qu'elle soit, implique aussi la nécessité de jeter un coup d'œil sur les légendes qui concernent le mont de la Sibylle en Italie. Car — disons-le tout de suite — le chapitre de La Salade qui nous occupera est composé de deux histoires différentes que La Sale a été le premier à mêler ensemble. L'une était répandue en Italie et il l'a trouvée sur place, l'autre, c'est celle du »Minnesinger« allemand. Il s'agit donc, pour prouver quelle a été la part de celle-ci dans le récit d'Antoine, de savoir en même temps combien il a puisé dans celle-là, en un mot, de reconstituer les éléments de la merveilleuse histoire qu'a racontée notre auteur d'un ton si convaincu et en même temps si railleur.

Avant de donner le texte j'ajoute seulement deux mots sur La Salade et le manuscrit. Ce traité d'éducation a été écrit peu après le mariage du jeune prince dont il était destiné à cultiver l'esprit. Il est vrai que ce mariage s'effectua à une époque où

¹⁾ Voir *Alfredo Reumont*, Il Monte di Venere in Italia, dans les *Saggi di Storia e Letteratura*, 1880, p. 389.

Jean d'Anjou n'avait que dix ans ¹⁾). La Salade est du reste une des premières œuvres d'Antoine; non qu'il fût très jeune en l'écrivant, car elle est de 1437—1442, et Antoine était né en 1388, mais parmi les autres singularités de sa carrière littéraire il faut remarquer aussi qu'elle prend son premier essor à un âge où la veine poétique chez les autres commence ordinairement à tarir et qu'il écrivit ses chefs-d'œuvre âgé de 65—74 ans. — Le seul manuscrit qui nous reste de La Salade se trouve à la Bibliothèque Royale à Bruxelles, où il est coté 18210—15. Il est bien du XV^e siècle, mais ce n'est pas le manuscrit autographe d'Antoine, ni même une copie absolument fidèle de celui-ci; il y manque un passage entier qui se trouve dans les deux éditions, et aussi les cartes qui sont dans la première et dont je reproduis ici celle du mont de la Sibylle. La première de ces éditions est sans date (in-fol. goth.) l'autre est de 1527 (petit in-fol.). Elles contiennent, à leur tour, plusieurs fautes de mots et de phrases que le ms. de Bruxelles aide à corriger. Dans celui-ci, le passage que je fais suivre, est reproduit entièrement et bien ²⁾).

¹⁾ On a émis diverses opinions sur la date de la naissance de Jean d'Anjou, en la plaçant entre 1424 et 1427, mais un calendrier ms. de la maison d'Anjou et des notes de la main même de René, insérées dans son livre d'heures, prouvent que Jean vint au monde le 2 avril 1427. (*Villeneuve*, Histoire de René, II, 332 s.) — Quant au mariage, les notices varient aussi. *Villeneuve*. I, 237, dit que les fiançailles furent célébrées au mois d'avril 1437 à Angers. *D. Calmet*, Histoire de Lorraine, VII, XXXV dit que Jean se maria en 1444, mais VI, CLVI il donne le contrat du mariage, qui est daté l'Isle-en-Flandre le 3 février 1436.

²⁾ Une analyse succincte de ce passage a été donnée d'après le même manuscrit par *Kervyn de Lettenhove*, La dernière Sibylle, dans les Bulletins de l'Académie Roy. de Belgique, II^e série (1862), t. 13, p. 405.

II.

**Du mont de la Sibille et des choses que je y ay veu
et oy dire au gens du pais.**

Mon tres redoubté Seigneur. Appres les ystoires cy devant dictes pour rire et passer temps, vous escrips les merueilleuses choses que sont es mons de la Sibille et de son lac, sicomme les gens du pais me ont dit. Aussy de ce que j'en ay peu veoir. Et ce car des ma jonesse tousdiz en ay oy parler et en pluseurs manieres, dont la plus vraye est cy en estat, et la vous et ma tres redoubtée dame de Calabre vostre compaigne, quant il vous plaira de y aller, les dames vous y festoieront tres voullentiers ainssy que s'enssuit.

Et premierement diray du mont du lac de la royne Sibilla que aucuns appellent le mont du lac de Pillate, pour ce que es parties de la duchié de Espolit et ou terroir de la cité de (f:o 84 v:o) Norce, ou ledit mont est en icelles parties, ce compte que quant Titus de Vaspasien emperreur de Romme eust destruite la cité de Jherusalem laquelle aucuns dient que ce fut pour la vengeance de la mort nostre Seigneur Jhesucrist. Et puis pour ce que nostre dit Seigneur fut vendu XXX deniers dient que Titus fist vendre XXX juifz pour ung denier. Et au retour que fist a Romme mena avec soy Pillate qui pour ce temps estoit officier en ladite cité de Jherusalem pour le peuple de Romme. Et voyant tout le peuple il le fist morir suposé que Pillate ne vault oncques condempner nostre dit vray Sauveur Jhesucrist, mais pour ce qu'il ne fist son devoir a le garandir de mort. Et c'est la forme de parler des gens d'icellui pays. — -- —

Encores dient les gens que quant Pillate vist que de sa vye n'avoit remede plus, il supplia ung don qui lui fut accordé, alors

requist que apres sa mort son corps fust mis sur ung char attelé de deux paires de boeuffes et fust laissié aller la ou l'aventure des buffles le porteroit, et aussy disent qu'il fust. L'empereur qui se esmerveila de ceste requeste sy vault savoir ou le char adrescheroit, sy les fist sievir tant que les buffles vinrent au bout de ce lac. Sy se bouterent a tout le char et le corps de Pillate dedens ainssy hastiveinent que se on les syevist battant le plus que on porroit et pour ceste raison est dit le lac de Pillate. Les aultres l'appellent le lac de la Sibille pour ce que le mont de la Sibille est devant et joingnant a cestui fors d'un petit ruisseau qui court entre deus.

Ce mont du lac est a la hauteur (f:o 87 r:o) de diz milles selon le dit des gens du pais. Et quant on est sus on voit bien clerement la mer de Romme devers le midy et du costé vers tresmontaine voit on bien clerement le gouffre de Venise que on dist la mer ausseanne. A toute les saisons de l'an la nege y est, il est moult maigre et secq, car jusques a bien bas on ne y trouveroit a payne ung seul arbre ne une seulle verdure. Il est au plus hault creuz ainssy que a quatre parties. Et la est le lac ou on dist que ne se treuve point de fons. Ce lac est en mon semblant du tour de la ville de Saumur, ou milieu a une petite illette d'un rochier qui jadiz fut muré tout en tour, et encores y sont les fondemens du mur en pluseurs lieux. De la terre a celle ille a une petite chaussée couverte d'yaue a la haulteur de cinq piez, comme les gens me dirent, laquelle fust rompue tant que on ne la peult veoir pour (f:o 87 v:o) les gens du pais, affin que ceulz qui alloient en l'isle consacrer leurs livres pour l'art de nigromencie ne la peussent trouver. Laquelle isle est moult gardée et deffendue des gens du pais, pour ce que quant aucum y vient celeement et il fait son art de l'anemy. Appres ce fait se lieve ung tempeste sy grant sur le pais qui gaste tous les fruis et biens de la contrée.

Et pour ce quant les gens du pais qui ad ce prennent moult grant garde y treuvent aucum il est le malvenu, et n'avoit pas long temps qu'il y fut pris deux homes dont l'un estoit prestre. Ce prestre fut admené a ladite cité de Norce et la fut martirié et ars, et l'autre fut taillié en pieces et puis bouté dedens le lac par ceulz qui les avoient pris. Mais se aucun prenoit plaisir a veoir ce dit lac, pour la seureté de sa personne lui convient aller auz seigneurs de ladicte cité qui voullentiers lui donrront congiet et conduit pour ce (f:o 88 r:o) veoir, sans aultre chose faire se il va en estat de homme de bien.

Au piet du mont devers celui de la Royne Sibille a ung villaige que on appelle Faugia, il y a une fontaine que on dit qui vient du lac, de celle fontaine avec aultres qui se assemblent se fait une riviere que on appelle la riviere de Lasno. Ceste riviere ne dure mie longuement, mais elle est une des plus perilluses du monde pour boire, soit a gens a chevaulz et a toutes bestes.

Ceste derraine montaigne cy apres pourtraité est la figure du mont de la Royne Sibille de quoy j'ai oy deviser en plusieurs manieres dont apres deviseray de ce que je ay veu et le surplus selon le dit des gens du pays.

Ce mont est es parties de la Marque d'Enconne et ou terroir d'um (f:o 88 v:o) chastel nommé Montemonaco. C'est a dire le mont du moisne. De ce dit chastel jusques au plus hault du mont, ou l'entrée de la cave est, on y compte neuf milles, et quant on est sus pareillement voist on les deuz mers comme l'en fait du mont devandit, mais non mie sy clerement, car il est plus bas que l'autre. Et au partir dudit chastel de Montemonaco pour aller audit mont, va on par ung villaige nommé Colino. Ce dit mont est joignant au mont du lac, et est ce mont tres maigres et pierreux du piet jusques environ la moittié et de la moittié en sus sont tous préz les plus beuz et plaisans que a paynnes porroit

on deviser, car tant y sont les herbes et fleurs de toutes couleurs et estranges manieres qui sont sy tres odorans que c'est ung tresgrant plaisir dont entre les autres y est le polliot (f:0 89 r:0) le plus bel que oncques je vis, et le mieulz odorant, les feuilles en sont aussy larges que seroit l'ongle d'une main, mais la fleur n'en est pas comme les autres, car elle est de la propre maniere et couleur que est la violette de janvier, mais tant y a qu'elle est encorres plus grande et grosse que n'en seroient trois ensemble. Ainssy que cy dessoubz est pourtrait, et les gens du pais l'appellent Pollibastro, et en mettent les communes gens de la contrée en leurs viandes et es coffres de leurs linges, et en font sechier et pouldre pour mettre en leurs viandes en lieu d'espises.

Une aultre herbe y a que oncques je ne vis, laquelle ilz appellent Aysentofuille, c'est a dire les cent foeulles, et vrayement ceste herbe n'est point surnommée car elle a cent fueilles ne plus ne mains (f:0 89 v:0) qui sont toutes a la façon d'um long doit de main. Du milieu sault une fleur tresfinement asuré de la façon d'une campanette quarrée et a dedens ung flouret qui semble estre tout d'un or saillant du feu qui ne fut oncques bruny. Et tout en tour ceste fleur sont les cent fueilles partans toutes d'une rachine languette si comme cy est pourtrait, desquelles je cueilly plusieurs en comptant les fueilles, mais oncques n'en trouvoy ne plus ne mains de cent. Les gens du pays disent que elle a maintes vertus.

On va ou hault de ce mont par deux chemins, l'un a destre et l'autre a senestre, celui a senestre est assez plus brief que l'autre a dextre et par cestui je descendiz, mais il est assez plus travaillant au monter, car il est tres roides (f:0 90 r:0) et pierreus et ny porroit monter cheval nul. Et ce chemin a deuz tresbelles et bonnes fontaines froides a merveilles et dist on que oncques ne firent mal a personne ne a beste qui en bussent, tant fussent

froiz ne chaulz. L'autre chemin a dextre par ou je montay est assez plus longs mais il est beaucoup plus aisé, car il prent beaucoup de tours et par cestuy chemin a dextre porroit on bien aller a cheval, combien que encorres auz chevalz est il moult penibles et pour ce je y montay a piet et feis monter mes chevalz en main. Par ce chemin ne treuve on point d'yaue, mais tant y va on par ces tours ça et la que on monte a l'autre boult du mont a la main droite et a l'opposite du rochier que l'en dit la couronne du mont ou l'entrée de la cave est, si comme cy devant est pourtrait; puis fault aller (f:o 90 v:o) par la creste de ce mont environ deuz milles qui sont deux tiers de lieue. Sy vous certiffie qu'il ne fault point qu'il face vent, car on seroit en tres grant dangier, et sans vent fait il grant hideur a veoir la vallée de tous costéz et souverainement a la main droicte, car elle est sy hideuse de roydeur et de parfondeur que c'est forte chose a croire, et ne seroit mie saige qui la sus yroit a cheval. Les chevalz se puent mener en main ainssy que dit est jusques bien pres de la dicte couronne du mont en la a une placette petite assez plaine toute herbue comme pré.

Ceste couronne de ce mont est un rochier ainssy de lui meismes entaillié tout en tour a la haulteur le moins de III lances; c'est du costé de la partie par ou l'en y monte et tout le surplus est (f:o 91 r:o) a la haulteur de siz milles ou plus aussi droit comme ung mur. En ceste couronne a deuz passaiges pour monter au dessus ou est l'entrée de la cave, et sy vous certiffie que le meilleur de ces deuz passaiges est souffissant a mectre paour au cuer qui puelt avoir paour pour nulle doubte mortelle; et souverainement au descendre, car se par meschief le piet eschappoit, aultre puissance que celle de Dieu ne le porroit garantir. Et de veoir seulement la tresgrant hideur parfonde, il ne est cuer qui ne soit craintif. Au piet de ce rochier que on dist la couronne du mont

et en aucuns lieuz a des tresgrosses roches qui a force de gens se puent esbranler en bas. Sy vous certiffie que pour les faire roller en bas se elles ne sont assez plus grosses que une pippe de vin en ung (f:o 91 v:o) moment en sera perdue la vene, supposé que par les grans bruis des grans cops que elle puelit donner auz aultres roches se porront bien oir, toutesfois en pluseurs lieuz de ce mont a des places larges ou les gens du pais y viennent faulcher les foingz que ilz en grans lyasses faittes comme bourres de cordes laissent roller au bas, et sur ce mont maynnent leurs avoires menus a paistre pour la grant bonté des herbes qui y sont.

Ce petit et souverain mont, qui est la couronne du mont de la ensus, a environ de XXV a XXX toises de hault et la est l'entrée de la cave a la main droicte, ce est l'entrée petite et en fourme d'um escu ague desus et large dessoubz et y a une roche au devant et celui qui y vuelit entrer il lui (f:o 92 r:o) convient tresfort baissier et entrer a IIII piez descendant les piez contre bas, jusques a une chambrette toute quarrée qui est a la main droicte du pertruis ou sont sieges entailliéz tout en tour, laquelle est de diz a XII piez de long et autant de large, et de haulteur autant.

En ceste chambre a ung pertruis comme reont a la grosseur d'une teste de homme qui ne lui donne que ung bien peu de jour et ce pour la grant espaisseur de la montaigne; a la saillie de ceste chambre retourne l'en a main droicte qui vuelit aller plus avant, mais il lui convient descendre les piez premier, car aultrement nul aller n'y porroit, tant est la cave estroicte et petite en descendant fort contre bas.

Des aultres choses et merveilles que y sont ne sauroye plus que dire, car je ne fus mie plus avant (f:o 92 v:o) et aussy le principal de mes affaires ne se adreschoit mie la. Et sy bien eusse voullu sans grant dangier de ma personne, je n'eusse peu. Pour

ce au vray n'en saroye plus que dire fors seulement que je estoie allé avecques ung docteur dudit pais nommé Messire Jehan de Sore qui me conduisoit, et les gens de la ville dudit lieu de Montemonaco qui nous guidoient jusques la sans nulle aultre chose faire, iceulz et moi oysmes leans une haulte voiz criant ainssy que se fust le cry de ung paon qui sembloit estre moult loings. Sy dirent les gens que c'estoit voiz du paradiz de la Sibille, mais quant a moy je n'en croy riens, ains croy que fussent mes chevaulz qui au piet du mont estoient, combien qu'ilz fussent moult bas et loings de nous. Ne nulle aultre chose je ne veis ne ne scay fors seulement ce que les gens du pais et de ladicte ville m'en ont dit, les ungs s'en moquent et les (f:o 93 r:o) aultres y adjoustent foy par l'ancien parler de la commune gent et present par le rapport de V hommes dudit lieu de Montemonaco qui furent les plus avant que gens que l'en sceust a cellui temps, dont j'en parlay a deux qui me compterent que ilz furent cinq qui par bonne compaignie devisans des adventures de celle cave tous d'un voulloir entreprendrent de aller jusques aux portes de metall qui nuit et jour battent sicomme je diray apres. Sy se garnirent de cordes grosses et menues a la longueur de VI milles toises que ilz lyerent a l'entrée de la cave affin de retrouver le chemin se mestier estoit, et aussy eurent lanternes, chandeilles, perres a feu, fusiz, vivres pour V jours et aultres choses necesseres, puis entrerent dedens. Sy comptent que ceste premiere cave estroicte dure environ ung bon trait de arballestre, apres est large pour aller l'un apres l'autre aysiemment et en aucuns lieux deux et en aultres troiz. Allèrent par ceste plus basse cave tous diz en aballant bien l'espace de III milles a leur semblant, lors trouverent une vayne de terre traversant la cave dont yssoit ung vent sy tres hideux et merveilleux que ne fust oncques cellui qui osast aller pas ne de IIII plus avant de celle vayne, car aussy tost qu'ilz approchoient de celle vayne

il leur sembloit que le vens les emportast. Sy eurent paour telle qu'ilz se prindrent conseil de eulz retourner, dont en retournant laisserent le plus des choses qu'ils portoient, et ceste chose avoient ilz entrepris comme jonesse fait souventes fois entreprendre les gens oyseux.

Et pour ce que en icelle cave a plusieurs estranges et grans merveilles, si comme est le commun parler des gens, non mye que evidamment (f:o 94 r:o) je puisse tesmoingnier, fors de tant que me fust compté par plusieurs gens d'esglise et aultres, que en icellui chastel de Montemonaco avoit ung prestre nommé, Don Anthon Fumato, c'est a dire Messire Anthoine Fumé, lequel par lunoysons n'estoit mie en son bon sens, et en sa maladie alloit et venoit en plusieurs lieux et disoit de merveilleuses choses qui sont acoustumées a dire a gens mallades de telles maladies sans faire ne dire mal de nulluy. Cestui prestre a par plusieurs foiz dit et adcertené sans varier qu'il a esté dedens ceste cave, jusques aux portes de metall qui jour et nuit sans cesser battent, cloant et ouvrant. Mais pour ce que aucune foiz estoit hors de son bon sens, comme dessus est dit, peu de gens y adjoustant foy. Et dist on que ce prestre disoit qu'il y avoit conduit deux hommes des parties d'Allemaigne qui entrerent dedens lesdictes portes de metall, mais avant qu'ilz entreprenissent (f:o 94 v:o) de entrer en la cave, demanderent des adventures que le prestre leur dist tout au long, et les asseura comme cellui qui tous diz vouloit aler le premier jusques ausdictes portes et non pas avant. Et ainssy fust entrepris et fait et quant ilz furent aux portes de metall avant qu'ilz entrassent dedens, prierent le prestre qu'il les attendeist en celle plâce l'espace seulement d'um jour naturel, et il dist que a son advis ainssy le fist il, mais en les attendant s'endormist et a son dormant lui fut advis qu'il les en veoit retourner, et portoient chacun ung chierge alumé en sa main qui faisoient tres grans clartéz,

et lui fut advis qu'ilz lui disoient que encores les attendist ung peu, car bien briefment retourneroient. Lors a ces parolles le prestre s'esveilla et lui fut proprement advis que son songe estoit vray. Sy ne sceust que faire de aller appres ou de les attendre comme ilz le avoient tres instamment requis (f:o 95 r:o) et aussy il leur avoit promis. Sy se pensa qu'il attenderoit encores ung peu et ainssy dist il qu'il le fist selon son advis l'espasse de demi jour, sy ne revindrent point, lors dist qu'il se partist et par la maniere qu'il estoit entrez s'en revint hors. Et oncques depuis de ces deux hommes ne seust nouvelles, se ilz estoient demourez ou se ilz estoient sailliz. Les gens a qui il comptoit ces choses luy demandoient des nouvelles de celle cave et que il y avoit trouvé, il dist de l'entrée tout ainssy que dessus est dit jusques a la vayne du vent et de ce donnoit aucunement plus de foy aux autres choses que le prestre disoit.

Après le devisement de ceste cave jusques au vent, il dist que celle vayne de vent ne dure mie plus de LXV toises et le plus fort ne est que l'entrée. Car qui seroit troiz (f:o 95 v:o) ou quatre pas seulement dedens le surplus passeroit on bien legierement. Après ce vent sans passer ne trouver chose dangereuse va on bien l'espasse de III toises tousdiz en avallant, lors treuve l'en ung pont que on ne scet de quoy il est, mais est advis que il ne ayt mie ung piet de large et semble estre moult long. Dessoubz ce pont a tresgrant et hideux abisme de parfondeur et au sons oist on une tresgrosse riviere qui fait ung tel bruit que il semble proprement de point en point que tout cela fonde, tant en est la hideur merveilleuse. Mais aussy tost que on a les deux piez sur le pont, il est assez large et tant va on plus avant et plus est large et mains creux et le bruit de l'eau se oist mains, et quant on a passé outre le pont on commence a trouver le chemin tout plain et large et la cave est faite comme (f:o 96 r:o) se elle

estoit faicte artificiallement, et va on par ceste plaine et large cave ung grandisme chemin duquel ne scevent a dire la droicte comparaison, mais au bout de ceste cave treuve l'en deux dragons de deux lez qui sont faiz artificiallement. Mais il est advis proprement qu'ilz soient en vie fors de tant qu'ilz ne se bougent et ont les yeulx sy reluisant qu'ilz donnent clarté tout entour eulx. Apres ces deux dragons entre l'en en une estroite cave ou l'en ne puelit aller que l'un apres l'autre, laquelle ne dure que environ cent pas de long, lors vient on en une petite placette toute quarrée et a l'endroit de la cave sont les deux portes de metall qui jour et nuit battent sans cesser, ainssy que j'ay dessus dit. Encores dist que ces portes battent par telle maniere qu'il est proprement advis a celluy (f:o 96 v:o) qui entrer y doit qu'il n'y porroit entrer sans estre entre deux cueilly et tout effroissié, et ce fut la chose qui plus espoventa les deux Allemans dessusdiz. Et aussy pour ce que le prestre ne vault oncques aller plus avant, et tellement eurent paour que tel foiz fut qu'ilz estoient conseilliez de retourner; toutesfoiz l'un de eulx s'avisa et dist qu'il leur seroit grant honte de retourner ad ce qu'ilz sont venus sy avant, et que il creoit fermement que le battement de ces portes ne estoit ja plus perilleux que le dangier de la vayne du vent ne le peril du pont, ne aussy la hideur des dragons qui a esté tout sy aisié a passer. Sy furent d'accord par convenant que cestui iroit le premier, car es aultres dangiers et jusques la le prestre y estoit tous diz allé comme cellui qui les avoit asseurés de toutes choses. Alors (f:o 97 r:o) entra cellui qui avoit le conseil donné sy seurement que l'en feroit par une belle prierie, et l'autre se met apres en la voye pareillement, mais avant prièrent le prestre de les actendre comme dit est. Au dedens de ces portes ne voist on tant soit peu de clarté, mais l'en y oist des grans bruis qui semblent murmuremens de gens. Des aultres merveilles qui oultre les portes sont comme dessus est dit

n'est nul, au mains que jaye peu trouver, qui de nostre temps en sache plus au cler que ce que le prestre a dit, de laquelle chose pluseurs ne y adjoustent point de foy pour la foyblesse de teste qu'il a souvent a cause de son mal, comme j'ay cy devant dit, par laquelle aucuns vuellent dire que celle maladie lui fait veoir ces advisions. Toutesfois l'affermicit il quant il estoit en son bon sens il estoit preudomme aultrement (f:o 97 v:o) et de bonne conversation, et jusques a la vayne du vent disent ceulx qui y ont esté que ilz le treuvent a veritable; mais de nulle chose qui soit outre lesdictes portes de mettail ne se treuve nul qui le sache, fors que par commune renommée et par voix generale de gens du pais qui en devisent a leurs voullentéz. Et toutesfoiz en disent ilz choses qui assez sont fortes a croire. Neantmoins que en aultres pays les ay oy raconter, mais non mie sy tres proprement.

Lesquelles choses sont que jadis fust ung aultre chevalier des parties d'Allemaignes, qui sont gens grandement voyaigeurs et querans les adventures du monde. Cestui chevalier oyt parler des merveilles qui s'enssievent, sy conclut de y aller et ainssy le fist. Par ce chevalier sceut on plus nouvellement des choses et merveilles de ce dit royaume ou paradiz de la Royne Sibille, lequel compta de la vayne du vent, des dragons, des portes de mettail et des aultres choses (f:o 98 r:o) ainssy que dit est par le rapport du prestre et ce donne au dit prestre plus de foy.

La maniere comment ledit chevalier entra dedens et fut acuelly.

Les gens du pais adcertainent que il fut vray que cedit chevalier entra dedens et ung sien serviteur, lesquelz ont compté et dit que quant ilz vindrent en la place outre les portes de mettail ilz virent une tresbelle et riche porte tres reluisant a la

clarté qu'ilz portoient et meismement reluisoit la cave tout ainssy que se elle fust de cristail. Et quant ilz eurent bien tout advisé escouterent longuement sans oir nulle chose du monde, dont furent molt esmerveilliez pour ce que quant ilz estoient en l'autre cave avant les portes de metall ilz avoient oy de tres grans bruis et murmuremens de gens ce leur sembloit, et ores que ilz estoient dedens n'en ooyent tant fust (f:o 98 v:o) peu. Sy furent longue piece pensant qu'ilz feroient et en leur pensement oyrent une voix assez pres de la porte, lors s'enhardirent de huchier et ne fust mie longuement que il leur fut respondu et demandé que la queroient et dont ilz estoient. Alors il respondiit qu'il estoit ung chevalier des parties de Allemaignes et que la estoit il venus pour veoir les choses merueilleuses de ce monde comme son estat le requeroit pour acquerir honneur et mondaine gloire. La fut prié et requis tresgracieusement de soy voulloir ung peu souffrir jusques ad ce qu'il soit fait savoir a la Royne, dont ne fust mie longuement que a lui vindrent grant plenté de gens en treshonno- rables estas qui lui firent la pareille demande, ausquelz i fist la pareille response, sy lui firent la porte ouvrir en lui disant qu'il fust le tres bien venu. Et lors treshonorablement l'acueillirent, mais avant qu'ilz le feissent entrer oultre une aultre (f:o 99 r:o) porte assez plus belle et plus riche que la premiere n'estoit, les firent entrer en une petite chambrette moult richement tendue et la les firent despouiller de tous leurs habiz du greigneur jusques au mendre, puis les vestirent de aultres tresriches vestemens et nouveaux habis. Alors les menerent par instrumens et melodies, par jardins, par salles et par chambres, les ungs les aultres mieulx cent foiz que on ne pourroit ne saroit dire ne deviser, et a l'entrée de chacune salle et de chacune chambre avoit grans compaignies de dames et damoiselles et chevaliers, de escuiers tresbien vestus et plus richement habilliez, qui la estoient venus pour le honno-

rablement recevoir. Et a toute celle compaignie fut admené devant la royne qui estoit en son tribunal assise et acompaignie ainssy que se elle fust dame de tout le monde, tant avoit de gens ou toutes les beaultéz (f:o 99 r:o) que on sauroit deviser estoient et des richesses ce que on porroit soushaictier. Ses reverences furent telles que a chevalier appartenoit comme cellui qui bien savoit honnorer dames et seigneurs de pris saluer, desquelx il fut ainssy treshonoré et doucement chery comme ceulx qui bien le savoyent faire et souverainement de la royne, qui en lui tresgrant plaisir prist comme celle qui moult desiroit le tenir en son pardurable service. Donc apres tous beaux acuelz et gracieulx parlers, lui demanda de son nom, de son estat et de ses affaires et aussy de quelz marces il estoit et des parties d'Allemaigne. Car celle royne et toutes celles et ceulx de leans sceurent parler tous langaiges du monde des aussytost qu'ilz ont leans esté l'espace de III^c XXX jours, et depuis que ung y est et a passé IX jours il les entend trestous ainssy que le scien proprement, mais n'en saura plus parler que par avant jusques au terme passé (f:o 100 r:o) que ceulx qu'il scet quant il y vint. Cestui chevalier lui dist son nom et les marches dont il estoit, lors lui demanda que lui sembloit de ce pais et des choses que il veoit et se es parties de par deça avoit de sy belles gens et sy grans richesses comme la avoit, et le chevalier lui dist que non ne il ne se porroit faire, car il ne croist point que en X telz mondes en eust tant comme la avoit seulement. Encores dist la royne y a il plus, car en l'estat que nous voyez serons tant que le siecle durera. Voire, Madame, dist le chevalier, donc estes vous et voz gens les plus eureux de tout le monde. Et quant le monde finera, Madame, que devenrez vous? Alors elle lui dist: Nous devendrons ce que est ordonné et n'en vueilliez plus savoir, mais advisez de toutes lez dames qui icy sont une sans compaignie la plus a vostre gré sy la vous donneray.

Adont le chevalier la prinst treshumblement a mercier disant (f:o 100 v:o) que la n'estoit il mie venus pour aultre chose que pour cela qu'il avoit dist. Alors la royne lui dist que les coustumes de leans et lui mist terme d'estre leans VIII jours et au IX^e saillir hors, et se au IX^e ne vouloit saillir hors il n'en porroit saillir jusques au XXX^e jour, et ou cas que au XXX^e jour ne salliroit il ne porroit saillir jusques a III^e XXX^e jours, et se le cas advenoit que au XXX^e jour apres les III^e jours il ne vouloit saillir, les usaiges de leans estoient de ne jamaiz plus saillir. De ces troiz termes le chevalier fut tres content et prist le premier des IX jours et apres le deuxieme; et du II^e au III^e terme des III^e XXX jours. Car tant estoient les plaisirs sans fin que la il avoit que ung jour ne luy estoit pas une heure, mais avant qu'il peust demourer ne accorder lui convint eslire une des dames, la plus a son gré. Et ainssy fust il de son escuier qui de ce estoit (f:o 101 r:o) tres content. Ce chevalier fut ainssy par l'espace de III^e jours desquelz il savoit bien le compte. Ung jour pensa a certaines choses de ses affaires dont le cuer lui commença a douloir et de ce pensement l'ama Dieux tant que il le mist au pensement de congnoissance par lequel il se fust advisé de avoir tant grandement mespris vers son Createur de pluseurs choses mondaines qu'il avoit faictes encontre son vouloir et ses commandemens et souverainement du treshorrible pechié ou il vivoit, par lequel il le avoit de tous poms mis en oubly et par l'espace de III^e jours pour soy acompaignier avec son anemy, car certainement apperceut il bien que l'ennemy estoit il vrayement.

Pour ce que quant venoit le vendredy apres la mynuit sa compaignie se levoit de empres lui et s'en alloit a la royne et toutes les aultres de leans (f:o 101 v:o) aussy et la estoient en chambres et aultres lieux ad ce ordonné en estat de culeuvres et de serpens toutes ensemble. Et ainssy estoient jusques apres la

mynuit du samedy que chacune retournoit a sa compaignie et le landemain sembloit estre plus belle que jamais n'avoit esté, car jamaiz n'enviellissent ne scevent que dolleur est, de vestemens ont ilz a leurs voullours, de viandes est chacun servy a l'appetit de son cuer, richesses ont ilz a plenté, plaisances a devis, froit n'y fait nul, ne aussy point de chault, finablement les delis mondains y sont telz que cuer porroit pensser ne langue dire qui ne sont devées a nulles personnes de leans. Et quant le chevalier eust bien penssé a ces grans delis mondains qui trestant estoient desplaisans a Jhesucrist nostre Sauveur qui l'avoit de honneur tant bien heuré dont ainssy comme par avant ung jour ne lui sembloit mie une heure, luy (f:o 102 r:o) sembloit que une heure fust X jours. Et quant vint que la fin de ses XXX jours fust venue pour prendre congié, car il ne veoit chose qui ne lui fust desplaisante, sy s'en conseilla a son escuier qui avoit a son endroit sa part es plaisirs comme lui meismes, lesquelz lui estoient moult durs a laisser. Et toutesfois l'amour qu'il portoit a son maistre qui le avoit noulry vault que lui tenist compaignie en esperance de retourner quant averoit conduit le chevallier en son hostel.

Mais quant le terme de CCC XXX jours fut venu, le chevalier vint prendre congié de la royne, du demourer fut moult prié et requis, mais pour neant estoit, car le retour estoit la lui sy desirant que ne se porroit. Toutesfoiz pour partir plus courtoisement dist de retourner briefment. Sy prist (f:o 102 v:o) congiet de la royne et de sa compaignie et aussy des aultres gens qui estoient leans, faisans trestous moult grant dueil et au saillir en la chambre ou il fut despoüllié et revestu la fut il pareillement despoüllié et revestu de ses premiers habis qui lui furent bien gardéz, et ne emporta oncques sur luy chose de leans que une vergette d'or, sy tres subtile que a paines estoit oeul qui la peust appercevoir. Et ceste verge d'or lui donna sa compaignie par le commandement

de la royne et luy dist la vertu que ceste verge avoit, mais oncques ne fut celui qui le peust savoir, dont au prendre congiét dist qu'il fust convoyé jusques aux portes de metall, que comme chascun de eulx est certain ne sont perilleuses que pour ceulx quy leans ont passé le terme de CCC XXX jours, et aussy les aultres dangers de la vayne du vent (f:o 103 r:o), du pont et des dragons ne sont que enchantemens pour destruire ceulx qui ont ledit terme passé. Alors prindrent congié de ceulx qui les avoient convoyéz, mais tant furent grans les plains et les pleurs que leurs dames faisoient que a bien peu que l'escuier ne demoura. Sy promist de retourner en brief temps. Lors se partirent chascun ung cierche ardant que on leur avoit baillié en leurs mains, et allerent tant sans prendre garde a nulle chose qu'ilz veirent le jour, et incontinent les cierges furent estains, ne jamais plus ne les pueit on alumer.

Et de toutes le adventures qu'ilz avoient veuz a aller ne virent ne oyrent une seulle chose au retourner. Et quant adventure les eust mis hors de la cave par la maniere qu'il est dit, descendirent jus du mont et allerent le plus tost qu'ilz (f:o 103 v:o) poeurent a Romme, le chevallier qui estoit dollant de tout son cuer de l'offence qu'il avoit par tant de temps faicte a nostre Seigneur ne pensa jamais par sa vraye repentance de venir a confession.

Et quant il fust a Romme sans plus actendre se frappa en l'esglise de saint Pierre, lors [se] getta aux piez d'um penancier auquel il dist la somme de ses tres abhominablez pechiéz dont estoit en Dieu offendant, mais quant le penancier entend qu'il a esté es subjections de l'anemy et par tant de temps sy lui rompist la parolle sans en voulloir plus escouter. Car en lui n'estoit mie de l'adressier en la voye de pardon, sy l'envoya au Pappe comme celui qui Vicaire de Dieu estoit, mais ainchoiz l'ennorta de estre

vrai repentans comme sy estoit il esperant en la misericorde de Dieu (f:o 104 r:o). Lors prinst congié de son confesseur, sy vint au Pape Innocent de l'an mil III^e LII. Aultres disent que ce fust au Pape Urbain dit Grimonault de l'an mil III^e LXII. Et disent encores que ce fust le Pape Urbain de Limozin de l'an mil III^e LXXVII. Cestui excommenia tous ceulx qui alloient et venoient et qui avoient esté la et au lac de la Sibille, se ilz ne retournoient a vraye repentance et apostolique absolucion. Lequel fist taillier la chaussié de la dicte illette qui est dedens le lac pour nigromans qui tant y alloient et fist rompre le pas de la couronne du mont de la Sibille adfin que nul n'y peust monter et combler l'entrée. Mais ja pour ce qui que l'ait fait n'est mie que l'en ne y monte combien que soit a grant peril. Lequel fut le derrain Pape des parties de France de deça les mons, auquel es parties d'Ytalie (f:o 104 v:o) et des Allemaignes succeda pour Pape Mess^{rs} Bartholomé, archevesque de Bar en Puillé, esleu le jour de Pasques l'an mil CCC LXXVIII, qui par la fureur du peuple de Romme que en armes entra dedens le conclave des cardinaulx disans que tous estoient mors se ilz ne faisoient Pape quy fust Romain ou au moins Ytalien. Et ainssy force leur fut de faire pour eschiever ce grant peril. Et lors eslurent celui archevesque de Bar, auquel firent jurer et promectre que toutes foiz et quantes fois que le college des cardinaux ou la plusgrant partie le requeroit ou qu'ilz fussent, il y viendroit et feroit a l'ordonnance dudit college de sa confirmacion ou renonciacion, lequel oncques puis ne vault obeir son serment et promesse et fist des cardinaulx tous nouveaux a sa voullenté, dont par ledit (f:o 105 r:o) college et la plusgrant partie des cardinaulz eslurent en la cité de Allaigne en la province dite Champaigne de Romme et creerent Pape Clement, cardinal et filz au dus de Geneufve, qui puis vint tenir son siege et finist ses jours en Avignon, abey de France, des Espaignes et

de pluseurs aultres provinces. Donc pour revenir a mon propos, audit Pape Innocent auquel fut fait assavoir que la estoit ung chevalier qui se disoit le plus dampné de tous les aultres se par la sainte grace et puissance de Dieu n'estoit, lui suppliant de incontinent voulloir oir la confesse de ses abominables pechiéz. Et quant le Pape oist ces parolles sy piteuses fut moult esmerveilliéz, sy fist venir le chevalier a lui, lors lui demanda qui il estoit et qu'il queroit. Pere saint, dist le chevalier, dont je suis ne qui je suis saverez vous par temps assez, mais (f:o 105 v:o) je viens a vous, Vicair de Dieu, pour vous requerir pardon et mercy des offences que j'ay tant faictes a mon Sauveur. Lors lui compta par vraye confesse la somme de ses pechiéz dont il estoit souvenans depuis l'eure de sa nativité jusques au jour qu'il saillist de la cave et du service de l'anemy, duquel en portoit une verge d'or que lors il lui donna.

Et quant il eust bien compté tout au long les manieres comment il avoit esté desobeissant a son Createur pour les grans deliz et mondaines plaisances qu'il avoit tant eues par l'espace de III^e XXX jours, ainssy que dit est, le Pape fut lors tres courouchiéz et dolent, mais tant y avoit qu'il estoit tres joyeux de l'autre part quant le veoit sy tres repentant, mais neantmoins ne lui vault oncques a celle foiz pardonner ne absoldre, ains tres aigrement le chassa comme (f:o 106 r:o) homme perdu de sa presence et non mie pour chose que il n'eust bien pooir et voulloir de le pardonner. Mais pour donner a tous congnoistre le grandisme pechiét ou cestui cy avoit par tant de temps demouré estant es vaynes plaisances de celle royne Sibille, ad ce que tous aultres y prenissent exemple pour eulx chastoier affin de ad ce venir pour espoir de recouvrer pardon. Sy s'en partit le chevalier par la maniere que vous avez oy sy tres desconfforté qu'il n'est cuer qui n'en eust pitié a le voir et oir, et en ses tres piteux plains il

maudissoit sa tres douloureuse vie. Alors vint ung cardinal a qui il prist sy grant pitié qu'il le fist a lui venir et le plus doucement qu'il peust fist tant qu'il le mist hors de desespoir et le resconforta de lui faire son pardon duquel le Pape fut par pluseurs fois requis (f:o 106 v:o), mais il faingnoit adfin que chascun y prenist exemple pour l'espoir de sa mercy.

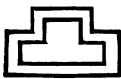
Le chevallier qui estoit sy repentans qu'il n'estoit chose qu'il n'eust faicte pour avoir pardon, alloit et venoit souvent aux cardinaulx, aux prelas et a moult de aultres gens pour sa mercy avoir. Mais l'anemy qui estoit subtil et qui jour et nuit ne cesse de pensser a decepvoir les creatures et amis de Dieu, sy mist au cuer de l'escuier une telle volenté de retourner qu'il n'estoit une seule heure de desirer et regrester les grans biens qu'il avoit laissez, dont jour et nuit ne cessoit, et tant lui ramenteust que au chevalier envoya le grant delay de son pardon, mais neantmoins encores eust il assez souffert sy non que son escuier par la temp-tacion de l'anemi une foiz l'avoit converty et l'autre (f:o 107 r:o) fois estoit a recommencier, sy se apenssa de une tresgrant malice. Lors vint au chevalier tout acourant par grant faintise ainssy que se on les vaulsist prendre disant: Ha, sire, pour Dieu eschappez prestement noz vies, j'ay presentement trouvé pluseurs de voz amis tel et tel qui vous quierent pour vous certiffier que le Pape a fait le proces et nous fait querir pour nous prendre et faire morir, Sire, cuidiez vous que ce soit bourde. Ne appercevez vous bien que se le Pape eust voullenté ou pover de nous pardonner que il ne l'eust ja fait a tant de prieres et requestes qui ont esté faictes pour vous, mais il ne a voullenté ne pover fors de nous faire morir. Or creez voz amis ou aultrement je me vueil saulver et Adieu vous diz.

Quant le chevallier entend (f:o 107 v:o) ceste nouvelle, comme homme desesperé incontinent se part et le plus droit qu'il peult

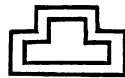
faire le chemin de la cave s'en va. Mais quant vint de la a aucun peu de temps, le Pape, qui avoit au cuer le chevalier, demanda de lui dont n'y eust celui qui en sceust nouvelle. Lors se pensa et doubta moult qu'il ne fust partis, car se party estoit ce estoit par desesperacion dont il se sentoît moult couppables, et le fist querir par toute la cité et encores a tant ne s'actendist mie, mais manda es parties dont il estoit et encores vers les chemins de la cave pour le faire revenir seurement a luy, mais ad ce furent ung peu trop longuement car le chevalier estoit ja dedens la cave entré ainssy come les messaigiers sceurent par les pastours qui sur le mont gardoient les avoïrs, a qui le chevalier avoit parlé en disant: Mes amis, se nulles (f:0 108 r:o) nouvelles oyez de gens qui quierent ung chevalier qui la fut tres repentans de ses pechiéz, a qui le Pape ne vault pardonner pour ce qu'il avoit esté dedens ceste cave de la royne Sibille, dictes leur que je suis celui que puis que n'ay peu avoir la vie de l'ame que ne vueil perdre celle du corps, et qui me voudra nulle chose en la compagnie de ladicte royne me trouvera. Et a ces parolles leur donna unes lettres qui furent bailliéz au cappitaine de la ville adressans en general parler: A tous ceulx qui voudront savoir nouvelles du chevalier a qui le Pape n'a voulu pardonner, en ce paradiz de la royne Sibille me trouvera. Lors en tresaignement plourant les commanda a Dieu et se va mestre en la cave, dont oncques puis que l'en sceust ne fust nouvelles de eulx. Lors je demanday a veoir la lettre et qui l'avoit seulement pour savoir leurs (f:0 108 v:o) noms, et ilz me respondirent que les messaiges l'emporterent au Pape qui comme ce dist le Pape le fist ardoir.

Sy ne tarda gaires que les messaigiers du Pape qui le chevalier queroient furent arrivéz, ausquelz ilz dirent comment il estoit entréz et lui donnerent les lectres dont furent moult dollans, car ilz sceurent certainement que c'estoient ceulx que ilz

queroient aux enseignes que le chevalier leur avoit dit, dont le Pape seroit tres desplaisant. Lors retournerent devers le Pape qui de ce fut sy tres dollant et tant que a paynnes le porroit il plus, car il en sentoit sa conscience tresgrandement agrevée, mais trop tart fut le repentir. Le Pape manda incontinent de rompre l'entrée de la cave et le pas de l'islette, comme j'ay dit, et empeschier tellement que jamaiz homme n'y peust retourner, et deffendre par grans esdiz que nul jamaiz plus n'y entrast. Toutesfoiz dont il soit (f:o 109 r:o) venu ne qui que l'ait fait est l'entrée ouverte ainssy que j'ay dit et tant y a que l'entrée de la cave et dedens la premiere chambre ou est le pertruis qui donne la clarté et le jour, ilz y sont plusieurs gens en escript qui a tresmalle paynne se puelt lirre mais entre ceulx j'ay trouvé le nom de ung Allemant qui est en telle maniere escript dedens la roche comme cy dessoubz est, et aussy le nom d'un aultre qui me semble des parties de France ou de Angleterre selon le langage de son nom qui se appelle Thomin de Pons ou de Pous, ne scay se la lectre des deux jambes est N. ou V. Et plusieurs aultres qui de la moitteur de la roche sont couvers, et semblablement j'ay escript mon mot et ma devise, mais a tres grant payne, tant est le rochier dur. Sy porront dire les autres que je Anthoine de la Sale ay esté dedens ce que a Dieu ne plaise ne voudroie avoir fait (f:o 109 v:o).



Le nom du chevalier
Her Hans Wanbanbourg.
Borg intravit.



Mais il ne dist mie qu'il en saillist, dont se ainssy est je croy que ce soit le chevalier dessusdit.



Le nom de l'escuier

Thomin de Pons ou de Pous



et cestui ne dit mie qu'il entrast ne saillist. Sy ne scet nul se ce fust l'escuier dessusdit ou aultre.

”
llx



*il convient
de la sale*

De moy je requier a chascum (f:o 110 r:o) que nul ne dye que je aye esté plus avant que ce que j'ay dit.

Encores me ont compté les gens du pais qu'il n'avoit mie XL ans que il y fust ung aultre chevalier en estat de grant seigneur que l'en nommoit les ungs disoient le seigneur de Pacs et les aultres le Seigneur de Pacques, qui fut jusques a la chambre quarrée que j'ay dit. Et pour ce que il n'y fait pas grant clarté fist il porter des torses qu'il fist alumer par lectres du Pape au cappitaine qui pour lors estoit de ce dit lieu de Montemonaco avec bon conduit. Sy quist tant qu'il trouva le nom d'un scien frere escript duquel il tint fermement qu'il fust leans, pour ce que des sa jonesse avoit oy parler et deviser des choses dessusdictes et en pluseurs manieres. Sy estoit tres entallentéz de savoir la verité auquel le chevalier son frere de tout (f:o 110 v:o) son pover dist que luy deffendoit.

Sy advint ung jour que [par] le grant desir que ledit escuier avoit de veoir et serchier le monde, se partit de son frere et se mist en compaignie de aultres gentilz hommes querans leurs adventures

en pluseurs royaumes et estranges parties. Comme a tous nobles cuers pour acroistre leurs honneurs sont tenus de faire, dont allerent tant voyagant qu'ilz vindrent en la cité d'Anconne, lors ledit escuier qui tousjours avoit oy que le mont de la Sibille estoit en la marque d'Anconne, sy se vault informer et trouva que ainsy estoit, sy confforta moult sa compaignie de y voulloir aller dont n'y eust celui qui n'en fust content, mais en devisant ces parolles une nave arriva qui portoit chevaliers a Rodes et s'en alloient oultre mer, alors leur propos changea (f:o 111 r:o) pour faire leur passage premier. Et quant ilz furent pour debvoir monter en la nef, le josne frere au chevalier s'avisa et dist que pour certain jamais ne feroit aultre voyaige jusques ad ce que il y aroit esté, sy fust assez desconseilliéz mais pour neant estoit, lors prist congïé de ses compaignons, qui depuis ne sceurent nouvelles ne que il fust devenus.

Ceste nouvelle manderent au seigneur de Pacs ou de Pacques, son frere, qui tant en fut dolant que plus ne povoit, et en ses grans dolleurs se penssa que pour certain voulloit il savoir la verité de son frere a son povoit, car il ne avoit nulz hoirs que luy, ne jamais esperoit avoir et pour ce tant l'amoit que nul frere povoit plus amer aultre. Lors se mist en point comme celui qui ce desiroit moult a savoir, et vint par ses journées tant qu'il arriva aux hostelz des compaignons (f:o 111 v:o) a son frere, lors se enquist de leurs voyaiges et de tout leur fait certainement. Sy trouva les choses comme dit est, puis se met en la voye du mont le plus droit et brief que faire se peult. Mais premiers dient que il fust devers le Pape pour avoir congïé tant seullement d'entrer en la cave et soy informer. Et quant il fut en la cave comme dessus est dit, il trouva le nom de son frere en escript, mais oncques il ne le peult savoir, lors commença son dueil, comme ilz me ont compté, qui estoit trespiteuse chose a oir et en telle maniere

qu'il ne fust oncques celui a qui le cuer ne larmoiast. Mais aultre remede ne y peult nul trouver fors qu'il esgratina tant le nom de son frere qu'il ne est ores celui qui le puist ne sache lire. Et la cause pourquoy il le fist nul ne le scet fors que l'en comprend qu'il le fist affin que nul ne le trovast jamaiz pour ce que tous ses regrez estoient (f:o 112 r:o) en trois choses, comme en ses plains il disoit. La premiere estoit en la honte que son linaige auroit trestout le temps du monde de avoir eu homme desesperé et traictre a son Createur a qui sur fons il avoit fait hommaige de ame, de honneur et de corps. Et a ses parolles reprenoit ses plains sy grans et sy piteulz que ceulx de sa compaignie et qui le avoient conduit en estoient sy tres desplaisans que plus ne povoient. Et apres ses plains reprenoit son deuxieme regret qui estoit de la perte qu'il avoit faicte de avoir perdu son frere que il tant amoit et dont il n'en avoit plus. Sy reprenoit ses dueilz et ses angoisseux plains en telle maniere qu'il n'estoit cuer a qui il n'en prist pitie. Et a chief de piece qu'il avoit assez regreté le corps de son frere recommençoit son troiziesme regret en disant: Ha pere et mere qui portastes le corps qui a perdu son ame, Dieu ait mercy de vous. Ha freres et (f:o 112 v:o) sereurs qui estes saillis des corps qui ont porté celui qui par son grant outrage s'est de tous poins perdu, que devendrez vous, certes je ne sçay fors de prier celui qui sur tous a pouvoir de avoir mercy de nous. Et a ces parolles le tresdouloureux chevalier cheist devant la cave tout pasmé et tellement que l'en cuidoit bien qu'il fust du tout mort, dont la dolleur fut sy grande par ses gens et ceulx quy conduit l'avoient qu'il n'y avoit plus celui qui conseil y peust donner.

Et quant le plaisir de Jhesucrist vault qu'il fust revenus de paumoisons a tous les remedes qui ilz lui firent, lui fust proprement advis qu'il avoit veu son frere a table mengant et assiz

entre ses deux sereurs, sy en fut sy tres adcertenéz que ainssy comme la dolleur avoit esté grande fut sa joye cent mille foiz plus. Or advisez que se cy fut vray comment la grace (f:o 113 r:o) de nostre seigneur en ung moment le vault confforter, bien sembloit que il estoit son ami car en sa pasmoison. Lors fust en sy tresgrant tallent de retourner que n'estoit cellui qui de joye peust a lui durer, dont se ainssy est, laquelle chose je ne croy, Dieu lui avoit bien monstré la tresgrande et evidente grace comme en sy tres peu d'espace avoit mue une sy tres grant tristesse en tout plaisir.

Adont n'y eust cellui qui devottement ne se meist a genoulz en loant la vraye puissance de Dieu qui en sy peu de temps par espoir avoit resconforté le plus desconforté de tous. Alors descendirentlyement et quant ilz furent devant le Cappetaine dudit [chastel] de Montemonaco, ledit seigneur de Pacs ou de Pacques le remercia et lui donna l'espée qu'il portoit et compta que vrayement il avoit son frere veu a table entre ses deux sereurs. Lors prend congïé des bonnes gens qui (f:o 113 v:o) le avoient guidé sy leur donna de ses biens largement. Sy prist son chemin droit a Romme et de la en son pais, dont depuis les gens de par dela ne ont jamaiz sceu plus nouvelle de lui ne de son frere ne se l'avision qui vint a lui fust vraye ou non. De ceste chose fus je adcertenéz par ung de ceulx qui le guida, nommé Colle de la Mandelée, moult viel homme. Je lui demanday dont le chevalier estoit, il me dist qu'il ne savoit pas bien vrayement, car il ne fut que ce jour o luy, mais selon son advis il devoit estre des parties de Gascongne ou de Languedoc, car lui et le plus de ses gens disoient »oc« la langue que l'en parle quant on va a S:t Jacques; aultres ensseignes ne m'en dist. Et depuis le temps de cedit chevalier par le sceu des gens du pais ne avoit esté nouvelles que nul estrangier y soit monté que ceulx que j'ay dit. Ausquelz le XVIII^e (f:o 114 v:o)

jour de may l'an mil IIII^e XX que je y fus que pour ce faire me fust besoing avoir congié du potestat de ladicte ville de Montemonaco. Lequel me fist conduire moult volentiers pourveu que je ne estoie mie en voullenté ne aussi en point des choses necessaires pour aller plus avant que ce que j'ay dit. Car aultrement ne l'eust il point consenty pour ce qu'il est a chascun deffendu.

Lesquelles choses j'ay dit, diz et diray et prie a chascun de croire que ce ne sont que choses controuvées par l'ancien commun parler des simples gens. Jasoit ce que en l'an IIII^e et XXII je estoie en la cité de Romme en la compaignie et service du tres-hault et excellent et trespuissant prince et mon souverain seigneur le tiers Loys, Roy de Sicille, arriverent l'evesque de Saint Liz en France et Messire (f:o 114 v:o) Gauchier de Ruppes, chevalier de la France, conte de Bourgogne et aultres ambascadeurs qui avoient oy compter que j'avoie esté devers la Sibille. Comme tres mal informéz, sy m'en demanderent grandement et en especial ledit Messire Gauchier de Ruppes moult estroitement comme Monsgr et grant ami qu'il estoit et avoit esté de longtemps, jurant sa bonne foy et l'ordre de chevalier que il avoit eu ung oncle de son pere, lequel disoit y avoir esté ung grant espasse de temps, lequel ne savoit pas a dire, dont soyant soy retourné en son pais et maison trouva une tres desplaisante nouvelle par laquelle il prinst de douleur et de desplaisir tant que oncques puis ne fut veu. Dont il creoit fermement que il y fust retourné aux grans biens et plaisirs qu'il en disoit lesquelx il regrettoit moult souvent, et pour ce desiroit moult savoir nouvelles (f:o 115 v:o) de lui. Auquel Messire Gauchier je respondis et responderoie a tous ceulz qui telz choses soustendroient que il estoit mal informé et que ce n'estoit que faulce foy et creance a tous ceulx qui foy y adjousteront et se partent du chemin de la verité, et en ce je vueil vivre et finer mes jours, car nous savons par les saintes escriptures que

depuis la passion nostre Seigneur Dieu Jhesucrist toutes ydolles, toutes fantomes et toutes dyableries perdirent incontinent leurs malvaistiéz, faulceté et tricheries de quoy les dyables decepvoient les gens, dont nostre Seigneur nous getta par la mort qu'il souffrist sur l'arbre de la sainte croix. Par quoy nous sommes tous sauvéz, se a nous ne tient. Dont se ceste chose eust esté vraye, elle seroit estainte et anullée comme les aultres sont.

Encores y a il une aultre chose evidente (f:o 115 v:o) qui nous monstre clerement que c'est toute faulseté, car de toutes les escriptures saintes qui sont, soient grecques ou latines, ne se treuvent que dix femmes prophetisans qui nommées furent les Sibiles, ainssy que dist Gractus — — —

Et pour ce je requier et supplie qu'il ne soit le desplaisir de nulluy, se ma vraye creance est telle que j'ay dit, car par toutes les Sibilles que pour ce vous ay dit cy dessus nommées, et par les tressains homes ne aultres escriptures ne se treuve nulle vraye mencion de ceste faulce Sibille que le dyable par son pooir a cause de nostre foible creance a mis renommée sur pour decepvoir les simples gens. Sy prie a Dieu qu'il gard chascun bon crestien de celle faulse creance et de soy mettre en ce peril. Lesquelles choses pour rire et passer temps et pour monstrier a chascun (f:o 118 r:o) le contraire, j'ay mis tout en escript, duquel mon tresredoubté Seigneur je vous mande le double, affin que quant vostre plaisir et de ma tresredoubtée dame de Calabre sera de y aller pour vous esbattre disans voz heures en attendant l'eure du disner ou du soupper, ladiete Royne et toutes ses dames a tresgrant joye vous y festoieront, et oultre ce y porrez acquerir tres grandisme pardon yui vous mecteront tous et toutes vertus en paradiz. Et cy fine le livre de la Sibille.

III.

Au commencement de son récit, Antoine nous dit que le mont de la Sibylle est aussi nommé le mont de Pilate, et il rapporte la légende qui en explique la cause. Cependant, la version de la légende très répandue et assez variée de Pilate que donne Antoine, n'est pas tout à fait conforme à la tradition générale, soit qu'elle se rattache au mont situé près de Norcia, à celui près de Lucerne, en Suisse, pays qui par sa configuration même était bien fait pour héberger la légende en question, ou à d'autres monts encore ¹⁾. Le fond essentiel de toutes ces versions semble être celui-ci : Pilate, accablé de remords, se suicide ; son corps, à cause du grand péché qu'il a commis pendant sa vie, est jeté dans un fleuve, un lac ou un marais, ou bien il est porté sur un mont ou placé dans un lieu solitaire entre deux monts. Antoine parle de la mort de Pilate comme de la chose la plus naturelle du monde, et, ce qui est encore plus curieux et montre qu'il n'avait pas parfaitement compris la légende, il ne paraît pas se douter que l'aventure arrivée au corps mort impliquât un supplice infligé à l'âme de celui qui avait fait mourir Jésus-Christ.

Les légendes de Pilate se rattachaient volontiers à des lacs et des monts qui par leur situation écartée et solitaire étaient devenus dans l'imagination populaire des endroits hantés par les esprits impurs, infectés par des vents empestés et inaccessibles à tout homme mortel, sauf aux sorciers et nécromanciens. Mais pour la même cause, d'autres légendes aussi

¹⁾ Voir sur cette légende *A. Graf*, Un monte di Pilato in Italia, dans *Miti, Leggende e Superstizioni del Medio Evo*, 1893, t. II, p. 141—166.

se formèrent autour de ces mêmes places. Dès l'antiquité, on connaissait la Sibylle de Cumes, célèbre par le récit de Virgile, qui a tracé une image sinistre de son antre et du lac qui la baigne ¹). Ne pourrait-on pas supposer que, par une analogie qui ne semble guère lointaine, le nom de la Sibylle a pu être appliqué à d'autres endroits, d'autres grottes, montagnes et lacs entourés dans l'imagination populaire du renom de magie? C'est, il me semble, le moyen le plus naturel d'expliquer pourquoi ce mont de Pilate près de Norcia qui nous intéresse ici, fut appelé aussi le mont de la Sibylle ²). La meilleure preuve de l'existence d'une action analogique en ce cas, c'est le fait que d'assez bonne heure on a confondu la vraie grotte de la Sibylle de Cumes avec une autre qui se trouvait non loin de là, près de la ville de Pozzuoli (Pouzzolles). »Il y a une tradition parmi le peuple», dit à ce propos un auteur italien, »que cette chambre aurait été la demeure de la Sibylle, ce qui est une erreur, car la vraie grotte de la Sibylle est au pied de la ville de Cumes, et nous en parlerons à sa place» ³). Plus tard,

¹) On se rappelle cette image, Aeneïde, VI, 237 ss:
 Spelunca alta fuit vastoque immanis hiatu,
 Scrupea, tuta lacu nigro nemorumque tenebris
 Quam super haud ullæ poterant impune volantes
 Tendere iter pennis: talis sese halitus atris
 Faucibus effundens supera ad convexa ferebat!

²) *Reumont*, l. c. p. 382 s. se demande en vain d'où la réputation de sorcellerie et le nom de Sibylle sont venus au mont de Norcia.

³) Voir *Mormile*, Descrittione del amenissimo distretto della citta di Napoli & dell'antichita della citta di Pozzuolo. Naples 1617, p. 132 ss. — Puisque ce livre n'est cité par aucun des écrivains qui parlent de la grotte de la Sibylle, je reproduis ici le passage qui nous intéresse.

»Nell'entrar del Lago Auerno nella parte che guarda l'Occidente, per vna picciola, e malageuole entrata à man sinistra, che giù ti conduce si

cette erreur a bien pu se répandre, et si même il n'y avait pas erreur, on a très facilement pu identifier la Sibylle à l'être surhumain que l'on croyait habiter un endroit funeste.

Le lac près de Norcia est mentionné pour la première fois à cause de sa mauvaise réputation dans le *Reductorium morale* de Pietro Bersuire (mort en 1362). Là, il n'est

discende alla Grotta, che volgarmente chiamano della Sibilla, oue si titroua (sic) vna bella, e larga strada tutta nel monte intagliata, ella è di larghezza da quattordici palmi, & altrettanto alta; e lunga 530 e secondo si può comprendere passaua questa grotta più oltre verso Baia; ma hora è murata, poiche all'andare innanzi per le cattiuè essalationi, molti vi lasciauano la vita. Caminando per detta strada da 450 piedi, si ritroua vn' vsciuolo alto sei piedi, e tre largo, per lo quale si camina per vna via nel monte cauata di larghezza dell'vsciuolo, ma di lunghezza di piedi 80. Circa il fine di detta via alla destra entrase in vna bella camera larga piedi 8 e lunga 14 & alta 13. Nel riscontro dell'entrata vedesi appresso la parete nel suolo intagliato vn pezzo in quadro, che solleuandosi alquanto dal piano viene à fare la forma d'vn picciolo letto. Era questa camera (per quanto hora si vede) tutta riccamente ornata, perciò che il cielo è di azzurro oltra marino, e d'oro fino, e le parete di vaghe pietre di diuersi colori, & il suolo è pur di picciole pietre fatto alla musaica, opera veramente non meno ricca che artificiosa. E fama appresso de' volgari, che detta stanza fusse stata la camera della Sibilla, il che s'ingannano, poichè la vera grotta della Sibilla, (come gli scrittori affermano) stà sotto la città di Cuma, di che al suo luogo ragionaremo». — Puis p. 177, en parlant de la vraie grotte: »Dentro il distretto di Cuma è vna grotta grande la quale i Paesani chiamano la grotta di Pietro di Pace. Vogliono alcuni (della cui opinione sono anch'io) che fusse stata fatta per andare da Cuma al Lago Auerno senza salire, e scendere quel monte; e questa grotta in molte parti della terra soffocata per causa delle piggie, e così non potendo l'essalationi salir in alto per rispetto che trouano l'vscite soffocate riempiono dette cauerne, e si corrompeno in modo c' chi v'entra, v'è manifesto periglio della vita, il che è auenuto à molti huomini pazzi, che per voler tentare s'era vero la cosa, vi sono rimaste morti dalla corruttione dell'aria, & gli ignoranti, che vanno cercando altro pane che di grano (come il proverbio dir suole) credano che in dette cauerne vi siano grandissimi tesori nascosti, e con pertinacia v'entrano, onde spesso vi rimangono morti, e diuengono preda del Demonio, che con tali lusinghe inganna chi à lui crede».

question encore ni de la Sibylle, ni de Pilate. Bersuire dit avoir entendu comme une chose certaine et bien prouvée que près de la ville, il y a entre les monts un lac consacré aux démons et habité par eux. Quiconque approche est perdu. On a entouré le lac de murs pour que les nécromanciens ne puissent y pénétrer et consacrer leurs livres aux diables. Mais la chose la plus terrible, c'est que la ville est forcée de livrer chaque année aux démons un homme vivant, car autrement elle serait détruite par la tempête ¹⁾. On voit facilement qu'ici déjà la légende telle que l'imagination populaire a dû la produire d'abord, se trouve agrémentée de diverses additions. Elles sont, du reste, conformes à ce qu'on raconte d'autres places semblables, p. ex. du mont Cannaro en Catalogne ²⁾. — Quelques lignes du poème de *Dittamondo*, par Fazio degli Uberti, rappellent aussi en partie cette histoire de Bersuire; mais il n'est pas sûr que ses lignes, où il est expressement parlé du mont de Pilate ³⁾, se

¹⁾ Exemplum terrible esse circa Nursiam Italiæ civitatem audivi pro vero et pro centies experto narrari a quodam prælato summe inter alios fide digno. Dicebat enim inter montes isti civitati proximos esse lacum ab antiquis dæmonibus consecratum et ab ipsis sensibilibiter inhabitatum, ad quem nullus hodie præter necromanticos potest accedere, quin a dæmonibus rapiatur. Igitur circa terminus lacus facti sunt muri qui a custodibus servantur, ne necromantici pro libris suis consecrandis dæmonibus illuc accedere permittantur. Est ergo istud ibi summe terribile, quia civitas illa omni anno unum hominem vivum pro tributo infra ambitum murorum iuxta lacum ad dæmones mittit qui statim visibilibiter illum hominem lacerant et consumunt quod (ut ajunt) nisi civitas faceret, patria tempestatibus deperiret. Civitas ergo annuatim aliquem sceleratum eligit, et pro tributo illuc dæmonibus mittit. Istud autem quia alicubi non legi, nullatenus crederem, nisi a tanto episcopo firmiter asseri audivissem.

²⁾ *Graf*, l. c. p. 150.

³⁾ La fama qui non vo' rimanga nuda
Del monte di Pilato, ov'è un lago

rapportent au mont près de Norcia, malgré ce qu'en dit le commantateur — pas toujours véridique du reste — de Fazio, Guiglielmo Cappello ¹⁾.

Vers la fin du quatorzième siècle, dans un livre célèbre et extrêmement répandu, la légende du mont de Norcia nous revient avec beaucoup de développements et embellie de toutes les fleurs fantastiques et fabuleuses qu'a connues l'imagination de l'extrême moyen-âge. Je veux parler de *Guerino il Meschino*, roman d'aventures écrit par le même Andrea dei Magnabotti qui est l'auteur des *Reali di Francia*, et contenant dans son cinquième livre un récit très étendu de la visite du héros — qui parcourt le monde à la recherche de son père — dans le mont de la Sibylle ou de la fée Alcina ²⁾. Cette version de notre légende est la première où le nom de la Sibylle se rattache au mont de la marche d'Ancone; elle nous offre en outre le plus grand intérêt au point de vue des détails, et pour ces raisons elle mérite d'être racontée un peu plus longuement ³⁾.

Après avoir d'abord cherché la Sibylle en Calabre, Guerino s'en va la trouver dans les Apennins, où on lui avait dit qu'elle

Che si guarda la state a muda a muda.
Perchè, quale s'intende in Simon Mago
Per sagrar il suo libro là su monta,
Onde tempesta poi con grande smago,
Secondo che per quei di là si conta.

¹⁾ »El monte di Pilato se dice ch'è supra Norcia, e li è un luogo di diavoli, al qual vanno quei che si vogliono intendere de arte magica». — Voir sur Cappello p. ex. *Zambrini*, *Le opere volgari*, 1878, col. 1030.

²⁾ Voir *Gaspary*, *Geschichte der Italienischen Litteratur*, t. II, p. 265 ss. et les notes bibliographiques correspondantes.

³⁾ Je n'ai eu à ma disposition qu'une édition populaire de Milan (sans date), où pourtant M. Pio Rajna a bien voulu introduire quelques corrections. Je dois en outre à l'obligeance du maître des indications bibliographiques qui m'ont été extrêmement utiles.

séjournait. Arrivé à Norcia, il demande des renseignements à l'aubergiste; celui-ci répond que la Sibylle habite en effet la montagne voisine, mais qu'il ne faudrait pas y aller, car la terre est déserte à six lieues autour de l'entrée du mont; là il y a des ermites dans un ermitage et des oiseaux de proie, et de ceux qui ont essayé d'y pénétrer, il n'en est revenu qu'un sur cent. Cependant Guerino persiste dans son intention; en vain quelques étrangers qu'il trouve sur la place du marché et auxquels il s'adresse pour des informations, lui disent-ils que de trois hommes qui y étaient allés, un y était resté pour toujours et que selon un écrit, un certain messire Lionel de France avait tâché d'y pénétrer, mais avait été forcé de retourner à cause du vent terrible qui en sortait. Le courage de Guerino ne fait cependant qu'augmenter, et finalement l'aubergiste promet de l'accompagner jusqu'à l'ermitage et de garder ses armes et son cheval pendant qu'il serait chez la Sibylle. Le matin ils se mettent en route, et après avoir traversé des lieux sauvages et des forêts sinistres, ils arrivent le soir chez les ermites. Ceux-ci, encore, tâchent d'empêcher Guerino d'aller plus loin, mais il assure que son seul désir est d'apprendre par la Sibylle où il pourrait trouver son père, et alors les ermites lui donnent leur bénédiction, en y ajoutant quelques bons conseils. A travers les horribles montagnes, par dessus des gouffres béants, Guerino poursuit son chemin, s'aidant plus de ses mains que de ses pieds, craignant toujours d'être écrasé par les rochers qui ressemblent à des monstres terribles. Enfin il arrive à une place carrée au bout de laquelle s'élève une montagne plus haute que toutes les autres, et il pénètre dans une caverne dont l'entrée, composée de quatre ouvertures, s'offre à lui.

Une chandelle allumée à la main, il s'y enfonce de plus en plus. Son pied touche un objet qui est sur la route: il

regarde et voit un horrible serpent, qui commence à lui parler et dit qu'il a été condamné à passer sa vie ici sous cette forme, à cause de ses mauvaises actions. Avançant toujours, Guerino arrive devant une porte de métal, où il y a des deux côtés une image d'un démon qui paraît vivant et qui tient dans sa main une table portant cette inscription : qui entre par cette porte et ne revient pas au bout d'un an, mourra seulement au dernier jugement, et alors il sera condamné. Guerino frappe trois fois à la porte, et trois demoiselles lui ouvrent en le saluant et en disant qu'elles ont eu connaissance de son arrivée. Elles sont si belles que langue humaine ne saurait le dire : mais plus belle que toutes est cependant la fée qui vient maintenant au-devant de lui, entourée de cinquante demoiselles : sa gentillesse dépasse toute mesure, elle est de si suave couleur et son corps si bien formé que, s'il ne s'était pas rappelé les conseils des ermites, Guerino aurait été perdu. La fée lui montre une chambre de son palais, pleine de trésors de toutes sortes, elle lui offre à manger et le mène dans un merveilleux jardin, pareil à un paradis, et où il y a tous les fruits qu'une langue humaine peut énumérer ; seulement, il y en a qui ne sont pas de la saison, et c'est par là que Guerino peut voir que tous ces fruits sont faux. — La Sibylle, éprise d'amour, déploie tous ses artifices pour enflammer Guerino, mais il se souvient constamment des ermites et en prononçant le nom du Sauveur échappe heureusement à ses tentations. Survient le samedi, et tous les êtres de la grotte changent d'aspect ; il y a surtout un homme qui devant les yeux de Guerino se transforme en un terrible dragon. La Sibylle explique à Guerino les causes de toutes ces transmutations, en lui faisant de longs discours sur les péchés mortels, sur la nature de l'homme et celle des astres et leur connexion entre elles, mais en vain Guerino tâche de

la contraindre à lui donner quelques informations sur son père. Ainsi se passe toute une année, sans que la Sibylle lui dise autre chose que des moqueries; elle satisferait bien sa curiosité si lui, à son tour, voulait céder à ses désirs, mais il invoque la puissance du ciel pour pouvoir résister, et il le fait avec succès. Quand enfin le jour approche où il doit partir pour ne pas voir à jamais se fermer la porte de la grotte derrière lui, elle lui rend ses effets, son sac de pains et ses chandelles (probablement aussi ses habits, car il a été dit auparavant qu'elle lui avait fait mettre un vêtement superbe), et elle le fait accompagner jusqu'à la porte par une de ses demoiselles. A la sortie il revoit Macco, celui qui était transformé en serpent, et lui parle. Après avoir passé par la sombre caverne, où l'une de ses chandelles s'était éteinte, il arrive enfin à l'ouverture — cette promenade a pris douze heures — d'où il se rend chez les ermites d'abord et à Norcia ensuite. De là, il va à Rome, où le Pape demande des nouvelles de sa visite dans la grotte de la Sibylle et se montre satisfait, dès que Guerino déclare que son intention avait été seulement de faire des investigations concernant son père.

Puisque ce récit est chronologiquement le plus voisin de celui d'Antoine de La Sale, arrêtons-nous un peu à le regarder de près.

D'abord il faut remarquer ceci: le roman de Guerino a transformé la Sibylle en une Vénus, assez vulgaire du reste, tout en lui conservant la faculté de prophétiser et de révéler des choses occultes. Il représente ainsi dans le développement de la légende une étape intermédiaire entre des versions antérieures et le récit d'Antoine, où il n'est plus question d'autre chose que des qualités séductrices de la Sibylle. Il s'agirait seulement de savoir si la version de Guerino doit tous ses

embellissements au romancier où bien si celui-ci s'est inspiré d'une version populaire qui déjà avait fait entrer dans la légende primitive des éléments erotico-romantiques. Faute de preuves et ne connaissant pas la manière de procéder d'Andrea, je n'ose qu'émettre une supposition: c'est bien de lui que dérivent toutes ces additions fantastiques, mais il se peut que lui déjà ait été influencé en quelque mesure par la tradition qui s'était formée au moyen-âge autour de la déesse d'Amour et qui, quoique surtout répandue en Allemagne, n'était certainement pas inconnue en Italie, comme nous le verrons tout à l'heure ¹⁾. L'extrême popularité du roman d'Andrea dei Magnabotti a contribué ensuite à propager cette tradition et à l'appliquer aussi au mont près de Norcia. Il est même très possible qu'Antoine de La Sale ait eu connaissance, directement ou indirectement, du Guerino. C'est au moins le moyen le plus simple d'expliquer la grande ressemblance de détails qu'il y a entre sa version et celle d'Andrea; s'il n'était pas permis d'y

¹⁾ Il ne me semble pas du tout impossible qu'Andrea, qui très-probablement a connu la littérature française du moyen-âge, (v. *Gaspary*, l. c. p. 264), ait pu s'inspirer aussi de poèmes français qui traitaient du dieu ou de la déesse d'Amour et où il y avait une description de leurs domiciles. Dans le Fableau du Dieu d'Amours p. ex. (p. p. *Jubinal*, Paris 1834), le jardin qu'il habite est décrit d'une manière qui en quelques détails rappelle la description de Guerino. Il y a là une grande réunion de jolies filles qui viennent saluer le visiteur; une jeune fille le prend par la main et lui fait voir les appartements; un sphinx garde l'entrée; un dragon joue un rôle dans la récit. Des descriptions analogues se trouvent dans le poème De Venus la déesse d'Amour (p. p. *Förster*, Bonn 1880, cmp. surtout str. 221—231 et 120—122).

Remarquez aussi qu'Andrea parle d'un livre traitant d'un certain Lionel de France, et qu'à deux endroits Antoine dit avoir entenduparler du mont de la Sibylle autre part qu'en Italie. Ceci prouve peut-être que la légende n'était pas inconnue en France.

recourir, il faudrait supposer que tous les deux se fussent servis d'une même version orale comme source. — Parmi les passages où le récit du conteur français se rencontre avec celui du romancier italien, je cite les suivants. Chez l'un et l'autre le voyageur entend parler d'abord des étrangers qui avaient pénétré dans la grotte et dont une partie y étaient restés pour toujours; on se munit de chandelles et de vivres pour quelques jours; dans la grotte il y a une grande rivière; à l'entrée on rencontre deux dragons, placés des deux côtés de la porte et faits artificiellement, mais si bien qu'ils semblent vivants; la porte est de métal, et en entrant, le voyageur reçoit la bienvenue des habitants de la grotte, qui le dépouillent des choses qu'il porte sur lui et le font passer par une seconde porte; dans la nuit du samedi tous se changent en serpents et autres vilains animaux et restent dans cet état jusqu'à la minuit suivante; le voyageur est exposé aux tentations de belles femmes; il cherche à fuir toutes les délices en se rappelant qu'elles sont peu conformes à la loi de Jésus-Christ, et il se sauve juste à temps pour ne pas être condamné à passer toute sa vie dans la grotte; à la sortie sa bougie s'éteint; il se rend à Rome, où il voit le pape.

Dans aucun de ces récits, le nom de Vénus n'est expressément prononcée. Cependant, la tradition ne tarda pas à l'appliquer à notre mont. Peu de temps après le séjour d'Antoine de La Sale en Italie, le savant Aeneas Sylvius, le futur pape Pie II, écrivit à son frère une lettre où il nomme les montagnes en Italie vouées au culte de la déesse d'amour. On lui avait demandé des renseignements sur la chose pour un grand seigneur astrologue qui s'intéressait à la magie; il se rappelle d'abord seulement qu'il y a un Port de Vénus sur la côte ligurienne, non loin de Carrara, et le mont Eryx en Sicile,

connu depuis les temps anciens), où cependant l'on n'apprend pas la magie. Ensuite il se souvient pourtant » que dans l'Ombrie, dans le vieux duché de Spoleto, près de la ville de Norcia, il y a une contrée où sous des rochers énormes se trouve une caverne, à travers laquelle coule une rivière. A ce qu'on m'a raconté, cet endroit est fréquenté par des sorcières, des démons et des apparitions nocturnes; et celui qui a le courage, peut y voir des esprits, leur parler et apprendre les arts magiques. Je ne l'ai pas vu», ajoute le saint homme, »ni ne me soucie de le voir, car il vaut mieux ne pas apprendre ce qui ne s'apprend que par péché» ¹⁾).

Nous voyons que Vénus n'est ici qu'un nom; il s'agit toujours seulement de la prophétesse. Mais l'attribution de ce nom à elle prouve en tout cas que les deux légendes s'étaient confondues. Dans la plupart des récits postérieurs il n'est pas non plus question des qualités séductrices de la maîtresse du mont: sa plus grande réputation semble avoir été toujours celle de l'art magique. Cependant il y a au moins une version qui nous montre la montagne de Norcia comme un endroit où le culte de la déesse d'amour fleurissait à peu près avec la même intensité que dans le mont d'Eryx et autre part aux temps païens. Mais passons en revue tous ces récits dans l'ordre chronologique.

Luigi Pulci, grand amateur des arts magiques, était allé visiter la grotte de la Sibylle de Norcia, et il y a tout lieu de

¹⁾ Livre I ep. 46 des lettres d'Aeneas Sylvius. N'ayant pas recours à l'original, je cite d'après *Burckhardt*, *Die Cultur der Renaissance in Italien* 1885, II, p. 276. — *Reumont*, l. c. 385, semble entrevoir dans le récit d'Aeneas quelque influence des légendes allemandes; mais je ne crois certainement pas qu'on ait besoin de chercher à l'étranger les sources d'une croyance populaire qui tout aussi bien avait pu naître en Italie.

croire qu'il ne le fit pas par simple curiosité ¹⁾. Dans son grand poème épique il parle de sa visite comme ayant laissé des traces ineffaçables dans sa mémoire ²⁾. — Mais dans une de ses lettres, au contraire, il traite le souvenir de la Sibylle d'un ton moqueur et même grossier ³⁾.

Un prédicateur du XV^e siècle, le frère Bernardino Bonaviglia à Foligno, semble avoir récité notre légende du haut de la chaire, car elle se trouve dans un de ses sermons, conservés dans un manuscrit de la bibliothèque communale de cette ville; elle a été publiée pour la première fois par M. Graf ⁴⁾.

¹⁾ Voir, pour le voyage de Pulci, le «Studio biografico» de G. Volpi dans le *Giornale Storico della Letteratura Italiana*, t. XXII, p. 14 et 31.

²⁾ Il Morgante maggiore. XXIV, 112 et 113:

» . . . io sono stato al monte di Sibilla
 Che mi pareva alcun tempo un bel gioco
 Ancor resta nel cuor qualche scintilla
 Di riveder le tanto incantate acque,
 Dove già l'Ascolan Cecco mi piacque,
 E Moco e Scarbo e Marmores allora
 E l'osso biforcuto che si chiuse
 Cercavo come fa chi s'innamora:
 Quest'era il mio Parnaso e le mie Muse».

³⁾ V. *Burckhardt*, l. c., II, p. 277.

⁴⁾ l. c. p. 163. Je le reproduis ici: »Dicitur autem quod iuxta Nursiam est quidam mons in quo est lacus qui dicitur Pilati, quia opinio est quasi multorum, illuc corpus eius fuisse a dyabolis per tauros in vehiculo deportatum. Ad hunc locum veniunt homines diabolici de propinquis et remotis partibus, et faciunt ibi aras cum tribus circulis, et ponentes se cum oblatione in tertio circulo, vocant demonem nomine quem volunt, legendo librum consecrandum a dyabulo. Qui veniens cum magno strepitu et clamore dicit: Cur me queris? Respondet: Volo hunc librum consecrare, idest volo ut tenearis facere omnia que in ipso scripta sunt quoties te invocavero, et pro labore tuo dabo animam meam. Et sic firmato pacto accipit librum dyabolus, et designat in eo quosdam characteres, et deinceps legendo librum

Ce qui nous intéresse dans la version de Bernardin, — qui ne parle que des nécromanciens et de leurs visites chez les diables, et ne nomme ni la Sibylle ni Vénus — c'est que chez lui, comme chez Antoine, le lac porte le nom de Pilate et qu'il reproduit sur la manière dont fut transporté le corps de Pilate auprès du lac, le même détail que le conteur français: comme lui, il l'y fait traîner par des bœufs. Et il faut encore noter que Bernardin, comme Antoine et l'auteur de *Guerino*, parle des étrangers venus de pays lointains pour visiter la grotte.

Un parallèle, encore plus curieux, avec le récit d'Antoine de La Sale nous est offert par la description d'un autre voyageur étranger. En 1497, Arnold de Harff, patricien de Cologne, en route de Rome à Venise, fit, comme Antoine, une visite à Norcia pour voir la célèbre grotte de la Sibylle ¹⁾. Dans le récit qu'il a écrit de son voyage et qui n'a été publié que trois siècles et demi après sa mort, il parle de cette visite;

dyabolus promptus est ad omnia mala faciendum. Ecce qualiter captivantur illi miseri et dampnati homines. Semel accidit quod quidam, dum vellet modo predicto consecrare librum, stans in circulo ibi ordinato, vocavit quendam demonem, cui datum responsum ibi non adesse, sed ivisse ad civitatem Asculi, ut multos perire faciat gladio de exilibus simul et civibus qui tenent statum, hoc peracto revertitur statim et faciet quod postulas. Admiratus ille de tali responso, accepit iter versus Asculum, ut cognoscat tante rei veritatem, et pervenit ad locum fratrum minorum, ubi tunc manebat sanctissimus frater Savinus de Campello, quo cum pervenisset, exposuit per ordinem omnia gesta, et invenit quod nocte precedenti de exilibus XXX fuerunt suspensi in platea, et de interfectis gladio ex utraque parte strages magna fuit in civitate. Hoc quidem comperto, statuit firmiter superdictus vir . . . dimittere artem magicam et incantationum, considerans magnam esse artem in dyabulo ad animas capiendas atque perdendas. Hoc retulit supradictus sanctus vir frater Savinus cuidam fratri nostro officio predicatori».

¹⁾ Die Pilgerfahrt des Ritters *Arnold von Harff*, hg. v. Dr. *E. von Groot*, Köln, 1860 p. 37 s.; cf. *Reumont*, l. c., p. 390 suiv.

malheureusement il n'avait rien vu dans la grotte, sauf des rochers et l'ouverture de quelques cavernes dans lesquelles il ne pénétra cependant pas. Les racontars du peuple, qui lui furent répétés, prétendent, dit-il, que l'eau du lac qui se trouve sur la cime de la montagne s'élevait en forme de nuage chaque fois que les nécromanciens faisaient leurs tours dans la petite chapelle au bord du lac, et, se transformant en un terrible orage, ravageait toute la contrée. Finalement, les habitants du pays portèrent plainte, la chapelle fut placée plus haut et quiconque s'occuperait de sorcellerie fut menacé du gibet. Voilà tout ce que le bon Colonais sait nous raconter. Mais il est au moins véridique, et si son imagination ne lui a fait voir que des choses naturelles et prosaïques, il est le premier à l'avouer tout franchement. Il faut regretter seulement qu'il n'ait pas reproduit plus au long la légende qui l'avait décidé à aller visiter la grotte.

Dans les grands poèmes romantiques du seizième siècle, la grotte de la Sibylle nous revient sous les yeux. Elle est mentionnée dans l'*Arioste* ¹⁾ et l'*Arétin* ²⁾, toujours à cause de sa réputation de magie. Et Trissino, dans son épopée *L'Italia liberata da' Goti* lui consacre tout un livre, le vingt-quatrième. Malgré toutes les déviations de la légende, le poème de Trissino en donne pourtant une version qu'il faut noter, au moins en partie.

¹⁾ Canto XXXIII, 4 :

La sala ch'io dicea nell'altro canto,
Merlin col libro, o fosse al lago Averno,
O fosse sacro alle Nursine grotte,
Fece far dai demoni in una notte.

²⁾ Dans l'*Arétin*, la Sibylle est confondue avec la fée Morgane. *Reumont*, l. c., p. 385.

»Il callido Norsete» a mis fin aux querelles qui divisèrent Norcia en deux partis politiques. Il se propose de visiter »vostra alma Sibilla», laquelle fait savoir toutes les choses humaines, et demande des renseignements sur elle. Par un homme qui a été dans la grotte il apprend — quoique pas directement — les choses suivantes: au pied d'un mont que l'on appelle le Vainqueur, parce qu'il est plus haut que tous les autres, et sur laquelle il y a un lac plein de démons, se trouve la haute et profonde caverne de la très vieille Sibylle; plusieurs y sont entrés, mais personne n'en est sorti, sauf un seul homme, et c'est par lui qu'on a pu savoir ce qu'il y a dans la grotte; d'abord, sur la rive du lac, deux nymphes sorcières habitent des maisons magnifiques dans des jardins délicieux et pleins de douces fontaines; l'une d'elles vous invitera dans sa chambre et vous offrira des mets savoureux; ensuite vous trouverez d'autres nymphes encore, qui vous festoieront avant de vous conduire à la Sibylle. Le chevalier descend dans la grotte et tout ce qu'on lui a dit se réalise: il voit les différentes nymphes, il est exposé à leurs séductions, elles se changent en démons et en anguilles, et enfin il arrive, après avoir passé par un pré où coule une rivière d'eau douce, auprès de la Sibylle, qui est plus belle et plus majestueuse que ne peut être chose du monde. Ici s'arrête toute correspondance avec la légende, car la Sibylle commence à révéler au chevalier l'histoire future de l'Italie, et l'auteur se perd en descriptions d'une longueur et d'une sécheresse qui surpassent presque tout ce qu'il commet en général à cet égard ¹⁾.

¹⁾ Je crois utile de faire accompagner l'analyse succincte qui a pu trouver place dans le texte, des extraits suivants. La seule édition qui mait été accessible, date de 1729 (Paris, Knapen, texte revu par *Antonini*).

»In questo nostro frigido paese
Si traova un monte, c'hà nome Vittore,

Passant à la littérature en prose de ce siècle, nous trouvons d'abord la grotte de la Sibylle mentionnée dans la *Vita*

Perchè vince d'altezza ogni altro monte;
 Ne la cui sponda, ch'è verso levante,
 Si truova un lago, le cui livide acque
 Son piene di demoni, e paion pesci,
 Che van guizzando ogn'or tra quelle rive; — — —
 Or sotto questo lago de i demoni,
 Appresso a un luoco, che si chiama Gallo,
 Si truova la spelunca alta, e profonda,
 De la nostra antichissima Sibilla;
 A cui sogliono andar diverse genti;
 Ma non hò visto ritornarne alcuno,
 Se non un nostro cittadin divoto
 Nomato Benedetto, uom d'alto ingegno, — — —
 Su'l lago de i demon, ch'io v'hò narrato,
 Stanno due Ninfe incantatrici, c'hanno
 Sù quelle ripe delicati alberghi,
 Con bei giardini, e limpide fontane;
 La prima è d'anni giovane, e di faccia
 Molto lasciva, & hà nome Margena;
 Questa con sguardi allegri, e con accorte
 Maniere, e con dolcissime parole,
 V'inviterà d'entrar ne le sue stanze;
 Ma se voi v'entrete, al primo tratto
 Farà sedervi, e poneravvi a mensa,
 Sopra una tavoletta di cipresso,
 Polita, e vaga, e dentro a un piatto d'oro
 Vi farà manducare una salata
 Di tenere erbe, e di radici dolci;
 Ma ne la fine poi daravvi frutti
 In un piatto de terra, tant'amari,
 Che vi farà parer quegli altri cibi
 Da voi gustati, esser veleno acerbo;
 E se vorrete andar con la sua scorta,
 C'hà nome Estesia, a la Sibilla antica,
 Harete gran fatica a ritrovarla;
 E se la troverete, non sperate
 Più di tornare a riveder la luce,
 Ma resterete in quelle ampie caverne
 Sepolto vivo, e senza gloria alcuna.

de Benvenuto Cellini: il a eu l'intention de la visiter en compagnie d'un nécromancien qui la connaissait ¹⁾. Ensuite il

Ben vi consiglio come voi giungete
 Dov'è quella Margena, di offerirle
 Un pane, e un gotto d'acqua, e trè castagne,
 Ch'io vi preparerò da portar vosco:
 Ne la guardate in viso quando fate
 A lei si fatta offerta, ma tenete
 Le luci vostre volte verso il cielo,
 E partitevi poi senz' altro dirle;
 Et andate a man destra per la riva
 Di quel profonda, e paventoso lago,
 Non rivolgendo in dietro mai la vista,
 Per cosa, che v'appaja in quel viaggio;
 Che non potreste più passare avanti.
 Ma quando voi sarete a l'altro capo,
 Opposto al bell' albergo di Margena,
 Quivi ritroverete una donzella
 Nominata Pedia, di gran bellezza
 Senza lascivia alcuna; e senza liscio,
 Ma veneranda, e di ottimi costumi; — — —
 Quando la bella donna (la Sibilla) gli occhi volse,
 E vide, ch'i era giunto avanti lei,
 Mi risguardò con sì benigno aspetto,
 E pien di maestà tanta miranda,
 Ch'io me le ingenocchiai davanti i piedi,
 E dissi a lei con tremebonda voce.
 Donna, se siete Donna, ch'io non credo,
 Che questa forma sia cosa mortale,
 Anzi la stimo angelica, e divina,
 Non vi sia grave di piegar le orrechie
 Purgate, e dotte a questi nostri prieghi. — — —

¹⁾ Livre I, chap. LXV. La montagne de Norcia y est mentionnée comme la plus propice pour la nécromancie. — *Goethe*, dans les notes qui accompagnent sa traduction de la vie de Cellini, parle des monts sibyllins et de leur ancienne réputation, et il ajoute: »Un roman italien et un ancien ouvrage français racontent les merveilleuses aventures auxquelles ont été exposés dans ces contrées des voyageurs curieux». Ainsi, il semble avoir eu connaissance, ou du moins avoir entendu parler, du livre d'Antoine de La

en est parlé plus longuement dans un ouvrage moins connu, mais cependant d'un grand intérêt, au moins pour nous; je veux dire le livre du Frère Leandro Alberti, intitulé *Descrittione di tutta l'Italia* et paru en 1550. Après avoir d'abord mentionné la grotte, il dit du lac à peu près la même chose que les autres: ses eaux montent de temps en temps d'une manière miraculeuse, et le bruit court parmi le peuple que là, aussi bien que dans la grotte, demeurent des diables qui donnent réponse à celui qui les interroge. L'évêque Razzano raconte dans un de ses écrits, dit-il, que des hommes sont venus des pays lointains pour consacrer au diable leurs livres scélérats et mauvais et pour pouvoir réaliser ainsi quelques-uns de leurs criminels désirs, ceux de richesse, d'honneurs ou d'amoureux plaisirs. Entre autres, »quelques doctes et expérimentés Allemands y étaient arrivés, mais n'avaient rien vu ni entendu

Sale. — En tout cas, la tradition sur le mont de la Sibylle lui est connue dans le second Faust, acte IV, il fait dire à Faust:

Der Nekromant von Norcia, der Sabiner,
Ist dein getreuer, ehrenhafter Diener.
Welch greulich Schicksal droht' ihm ungeheuer!
Das Reisig prasselte, schon züngelte das Feuer;
Die trocknen Scheite, rings umher verschränkt,
Mit Pech und Schwefelruten untermengt;
Nicht Mensch, noch Gott, noch Teufel konnte retten,
Die Majestät zersprengte glühende Ketten.
Dort war's in Rom. Er bleibt dir hoch verpflichtet,
Auf deinen Gang in Sorge stets gerichtet.
Von jener Stund' an ganz vergass er sich,
Er fragt den Stern, die Tiefe nur für dich.
Er trug uns auf als eiligstes Geschäfte,
Bei dir zu stehn. Gross sind des Berges Kräfte
Da wirkt Natur so übermächtig frei,
Der Pfaffen Stumpsinn schilt es Zauberei.

pendant les trois jours qu'ils y passèrent, et s'en étaient allés fâchés et maudissant eux-mêmes et les autres, ceux-ci pour avoir divulgué toutes ces légendes, et eux-mêmes pour y avoir ajouté foi¹⁾.

Nous voyons que dans ce récit, aussi bien que dans le poème de Trissino, il est question des plaisirs amoureux, et qu'ainsi la tradition du mont de Vénus est toujours en vigueur. Cela apparaît encore plus clairement dans une description du mont de la Sibylle qui est du siècle suivant. L'érudit hollandais Paul Merula ou Van Merle, qui pendant neuf ans avait voyagé en France, en Italie, en Allemagne et en Angleterre, publia en 1605²⁾ un ouvrage intitulé *Cosmographia generalis*, et dans cet ouvrage il a consacré un passage assez long au lac et au mont de la Sibylle. Il dit que selon la tradition cette Sibylle règne sur un domaine splendide et vaste, plein de salles et d'édifices magnifiques, où séjournent des gens sans nombre, s'adonnant à des plaisirs d'amour aux sons d'un chœur de filles légères, dans des jardins délicieux³⁾.

¹⁾ Ce que dit Fra Leandro sur la caverne se trouve fo 248^b et fo 249^a dans l'édition originale de 1550: »Soggionge il Razzano qualmente intese da alcuni Thedeschi huomini dotti e pratici, che vi erano andati, con gran spesa (solamente tirati della volgar fama, per consegnare alcuni libri al Diavolo, per conseguire suoi pensieri) come entrati in questi luoghi, e havendo dessignato il circolo e fatti i debiti caratteri colle escomunicate ceremonie» -- ils s'en vont »maledicendo se e gli altri, questi per aver divulgato, se per aver creduto le favole che si narrano». Sur Razzano, v. *Graf*, l. c., p. 154 et la note correspondante.

²⁾ *Graf*, l. c., p. 154, dit 1621, mais cela doit être une erreur; Merula mourut en 1607.

³⁾ »In Piceno ad latus Montis Victoris, quo in Orientem spectat, lacus invenitur fama nobilitatus; Nursinum dicunt. In eo cacodæmones innatare vulgus imperitum dicitat: quoniam aque perpetuis motibus salire, et vicissim subsidere cernuntur, equidem non sine ingenti illorum admiratione qui caus-

« Avec Merula, le mont de la Sibylle et ses légendes disparaissent de la littérature. On a prétendu que la tradition même se serait effacée peu à peu chez le peuple, et l'on a cité une autre tradition qui, comme il arrive si souvent en pareil cas, s'est formée plus tard autour du nom du mont de Pilate ¹⁾. Cependant, il ne manque pas d'indices qui prouvent qu'au moins la version rapportée par le roman de Guerinio est encore vivante et qui, par conséquent, ne sont pas sans corroborer l'opinion que j'ai émise ci-dessus sur le grand rôle de ce roman dans l'histoire de notre légende. J'en citerai un des plus récents.

Dans la revue mensuelle du club alpin d'Italie de 1895 il y a un petit article sur les monts de la Sibylle. Le nôtre y est décrit de la manière suivante: »A 20 mètres du sommet, dans la partie orientale, se trouve la grotte de la Sibylle. On n'y entre qu'avec beaucoup de peine, car l'entrée est encombrée de grandes pierres que l'on dit avoir été portées là par les habitants pour empêcher les mages d'en sortir. Des vers sibyllins indéchiffrables sont inscrits sur le fronton de la grotte. Les

sam ignorant». Et à un autre endroit: »Est et alius Sibyllæ specus in Piceno, haud procul Castello D. Mariæ Gallicanæ, in Apennino, immanis sane et horribilis. De eo vulgi sermo est aut verius insulsa et putida fabula: hac ad Sibyllan patere aditum; quæ regnum intus luculentum atque spaciosum possideat, magnificis ædibus et basilicis plenum, in quibus innumeræ gentes versentur, oblectationibus veneriis inter choros puellarum lascivientium, et per ea iucundissima tecta et amœnissimos hortos diffuentes; id vero interdium tantum accidere, noctu enim viros mulieresque pariter atque una Sibyllam ipsam in terribiles mutari dracones, simulque cum teterrimis illis belluis primum opere venerio congregari iis necesse esse, qui intra admitti cupiunt; nec ante annum exactum quemquam contra voluntatem retineri, nisi quod unum omnino quotannis, ex numero, qui tunc recepti fuerunt, manere oporteat. Ad hanc porro auram inde reversis tantas Sibyllam prærogativas elargiri, ut felicissimo deinceps toto vitæ cursu utantur».

¹⁾ Graf, l. c., p. 165, n. 32.

habitants racontent aux voyageurs les diverses légendes qui ont pour sujet la grotte. Il y en a une qui dit que Guerino il Meschino » Ici l'auteur cite le roman, et ensuite il continue en racontant comment lui et sa compagnie sortirent de la grotte et passèrent par l'ermitage où Meschino, en route pour la caverne, fut enseigné par les trois ermites ¹⁾.

On voit avec quelle persévérance s'est maintenue dans l'imagination du peuple italien la légende du mont et de la grotte de la Sibylle ou de Pilate. Et l'on a vu aussi, je l'espère, que parmi tous les écrivains qui ont traité ce sujet, c'est notre conteur français du XV^e siècle qui, tout en reproduisant la légende d'une façon complète et fidèle à la tradition populaire, a su lui donner le plus d'agrément sans la surcharger.

Mais alors, se demande-t-on, qu'est-ce qu'il reste des rapports entre Antoine de La Sale et la légende allemande qui porte le nom de Tannhäuser?

Passons à l'examen de cette question.

¹⁾ *D. Scacchi*, I monti Sibillini, dans la Rivista mensile del Club Alpino Italiano, XIV, p. 379 s.

IV.

Il est bien regrettable que les premières versions de la légende de Tannhäuser qui nous sont parvenues, ne datent que d'une époque sensiblement postérieure à celle qui l'a vue naître. Le poète allemand dont elle porte le nom — car il paraît hors de doute que c'est de lui qu'elle tient ce nom — vivait au treizième siècle (1205—1270), et nous n'en possédons que des versions du quinzième ¹).

Selon toute apparence, la version qui s'approche le plus de la conception primitive de la légende, est contenue dans un poème publié par Goëdeke en 1883 d'après un manuscrit de »Meistersinger», conservé à la bibliothèque de Weimar. Avant de rendre compte de ce poème, il faut pourtant mentionner qu'à la même époque que lui, ou peut-être plus tôt déjà, en 1453, a été composé un assez long poème épique, appelé *Die Mörin* et ayant pour auteur un certain chevalier Hermann de Sachsenheim ²), où l'on trouve les indications suivantes sur le mont de Vénus, qui semblent représenter le noyau de la

¹) Sur le développement de la légende de Tannhäuser en Allemagne voir, parmi les travaux les plus récents, *W. Golther*, Geschichte der Tannhäusersage und Dichtung, dans Bayreuther Taschenkalender 1891, p. 829; *Alexandra von Schleinitz*, Wagners Tannhäuser und Sängerkrieg auf der Wartburg, Meran 1891, p. 127—178; *Erich Schmidt*, Tannhäuser in Sage und Dichtung, dans Nord und Süd, Novembre 1892; *Brissaud*, La légende de Tannhäuser, dans les Mémoires de l'Académie des sc., inscr. et belles lettres de Toulouse, 1893. — Ces travaux, surtout celui de Schmidt, contiennent nombre d'indications bibliographiques, où on peut voir la littérature antérieure. Aucun d'eux cependant n'est — et ne veut être — une étude approfondie et méthodique du sujet.

²) Ce poème a été publié par *Martin*, Strasbourg 1878.

légende, ici comme ailleurs ¹⁾): dans le mont de Vénus on rencontre grandes merveilles de dames, de chevaliers, de nains et de toutes sortes de plaisirs qu'on y a en chantant, en parlant et en entendant le jeu des harpes, des posannes et des flûtes. Dans le mont, mai règne toujours, et il y a maint ornement d'or, de bijoux et de perles multiples». Le reste de ce poème, ou à peu près, est de pure imagination — Tannhäuser est représenté comme l'époux de Vénus, celle-ci, avec toute sa cour, est mahométane etc. Cependant il faut noter qu'ici, comme dans tant d'autres versions de la légende du »Venusberg» en Allemagne, nous trouvons le fidèle vieux Eckart, qui monte la garde auprès du mont et qui est toujours le protecteur et l'ami de celui qui y pénètre. Ce personnage n'est pas un nouveau venu dans la littérature, car nous le rencontrons déjà dans la légende des Niebelungen.

Revenons au »Meisterlied» de Weimar. Voici ce qu'il contient.

Dame Vénus, s'écrie le poète ²⁾, combien vous m'avez captivé par votre doux amour! Avec quelle constance je vous ai servie dans ma jeunesse — je le regrette maintenant de tout

¹⁾ *Golther*, l. c., p. 14, 19, prétend que le nom de Vénus est probablement une addition et n'appartient pas à la légende dès le premier commencement, puisque ce n'est qu'au quatorzième siècle que ce nom a été appliqué à la fée habitant une montagne enchantée (elle se nommait chez les anciens Allemands Holda ou Bertha); cependant, comme la Vénus de l'antiquité est restée vivante dans l'imagination populaire du moyen-âge, je ne vois pas bien pourquoi elle n'aurait pu figurer tout de suite dans la légende de Tannhäuser. S'il est vrai que le nom de »Venusberg» ne se trouve qu'à partir du XIV^e siècle (*Grimm*, Wb), il faut aussi se rappeler que toute trace littéraire de la légende est effacée avant le XV^e.

²⁾ Lui, comme d'autres poètes qui ont chanté les aventures de Tannhäuser, se met à sa place. Le poème porte aussi l'indication usitée: »Im langen Ton Danheusers».

mon cœur. On m'avait dit qu'il y aurait tant de merveilles dans le mont de Vénus, et mon sang effréné me força d'y aller pour les voir. Dame Vénus me reçut si bien, et toutes ses compagnes, qui sont belles et de nobles manières et joliment parées. Et si l'on le veut, on peut plaisanter gaiement avec elles, et l'on y trouve tous les plaisirs que cœur d'homme puisse jamais désirer. Moi, Danheuser, j'y ai passé un an et demi et quelques jours de plus, je me suis adonné aux plaisirs d'amour avec dame Vénus, qui portait sur sa tête une couronne de roses, qui plaisantait gentiment avec moi, et, me gardant chez elle jusqu'au clair matin, voulait que je restasse auprès d'elle pour toujours. Mais je pensais que cela me coûterait cher au jour du dernier jugement, et je lui demandai congé. Elle me l'accorda enfin, et quand je sortis du mont, je me repentis si fort de mon péché, que je me rendis à Rome et, tombant aux genoux du pape, lui confessai mon crime. Mais il ne put me pardonner, le pape Urbain IV, et je partis de Rome en grande angoisse de cœur. Pourtant je veux ici invoquer la grâce de Dieu, car il est plein de miséricorde, et il ne la refuse à aucun pécheur ¹⁾.

¹⁾ Voici la dernière partie de cette version :

Da ich nun aus dem berge kam
da reuet mich mein sünd die wolt ich büssen
da zog ich dorten hin gen Rom
wol zu dem babst und fiele im zu füssen
klagt im die sünd do tet er mich verweise
Er sprach dein sünd kann ich dir nicht vergeben
gottes genad sei dir versagt merk eben
das tet der vierte babst Urban
ich schied von Rom in grossem herzen leide
doch wil ich got hie rufen an
das er mich nicht von seiner gnade scheid
got keinem sündner nie verseit

Dans toute une série de poèmes, dont les plus anciens, du XV^e siècle, se trouvent dans des manuscrits de Karlsruhe, le sujet de la légende a donné lieu à des épanchements lyriques d'un caractère religieux: dans ces poèmes, comme dans celui de Sachsenheim, la légende n'est indiquée que dans ses grands traits généraux, mais ils n'en représentent pas moins un développement postérieur du sujet en question et une transplantation en un autre domaine ¹⁾. Plus tard, l'élément épique reprend le dessus. Dans des chansons populaires du XVI^e et du XVII^e siècles (la plus ancienne que nous possédions date de 1515), l'histoire de Tannhäuser est racontée d'une manière vive et attrayante, souvent sous forme de dialogue et toujours avec une addition qui provient d'une autre légende et qui évidemment a été ajoutée assez tard à celle de Tannhäuser: le pape, aux genoux duquel le chevalier implore le pardon de son péché, lui dit qu'aussi peu que le bâton sec qu'il tient dans sa main ne verdoiera jamais, aussi peu la grâce de Dieu lui sera-t-elle accordée; sur ce, Tannhäuser retourne au mont de Vénus, où il est chaleureusement salué par la déesse: mais au troisième jour après son départ, le bâton sec du pape commence à verdoyer; celui-ci envoie chercher Tannhäuser dans tous les pays, mais il est déjà dans la montagne chez la bien-aimée qu'il a choisie,

gert er genad sie wirt im do zu teile
er ist voller barmherzigkeit
des wil ich trauen got an alles meile
auf got bau ich die weil ich hab das leben.

¹⁾ Témoins les poèmes publiés par *Zingerle* dans la *Germania* V, p. 361 suivv. d'après un manuscrit de Colmar. Ils n'ont presque aucune valeur du reste. Un peu meilleur est un des poèmes du ms. de Karlsruhe publiés par *Mohne*, *Anzeiger für Kunde des deutschen Mittelalters* 1836 p. 167 suivv.

et le pape Urbain sera perdu, lui aussi, pour toujours ¹⁾. Voilà la forme sous laquelle presque toutes les provinces d'Alle-

¹⁾ Les trois versions les plus pures, pour ainsi dire, de cette forme de la légende ont été rééditées par *Uhland* dans sa collection *Alte hoch- und niederdeutsche Volkslieder in fünf Büchern*, 1845, II, 761 suivv. et ensuite elles ont été imprimées et analysées souvent. Je fais suivre ici la fin, selon la première variante d'Uhland :

Do schied er widrumb auss dem berg
in jamer und in rewen:
»ich will gen Rom wol in die statt
auf aines bapstes trewen.

Nun far ich frölich auf die ban,
gott well mein immer walten!
zu ainem bapst der haist Urban
ob er mich möcht behalten. —

Ach bapst, lieber herre mein!
ich klag euch hie mein sünde
die ich mein tag begangen hab
als ich euch will verkünden.

Ich bin gewesen auch ain jar
bei Venus ainer frawen,
nun wolt ich beicht und buoss empfahn
ob ich möcht gott anschawen.»

Der bapst het ain steblyn in seiner hand
und das was also durre:
»als wenig das steblyn gronen mag
kumstu zu gottes hulde.»

»Und sölt ich leben nun ain jar,
ain jar auf diser erden,
so wölt ich beicht und buoss empfahn
und gottes trost erwerben!«

magne connaissent la légende de Tannhäuser, et non seulement elles, mais aussi d'autres pays germaniques, comme la Hollande et le Danemark; on en trouve des traces même dans la population suédoise de la Finlande.

Il serait inutile d'énumérer les petites différences qui existent entre les versions, car elles n'ont aucun intérêt pour l'étude comparative qui nous occupe. Un ou deux détails seulement méritent d'être mentionnés. Dans une chanson suisse de St. Galle, il est parlé de »Danuser, un garçon téméraire, qui se rendit au mont de Vénus chez les trois belles dames; pendant toute la semaine elles ont un extérieur brillant, mais chaque

Do zoch er widrumb auss der statt
in jamer und in laide:

»Maria muoter, raine maid!
ich muoss mich von dir schaiden.»

Er zoch nun widrumb in den berg
und ewiklich on ende:

»ich will zu meiner frawen zart,
wa mich gott will hin senden.»

»Seind gottwillkomen, Danhauser!
ich hab eur lang emboren;
seind willkom, mein lieber herr,
zu ainem buolen ausserkoren.»

Es stond biss an den dritten tag,
der stab fieng an zu gronen,
de bapst schickt auss in alle land:
wa Danhauser hin wär komen?

Do was er widrumb in den berg
und het sein lieb erkoren,
des muoss der vierde bapst Urban
auch ewig sein verloren.

samedi elles se changent en vipères et en couleuvres»¹⁾. Nous nous rappelons que cet épisode se retrouve dans quelques légendes italiennes citées plus haut. Dans une autre chanson suisse il est dit que dans la montagne de Vénus un an n'était qu'une heure, et il est raconté que Tannhäuser se rendit à l'église à Rome pour prier; dame Vénus — ou »frau Frene«, comme elle est appelée ici — a un figuier sous lequel Tannhäuser se couche et a un songe²⁾. Comparez, pour ces détails,

¹⁾ »Am suntig sinds otre und schlange«. Sur cette chanson et sur quelques autres, où la légende a été sensiblement altérée, v. *Erich Schmidt* l. c., p. 185. Malheureusement, je n'ai pas à ma disposition l'*Anzeiger der Zeitschrift für deutsches Altertum*, où *Reinhold Köhler* a parlé de ces métamorphoses dans la poésie populaire.

²⁾ Wan er in grünen wald usse käm
zu dene schönen jungfrauen
sie fiengen an ein längen tanz,
ein jar war inen ein stundi. — — —

Frau Frene hat ein feigenbaum,
er leit sich drunter zu schiafen,
es kam im für in seinem traum:
von sünden sol er lassen. — — —

Er kneuet für das kreuzaltar
mit aussgespanten armen:
'ich bittes dich, her Jesus Christ,
du wellist meiner erbarmen!«

Danhuser gieng zur kirchen uss
mit seim verzagten härzen:
'gott ist mir allezeit gnädig gsi,
iez muoss ich vonem lassen'.

J'ai parlé plus haut déjà des poèmes français qui pourraient en quelque manière être rangés dans le même groupe que les légendes qui nous intéressent ici. L'épisode du songe est encore un trait que ces poèmes ont de commun avec quelques versions de nos légendes: le songe formait en

le récit d'Antoine de La Sale et quelques-unes des versions italiennes.

* *
*

Ce court résumé des traits principaux de la légende de Tannhäuser, telle qu'elle s'est développée en Allemagne, montre combien elle est apparentée à la légende du mont de la Sibylle en Italie. Il n'entre pas dans le cadre de cette étude de rechercher quelles sont les sources de l'une et l'autre, dans l'antiquité et dans le haut moyen-âge — les indications données plus haut doivent suffire ¹⁾. Mais ce qui nous reste à faire encore, c'est de constater quelle est en définitive la part de la légende de Tannhäuser dans le récit d'Antoine de La Sale.

Malgré tout ce qui dans celui-ci rappelle celle-là, on est, je crois, autorisé à supposer que toute la première partie de la version racontée par Antoine dérive de la légende italienne. Les nombreuses citations que j'ai données de toutes ses formes auront, je l'espère, convaincu le lecteur de la justesse de cette opinion. La seconde partie au contraire — il est naturel que je n'entends ici, comme ailleurs, que la récit de la première visite dans la grotte, celle du chevalier Hans Wanbanbourg — contient des choses qui ne se retrouvent dans aucune version italienne mais qui sont, au contraire, caractéristiques de la légende allemande. Je ne parle pas du voyage de pénitence à Rome comme

France, on le sait, presque «un genre littéraire». (*Langlois*, dans l'Hist. de la langue et de la litt. franç. t. II p. 109; v. aussi sur les poèmes français en question, *Le même*, Origines et source du Roman de la Rose, 1891, p. 16 suivv.)

¹⁾ Le mémoire de *Brissaud*, (v. ci-dessus) est surtout consacré à l'étude des sources de la légende de Tannhäuser.

tel, car il est clair que du moment qu'on a vu dans la Sibylle un être dont le commerce suffit pour précipiter le mortel dans l'abîme des plus graves péchés, on a voulu indiquer en même temps au pécheur la voie du salut; aussi le lecteur se rappelle-t-il sans doute que dans le roman de Guérino le héros après sa sortie de la grotte, prend le chemin de Rome et y est bien reçu par le pape dès qu'il peut s'excuser d'une manière suffisante de sa visite dans le lieu funeste. Mais chez Antoine le pape ne donne pas l'absolution au chevalier repentant; il la lui refuse au contraire d'une manière assez crue, et le chevalier retourne dans la caverne. Il est vrai que dans le récit d'Antoine ce retour dépend d'un malentendu ou d'une tromperie, comme dans les versions postérieures de Tannhäuser celui-ci retourne dans la montagne de Vénus parce que les envoyés du pape ne le trouvent plus. Mais le refus du pape est commun, et c'est là, comme j'ai dit, un trait extrêmement caractéristique. Il manque dans les versions italiennes, et pour cause, car il provient, me semble-t-il, des sentiments d'une animosité très tendue et très générale qu'avait soulevée contre lui le pape Urbain IV par sa conduite indigne envers le prince Manfred, qui avait pour lui les sympathies de la plupart des Allemands, et par sa manière de traiter les Hohenstaufen et leurs partisans en général. La légende allemande s'étant emparée une fois du nom du pape contemporain du »minnesinger» qui en était devenu le héros, il s'ensuivit facilement qu'on glissa dans le récit son opinion sur Urbain. Ces raisons étant inconnues en Italie, on n'y connaissant pas non plus le développement qui en résultait; la seule version italienne qui parle du pape, ne dit par conséquent rien de mal de lui, mais reproduit la conception qui originairement a dû accompagner toute immixtion du pontife dans le récit, celle d l'absolution accordée au pécheur

repentant. Antoine de La Sale n'est pas non plus tout à fait au courant de la conception allemande, quoiqu'il en reproduise les traits essentiels: il ne sait pas à quel pape attribuer le jugement sévère, et pour l'excuser, il le fait revenir sur sa décision et envoyer chercher le pauvre chevalier ¹⁾.

Mais si de tout cela il résulte qu'Antoine a vraiment connu la légende de Tannhäuser et qu'il s'en est servi pour son chapitre de La Salade, comment cette légende est-elle venue en Italie pour se confondre là, sous les mains d'un Français et peut-être déjà avant lui, avec une légende d'origine essentiellement italienne, celle de la Sibylle, et une autre, plus internationale, celle de Pilate? La réponse à cette question n'est pas difficile à trouver. On a vu plus haut que dans plusieurs légendes italiennes il est raconté que des étrangers, notamment des Allemands, étaient allés visiter la grotte de la Sibylle, dont la réputation avait pénétré jusqu'en leurs pays. Mais la curiosité des Allemands pouvait avoir une autre cause encore: l'envie de voir si les merveilles du Venusberg, qui leur avaient été racontées par leurs nourrices et dans les chansons du peuple de leur pays, pouvaient bien être surpassées par les choses dont le mont de la Sibylle était le théâtre — et peut-être quelqu'un y cherchait-il justement le mont de Tannhäuser; car, malgré tout ce qu'on a dit pour prouver que ce mont était situé en Thuringe, il n'y a pas de version de la légende qui fasse ressortir cela avec pleine évidence. Quoi qu'il en soit, il est indubitable que le mont de la Sibylle a été visité par plusieurs Allemands, et ceux-ci ont raconté aux habitants du pays la légende qui chez

¹⁾ Il faut avouer que dans La Salade cette partie souffre d'une certaine obscurité — une preuve de plus de ce que l'auteur ne savait pas très bien de quoi il s'agissait.

eux correspondait si intimement à celle de l'endroit, et ainsi Tannhäuser a pu de bonne heure se marier à la Sibylle, au moins dans l'imagination de quelques-uns. C'est d'une telle union des deux légendes que provient la version reproduite dans le livre d'Antoine de La Sale ¹⁾.

Le nom qu'il a donné au héros de son histoire, pourrait-il en quelque manière dériver de Tannhäuser? Je ne le crois pas, quoiqu'on ait vu des déformations presque aussi violentes du nom du poète allemand: ainsi, la version néerlandaise de la légende parle de »Danielken» ²⁾ et des versions autrichiennes de »Balthauser» ou bien même d'»Antoni». Mais il est plus probable que 'Hans Wanbanbourg' — ou plutôt 'Hans von Bamberg' — était le nom réel de quelque visiteur de la montagne, qui en avait laissé le souvenir dans une inscription ou dans la mémoire des habitants.

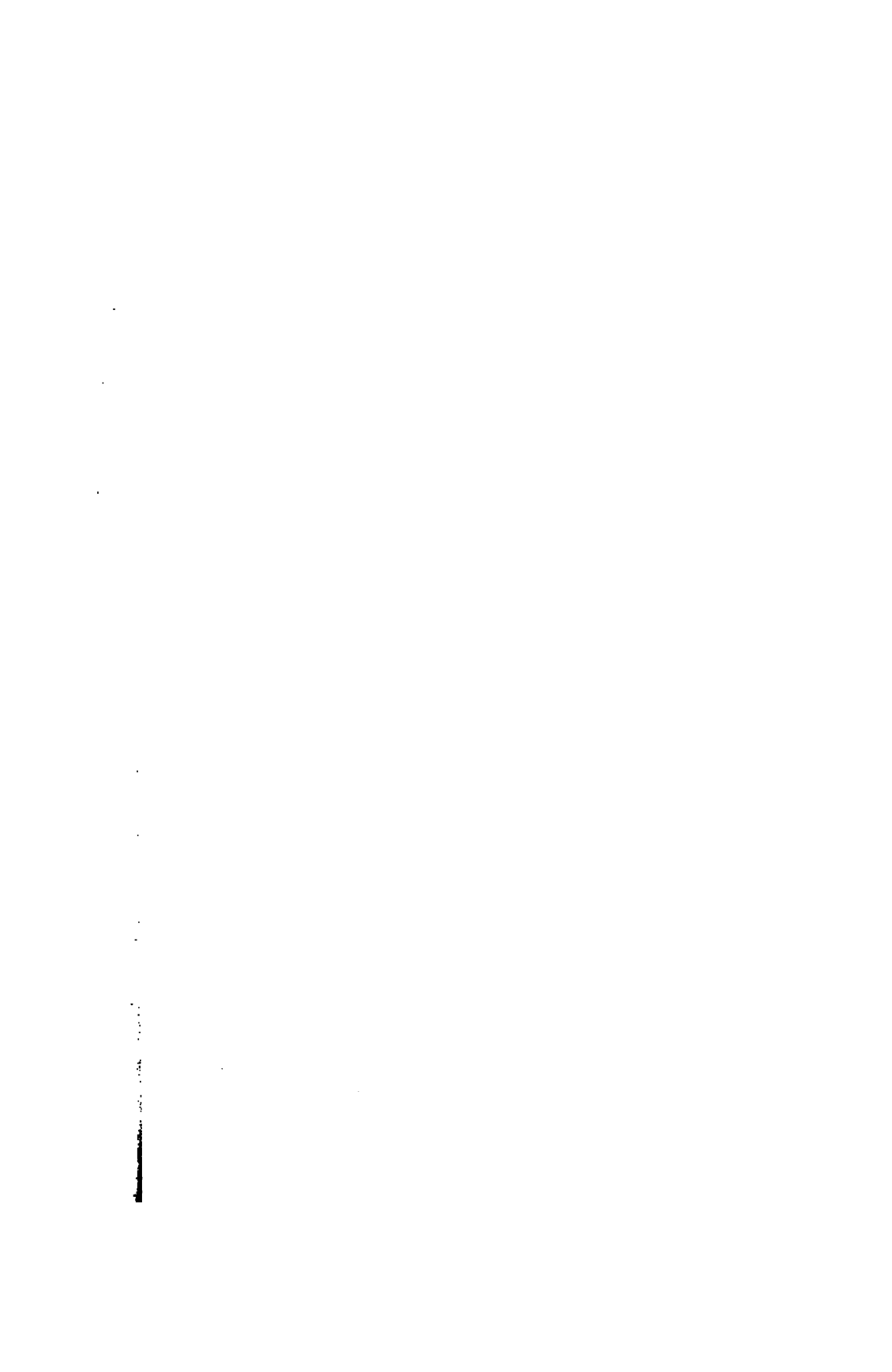
Nous sommes arrivés à la fin de notre étude. Il nous reste à résumer encore une fois ce qui en résulte: d'abord, la grande ressemblance qui existe entre les deux légendes italienne et allemande, indépendantes, au fond, l'une de l'autre, et sur laquelle on ne saurait garder le silence en parlant de l'une ou de l'autre; et ensuite, que c'est le curieux livre d'Antoine de La Sale qui nous offre non seulement une très bonne version,

¹⁾ Il y a tout lieu de croire que c'étaient surtout les versions suisses qui avaient pénétré en Italie.

²⁾ Ce changement de nom a donné lieu à diverses explications: *G. Kalff*, *Het lied de middeleeuwen*, p. 70, pense à une contamination de Tannhäuser et une chanson où le héros aurait porté le nom de 'Daniel'. *W. van Helten*, dans la *Tijdschrift voor Nederlandsche Taal-en Letterkunde*, XV, 10, 3, 1896, p. 219, lui oppose qu'une telle chanson de 'Daniel' n'existe que dans l'imagination de l'auteur, et explique la confusion par une erreur orthographique. Sans doute l'euphonie y est aussi pour quelque chose.

de la légende du mont de la Sibylle, mais encore le plus ancien témoignage littéraire de la légende allemande existant depuis longtemps sans doute, mais qui ne nous est connue sous le nom de Tannhäuser que par des annotations postérieures à celle de notre conteur français. Nous avons vu aussi que l'élément qu'il doit avec certitude à cette dernière légende, n'est pas très abondant; mais il prouve en tout cas une influence qui ne manque pas d'intérêt et qui, au moins, méritera d'être prise en considération par tous ceux qui s'occuperont de la légende de Tannhäuser.

Werner Söderhjelm.





Beiträge
zur Geschichte der ē-Verba
im
Altgermanischen.

Nur wenige Theile der altgermanischen Formenlehre sind so oft der Gegenstand wissenschaftlicher Behandlung gewesen wie das Kapitel über die dritte schwache Verbalklasse. Die Diskussion hat sich jedoch hauptsächlich um die Flexion bewegt, worüber die Ansichten sehr gewechselt haben und lange noch nicht einmal in allen Einzelheiten zur völligen Übereinstimmung gebracht sind. Ich beeile mich indessen gleich hinzuzufügen, dass die folgende Untersuchung nicht eine Wiederaufnahme dieser vielbesprochenen Flexionsfrage, sondern eine Beurtheilung dieser Verba unter Rücksicht auf ihr Alter, ihre Bildungsweise und Verwandtschaftsverhältnisse bezweckt. Dass ich mich hierbei hauptsächlich auf das Althochdeutsche beschränkt habe, hat seinen Grund darin, dass die in Rede stehende Verbal-klasse nirgends innerhalb des Germanischen so zahlreich vertreten ist wie hier, wo sie ausser den Wurzelverben noch eine ganze Anzahl von nominalen Ableitungen aufweist, die

bestimmt ausgeprägte, lebenskräftige Bedeutungsgruppen bilden. Ohne Zweifel wäre es von Interesse auch die übrigen altgermanischen Sprachen in gleichem Umfange heranzuziehen, aber hierauf sehe ich mich doch veranlasst wenigstens diesmal zu verzichten. Im Folgenden werden also die aussenstehenden Sprachen berücksichtigt nur insofern sie Beweismaterial für die althochdeutschen Belege liefern, in Bezug auf welche ich dagegen Vollständigkeit angestrebt habe ¹⁾.

Als eine Hauptaufgabe bei der Besprechung dieser Bildungen in der oben genannten Hinsicht gilt es zwischen den primären und abgeleiteten Verben möglichst bestimmte Grenzen festzustellen. Eins der wichtigsten Kriterien für die Distinktion dieser Formationskategorien scheint in ihrer Flexion vorzuliegen. Die Grundzüge der ursprünglichen Biegungsweise bei den wurzelhaften \bar{e} -Verben dürften hier deswegen in Kürze dargelegt werden müssen. Nach den in dieser Beziehung gemachten Untersuchungen (s. Streitberg, *Urgerm. Gramm.* S. 306 ff. und daselbst cit. Lit., ausserdem Kluge, *Pauls Grundriss I.* 379, Brugmann, *Grundriss II.* 961. 965. 1063) ist die vorliegende Verbalklasse keine spezifisch germanische Erscheinung, sondern muss mit verschiedenen aussergermanischen (lateinischen, griechischen und baltisch-slavischen) \bar{e} -Formen, von denen mehrere im Germanischen genaue Entsprechungen haben, in Zusammenhang gestellt werden. Im Griechischen und Baltisch-Slavischen existieren primäre Verba, die im Präsens $i\sigma$ -Flexion haben, aber im

¹⁾ Ältere Sammlungen hierher gehörender ahd. Verba finden sich bei Grimm, *Deutsche Grammatik I.* ² 879 f., Jacobi, *Beiträge zur deutschen Grammatik* S. 182 f. (ich kenne das Buch leider nur aus zweiter Hand), Graff, *Althochdeutscher Sprachschatz I.* 560 f. In der jüngst erschienen Lit. verweise ich auf die werthvollen Zusammenstellungen bei Wilmanns, *Deutsche Grammatik II.* (S. 46—48, 70—73). Über weitere Lit. s. unten.

Infinitiv und den ausserpräsentischen Tempusformen einen zweiten Stamm auf $-\bar{e}$ - zeigen, verba wie aksl. *viždq* (**vidjǫ*): Inf. *viděti*, lit. *pa-výdžiu*: Inf. *-vydėti* (= lat. *videre*, got. *witan*), gr. *μαίνομαι* (**manomai*): Aor. *ἐμά'νη*, aksl. *minjǫ*: Inf. *miněti*, lit. *minėti* (= got. *munan*, ahd. *monēn*) u. a. Im Lateinischen ist der \bar{e} -Stamm in das ganze Präsens eingedrungen, wo überdiess die 1. sg. zu diesem $-\bar{e}$ - noch das *io*-Suffix hinzufügt (*videō* < $-\bar{e}$ -*iō* ¹⁾) 2. sg. *vidē-s*). Dieser Suffixdoppelheit bei der Stammbildung der \bar{e} -Verba begegnet man auch im Germanischen, aber nicht nach der ursprünglichen, im Griech. und Balt-Slav. geltenden Vertheilung: wie im Lat. sind auch hier \bar{e} -Formen ins Präsens eingemischt worden. Der für das Urgermanische vorauszusetzende fest geregelte Flexionswechsel ist in den Einzelsprachen sehr verschieden uniformiert worden, aber zeigt doch in allen mehr oder weniger zahlreich vorkommende Reste, die als sichere Kriterien für den primären Ursprung der betreffenden Verba zu betrachten sind. Im Althochdeutschen ist fast vollständig die \bar{e} -Form zur Herrschaft gekommen; einige wenige Reste und Verallgemeinerungen der *ja*-Form finden sich jedoch daneben (wie *hebita*, *gihebit*, *segita*, *gisegit* neben den gewöhnlicheren *habēta* *gihabēt* u. s. w.)²⁾. Im Gotischen siegten die eigentlich nur dem Präsens zugehörigen *ai*-Formen³⁾ (*habais* *habaiþ* u. s. w. nach Brugmann auf $-\bar{e}$ - + *-io*- zurückgehend⁴⁾); Spuren der

¹⁾ So nach Brugmann; vgl. anders bei Streitberg a. a. O. Auch im Italischen zeigen sich Spuren von Präsensstämmen mit *-io*- ohne $-\bar{e}$ -: osk *stai* 'stat' *stahint* 'stant', umbr. *stahitu* 'stato' setzen nach Brugmann Grundr. II. 1066 einen Stamm **sta-ē*- < **stai-ī-* voraus, der mit dem entsprechenden aksl. **stojě-* in Inf. *stojati* (zu Präs. *stojǫ*) als eine Kombination von **sta-īo*- und **st-ē*- aufzufassen ist.

²⁾ Vgl. Sievers, Beitr. VIII. 93.

³⁾ Vgl. Sievers, Pauls Grundriss I. 414.

⁴⁾ Über andere, mir weniger wahrscheinliche Hypothesen s. Streitberg a. a. O. S. 308.

ja-Flexion zeigen sich in *hatjan* neben *hatan* (= ahd. *hazzēn*), *hugjan* neben ahd. *hogēn*. Im Altsächs., Altfries. und Angelsächs. tritt der präsentische *ja*-Stamm am klarsten hervor: vgl. z. B. as. 1. sg. *hebbiu libbiu* pl. *hebbiad libbiad*, afries. *hebbe* pl. *hebbath*, pl. *libbath* zu Inf. *libba*, ags. *hæbbe libbe* (*lifȝe*) pl. *habbað libbað* (*lifȝeað*) gegenüber ahd. *habēm lēbēm* pl. *habēt lēbēt*, as. *huggian* ags. *hycȝean* gegenüber ahd. *hogēn*. Die meisten hierher gehörigen Verba der drei letztgenannten Sprachen sind entweder vollständig in die *ō*-Klasse übergetreten oder zeigen eine Mischung von Formen der *ja*- und *ē*- oder *ō*-Konjugation; im As. findet sich auch ein Wechsel von *ē*- und *ō*-Formen¹⁾. In den altnordischen Sprachen folgt nur eine kleine Anzahl meist kurzsilbiger Verba der eigentlichen *ē*-Biegung, andere flektieren durchgehend als *ja*-Verba, während in anderen Doppelflexion entstanden ist und endlich einige wenige vollständig oder theilweise in die *ō*-Klasse übergetreten sind ²⁾ (z. B. aisl. *líka -aða*: got. *leikan -aida*, ahd. *tichēn*, aisl. *bifa, -fða* und *-aða*: ahd. *bibēn*).

Ein Kennzeichen der altgerman. *ē*-Flexion liegt noch vor in den synkopierten Präterita, denn bei den *ē*-Verben fehlt ursprünglich der Mittelvokal vor dem Dentale ³⁾. Diese Bildungsweise hat sich im Altsächsischen, Altfriesischen und Angelsächsischen regelmässig erhalten, vgl. z. B. as. *habda* (: *hebbian*), *libda* (: *libbian*), *sagda* (: *seggian*), ags. bezw. *hæfde*, *lifde*, *sæȝde*, afr.

¹⁾ S. Behaghel, Pauls Grundriss I. 602, Siebs, ebd. S. 753, Kluge, ebd. S. 905, Gallee, Asächs. Gramm. §§ 311. 312, Sievers, Ags. Gramm. ² §§ 415. 416.

²⁾ S. Noreen, Pauls Grundriss I. 512 ff., Aisl. Gramm. ² §§ 446. 447, Sievers, Beitr. XVI. 258 f.

³⁾ Sievers, Beitr. VIII. 90 ff., Kluge, Pauls Grundriss I. 376, Behaghel, ebd. 602, Braune, Ahd. Gramm. ² § 368 Anm. 2, Brugmann, Grundriss II. 1068, Streitberg, Ugerm. Gramm. S. 341.

hēde < **hefde*, *lifde*, *seide* < **segde*. Die aisl. *hafði*, *lifði*, *hugði*, *sagði* sind wahrscheinlich mit den oben genannten westgerm. Bildungen gleichzustellen: doch könnten sie auch einen kurzen Mittelvokal synkopiert haben ¹⁾. Im Althochdeutschen zeigen sich nur spärliche Reste dieser Präterita, die in Folge der durchgreifenden Verallgemeinerung des *ē*-Stammes (sowie ausnahmsweise des *ja*-Stammes) ²⁾ der Regel nach beseitigt worden sind. Der got. Typus *habaida* hat ebenso als jüngere Analogiebildung nach dem Muster der *ai*-Formen des Präsens zu gelten.

Ausser der Berührung mit der *ja*-Klasse muss noch die im Ahd. sehr häufig begegnende Schwankung zwischen *ē*- und *ō*-Flexion, die sich auch in den übrigen altgerm. Sprachen geltend gemacht hat (vgl. oben), erwähnt werden. Der Grund für diese Doppelformationen, die gewöhnlich verschiedenen Mundarten angehören, aber nicht so selten auch in derselben auftreten, ist in einem urgermanischen lautgesetzlichen Zusammenfall verschiedener Formen der ieur. *ē*- und *ā*-Flexion zu suchen ³⁾. Diese Zwischenglieder der beiden Konjugationstypen haben analogisch zahlreiche ältere und jüngere Doppelbildungen veranlasst. Aber dies schliesst indessen nicht aus, dass es sich doch in einigen Fällen solchen Flexionswechsels um wirklich alte Doppelformation von verschiedener Grundlage aus handeln kann. Bei der Beurtheilung derartigen Doppelheit muss in erster Linie das Alter der Belege ⁴⁾ berücksichtigt werden.

¹⁾ S. Noreen, Pauls Grundriss I. 513.

²⁾ S. Behaghel, Pauls Grundriss I. 602' f., Braune, Ahd. Gramm. ² § 368 Anm. 2.

³⁾ S. Streitberg, Ugerm. Gramm. S. 311. 313.

⁴⁾ Die Belegstellen, die ich nach Graff (Althochdeutscher Sprachschatz I) citiere, sind deswegen in zeitlicher Ordnung angeführt. Auf eine mündliche Sonderung derselben habe ich leider verzichten müssen. Weil eine

Unter Beachtung der oben berührten allgemeinen Gesichtspunkte gebe ich zunächst ein systematisch geordnetes Bild der hierhergehörigen primären Verba, die den Grundstock dieser Klasse bilden ¹⁾).

A. Primäre ē-Verba.

Unter diesen hat man zwischen zwei Hauptkategorien zu scheiden: die eigentlichen ē-Verba mit ursprünglicher ē-Flexion und solche mit sekundärem Übertritt in die ē-Klasse.

I. Eigentliche ē-Verba.

a) Mit Tiefstufe in der Wurzelsilbe.

1. Schwundstufe.

a) *Verba mit vorgermanischen Entsprechungen.*

Ahd. *lēbēn* 'leben' (Kompp. *ga-*, *ubar-* *lebēn*) mit fast durchgehender ē-Flexion: Belege aus dem 8. Jhd: Sg. 70. Pa. R.

grosse Menge der ahd. Sprachdenkmäler keine einheitliche Mundart aufweist, hätte dies Princip nicht konsequent durchgeführt werden können (vgl. Bremer, Beitr. XI. 61). In Fällen, wo Belege sowohl in älteren als jüngeren Quellen vorliegen, beschränke ich mich darauf nur die älteren (aus den 8—10. Jhd) mitzuthemen. Die Abkürzungen der Glossenbezeichnungen sind die von Graff eingeführten.

¹⁾ In die untenstehende Sammlung sind natürlich nur die zweisilbigen ē-Stämme aufgenommen worden. Die wenigen einsilbigen Stämme mit nichtsilbildender Wurzel (ahd. *wāu* 'wehe' aus **uē-īð* u. a.) gehören im Ahd. der I. sw. Kl. an, indem sie schon frühe bis auf einige erstarrte Reste der ī-Flexion verfielen (s. z. B. Brugmann, Grundriss II. 965. 1087, Braune, Ahd. Gramm. ² § 359 Anm. 3).

Gc. 4. Em. 33; 8—9. Jhd t: Tg. 1. Da; 9. Jhd t: Is. Kp. Rb. Rd. H. M. Sb. Tg. 3. T. O.; 10. Jhd t: Bib. 1. 2. Gh. 1. 2. Can. 10. 12; *ja*-Formen zeigen sich in *libit* Ic. Rd., *libiti* S., *lipitimes* Bib. 2 (vgl. *lepitimes* Mz., *lepitemes* Sb.)¹⁾. Im Germanischen entsprechen got. *liban -aida*, as. *libbian libda* (vgl. nach der \bar{o} -Kl. Präs. 3. sg. *lebōt libod*), ags. *libban lifz(e)an lifde*, aisl. *lifa (-fða)*. Aussergermanische Parallelen liegen vor in aksl. *pri-lipěti* 'an etwas haften, kleben', gr. *ἀλιπτῆραι* zu *ἀλείφω* 'beschmiere, salbe' (zur Bedeutungsentwicklung vgl. aisl. *lifa* 'übrig sein, leben'). Das Wort gehört zu derselben Wurzel wie das starke Verbum ahd. *bitiban*, ags. *belifan*, got. *bileiban* 'bleiben' (Kluge, Wb. ⁵ 'bleiben').

Ahd. *lobēn* 'loben, preisen' erscheint in folg. Quellen: 9. Jhd t: Is. H. O.; 10. Jhd t: Mu., sonst nur bei N. Wm. Sch. Auf germanischem Boden entsprechen got. **luban -aida* in *lubains* f. 'Hoffnung' (vgl. Braune, Got. Gramm. ³ § 103 Anm. 1) sowie mit \bar{o} -Flexion ags. *lufian -ode* 'lieben' nebst *lofian* 'loben', as. *loðon*, aisl. *lofa -aða* 'preisen, loben'. Die \bar{o} -Form kommt auch im Althochdeutschen vor: *lobōn* 'loben' (*ga-*, *samant-*, *widar-lobōn*) mit weit zahlreicheren Belegen als *lobēn*: 8. Jhd t: Gl. K. Ra. Gc. 5; 8—9. Jhd t: Pr. e. Wo. 2; 9. Jhd t: Is. Frg. T. M. O.; 10. Jhd t: Bib. 1. 2. 3. Gh. 1. 3. u. s. w. Auf Grund dieser grossen Verbreitung ist wohl ahd. *lobōn* als ein von dem obigen \bar{e} -Verbum ganz selbständiges Wort anzusehn, indem hier gut ein Denominativum zu dem \bar{o} -stam ahd. *lob* n. 'Lob, Preis'²⁾

¹⁾ Vgl. Kögel, Beitr. IX. 520.

²⁾ Wie in den übrigen ieur. Sprachen werden auch im Germanischen \bar{a} -Verba oft von \bar{o} -Nomina (Substantiva und Adjektiva) gebildet, s. Brugmann Grundriss II. 1107 f. 1128 f).

vorliegen könnte. Dieselbe Erklärung kann auch für ags. *lofian*, as. *loðon* und aisl. *lofa* ihre Gültigkeit haben (vgl. ags. *lof* m., aisl. *lof* n. 'Ruhm, Preis, Lob'). Aussergermanisch hat man ahd. *lobēn* mit lat. *lūbet* zusammengestellt, vgl. auch skr. *lūbh-ya-ti* 'empfindet heftiges Verlangen' (s. z. B. Kluge Wb.⁵ 'loben', Brugmann, Grundriss II. 964, Streitberg, Urg. Gramm. S. 307). Die ursprüngliche intransitive Bedeutung erscheint im German. noch bei got. *lubains* und ags. *lufian*. In dem Ausbleiben des *ā*-Umlautes bei der letztgenannten Form liegt wohl eine Spur der alten *ja*-Flexion.

β) Gemeingermanische Verba.

Bei mehreren sind noch Spuren der früheren *ja*-Flexion vorhanden:

Ahd. *folgēn* 'folgen' (Kompp. *aftar-*, *ana-*, *ar-*, *durh-*, *nūh-*, *untar-folgēn*) mit Belegen aus allen Hauptdialekten: 8. Jhd t: Gl. K. Ra. Pa. R. Gc. 4; 8—9. Jhd t: Is. Frg. Em. 29; 9. Jhd t: Kp. Rb. Ib. H. T. Gc. 3. Tg. 3. O.; 10. Jhd t: Bib. 1. 2. Gh. 1. 2. u. s. w; *ō*-Formen aus dem 11. Jhd t: Wm. (2 Bel.). Entsprechende Verba kommen vor in as. *folgan* (ein Rest der *ē*-Flex.) *folgon folgoian*, afries. *folgia*, ags. *folzian -ode*, gleichwie mit Verallgemeinerung der *ja*-Formen ags. *fylzēan -zde*¹⁾ und aisl. *fylgia-gða*²⁾; das Aisl. bewahrt noch eine Form nach der *ē*-Klasse in 3. sg. *fulger* (neben *fylger*) in Reykj. Máld. I³⁾.

¹⁾ S. Sievers, Ags. Gramm. ² § 416 Anm. 6.

²⁾ S. Sievers, Beitr. XVI. 259.

³⁾ S. Noreen, Aisl. Gramm. ² § 459 Anm. 4.

Über eine Vermuthung zur Etymologie der Wortes s. Kluge Wb. ⁵ 'folgen'. Vgl. ahd. *folga* f. 'Folge' (nur in *selb-folga*: Notk.).

Ahd. *borgēn* 'cavere' (Kompp.: *bi-, gi-borgēn*) mit mehreren alten Belegen: 8. Jhd: Gl. K. Pa.; 9. Jhd: K.; 10. Jhd: Mu.; *ō*-Flexion (*ar-borgon*) nur in Wo. 3 (St. Pauler Glossen aus 9. Jhd, alemannisch). Hierzu gehören mit *ō*-Flexion ags. *borȝian* 'behüten, borgen' und mit *ja*-Flexion aisl. (*á*-)*byrgiast* 'sich verbürgen' ¹⁾. Zur ieur. Wz. *bhergh-* 'Fürsorge, Acht haben' in got. *baírgan*, ahd. *bērgan* stv. 'bergen, in Sicherheit bringen, bewahren', aksl. *brěgq* 'bewahre, behüte' (s. z. B. Kluge, Wb. ⁵ 'bergen', 'Bürge'). Vgl. ahd. *borga* f. 'observatio'.

Ahd. *sorgēn* 'sorgen' (Komp. *bi-sorgēn*), belegt: 8. Jhd: Gl. K. Ra. Ic. R. Em. 33; 8—9. Jhd: Tg. 1. D. II. 284; 9. Jhd: Ia. H. T. O; 9—11. Jhd: Rg. 1. D. II. 313; 10—11. Jhd: A. Prud. 1. Gh. 1. 2. 3. VG. u. s. w. Eine einzelne *ō*-Form liegt vor in *sworgōt* O. II. 22, 19 in Cod. Frisingensis (München: bez. mit F); die Hss. in Wien und Heidelberg (V u. P) haben *sworgēt*. Über den Wortanlaut der Formen *sworgēn* und *sworga* f. (= *sorga*), die nur bei T. und O. vorkommen, vergleiche man Braune, Ahd. Gramm. ² § 107 Anm. 1 und daselbst cit. Lit. Entsprechende Verba treten auf in got. *saúrgan -aida*, mit Übertritt zur *ō*-Klasse in as. *sorgon*, ags. *sorȝian*, und zur *ja*-Klasse in aisl. *syrgia* (-*gða*). Hinsichtlich der Etymologie ist unser Wort entweder mit ai *sūr̥k-ša-ti* 'kümmert sich um etwas, nimmt Rücksicht auf etwas', air. *serc* 'Liebe' oder auch mit lit. *sėrgiu* 'behüte' (Kluge, Wb ⁵ 'Sorge', Brugmann, Grundriss II. 1022 ff.) zu verbinden. Die Zusammenstellung bei Fick, Wb. ⁴ II. 301 mit ir. *serg* 'Krankheit' und lit. *sergú* 'bin krank' spricht mich wegen der Bedeutungsdivergenz weniger an.

¹⁾ Vgl. Sievers, Beitr. XVI. 259.

Ahd. *xilēn* 'zielen, contendere, studere u. s. w.' mit zahlreichen alten Belegen: 8. Jhd t: Gl. K. Pa. Ra. R; 8—9. Jhd t: Can. 1. 9; 9. Jhd t: Frg. K. Ib. Rd. Rb. Rf. O. (nur in Cod. F), Can. 2; 10. Jhd t: Em. 4. 6. Can. 10. 11. 12. Bib. 1. Gh. 3; vgl. (ih) *cilo* 'conabor' Bed. 2 (9. Jh.) nach der *ja*-Klasse; daneben *xilōn*, *gi-xilōn*, *hera-xilōn* bei O. (Cod. F hat doch *xilēn*). Dass die *ē*-Biegung bei diesem Verbum die ursprünglichere ist, wird durch die ags. Entsprechungen *tilian tiolian* 'zielen' bestätigt. In dem hier vorliegenden Wechsel von *i* und *io* in der Wurzelsilbe ist nämlich ein Rest des alten Flexionswechsels der ags. *ē*-Verba erhalten ¹⁾. Eine *ja*-Form erscheint ausserdem im as. Inf. *tilian* 'erlangen'. Vgl. *ō*-Biegung dagegen in got. *and-tilōn* 'anhangen, sich jemandes annehmen', *ga-tilōn* 'erzielen, erwirken', die wohl als Denominativa zu got. *ga-tils* 'passend, geeignet', *til* n., ahd. *xil* n. 'Ziel' betrachtet werden dürfen (vgl. oben betreffs ahd. *lobōn*).

Ahd. *klēbēn* 'kleben, haften, festsitzen' (Kompp.: *ana-*, *ax-*, *xasamana-*, *xuo-klēbēn*). Belege: 8. Jhd t: Gl. K. Pa.; 9. Jhd t: T. O.; 10—11. Jhd t: Prud. 1. VA. VG.; jüngere Quellen. Keine *ō*-Formen sind vorhanden. Ausserdeutsch ist das Wort nur durch *ō*-Verba vertreten: as. *clīdon* (altniederd. Psalm. *clēvon clivon*), ags. *clifian cleofian* 'festhaften', aisl. *klifa -aða* mit übertragener Bed. 'etwas wiederholen (d. h. woran kleben)', welche aber alle ursprünglich zu der *ē*-Klasse gehörten. Die ags. Doppelbildung *clifian cleofian* ist wie *tilian tiolian* oben zu erklären. Ebenso liegen in den *a*-umlautslosen Formen *clīdon* u. s. w. gegenüber *klēbēn clēvon* Spuren der alten *ja*-Flexion vor (vgl. as. 3. sg. Präs. *libod* ohne *a*-Umlaut analogisch

¹⁾ S. Sievers, Ags. Gramm. ² §§ 109 b, 416 Anm. 7.

nach den *ja*-Formen von *lēbēn*). Das Verbum gehört zur germ. Wz. *klīf- klīb-* im stv. ahd. *klīban*, as. *biklīban* 'kleben, haften', aisl. *klīfa* 'klettern' (s. Kluge, Wb.⁵ 'kleben').

Ahd. *hogēn* (Kompp.: *bi-*, *gi-*, *hera-*, *ir-*, *thara-hogēn*) 'denken, gedenken, sich erinnern' ist im Präs. ganz unter die sw. V. I eingetreten: Inf. *huggen hukkan* Prät. *hugita*. Reste der \bar{e} -Flexion kommen noch im Prät. vor: ursprüngliche mittelvokallose Formen sind vorhanden in *hogtun* O. IV. 9, 16, *hogtīn* O. II. 24, 13, *gihogti* O. IV. 2, 24, *arhocta* Gc. 4, *yrhogt* (er) O. IV. 18, 37, *urhoktun* Em. 19, *irhogtun* O. II. 11, 55, *farhocton* K. 2; der volle Stamm *hogē-* erscheint nur bei Otfrid: *hogēta* O. IV. 16, 54, *hogēti* I. 8, 22, *hogētīn* IV. 3, 13, ih *gihogēti* II. 23, 26, er *gihogēti* I. 9, 14. 22, IV. 4, 23, *gihogētīn* I. 2, 37, *irhogēta* IV. 36, 6, *irhogētīn* III. 15, 11, *irhogēti* V. 23, 21¹⁾. Germanische Parallelen finden sich in as. *huggian* (im Präs. zur *ja*-Klasse übergetreten²⁾), Prät. *hogda hugda*, got. *hugjan* mit vollständigem Übertritt in die I. Kl. ³⁾, aisl. *hyggia hugða*, im Part. Prät. schwankend: *hugðr* und nach Art der \bar{e} -Verba *hugat* ntr. ⁴⁾. Hinsichtlich seiner Etymologie ist das Wort mit ai. *śuc-* 'trauern', *ana-śuc-* 'Sehnsucht empfinden nach', *śoka-* 'Kummer' (ieur. Wz. *keuq-*) zusammengestellt worden: s. Fick, Wb. ⁴ I. 426, Brugmann, Grundriss I. 329. 334. II. 1275⁵⁾. Zur Bedeutungsentwicklung vgl. ahd. *mornēn*

¹⁾ Vgl. Kögel, Beitr. IX. 520, Braune, Ahd. Gramm. ² § 362 Anm. 4, § 368 Anm. 3.

²⁾ Vgl. Sievers, Beitr. VIII. 93, Gallee, Altsächs. Gramm. § 311.

³⁾ Vgl. Streitberg, Urgerm. Gramm. S. 311.

⁴⁾ S. Noreen, Aisl. Gramm. ² § 440, 4.

⁵⁾ Mikkola, Bezz. Beitr. XXII. 239 ff., verbindet got. *hugs* as. *hugi* aisl. *hugr* 'Sinn, Verstand' mit lit. *kaūkas* 'ein unterirdisch Männchen, Alraun, ein unterirdisches kleines Männlein, ein zwerghafter Geist u. s. w.', welches

'betrübt, besorgt sein', got. *maúrnan* 'sorgen': gr. *μεμυρῖζω* 'sorge, denke', ai. *smárati* 'gedenkt, erinnert sich' (s. im Folg.).

Dem folgenden Verbum fehlt jede Spur der *ja*-Flexion, aber dasselbe muss trotzdem als primär gehalten werden, weil es sich anderseits durch nichts als Derivatium erweisen lässt.

Ahd. *hlosēn* 'zuhören, horchen' (Kompp.: *ga-*, *hera-*, *zuohlosēn*) mit. folg. Belegen: 8. Jhd t: R. Rx.; 9. Jhd t: E. Rb. M. Sb. O.; 10. Jhd t: Bib. 1. 2. Gh. 1. 3. u. s. w.; daneben einige *ō*-Formen aus dem 9—10. Jh.: *losōta* O. I. 22, 35 (Cod. V und P), *zuolosōn* Sb., *gilosōn* Co. 4, *zuolosōmes* Bib. 1. 2. Ausserdeutsch ist an das aisl. *ō*-Verbum *hlōra -aða* (< **hlox-* < **hlux-*) 'lauschen' anzuknüpfen, das auf urgermanischer Spaltung der älteren *ē*-Flexion beruhen kann. Ags. *hlosnian* 'hören' halte ich für eine aus der in *hlosēn* steckenden ieur. Wurzel *kleys-* *klus-* (vgl. ai. *śrusti-* 'williges Hören, Willfähigkeit', Part. *śróṣamāna*, lit. *klūs-ti klaus-jti* 'gehörchen', aksl. *slyšati* 'hören') hervorgegangene *nā*-Ableitung. Der Annahme Marg. Sweet's (Am. Journ. of Phil. XIV. 418 ff.), ahd. *hlosēn* sei wegen der genannten ags. Form. ursprünglich unter die *n*-Klasse zu rechnen, kann ich nicht beistimmen. Die primären *nā*-Verba gehen im Ahd. zwar gewöhnlich in *ē*-Flexion über, aber behalten dabei den Suffixkonsonanten bei (wie z. B. ahd. *hlīnēn*: as. *hlī-nōn*, lat. *de-clī-nare*, vgl. hierüber im Folgenden). — Der primäre Ursprung des vorliegenden Verbums wird auch durch nominales Zubehör erwiesen: vgl. as. *hlus-t* 'Gehör', aisl. *hlus-t* 'Ohr', *hlus-ta* 'lauschen', ags. *hlys-t* 'Gehör', *hlys-tan* 'aufhorchen'.

Wort ursprünglich 'Seele' bedeuten sollte. Weil got. *hugs* u. s. w. von dem in Rede stehenden Verbum (got. *hugjan* u. s. w.) schwerlich getrennt werden darf, finde ich M:s Zusammenstellung im Vergleich mit der oben dargelegten wegen der Bedeutung wenig wrscheinlich. Lit *kaūkas* geht auf eine ieur. Wz. *qauq-* (mit anlautendem velarem Guttural) zurück; ai *šuc-* etc. hingegen auf eine Wz. *keuq-* mit palatalem Anlaut.

γ) *Isolierte Verba.*

Hierher rechne ich diejenigen Verba, bei denen Entsprechungen in den verwandten Sprachen fehlen. Von keinem einzigen sind *ja*-Formen erhalten.

Ahd. *zundēn* 'ardere, in Brand sein, brennen' (vgl. mhd. *zunden* 'brennen, leuchten') belegt nur bei Notker: er *zundeta* 'ardebat' Mcp., Part. Präs. g. pl. *zudenton* (*sternon*) 'ardentium' Mcp. Nebenbei geht ein transitives Verbum ahd. *zuntēn* (aus *zuntjan*) 'entzündēn', ags. *tyndan* d. s. Vgl. mhd. *zinden* stv. (= got. **tindan*) 'brennen, glühen' und hierzu got. *tandjan*, aisl. *tenda* (= *tendra*), nschw. *tända* 'anzünden' (s. Kluge Wb. ⁵ 'entzündēn'). Eine got. Ableitung von dem genannten starken Verbum liegt in *tundnan* (IV. Kl.) 'entzündet werden, in Aufregung geraten' vor. Die Ansicht M. Sweets (a. a. O.), ahd. *zundēn* sei ursprünglich mit got. *tundnan* identisch, gehöre also eigentlich der Nasalklasse an, hat nichts für sich (vgl. oben betr. *hlosēn*); schon die Bedeutung ist eine verschiedene: bei *zundēn* durativ, bei *tundnan* — in Übereinstimmung mit den übrigen got. sw. Verben IV:r Kl. — inkoativ.

Ahd. *swēbēn* (Komp. *bi-swēbēn*) 'schweben, ferri, nare', belegt in: 8. Jhd: Gl. K. Pa. Ra.; 9. Jhd: Oh.; sonst nur in Bo. 5. Wm. (11. Jh.). Keine \bar{o} -Formen sind bekannt. Zur germ. Wz. *suib-* in aisl. *suifa* stv. 'sich bewegen, gehen', ahd. *sweibōn* 'schweben, schweifen' (Kluge, Wb. ⁵ 'schweben').

Ahd. *scorrēn* 'ragen, hervorragen' (Komp.: *fram-*, *furi-*, *ubar-*, *ux-scorrēn*) mit Belegen in folg. Quellen: 9. Jhd: M. Bo. Em. 26; 10—11. Jhd: A. Bib. 1. 2. Em. 13. Mart. VA. u. s. w. Das etymologisch noch unerklärte Wort gehört meines Erachtens zur ieur. Wz. (*s*)*qers* 'laufen' in lat. *curro*, *equirria*

'Pferderennen' (für **equi-quirria*), *scurra* 'Possenreisser, Narr', mhd. *hurren* 'sich schnell bewegen¹⁾, zu denen ich noch nschw. dial. *skurra* 'laufen, schnell gehen; zu Schlitten fahren' stelle. Nach dieser Deutung geht *scorrēn* zu nächst auf eine Wurzelform *skorx-* (*skurx-*) zurück. Zur Bedeutungsentwicklung sind nhd. *aus-springen*, *vorspringen* in der Bedeutung 'hinauf-, hervorragen', *Vorsprung* = nschw. *utsprång* (zum stv. *springa*) 'Absatz an Gebäuden u. dgl.' zu vergleichen. Neben dem vorliegenden Verbum findet sich das Subst. ahd. *scorro* m. (*scorra* f. ?) 'præruptum montis, scopulus'.

Ahd. *ana-giwēn* 'inhiare' ist belegt nur in der Form *-giueta* Mart. (10. Jhd); vgl. daneben ahd. *gēwōn* 'oscitare, gähnen', das viel gewöhnlicher ist (Bel.: 9. Jhd: M. Sb. Bib. OA.; 10–11. Jhd: L. Pr. v. Le. 1. 3. Tr. Mon. 2; ausserdem F., undatiert). Die hierin steckende germ. Wurzel *giy-* (vorgerm. *ghiy-*) verhält sich zur ieur. Wz. *ghī-* in ahd. *gi-nēn* *giēn*, lat. *hiare*, lit. *žiōti*, aksl. *xijati* 'gähnen' wie z. B. die ieur. Wz. *giy-* 'leben' in ai. *jīvati* 'lebt', *jīvá-* 'lebendig', lat. *vivo*, *vivus*, got. *gius* 'lebendig', lit. *gyvas* d. s., aksl. *živq* 'vivo', *živŭ* 'lebendig' etc. zur ieur. Wz. *gei-* *gī-* in ai. *jī-* (*jī-nó-ti* *jī-nvati*) 'beleben, erregen', *jī-rá-* 'lebhaft, eifrig', gr. ζῆν, got. *kei-nan* 'keimen', lit. *gy-ti* 'aufleben, heilen', aksl. *ži-ti* 'leben' u. s. w. ²⁾. Das Ausbleiben des *a*-Umlauts in *giwēn* (gegenüber *gēwōn*, vgl. noch im Mhd. *giwen* und *gēwen*) ist wohl als Zeichen des früheren Vorhandenseins von *ja*-Formen im Präsens zu betrachten. Das gegenseitige Verhältniss der *ē*- und der *ō*-Flexion lässt sich in diesem Fall schwerlich genau bestimmen. Im Hinblick auf die Belege könnte man versucht sein die *ō*-

¹⁾ S. Persson, Wurzelerweiterung S. 86. 166.

²⁾ S. Persson a. a. O. S. 117. 137. 158.

Form für die ursprünglichere zu halten (vgl. auch lat. *hiäre*, lit. *xióti* 'gähnen'). Jedenfalls scheint mir die \bar{e} -Form durch das angezeigte Fehlen des *a*-Umlauts als urgermanisch erwiesen zu sein. Für alte \bar{e} -Flexion spricht auch das mittelvokallose Prät. *gewde*, eine niederdeutsche Glosse in den Glossen des Junius (Id.: 8—9. Jh.).

Mit *sk*-Erweiterung der Wurzel gehört hierher ahd. *loscēn* 'versteckt, verborgen sein', bel. in: 8. Jhd: Gc. 5; 9. Jhd: M. Gc. 3. O. Ep. 2; 10—11. Jhd: Gc. 1. 6. Db. Tg. 5. VA. u. s. w. (vgl. die Form *luscheta* in VG. (10—11. Jh.). Als Grundform des Verbalstammes hat man *lut-sk-* anzusetzen, indem unser Wort aus der Wz. *lüt-* in aisl. *lúta* 'sich ducken', ags. *ȝe-lútian* 'laterer' hervorgegangen ist (s. Streitberg, Urgerm. Gramm. S. 299).

Endlich ist wohl auch das nasaliffigierte ahd. *gingēn* hierher zu stellen. Es finden sich folg. Belege: *kingēn* 'sequor, imitor' Rg. 2 (9—11. Jh.), *gigingēn* 'aspirare' Bo. 1 (9. Jh.); sonst nur bei Otfrid in der Bed. 'verlange nach etwas, sehne mich nach etwas': *gingēnt* II. 16, 14, (wir) *gingēn* II. 21, 30, (er) *gingēt* V. 11, 29 (nach Graff — nicht aber nach Kelle — hat Cod. F *gingit*, das eine *ja*-Form wäre). Etymologisch gehört unser Verbum offenbar zusammen mit got. *ga-geigan* 'gewinnen', *faīhu-geigan* 'Geld erstreben', lit. *gėžiūs* 'heftig streben' aus einer ieur. Wz. *gheiǵh-*. Möglicherweise sind auch gr. *κί-χ-η-μ* 'erreiche, finde, treffe an', gr. (Hom.) *κίχάνω* aus **κί-χ-αν* *φω*, att. *κίχάνω* (sekundär umgestaltet aus der erstgen. Form¹⁾) 'erreiche, hole ein' und ai. *jēhamāna* 'gähnend, klaffend' (zur Begriffsent-

¹⁾ S. Brugmann, Grundriss II. 967. 970. 989. 1016.

wicklung vgl. lat. *hiäre* ¹⁾ 'klaffen, gähnen, übertr. den Mund aussperren, vor Verlangen nach etwas lechzen, begierig trachten' heranzuziehen) ²⁾. Der in ahd. *gingēn* erscheinende wurzelhafte Nasal ist wohl ursprünglich nur präsentisch gewesen. Demnach gehört dies Verbum von Hause aus der so genannten Nasalinflix-Klasse an, d. h. verhält sich zu got. *-geigan* wie z. B. ags. *climban* 'klimmen', ahd. *klimban* zu aisl. *klífa*, engl. *clíven* 'klettern', as. *bi-klīōan* 'kleben, haften', ahd. *klīban*, wie ags. *slincan* 'kriechen' zu engl. *slīken* 'schleichen', ahd. *slīhhan* ³⁾ (der Parallelismus ist jedoch nicht vollständig: ahd. *gingēn* und got. *-geigan* flektieren nach der *ē*-Klasse, *klimban*: *klífa* u. s. w. dagegen nach der *e*-: *o*-Klasse). Neben *gingēn* stehen die Subst. ahd. *gingo* swm. 'Verlangen, Sehnsucht' (O. V. 23, 42) und *ana-ging* stm. 'Angriff' (O. V. 20, 98).

¹⁾ Got. *ga-gei-gai-þ* 'gewinnt' ist nach Noreen, Urg. Gramm. S. 227 eine Reduplikationsbildung, 'wo die Reduplikationssilbe die ganze Wurzel reproduziert'. Wenn dies richtig ist, liegt es nahe zur Hand die einfache Wurzel in ahd. *gīen*, lat. *hīo*, lit. *žiōti*, aksl. *zījati* zu suchen. Die letztgenannten balt.-slav. Formen zeigen aber in ihren palatalen anlautenden Konsonanten eine Differenz gegenüber dem oben angeführten lit. *gēziūš* mit gutturalem Anlaut. Andere Beispiele eines derartigen Lautwechsels in verwandten Wörtern finden sich u. a. bei Noreen, Urg. Lautlehre S. 199.

²⁾ Siehe über diese Kombination Solmsen, K. Z. XXXIII. 294 (unter Citierung von W. Schulze, quæst. ep. 125, anm. 2), Fick, Wb. ⁴ I. 434.

³⁾ Über derartige Wechselformen mit und ohne inlautenden Nasal siehe man bes. Persson, Wurzelerweiterung S. 99 Note, 152 f., Noreen, Urg. Lautlehre S. 210 f. (der auch sonstige Lit. verzeichnet), Streitberg, Urg. Gramm. S. 296 f.

2. Reduktionsstufe.

a) *Verba mit vorgermanischen Entsprechungen.*

Ahd. *dolēn* 'dulden' (*eban-dolēn* 'compati,' *far-dolēn* 'erdulden') mit folg. Belegen: 8. Jhdt: Gl. K. Pa. Ra. Ic. R.; 8—9. Jhdt: Can. 9; 9. Jhdt: K. Rb. T. O.; 9—11. Jhdt: D. II. 323; 10. Jhdt: Em. 5. Can. 4. 10. 12. u. s. w.; \bar{u} -Formen sind gefunden nur in O. IV. 25, 14 (*tholōta*: Cod. VP; dagegen *tholēta* in Cod. F) und VA. (10—11. Jhdt): sie *dolonth*. Eine ahd. *ja*-Form scheint in *tholit* 'tolerat' (aus Ic.: 8. Jh.) erhalten zu sein. Ein mittelvokallooses Präteritum zu *far-dolēn* ist belegt in (er) *fardulta* Ia. Rb. (9. Jh.), VA. Kögel, Beitr. IX. 520, stellt dies *-dulta* mit aisl. Prät. *þolða* (aus der ältesten Zeit, später *þolda*) gleich, aber mit Unrecht: die aisl. Form muss auf **þoliðē* (für lautgesetzliches **þuliðē*) zurückgeführt werden; hätte Synkope nicht statt gefunden, wäre *ð* in *þolða* unerklärlich ¹⁾. Aussergermanisch entspricht lit. *tylú* (**tyl-iú*) *tylė-ti* ²⁾ 'still stehen, schweigen' (mit sekundärer Dehnung des *i*). Im Germanischen ist \bar{e} -Flexion vorhanden in got. *þulan -aida* und aisl. *þola -lða* (vgl. die Doppelflexion in wn. *þoler*: aschw. *þol* 'duldet' ³⁾), \bar{u} -Flexion hingegen in as. *tholon tholoian* (daneben *tholian*, ein Rest der *ja*-Formen), ags. *þolian*, die mit der ahd. \bar{u} -Form parallel gehen und wohl durch eine urgerm. Spaltung der \bar{e} -Flexion entstanden sind (vgl. gr. dor. $\tau\lambda\bar{\alpha}\nu\alpha\iota$ 'ertragen', $\epsilon\tau\lambda\bar{\alpha}\nu$ nach der \bar{u} -Klasse ⁴⁾): zur ieur. Wz. *tel-*

¹⁾ Vgl. Noreen, Aisl. Gramm. ² § 178, § 183, 1, b.

²⁾ S. Brugmann, Grundriss II. 965. 1064. 1082, Streitberg, Ugerm. Gramm. S. 108. 311. 313.

³⁾ S. Noreen, Pauls Grundriss I. 512.

⁴⁾ S. Streitberg, Ugerm. Gramm. S. 313.

'tragen, ertragen'). Als Beweis für den primären Charakter dieses Verbuns gilt auch das zugehörnde Verbalabstraktum ahd. *gidult* f. 'Gedult' ¹⁾).

Ahd. *-monēn* in *fīrmonēn* 1. 'verurtheilen' 2. 'gering schätzen, missachten, verachten', 3. 'verwerfen, verschmähen', nur bei Otfrid: I. 4, 65; III. 3, 14; III. 17, 55. 57. Folgende Parallelen kommen vor: aussergermanisch in gr. *μαρῆναι ἐμάρην* (Präs. *μαίρομαι* < **μαριουαι*) und aksl. *minjā* Inf. *miněti*, lit. *minėti* (: ieur. Wz. *men-* 'denken') ²⁾, auf germanischem Boden in got. *munan -aida* 'gedenken'; vgl. zum aisl. V. prät.-präs. *muna* 'sich erinnern' die nach Art der aisl. sw. V. III gebideten ³⁾ Prät. *mundi* (< **munidē* ⁴⁾), wohl mit den analogisch neugeschaffenen ahd. *ja*-Präterita *hebita, segita, libita* u. a. gleichzustellen) und Part. Prät. *munat*.

β) Gemeingermanische Verba.

αα) Mit Resten der *ja*-Flexion.

Ahd. *rūnēn* 'raunen, flüstern, heimlich und leise reden' mit folg. Belegen: 8. Jhd: Gl. K. Ic.; 9. Jhd: Rb. Ia.; 9—11. Jhd: D. II. 350; 10. Jhd: Ps. 2. Mart. u. s. w. Im Aisl. entspricht *rijna -nda* 'vertraut sich unterreden' mit vollständiger Verallgemeinerung der *ja*-Formen ⁵⁾. *ō*-Flexion kommt vor in ags.

¹⁾ Vgl. Kluge, Pauls Grundriss I. 379.

²⁾ S. Brugmann, Grundriss II. 960. 1064. 1082, Hirt, Indogerm. Akzent S. 195, Streitberg, Urgerm. Gramm. S. 69. 84. 307.

³⁾ S. Noreen, Aisl. Gramm.² § 448.

⁴⁾ S. Noreen, Pauls Grundriss I. 513, vgl. oben aisl. *þoldi*.

⁵⁾ S. Sievers, Beitr. XVI. 259.

rūnian, andd. *rūnon* (daneben *rūnian* nach der *ja*-Flexion; vgl. einen Rest der *ē*-Formen im Prät. as. *rūnadun* Ess. Gl. 1)). Für das Got. ist ein hierher gehörendes Verbum **birūnan* durch das Verbalabstraktum *bi-rūnains* f. 'geheimer Beschluss, Anschlag' gesichert. Vgl. das nebenhergehende Subst. mhd. *rūne* F. 'Geflüster, geheime Besprechung', got. *rūna* F. 'Geheimnis' u. s. w. Zu Grunde liegt die ieur. Wz. *rey-* in gr. *ἔρευνάω* 'nachforschen, nachspüren' (s. Kluge, Wb. 5 'raunen').

Ahd. *trūēn* (*trūwēn* sekundäre Nebenform 2)) 'trauen' (auch in Kompp.: *far-*, *fol-*, *ga-*, *anaga-*, *missa-*, *ubar-trūēn*) mit folg. Belegen: 8. Jhd: R.; 8—9. Jh.: Em. 29; 9 Jh.: Frg. T. Sb. O.; 9—11. Jh.: D. II. 351; 10—11. Jh.: Bib. 1. 2. Gh. 3. Em. 19. Le. 1. 3. Co. u. s. w.; daneben finden sich einige sehr späte *ō*-Formen: *kedruotost* Ho., (ir) *gitruotet* Bib. 7, (sie) *gitruoten* Nd. Parallele *ē*-Verba treten in got. *trauan -aida* und aisl. *trúa* (*trúða*) auf; im Anorw. schwankt die Flexion im Präs. zwischen der *ē*- und der *ja*-Klasse: *trúer*: *trýr* 'glaubt' u. s. w. 3). In die *ō*-Klasse übergetreten sind as. *trūon* und ags. *trúwian -ode*, bei welchem letztgenannten das seltene mittelvokallose Prät. *trúwde* noch auf die alte *ē*-Flexion hinweist 4). Zu einer ieur. Wz. *drey-* 'Zuversicht hegen' (s. Kluge, Wb. 5 'trauen').

Ahd. *wonēn* 'bleiben, manere, sein' (Kompp.: *ant-durah-*, *vola-*, *missa-*, *samant-*, *ubari-wonēn*) mit folg. Bel.: 8. Jhd: Gl. K. Pa. Ic.; 8—9. Jh.: Da.; 9. Jh.: Is. K., Rb. Ia. T. M. O.; 9—11. Jh.: Ald. 2. D. II. 335; 10—11. Jh.: Bib. 1. 2. VA. VG. Oth. u. s. w. Einer einzigen *ō*-Form *ubari-uonot* be-

1) S. Gallee, Asächs. Gramm. § 311.

2) S. Braune, Ahd. Gramm. 2 § 110 Anm.

3) S. Noreen, Pauls Grundriss I. 512, Aisl. Gramm. 2 §§ 447, 459, 6.

4) S. Sievers, Ags. Gramm. 2 § 416 Anm. 6.

gegnet man bei O. II. 13, 38. Entsprechende schw. Verba III:r Kl. sind aisl. *una unđi* 'zufrieden sein' (das genannte Prät. geht auf **wunidē* zurück, eine Form nach der *ja*-Klasse wie *þolđi* **þulidē*, *mundi* **munidē* oben) und got. *wunan*, nur durch Part. Präs. *unwunands* 'sich nicht freuend' bezeugt, das doch auch zu einem starken Verbum gehören könnte. Vgl. mit *ō*-Flexion as. *wunon*, ags. *wunian* 'wohnen, sein, bleiben'. Neben diesem Verbum findet sich das Subst. ahd. *gawona* f. 'Gewohnheit'. Zu Grunde liegt die ieur. Wz. in ai. *van-* 'gern haben, lieben', *vānas* 'Lust', lat. *Venus*, ahd. as. *wini*, aisl. *vinr* 'Freund' etc.; *wohnen* bedeutet ursprünglich 'sich irgendwo erfreuen' (Kluge, Wb. ⁵ 'wohnen').

Ahd. *swīgēn* 'schweigen' (Kompp.: *far-*, *ga-swīgēn*) mit folg. Bel.: 8. Jhdt: Gl. K. Ra. R. Ic. Gc. 5; 9. Jhdt: Frg. K. Rb. T. M. Sb. O.; 10. Jhdt: A. Gh. Gh. 2. Gc. Gc. 6. Gd. 2. Mart. u. s. w.; eine Präsensform nach der *ja*-Klasse erscheint in *firsuigo* 'supprimo' Gd. (9—11. Jh.), eine andere nach der *ō*-Klasse in *versuigot* Org. (11. Jh.). Ags. (englisch) *swīȝian* 'schweigen' wird durch sein Prät. *swīȝde* ohne Mittelvokal als ein altes *ē*-Verbum erwiesen ¹⁾. Mit *ō*-Flexion gehören hierher as. *swīgon* und afries. *swīgia*. Hinsichtlich seiner Etymologie ist unser Wort mit gr. *σίγη* 'Schweigen' verglichen worden (unter Annahme einer ieur. Wz. *syik-* neben *syig-*, s. Brugmann, Grundriss I. 421, Kluge, Wb. ⁵ 'schweigen').

ββ) Keine Spur der *j a*-Formen.

erscheint in ahd. *lihhēn* 'gefallen, placere' (Kompp.: *ga-*, *missi-lihhēn*). Bel. in folg. Quellen: 8. Jhdt: Gl. K. Pa. Ra. R.

¹⁾ Vgl. Sievers, Beitr. VIII. 92, Ags. Gramm. ² § 416 Anm. 8.

8—9. Jhdt: D. II. 283; 9. Jhdt: Is. Frg. H. T. Gc. 3. O. Bo.; u. a. Parallelen erscheinen in got. *leikan* (*ga-leikan*) -*aida*, as. *likon*, ags. *lícian* -*ode* und aisl. *lika*, -*aða* 'gefallen', die drei letztgenannten Formen durchgehend mit *ō*-Flexion. Neben diesem Verbum geht das gemeingerm. Adj. got. *galeiks*, aisl. (*g*)*likr*, ags. *gelic*, as. *gīlik* 'gleich', das man gewöhnlich — aber wohl mit Unrecht — als Grundwort für das Verbum betrachtet (so z. B. Schade, Altdeutsches Wörterbuch², Skeat, An Etymologic. Dictionary, Franck, Etymologisch Woordenboek). Die Bedeutung 'gefallen' bei unserem Verbum giebt keine direkte Beziehung zum Adj. *galeiks* u. s. w. in dessen Grundbedeutung 'ähnlich, gleich' an (eine abgeleitete Bed. 'gut, passend' ist nur bei der aisl. Form gekannt). Für den primären Charakter dieses Verbums spricht — wie mir scheint — aisl. *likn* f. 'Barmherzigkeit, Gnade', das wohl ursprünglich nur 'Gunst, Gewogenheit, Gefallen' bezeichnet hat und somit als Verbalabstraktum zu *lika* aufgefasst werden darf. Aussergermanisch hat man unser Verbum an aksl. *lixa po-lixa* 'Nutzen', *poližiti se* 'Nutzen haben', *lixě jesti* 'licet' anknüpfen wollen (s. Joh. Schmidt, Voca- lismus I. 92¹), vgl. Schade, Altdeutsch. Wörterb.² S. 556).

γ) Isolierte Verba.

Formen nach der *ja*-Flexion fehlen durchaus.

Ahd. *fīen* 'hassen' mit spärlichen Belegen: 8. Jhdt: *fiendi* Part. Präs. 'odiosus' (Gl. K.), 9. Jhdt: *fien* Inf. (K. Rf.), du *fietos* (K.), *fieta* Part. Prät. a. pl. m. ? 'exosos' (Ia.). In den

¹) Schmidt a. a. O. vergleicht auch lit. *liūksmas* 'fröhlich', dessen *k* statt *g* stehe. Über dies Wort eine andere Vermuthung bei Leskien, Ablaut der Wurzelsilben im Lit. S. 334.

verwandten Sprachen fehlen genaue Entsprechungen: vgl. mit anderer Ablautstufe got. *fījan -aida*, ags. *féozan* (III. Kl.). Zur ieur. Wz. *pī-* in ai. *pī-yati* 'schmäht' (Kluge, Wb. ⁵ 'Feind').

Ahd. *gīēn* 'gähnen' ist nur 2 mal belegt: *gūēn* Mcp., *gīēt* Bo. 5 (11. Jh.). Zu Grunde liegt die ieur. Wz. *ghei-* in lat. *hūere*, lit. *žióti* 'gähnen'; diese zwei Verba gehören der primären *ā*-Klasse an und scheiden sich von *gīēn* auch durch ihre Wurzelstufe ab (s. Brugmann, Grundriss I. 307, II. 956. 1085, Kluge, Wb. ⁵ 'gähnen', Streitberg, Urgerm. Gramm. S. 76. 121. 311. 313).

Ahd. *grūēn* 'schaudern' (mhd. *grūwen*, nhd. *grauen*), nur aus dem 8. Jhd: *ingruet* 'horrescit' R., *ingruentlih* 'orridum' R. Die germ. Wz. *grey-* 'erschrecken' steckt noch in ahd. *grūwisōn grūsōn* 'Schrecken empfinden', mhd. *grūsen grūsen*, nhd. *grausen*, mhd. *griul griuwel*, nhd. *Gräuel* 'Schrecken, Grauen' (Kluge, Wb. ⁵ 'Gräuel').

Ahd. *lūxēn* 'latere'. Belege: 9. Jhd: *luzzenter* 'latens' Ia., *luzzentero* 'latentium (vulnerum)' H.; 10. Jhd: *luxente* 'latentes' Bib. 1 (ausserdem *luxet* Cdg., *lūzet* Fridanc.); vgl. mhd. *lūzen* 'latere, verborgen sein, heimlich lauern', bair. *laussen* 'heimlich lauern': zur Wz. *lūt-* in aisl. *lúta* 'sich ducken', ags. *ǣ-lútian* 'latere' (s. Kluge, Wb. ⁵ 'lauschen').

Ahd. *trūrēn* 'trauern, contristari'. Belege: 8. Jhd: Ra; 9—11. Jhd: O. (3 mal), Rg. 1. VA. u. s. w. Zur germ. Wz. *dreys-* 'fallen, sinken' in got. *driusan*, ags. *dréosan* 'fallen', vgl. ags. *drúsiān* 'trauern' (s. Kluge, Wb. ⁵ 'Trauer').

Ahd. *romēn*, belegt nur in der Form *romēti* O. IV. 29 37, ist hinsichtlich der Bedeutung etwas unsicher. Graff giebt keine Bedeutung an, Schade Ahd. Wb.² übersetzt 'zu eng sein, spannen (von einem Kleide)' mit ?, Kelle in seinem Otfridglossar 'bauschen', ebenfalls mit Fragezeichen. Unter Voraussetzung der Richtigkeit des letztgenannten Vorschlags stelle ich unser Wort

in Verbindung mit aisl. *ramr* 'stark, kräftig', ir. *remor* 'dick, fett' (< **remro-*), kymr. *rhēf* 'crassus, magnus', *rhefr* 'anus, rectum' (: urkelt. Wz. *rem-* 'dick sein', s. Fick, Wb. ⁵ II. 233).

Ein ahd. **hlū-skēn* 'lauschen', gebildet mittels suffixaler *sk*-Erweiterung der ieur. Wz. *kleu-* 'hören' in ai. *śrutá-*, gr. *κλυ-τός*, lat. *in-clu-tus*, air. *cloth* 'berühmt' u. s. w. (s. Kluge, Wb. ⁵ 'lauschen', Brugmann, Grundriss II. 1029. 1037), wird durch mhd. *lūschen*, nhd. *lauschen* vorausgesetzt. Eine aussergermanische verbale *sk*-Ableitung von derselben Wurzel dürfte in armen. *lsem* 'höre' (**klu-skō-* Brugmann a. a. O. S. 1029) vorliegen.

b) Mit *ë*-Stufe in der Wurzelsilbe.

1. Gemeingermanische Verba.

a) Mit Resten der *ja*-Flexion.

Ahd. *fārēn* 'observare, tentare, desiderare, insidiare' (Komp. *ga-farēn*) mit folg. Bel: 8. Jhd t: Gl. K.; 9. Jhd t: T. O., sonst nur bei Notker. Mittelvokallose Präterita sind bewahrt in *fūrta* O. IV. 17, 3 und *gifārtin* O. IV. 35, 25. In anorw. *færa* (*-rða*) 'schaden, verdriessen' (*ǫπ. λεγ.*) ist die *ja*-Flexion durch das ganze Paradigma gedrunge¹⁾. Im Asächs. entsprechen *fāran* (eine alte *ē*-Form) und *fāron* (mit Übertritt zur *ō*-Klasse) 'auf-lauern'. Vgl. hierzu ahd. *fāra* f. 'Nachstellung, Hinterlist, Gefahr'. Zur ieur. Wz. *per-* in lat. *periculum*, gr. *πειρα* 'Probe, List, Betrug' etc. (s. z. B. Kluge, Wb. ⁵ 'Gefahr').

¹⁾ Vgl. Sievers, Beitr. XVI. 259.

Ahd. *bāgēn* 'contendere' mit folg. Bel.: 9. Jhd t: T. (1 mal), O. (2 mal), sonst nur bei Notker. Ein paralleles Verbum liegt in dem unregelmässig flectierenden aisl. *bágia* 'quälen' (nach der *ja*-Klasse, gegenüber Präs. *bági* und. Prät. *bágða* ¹⁾) vor. Im Ahd. geht das reduplicierende Verbum *bāgan* 'streiten' an der Seite, vgl. auch *bāga* f. 'contentio'. Zur ieur. Wz. *bhēgh-* in air. *báim* 'streite', *bág* 'Kampf' (s. z. B. Fick, Wb. ⁴ II. 160, Kluge, Wb. ⁵ 'bägern').

β) Ohne Spuren der *ja*-Flexion.

Der Kürze wegen sind auch die drei folgenden Verba unter die gemeingermanischen Bildungen gerechnet, obschon sie in der That nur als westgermanisch bezeugt sind.

Ahd. *frūgēn* 'fragen' (Kompp.: *ant-*, *ar-*, *durh-*, *ga-frūgēn*) mit Belegen in allen Hauptdialekten: 8. Jhd t: Gl. K. Pa. Ic.; 8—9. Jhd t: Hild.; 9. Jhd t: Is. Frg. Ia. Rb. T. M. O.; 10. Jhd t: Ec.; jüngere Quellen. Einige späte, aber doch möglich altererbte, Präterita ohne Mittelvokal finden sich in: (er) *fracti* Ho., (ir) *fragtot* Wm. II. 5, 10, *fragdot* Wm. II. 6, 2, alle drei aus dem 11—12. Jhd. *ō*-Formen erscheinen sehr spärlich: 8. Jhd t: *gifragota* Gc. 5, *rūtfragon* Gc. 4 (ausserdem in Ib. Rd); 9. Jhd t: *fragotot* T. 88, 91, *antfragon*, *kiantfragon* Rb. Ausserdeutsch liegt eine Entsprechung in asächs. *frūgan* (Prät. *frūgada*) ²⁾ vor, das doch gewöhnlicher mit *ō*-Flexion (*frūgon frūgoian*) auftritt. Ahd. *frūgēn* zeigt grammatischen Wechsel gegenüber der seltenen Nebenform *frūhēn*, bezeugt

¹⁾ Vgl. Sievers, Beitr. XVI. 259, Noreen, Aisl. Gramm. ² § 447.

²⁾ S. Gallee, Asächs. Gramm. §§ 306. 311.

nur durch *frahemees* und *intfrahetomes*, beide nur in Kp. aus dem 9. Jhd (vgl. hierzu ahd. *antfrahida* ¹⁾ f. 'interrogatio' Kp. K. 7, das wohl mit den von Kluge, Stammbildungslehre § 123, besprochenen sekundären Verbalabstrakten auf *-ipō* auf eine Linie zu stellen ist). Parallel mit *frāgen* und *frāhēn* gehen die Substantiva ahd. *frāga* f. bzw. ? *frāha* 'Frage' (die letztere Form nur in Ib., wo *fraga*). Zu Grunde liegt die germ. Wz. *frēh-* (vorgerm. *prek-*) im stv. got. *frāhnan* etc. 'fragen' (s. z. B. Kluge, Wb. ⁵ 'fragen').

Ahd. *rāmēn* 'intendere' (Komp. *thara-rāmēn*). Belege: 9. Jhd: *raman* M., *rāmēt* (thar) O. III. 1, 35, *rāmta* (Prät. ohne Mittelvokal) O. IV. 17, 3; sonst nur bei Notker. Vgl. mhd. *rāmen* 'zielen, trachten nach etwas' und hierzu mhd. *rām* stm., md. *rāme* sf. 'Ziel, Zielen, Trachten'. Im Asächs. entspricht *rāmon* mit sekundärer *ō*-Flexion. Persson, Wurzelenerweiterung S. 46, vermuthet Zusammengehörigkeit mit lat. *rēri* 'berechnen, meinen', *ra-tio*, lit. *rė-ju* 'schichte' etc.

Ahd. *wērēn* 'gewähren, facere, præstare' (Komp.: *ant-ga-wērēn*). Belege: 9. Jhd: Is. M. O. Gc. 3; 10—11. Jh: Bib. 1. 2. Gh. 1. 3. 4. VA. Co.; jüngere Quellen. Eine vereinzelte *ō*-Form erscheint in *giuuerōta* O. I. 15, 8 (Cod. VP; Cod. F dagegen hat *giuuerēta*). Das Afries. weist ein paralleles Verbum auf in *vera* 'Gewähr leisten'. Zur ieur. Wz. *u̯ēr-* 'sich ge-

¹⁾ Aus Gc. 3 (9. Jhd) führt Graff (siehe auch Steinmeyer u. Sievers, Ahd. Glossen II. 175, 66) eine Form *frēhido* 'expressione (prophætæ)' an, die er zweifelhaft als Dat. sg. zu einem hiehergehörigen (?) Subst. *frāhida* f. erklärt. Dann hätte man nicht *frāhēn*, sondern *frāhēn* zu schreiben, denn *e* in *frēhido* könnte nur *i*-Umlaut von *a* sein. Wegen seiner abweichenden Bedeutung ist dies Subst. von dem in Rede stehenden Verbum jedoch wohl ganz zu trennen.

fällig zeigen, willfahren' in ai. *var-* 'gewähren', got. *un-wērs* 'unwillig', ahd. *miti-wāri* 'mild', möglich auch in ir. *feraim* 'gebe' ¹⁾ (s. Persson, Wurzelerweiterung S. 60 f., vgl. auch Kluge, Wb. ⁵ 'gewähren').

2. Ein isoliertes Verbum.

Ahd. *wērēn* 'manere, subsistere, durare' (Kompp.: *durah-*, *fol-*, *ubar-wērēn*). Belege: 8. Jhd t: Gl. K.; 9. Jhd t: Rb. (nur in *wuerentlihorin* 'durabilis'), O.; sonst nur aus dem 11. Jh.: Wm., Notk. Eine späte *ō*-Form liegt in *uuerot* (Wm.) vor. Vgl. die nominalen Ableitungen *wirig* *werig* 'wierig, permanens', *un-wirig* 'caducus', *wirigī* f. 'Dauer' (alle erst bei Notk. belegt), auch mht. *wēr* f. 'Dauer'. Zur Wz. *yes-* 'sein, verweilen, bleiben' im stv. got. *wisan*, ahd. *wēsan* u. s. w. (s. Kluge, Wb. ⁵ 'währen').

c) Mit *ō*-(*ä*)-Stufe in der Wurzelsilbe.

1. Verba mit vorgermanischen Entsprechungen.

Ahd. *habēn* 'haben' (Kompp.: *ana-*, *ant-*, *bi-*, *far-*, *fol-*, *ga-*, *inni-*, *missi-*, *samant-*, *ūf-*, *umbi-*, *widar-habēn*). Das Wort hat ungemein zahlreiche Belege, die über alle Hauptdialekte verbreitet sind. Inbetreff der *ē*-Formen genügt es folg. Quellen anzuführen: 8. Jhd t: Gl. K. Pa. Ra. Ic. R. Em. 33; 9. Jhd t: Frg. K. E. C. Rb. Rf. Ia. Ib. Rd. H. T. M. Sb. O.

¹⁾ Anders über dies Wort Fick, Wb. ⁴ II. 271.

Ky. Von der *ja*-Flexion finden sich mehrere Reste: Präsensformen¹⁾: 2. sg. *hebis(t)* H. S., *int-hebis* H.; 3. sg. *hebit* Is. K. H., *heuit* Frg., *int-hepit* Sb. Bib. 1. 2, *pi-hebit* H. Ar. 2, *kehebit* 'tenet' Vergilgl.²⁾ (besonders häufig sind die präsensförmigen *ja*-Formen — neben den \bar{e} -Formen — bei Notker³⁾, was auf sekundärem Anschluss an die I. sw. Konj. beruht). Präteritiformen: *hebitos*, *hebiti* S., *ke-hebita* K., *gi-hepitan* M. Bib. 1. 2, *int-hepita* M., *ant-hapiti* Gc. 3 (9. Jh.), *int-hebite* Bib. 5 (11—12. Jh.), *fir-hepitan* Bib. 1. 2. Le. 1. 3. (10—11. Jh.); Part. Prät. *gi-hebit* (Kögel, Beitr. IX. 520, Braune, Ahd. Gramm.² § 368 Anm. 2). Alte mittelvokallose Präterita liegen in *hapta* (Is. Frg.) und *haptun* (Frg.) vor. Zur \bar{o} -Klasse gehören *habotost* O. II. 14, 52 und einige vereinzelte Formen bei Williram (11. Jhdt). Auf germanischem Boden entsprechen got. *haban -aida*, as. *hebbian hebban* (Präs. 1. sg. *hebbiu*, 1. 2. 3. pl. *hebbed hebbiat*, Prät. *habda*)⁴⁾, ags. *habban* (Präs. 1. sg. *hæbbe*, pl. *habbað*, Prät. *hæfde*)⁵⁾, aisl. *hafa -fða* (Präs. sg. nach der *ja*-Flexion: *hefr hefer* gegenüber agutn. *hafr* und aschw. *havir* 'hat'⁶⁾). Aussergermanisch ist lat. *habere* (aus **khabh-*) hiermit ganz identisch.

¹⁾ Die 1. sg. *habu* (= ags. *hafu*) bei T. ist wohl — wie Brugmann, Grundriss II. 1065 vermuthet — eine Umbildung von (as.) *hebbiu* wie ahd. *ligu* für *ligg(ē)u* durch Anschluss an *ligis* etc. eingetreten ist. Nach einer alternativen Annahme desselben Verfassers könnten ahd. *habu*, ags. *hafu* (sowie got. *haba habam haband*) auch Formen der *o*-Klasse sein. Hiernach wären 2. 3. sg. ahd. *hebis hebit* zweideutig, indem sie ebenso gut der *o*- wie der *io*-Flexion gehören können.

²⁾ S. Steinmeyer u. Sievers, Die ahd. Glossen II. 697, 11.

³⁾ S. Braune, Ahd. Gramm.² § 368 Anm. 2.

⁴⁾ S. Gallee, Asächs. Gramm. § 311.

⁵⁾ S. Sievers, Ags. Gramm.² § 314.

⁶⁾ S. Noreen, Pauls Grundriss I 512 f. · aisl. Gramm.² § 447, § 459, 6

Ahd. *dagēn* 'schweigen' (Kompp.: *far-*, *ga-dagēn*) mit folg. Belegen: 8. Jhd t: Gl. K. Ra. Pa., 9. Jhd t: O. Rd. Bib. 9; 9—11. Jhd t: Gd. 1; sonst fast nur bei Notker. Germanische Entsprechungen: got. *þahan -aida*, as. *thagian* (ein Rest der *ja*-Flexion) neben *thagon*, aisl. *þegia þagða* mit Schwankung zwischen der *ē*- und der *ja*-Flexion (das ganze Präs. nach der *ja*-Kl.: *þege* u. s. w.)¹⁾. Aussergermanisch entspricht genau lat. *tacēre*.

2. Gemeingermanische Verba.

Wie die beiden letztberührten Verba zeigen manche von den unten zu behandelnden gemeingerm. Bildungen noch

α) Reste der alten *ja*-Flexion.

αα) Neben starken Verben.

Ahd. *hangēn* 'pendere' (Kompp.: *fram-*, *furi-*, *nidarhangēn*). Belege für *ē*-Formen: 8. Jhd t: Gl. K. (1 mal); 9. Jhd t: Is. K. H. T. O.; 9—11. Jhd t: D. II. 314; 10. Jhd t: Prud. 1; jüngere Quellen. *ja*-Formen sind vorhanden in *fram-hengentiū*, *-hengentera* aus Rd. (9. Jh.). Entsprechungen mit *ē*-Flexion finden sich in got. *hāhan -aida* (aus **hanhan* in grammatischem Wechsel mit *hangēn*) 'schweben) gespannt, eifrig sein' und aisl. *hanga -gða* 'hängen' (Präs. Ind. immer schwach nach der *ē*-Klasse: *hangir* u. s. w.; in Prät. sg. u. pl. kommen neben den schwachen Formen die reduplierten *hekk hengom*

¹⁾ S. Noreen, Aisl. Gramm.² § 447, § 459, 6.

vor; Part. Prät. nur *hangenn*). Nordische Formen nach der *ja*-Flexion erscheinen in der anorw. 3. sg. Präs. Konj. *hænge* aus Codex Tunsbergensis und im aschw. Inf. *hængia* ¹⁾. Mit Übertritt zur \bar{o} -Flexion gehören hierher as. *hangon* und ags. *hangian -ode* 'hängen'. Nebenher geht das starke Verbum got. ahd. *hāhan* u. s. w.

Ahd. *wahhēn* 'wachen' (Kompp.: *ar-*, *durah-*, *furi-wahhēn*). Belege: 8. Jhdt: Pa.; 9. Jhdt: H. T. O. Co. 3; 10. Jhdt: Ec.; u. a. Eine \bar{o} -Form *wachōn* findet sich in Wm. 5, 2. Entsprechungen sind as. *wacon* (*wacoian*), ags. *wacian -ode* (Part. Präs. *wæccende* ist ein Rest der *ja*-Flexion, vgl. north. *wæcca* mit dem ganzen Präs. nach der *ja*-Klasse) ²⁾ und aisl. *vaka vakþa* mit regelmässiger \bar{e} -Flexion. Vgl. das nebenstehende stv. got. *wakan* 'wachen' sowie das ahd. swf. *wacha* 'Wache'.

ββ) Neben Substantiven.

Ahd. *sagēn* 'sagen' (Kompp.: *ana-*, *ant-*, *ar-*, *avar-*, *bi-*, *far-*, *fram*, *fora-*, *ga-*, *ubar-*, *widar-sagēn*) hat ungemein zahlreiche Belege, sowohl ältere als jüngere. Bezüglich der \bar{e} -Formen führe ich nur die Belegquellen aus dem 8—9. Jhdt an: 8. Jhdt: Gl. K. Pa. Ra. R. Ic. Gc. 4. Em. 33. Da. Can. 9; 9. Jhdt: Is. Frg. K. C. Ib. Rd. T. M. Sb. Gc. 3. O.; 9—10. Jh.: Gc. 9. In folgenden Formen erscheint *ja*-Flexion: Präsensformen ³⁾: *segist* S., (er) *segit* M. Bib. 1. 2. Gc. 1. 6; Präteritiformen: (er) *saghida* Is., *segita* (1. 3. sg.) Ib. Rd.

¹⁾ S. Noreen, Pauls Grundriss I. 512, Aisl. Gramm. ² § 431 Anm. 1. 2.

²⁾ S. Sievers, Ags. Gramm. ² § 416 Anm. 6.

³⁾ Über 1. sg. Präs. *sago* bei Notker s. Braune, Ahd. Gramm. ² § 368 Anm. 2 (vgl. oben *habēn*).



Bib. 1. 2, (sie) *segitun* Sb. Bib. 1. 2. Gh. 1. 3. Ep. Can. 1. 3. 4, *sekitin* Zf., (ih) *gisegeta* Gh. 3, (er) *gisagita* Bib. 1, *gisegeta* Bib. 1. 2, *gisegeta* Can. 13, (ih) *gisegeti* Gh. 1. 3, *anasegitun* Bib. 1. 2, *intsegitun* Can. 10. 11, *untarsegita* Ib. Rd., *uurisegita* Gh. 3; Part. Prät.: *segitiu* Mart., *giseget* Ia. Ib. Gh. 1. 3, *gisegetiu* M., *ungiseget* Bib. 1, *anaseget* Sb., *anagiseget* M. Sb. Can. 6. 10. 11. 13, *unintsegiter* M. Sb. Can. 10. 11, *framgaseget* Ib. Rd., *firsegeter* A., *ubarseget* M. A. Gc. 1. 6. Can. 5. 6. 10. 11. Daneben zeigt sich auch \bar{o} -Flexion, aber erst bei Williram (11. Jhd) und sehr spärlich. — Germanische Parallelen: as. *seggian sagda* (mit Doppelbildungen im Präs.: *sagas sagad*, Imper. *saga* neben *sagis segis sagit*, Imper. *sagi* ¹⁾), ags. *sec̅(e)an sæzde*, aisl. *segia sagðr* (mit dem ganzen Präsens nach der *ja*-Flexion: *seg sege*, *segr seger* u. s. w. ²⁾); vgl. die ostnord. Doppelformen *sæghia*: (*lǣp*)-*sagha* 'sagen' ³⁾. Zu Grunde liegt die ieur. Wz. *seq-* *soq-* in lit. *sakýti* 'sagen', aksl. *sočiti* 'anzeigen' etc. (s. z. B. Kluge, Wb. ⁵ 'sagen'). An der Seite dieses Verbums steht ahd. *saga* f. 'Erzählung'.

Ahd. *ērēn* 'ehren, honorare' (Kompp.: *ant- ga-ērēn*). Belegquellen: 8. Jhd t: Gl. K. Pa. Ra. R. Ic.; 8—9. Jhd t: Sg. 193. Tg. 1. Wo. 2; 9. Jh.: Is. K. H. T. M. Sb. Sg. 292. O.; 9—11. Jh.: Co. 3. D. II. 321.; 10. Jh.: Bib. 1. 2. Gh. 3. Formen nach der *ja*-Flexion sind *ēru* T. 131, 22, *ērīta* Fuldaer Beichte (Denkm. LXXIII. 12), (*pirun*) *kiunērit* in den alten Gregorgloss. des Clm. 18550, 1 (Steinmeyer u. Sievers, Ahd. Gloss II. 222, 11 ⁴⁾). Daneben tritt sekundäre \bar{o} -Flexion auf in *ērōn* Gl. K. Co. Bib.

¹⁾ S. Gallee, Asächs. Gramm. § 311.

²⁾ S. Noreen, Aisl. Gramm. ² § 447, § 459, 6.

³⁾ S. Noreen, Pauls Grundriss I. 512.

⁴⁾ S. Sievers, Beitr. XVI. 259.

5, *ga-ērōn* Co. 4, *un-ērōn* Mart. Sb. Germanische Parallelen kommen vor in aisl. *eira -rðe*¹⁾ 'schonen, sparen' nach der *ja*-Klasse und ags. *ūrian* 'schonen' mit \bar{o} -Flexion. Neben ahd. *ērēn* steht das Subst. ahd. *ēra* f. 'Ehre, Ruhm, Ehrgefühl' (= as. *ēra* f., ags. *ār* f. und aisl. *eir* f. 'Gnade, Milde', entsprechend ein got. **aiza*). Wurzelverwandschaft findet Statt mit got. *ais-tan* 'scheuen, achten', lat. *æs-tumare* 'anerkennen, schätzen' (s. z. B. Kluge, Wb.⁵ 'Ehre').

Ein altes \bar{e} -Verbum scheint mir von der ahd. Doppelbildung *xalōn* (*ga-xalōn*) 'zählen' und *xellan* aus **xaljan* (Kompp.: *ana-*, *ant-*, *ar-*, *bi-*, *ga-*, *untar-*, *widar-xellan*) 'zählen, rechnen, berechnen, aufzählen, erzählen, sagen, nennen' gefolgert werden zu können. Die \bar{o} -Form, belegt erst in Quellen des 10—11. Jhdts: VG. N. Ne. Mcp. Bo. 5, kann gut auf ältere \bar{e} -Flexion zurückgehen. Die Verallgemeinerung der entsprechenden *ja*-Form zu einem selbständigen Verbum nach der I. Klasse ist ein Vorgang, der sich auch bei andern \bar{e} -Verben vollzogen hat (vgl. im Vorausgehenden *huckan*: *hogēn* und im Folgenden *dwellen*: *dwalēn*). Das betreffende *ja*-Verbum zeigt eine grosse Ausbreitung: 8—9. Jhdts: Da.; 9. Jh.: Is. Frg. K. M. Sb. T. O. Ia. Ib. Rd. Bed. 2; jüngere Quellen. Ihr Prät. lautet sowohl *xelita* als *xalta*, die letztere Form nach Art der ursprünglichen mittelvokallosen Präterita der primären \bar{e} -Verba gebildet. Entsprechende Doppelbildungen in den verwandten Sprachen bezeugen unsere Annahme, dass dies Verbum von Hause aus der \bar{e} -Flexion angehört. Man vergleiche die hergehörigen Parallelbildungen as. *talon* 'berechnen': *tellian* (*talda*) 'aufzählen,

¹⁾ Prät. *eirðe* ist entstanden durch Ausgleichung zwischen *eira* und dem lautgesetzlichen Prät. aschw. *edde* < **aixde* (zu aschw. *ēdha*), s. Noeren, Arkiv V. 394, Note 2, Aisl. Gramm.² § 208.

rechnen, erachten, aussagen, erzählen', afries. *talia: tella* 'zählen, rechnen, berechnen, erzählen', ags. *talian -ode: tellan tealde* ¹⁾ 'zählen, aufzählen, berichten, erzählen', aisl. *tala -aði* 'sprechen, sich unterreden': *telia (talða, -da)* 'zählen, aufzählen, erzählen, sagen, erklären, nennen'. Die aisl. *ō*-Form. ist auffällig. Der Übertritt zur II. Kl. kann dadurch hervorgerufen sein, dass *tala* 'sprechen' vom Sprachgefühl als Denominativum zu aisl. *tala* f. 'Gespräch, Unterredung' (vgl. ahd. *zala* f. 'Zahl'), *tal* n. d. s. erfasst wurde. In der That giebt es auch andere aisl. Beispiele vom Übergang ursprünglicher *ē*-Verba zur *ō*-Klasse (vgl. got. *leikan -aida*: aisl. *lika -aða, mistrúa* Prät. *-trúaða*). Etymologisch gehört unser Wort warscheinlich zusammen mit. got. *untals* 'unfügsam', ahd. *zoll*, as. *tol*, ags. *toll*, aisl. *tollr* 'Abgabe' (urg. **tolla-* < **tol-na-*) ²⁾, ai. *dala-*, lit. *dalys* 'Theil', lat. *dolare* 'behauen' (s. Persson, Wurzelerweiterung s. 216 ¹⁾, vgl. Noreen, Ugerm. Gramm. S. 213).

Ahd. *harēn* 'clamare' (Kompp.: *ana-*, *ar-*, *bi-*, *for-harēn*). Belegquellen: 8. Jhdt: Gl. K. Pa. Ic. R. Em. 33; 9. Jhdt: Frg. K. H. M. O.; 10. Jhdt: Gh. 3; jüngere Quellen. Spuren der alten *ja*-Flexion scheinen in den *i*-umgelauteten Formen *herēta* (Alemannische Psalmenübers. aus dem 9. Jh. ³⁾) und *herenten* (N. 19, 7) vorzuliegen. Auf sekundärem Anschluss an die sw. V. I beruht die 1. sg. Präs. *anaharo* bei N. (vgl. *habo, sago*). Ausserdeutsch ist got. *haxjan* 'loben, preisen' (hiervon *haxeins* f. 'Lob, Lobgesang'), bei welchem die

¹⁾ Diese angelsächs. Doppelheit erklärt schon Sievers, Beitr. VIII. 92, Ags. Gramm. ² § 416 Anm. 6 als eine Spur der älteren *ē*-Flexion.

²⁾ S. Verf., Studier öfver de nordiska språkens primära Nominalbildung II. 32 (Theil II. jetzt im Drucke).

³⁾ S. Braune, Ahd. Lesebuch S. 195.

ja-Flexion durch das ganze Paradigma gedrungen ist, ursprünglich identisch. Neben der Zusammensetzung *forharēn* kommt das swm. *foraharo* 'Herold' (nur in H. 26) vor. Zu Grunde liegt eine ieur. Wz. *kas-* in lat. *Casmēna*, *carmen*, *castus* eig. 'gewiesen, belehrt', *castigūre* 'zurechtweisen, strafen', ai. *šās-* 'anweisen, zurechtweisen, preisen', ir. *cáin* f. (**kūsni-*) 'Gesetz' (s. Fick, Wb.⁴ I. 420, II. 74).

Ahd. *haxxēn* 'hassen' (Komp. *far-haxxēn*) mit folgenden Belegen: 8—9. Jhd t: *haxssedos* Is. 3, 2, *far-(fir)-haxxet* Pa. Gl. K. 'apostata', (sie) *haxxēn* O. V. 23, 152 Cod. F (Cod. VP *haxxōn*); sonst nur in Quellen des 11. Jhdts, von denen nur Notker für die Endvokale beweisend ist¹⁾. Daneben sind die *ō*-Formen ziemlich zahlreich vertreten: 9. Jhd t: T. M. O.; 10. Jhd t: Bib. 1. 2. Le. 1. Ps. 2; 11. Jhd t: Bib. 5. 7. N. Dass die *ē*-Flexion die ursprünglichere ist, beweisen die hierhergehörigen ausserdeutschen Verba: vgl. got. *hatan -aida* mit der Nebenform *hatjan* nach der *ja*-Klasse, as. *hatūn*, ein Rest der *ē*-Formen neben *hettian hetten* mit *ja*- und *haton* mit *ō*-Flexion, ags. *hatian -ode* mit einem Rest der *ja*-Flexion in dem substantivisch angewandten Part. *hettend* 'Feind', afries. *hatia*, nord. *hata -aði*. Ahd. *haxxēn* hat neben sich das Subst. *hax* (*haxxes*) m. 'Hass'. Unser Verbum gehört vielleicht — wie Fick, Wb.⁴ I. 420 annimmt — zur ieur. Wz. *kad-* in lat. *cado* 'falle', ai. *šad- šādati* 'gehen', *šūdaya-* 'hetzen', ahd. *haxjan* = nhd. *hetzen*; vgl. hierzu dass ahd. *haxxēn haxxōn* und aisl. *hata*, as. *hettian haton* auch 'verfolgen' bedeuten²⁾.

¹⁾ S. Braune, Ahd. Gramm.² § 59 Anm. 1.

²⁾ Anders Fick, Wb.⁴ II. 68, Kluge, Wb.⁵ 'Hass', Noreen, Ugerm Gramm. S. 182.

Ganz isoliert (ohne nebenstehendes starkes Verbum oder Subst. von derselben Wurzelstufe) erscheint ahd. *dwalēn* 'zögern, zaudern, verweilen', das mit \bar{e} -Flexion nur durch die Präteritiformen *dualētun* O. I. 22, 8, *dualēti* O. I. 4, 72, wohl auch durch das Inf. *gituualan* 'cessare' Da. (8—9. Jhdt), das Part. *tualenten* '(inter) cunctantes' VG. III. 488 (10. Jh.) und die späten, aus dem 11. Jhdt her stammenden Präsensformen (er) *dualit twalit* Bib. 5. 7 (mit Abschwächung des Endvokals \bar{e} zu *i*) bezeugt ist. Mit ganz derselben Bedeutung kommen im Ahd. Formen eines entsprechenden *ja*-Verbums *dwellen twellen* (*twaljan*) vor: wir *duellēn* O. I. 27, 16, Inf. *duellen* O. II. 9, 89 (Kelle); (10—11. Jhdt) ih *gituallo* 'demorabor' Prud. 1, ih *duello* 'demoror' VA. II. 653, *tuallenten* 'cessantem' VA. III. 430, er *tuelet* 'demorabitur' N. Diese Formen vertreten die *ja*-Flexion des in Rede stehenden \bar{e} -Verbums. *twellen* verhält sich zu *dwalēn* ganz wie z. B. ahd. *huggen huckan* zu *hogēn* (s. S. 179). Der Parallelismus dieser Verba ist vollständig auch in Bezug auf das Prät. Wie *hogēta hogētin* u. s. w. neben sich mittelvokallose Formen wie *hocta -hoctun* aufweisen, finden sich auch zu *dwalēn* neben den genannten \bar{e} -Formen alte Präterita ohne \bar{e} : bei Otfrid *dualta* I. 19, 17, II. 7, 34, III. 8, 35; *dualtun* III. 25, 6, I. 58 VP; *dualti* II. 9, 49; *gidualtos* I. 22, 45; *irdualtin* I. 11, 5; *irdualta* I. 17, 3; ausserdem Part. *tuuellanto* 'tarditate' Gc. 8. 9, (er) *tualta* 'morabatur' VA. II. 287, *tuualta* 'immorabatur' Mcp. Mit diesem ursprünglichen \bar{e} -Verbum *dwellen* (: *dwalēn*) nicht zu verwechseln ist das gleichlautende Kausativum *dwellen* 'verzögern, stören, hemmen' ¹⁾. Im Nordischen

¹⁾ Die Belege dieses Kausativums mögen hier aufgezählt werden. Präsensformen: *tuellan* 'denegare' A., *getuelen* 'retinere' Bo. 5, *tuelest* 'moderaris (orbes)' N., *tuelles* Bib. 8. 10 (*twelles* Bib. 4. 6) 'trices, impediās'

hat unser Verbum in seinen beiden Funktionen Parallelen: aisl. *duelia dualði* (*dualdi*)²⁾ trans. 'verzögern, aufhalten', intr. (*áπ.λεγ.*) = *dueliast* (vgl. aisl. *hyggia* zu ahd. *hogēn*: *huggen*); aschw. *duelia dualia*, dä. *dvæle* (*dvalde*) mit demselben doppelten Gebrauch. Im Westgermanischen dürfte sonst nur die kausative Bedeutung belegt sein: as. *bidwelian* 'morari, impedire', ags. *dwellan* 'hemmen, irren'. Zu Grunde liegt die Wurzel im stw. ahd. *twēlan* (in *gi-*, *ar-*) 'torpere, sopiri, cessari' (s. Schade, Altd deutsches Wb.² 973).

Unter diesen gemeingerman. Verben mit bewahrten Spuren der *ja*-Flexion führe ich noch ahd. *druoēn* 'leiden' auf, bei welchem die *ja*-Formen zweifelhaft sind. Die *ē*-Flexion ist durch folgendes gesichert: Prät. 3. sg. *troed* Gl. K., *droet* R., *druoet* T. 92, 2, Part. *druoanti* T. 91, 5³⁾; dagegen können folgende Formen ebenso gut der *ja*- als der *ē*-Flexion gehören: Inf. *thruoen* T. 90, 4, *truen* T. 227, 2, *troen* T. 232, 2, Part. *thruenti* T. 199, 5, Konj. Präs. 1. sg. *thruē* T. 158, 2, Prät. pl. *thruotun* T. 102, 1. Keine *ō*-Formen sind bekannt. Ausserdeutsch hat unser Verbum eine Entsprechung in dem zur *ō*-Klasse übergetretene ags. *þrōwian* *-ode* 'etwas dulden, erleiden'. Parallel mit *drōēn* geht ahd. *drōa* f. *passio, onus*'. Eine Etymologie ist meines Wissens noch nicht gegeben. Ich nehme

ne tuelēt 'non remoratur (equos)', er *gitalit* 'tardat' Mc.; Konj. 3. sg. *duelle* O. II. 4, 66 (dieser wie andere Belege aus Otfrid nach Kelle), Imp. sg. *tuele* 'tardaveris' N.; Präteritiformen: *dualta* O. II. 3, 16, *gidualta* O. I. 22, 9, *kitualtīn* 'retardarent' D. II. 342, Part. Prt. *gitalter* 'morata (asina)' Gc. 3, *katualti* 'retardati' Em. 19, *irdualta* O. V. 4, 12.

²⁾ Das Prät. *dualði* (später *dualdi*) ist wie *munði*, *unði*, *þoldi* (s. S. 185. 186. 187 in Vorausgeh.) zu erklären.

³⁾ S. Sievers, Tatian: Einleitung § 107 1) b).

Zusammenhang an mit der ieur. Wz. *ter- trō-* in gr. *τερέω τερέω*, lat. *tero* 'reibe, bohre', ai. *tar-* (*táratī*) 'durchdringen, überwinden etc.', *turá-* 'beschädigt, wund', *ū-tura-* 'krank, leidend, gr. *τρώω τι-τρώσκω* 'bewältige, beschädige, verwunde'. Die Grundbedeutung von ahd. *druōēn* somit passiv: 'beschädigt werden, leiden'. Zur Bedeutungsentwicklung vergleiche man ahd. *tīdan* = nhd. *leiden* 'leiden, erdulden', das mit dem Adj. ahd. *leid* 'betäubend, wiederwärtig, verhasst' (als Subst. 'Leiden, Betrübniß, Böses') zu einer ieur. Wz. *lei- loḡ-* 'verzehren, verderben', pass. 'verzehrt werden' in gr. *λοιμός* 'Pest, Seuche', *λίμος* 'Hunger, Hungersnoth (eig. Abzehrung)', lit. *lei-las* 'dünn, schlank', aksl. *lichu* 'arm, beraubt, böse', ahd. Interjektion *lēwes lēs* 'heu, leider' (Gen. eines Nomens **lai-ya-*) etc. gehört ¹⁾.

β) Ohne Reste der ja-Flexion.

Ahd. *darbēn* 'mangel haben, entbehren etwas' (Komp. *gi-tharbēn*). Belegquellen: 8. Jhd t: Gc. 5; 9. Jhd t: Rc. Rd. Gc. 2. O.; 10—11. Jhd t: VA. VG.; sonst nur bei N. Eine vereinzelte *ō*-Form ist belegt in *darapunt* VG. I. 435. Parallelen finden sich in got. *ga-þarban -aida* 'sich enthalten', as. *tharðon* 'entbehren', ags. *þearfian* 'ermangeln' (aisl. *þarfa -aða* 'nötig sein' ist wegen seiner abweichenden Bedeutung wohl für Denominativum zum aisl. Adj. *þarfr* 'nützlich, erspriesslich', *þarfi* 'nötig' zu halten, für welche Annahme auch die Flexionsweise spricht). Nebenher geht das Subst. ahd. *darba* f. (= got. *þarba*,

¹⁾ Siehe über diese Wortsippe Persson, Wurzelerweiterung S. 15. 169, Kluge, Wb. ⁵ 'leiden'.

ags. *þearfu*, aisl. *þørf*) 'Darbe, Mangel', ausserdem das Adj. ahd. *bidarbi* 'utilis, solers', got. *þarfs* 'nöthig, bedürftig', aisl. *þarfr* (s. oben). Unsere Wortsippe gehört zu der germ. Wz. *þurf- þarf-* (vorgerm. *torp-*: got. *þaúrbum*, ahd. *durfum* = ai. 1. pl. *trpnumás* 'wir werden befriedigt', s. Kluge, Pauls Grundriss I. 377, Streitberg, Urgerm. Gramm. S. 316) im V. prät.-präs. got. *þaúrban*, ahd. *durfan* u. s. w. 'Mangel haben, entbehren, bedürfen' (s. Kluge, Wb. ⁵ 'dürfen').

Ahd. *scamēn* 'sich schämen', belegt in folg. Quellen: 9. Jhd: Is. T. O. Rc.; 9—11. Jhd: Rg. 1; 10. Jhd: Mart.; sonst bei N. und Wm. *ō*-Flexion erscheint in Part. Prät. *scamot* 'confusus' Gx. (9—10. Jh.), sonst nur in N. Wm. St. (11—12. Jh.): *scamōn sih* 'confundi'. Die Priorität der *ē*-Form wird durch das got. sw. V. III *skaman* (*ga-skaman*) *sik* 'sich schämen' gesichert. Mit sekundärer *ō*-Biegung entspricht ags. *scamian* in derselben Bedeutung. Vgl. das nebenstehende Subst. ahd. *scama* f. (= as. *scama*, ags. *sceamu*, vgl. aisl. *skōmm*) 'Schamgefühl, Beschämung'. Die zu Grunde liegende Wz. *skam-* ist eine Variante zu der ieur. *s*-losen Form *kam-* 'sich bedecken', wozu u. a. got. *-hamōn* 'sich bekleiden' (s. Kluge, Wb. ⁵ 'Scham').

Ganz für sich erscheint das für ahd. *geffida* f. 'Betrachtung' (nur in Gh. 1. 3 aus dem 10. Jh.) als Grundwort zu folgender Verbum **gaffēn*, entsprechend mhd. (md.) *gaffen* = nhd. *gaffen* ¹⁾. Die Ansetzung eines ahd. *ē*-Verbums findet ihre Berechtigung in dem ganz parallelen aisl. *gapa -pta* 'den Mund aufsperrn' (auch 'rufen, schreien') mit regelmässiger *ē*-Flexion ²⁾. Ausserdem gehören hierher ndl. *gapen* 'gähnen', engl. *to gape* d. s.

¹⁾ S. Kluge, Wb. ⁵ 'gaffen'.

²⁾ S. Noreen, Aisl. Gramm. ² § 446 Anm. 4.

Zu aisl. *gapa* vgl. das Subst. *gap* n. 'Schlund, Öffnung'. Unsere Wortsippe steht in entfernterer Wurzelverwandschaft mit aisl. *geipa* 'schwätzen', *geispa* (**geipsa*) 'gähnen', nschw. *mun-gīpa* 'Mundwinkel', aisl. *gaupn*, ahd. *goufan* f. 'Höhlung beider Hände', ags. *géopan* 'in sich aufnehmen' (s. Noreen, Urgerm. Judlära S. 58, Urgerm. Lautlehre S. 212. 216, Persson, Wurzelerweiterung S. 178, Nachtr.).

3. Isolierte Verba.

a) Mit Resten der *ja*-Flexion.

Ahd. *magēn* 'valere, vigere' (Kompp.: *ga-*, *gaun-magēn*). \bar{e} -Formen sind belegt in: 8. Jhdt: Ic. R.; 9. Jhdt: Rb. Rf. Ib. Rd. T. M. Sb.; die *ja*-Flexion ist durch *mekeent* Rb. ('vigent') vertreten. \bar{o} -Biegung tritt erst im 11. Jhdt auf: *ungamagota ungemagota* Bib. 6. 7. Unser Wort steht an der Seite des V. prät.-präs. got. ahd. *magan* 'können, vermögen' (: ieur. Wz. *magh-*, vgl. aksl. *moga mošti* 'können').

Ahd. *jagēn* 'jagen, venari, persequi' ist belegt mit \bar{e} -Formen in: 10—11. Jhdt: Prud. 1. VG.; 11. Jhdt: Notker (4 mal); *ja*-Formen finden sich in *geiegit uuart* 'agebatur' Ahd. Glossen (Steinmeyer u. Sievers) I. 726, 4 = *kieiegit* I. 727, 5 ¹⁾. Durch diese Spuren des alten Flexionswechsels der \bar{e} -Verba wird *jagēn* als urgermanisch erwiesen. Daneben erscheint \bar{o} -Biegung und mit weit zahlreicheren Belegen: 8. Jhdt: Gl. K. Pa.; 9. Jhdt: Frg. M. Sb. O.; 10. Jhdt: Gh. 1. 3. Bib. 1. 2.

¹⁾ Vgl. Kögel, Beitr. IX. 520.

Prud. 1. A.; 10—11. Jhdt: VA. VG.; u. a. Mit Rücksicht auf das hohe Alter der \bar{o} -Formen scheint es mir warscheinlich, dass diese doppelte Flexionsweise (nach der \bar{e} - und der \bar{o} -Klasse) schon voralthochdeutsch bestanden hat. Hierzu das Verbalabstraktum ahd. *jagōt*, mhd. *jaget* = nhd. *jagd*. Die Etymologie des Wortes dunkel (vgl. Kluge, Wb. ⁵ 'Jagd').

Ahd. *scarrēn* 'ragen, hervorragen', bezeugt nur durch Part. Präs. *scarrantan* 'abruptissimas' A. (10. Jh.) und *furi-scerrinta* 'eminentes' Bib. 11 (11. Jhdt), dessen *i*-umgelauteter Wurzelvokal für alte \bar{e} -Flexion spricht. Im Mittelhochdeutschen tritt dasselbe Wort als *scharren* 'schroff hervor, herausragen' auf. Unser Verbum ist eine Ablautsform zu dem S. 181 behandelten ahd. *scorrēn*, mhd. *schorren* mit derselben Bedeutung.

β) *Ohne Reste der ja-Flexion.*

Ahd. *barrēn* 'rigere, starr emporstehen' mit folg. Bel.: 9. Jhdt: *parranto* 'rigide (respondere)' M., *parrentemo* 'extento (collo)' M., *parrento* d. s. Sb., *parrantemo* 'extento (collo)' Sb., *parrentlichō* 'rigide' Ia.; 10. Jhdt: *parrenter* 'rigens, fortius' Prud. 1, *parrantemo* 'supinata (cervice)' Prud. 1, *extento (collo)*' Bib. 1. 2, *parrentemo* Bib. 1 (Bib. 2 hat *parentemo* 'erec:o'); 11. Jh.: *parrentemo* Bib. 7. Eine \bar{o} -Form liegt vor in *parronto* Bib. 1. 2. Vgl. das hierher gehörende Verbalabstraktum ahd. *parrunga* 'rancor, superbia, invidia'. Unser Verbum gehört zu einer germ. Wz. *bars- barz- (bors- borz-)* 'borstig sein' in mhd. *bars* nhd. *barsch* stm. 'ein Fisch, Stachelflosser, Perca', ndl. *baars*, ags. *baers bears*, engl. *barse bass*, aschw. *agh-borre*, nschw. *abborre aborre*, adä. *ag-borræ*, ndä. *aborre* d. s., aschw. norw. dä. *borre* (= nschw. *kard-borre*) 'Klette', nschw. *sjö-borre*

'Meerigel', engl. *bur burr* (ags. **burr* < **burxu-*) 'Klette', ahd. *burst* m. n., mhd. *bürst borst* m. n., *borste* f., nhd. *borste*. Zu *barrēn* findet sich ein Intensivum in ahd. *parzen* 'sich brüsten, trotzig, erbost od. wütend sein' (aus **barraxjan*). Vgl. Schade, Altd. Wb. ² 42.

Ahd. *lahhēn* 'lachen' (Kompp.: *ar-*, *xuo-lahhēn*). Belege: 8. Jhd: *lahet* Ra. 'adrisit'; 9. Jhd: *lahhet* 'ridetis' T. 23, 3; 9—11. Jhd: er *láchēt* D. II. 322; 10. Jhd: *lahhat* Prud. 1 'renitet (vultus)', *lahhet* Prud. 2, Part. Präs. *lachantemo* 'ridenti' Prud. 1, *lachantemo* 'renitenti (fronte)' Prud. 1; *lähhen* Em. 8; 11. Jhd: er *lachēt* Bo. 5, Part. Präs. *lachende* 'ridens', *xuo-lachende* 'arridens' Bo. 5, (sie) *lachelon* N., (er) *láchēt* Syl., Inf. *láchēn* Syl. Von diesen Formen sind jedoch einige doppeldeutig, indem sie auch zu einem ahd. st. V. *hlahhen* 'ridere' (= got. *hlahjan*, ags. *hlyhhan hlæhhan*, aisl. *hléia*) gehören können, wovon nur eine sichere Form, *hlōc* 'arrisit' in R. (für **hlōh*, analogisch nach Pl. **hlōgum*) belegt ist. Unser *ē*-Verbum ist vermuthlich eine erst in althochdeutscher Zeit geschaffene Neubildung zu diesem starken Verbum, woher jedenfalls die Gemination des inneren *h* stammt. Die in Ra. vorkommende Form *lahet* hat, wenn dies Verbum neuentwickelt ist, seinen *h*-Laut ungeminiert erhalten durch Anschluss an die 2. 3. sg. Ind. und 2. sg. Imp. des st. Verbuns, bei welchen Formen der betreffende Konsonant lautgesetzlich einfach ist. Zur ieur. Wz. *klōk-* in gr. *κλώσσω* (aus **κλωκ-ιω*) 'glucken', ir. *cluiche* (gl. *iocus*), *cluichech* (gl. *ludibundus*) aus urkelt. **klokjū* 'Scherz, Spiel' (s. Fick, Wb. ⁴ I. 395, II. 103).

Ahd. *stabēn* (Kompp.: *ar-*, *ga-stabēn*) 'rigere, rigescere, obrigescere': 8. Jhd: Ic.; 9. Jhd: Ia. Ib. Rd. Rf. Bib. 9; 10. Jhd: Gh. Bib. 1. 2. Prud. 1. Em. 8. Daneben sekundäre *ō*-Flexion in *fīrstabon* 'obrigere, obstipere' L. (10. Jh.), Em. 32

(11. Jh.). Zu Grunde liegt entweder die ieur. Wz. *stǣp- stǣp-* in ai. *sthāpāyūmi* 'stelle, gründe', *sthāpana-* 'das Stellen', *sthapāti-* 'Statthalter', lit. *stap- aus stap-ytis* 'stille stehen' oder *stābh-* (*stēbh-*) in lit. *stābas stōbras* 'Bilsäule', *stabaū stabiūti* 'stehen machen', *stebētis* 'staunen', *stēbtis* 'sich stemmen', *stēbas* 'Stab, Strebepfeiler'. Auf germ. Boden ist das seiner Etymologie nach ebenfalls zweideutige got. *stafs* (*b*), ahd. *stap* (Gen. *stabes*) 'Stab' urverwandt (s. Kluge, Wb. ⁵ 'Stab', Persson, Wurzelerweiterung S. 53. 59. 179).

Ahd. *tōgēn luogēn* 'lügen, schauen, videre, adspicere, prominare' (Kompp.: *ar-*, *fram-*, *uz-luogēn*) ist belegt nur mit *ē*-Formen: 8. Jhdt: R. Ic.; 9. Jhdt: Rb. Ib. Rd. O.; sonst in Mep. (11. Jh.) und Sal. 1. 4 (12. Jh.). Unser Wort kann passend mit urkelt. *lakato- lokato-* 'Auge' (kymr. *llygat*, korn. *lagat*, bret. *lagad*) sowie mit ai. *lakšate* 'bemerken, betrachten' zusammengestellt werden (s. Fick, Wb. ⁴ II. 237) ¹⁾.

Ahd. *zawēn* 'glücken, gelingen, zu theil werden' (mit Dat.) kommt nur bei Otfrid vor: *zawuēta* II. 5, 12, V. 5, 5, V. 13, 12; *zawuēti* V. 13, 9, V. 13, 14. Hierzu gehört das Subst. *gi-zawa* stf. 'Gelingen' O. I. 2, 28 (sonst nur im Sinne von 'supplex': Diut. II. 333). *zawēn* ist das entsprechende Intransitivum zu dem trans. V. got. *taijan* (*tawida*), ahd. *zawwen* (**zawjan*)

¹⁾ Anders bei Persson, Wurzelerweiterung S. 218 ¹⁾, wo Zusammengehörigkeit mit der zweisilbigen Basis *ēlk-* 'strahlen, glänzen' in gr. *ἡλέκρωρ* 'strahlend, Sonne', *ἡλέκρον*, ai. *árcati* 'strahlt', *arká-* 'Strahl, Sonne' etc. vermuthet wird. In der That scheint mir diese Wortsippe mit der oben besprochenen verbunden werden zu können. Zur Begriffsentwicklung 'glänzen — sehen' vergleiche man gr. *λέσσω* 'sehe' aus **λενκ-ιω*: Wz. *leuq-* in lat. *lūceo* etc.

xowita 'machen, bearbeiten, verfertigen'. Streitberg, Ugerm. Gram. S. 69 verbindet hiermit ags. aisl. *tól* 'Werkzeug', dessen Vokallänge auf ursprünglichem Langdiphthonge beruhen sollte.

Ausserhalb der oben besprochenen Ablautskategorien steht das reduplierte ahd. *rērēn* (mht. *rēren*) 'balare, blöken, brüllen' mit folg. Belegen: *reret* Sg. 913 (Vocabular. Sti Galli aus 8. Jh.), *rerentes* M. Bib. 1. 2, *rērentes* Sb., *rerintis* Bib. 5. Eine germanische Entsprechung ist vorhanden in ags. *rūrian* (engl. *roar*) 'brüllen, laut aufschreien' mit dem gewöhnlichen Übertritt in die II. schwache Konjugation. Nach Brugmann Grundriss. II. 847. 1065. 1089 entstand ahd. *rērēm* ags. *rūrie* 'blöke, brülle' auf Grund eines urgerm. **ra_i-rē-iō*, das aussergermanisch an lit. *rė-ju rėti* 'schreie heftig los' anzuknüpfen ist ¹⁾ (das *ē* in *rē-* war 'suffixal', präsensstambildend: vgl. lett. *rū-ju rū-t* 'schelten' u. a.).

¹⁾ Siehe auch Persson, Wurzelerweiterung S. 196.

II. Verba mit sekundärem Übertritt in die \bar{e} -Klasse.

a) Ein redupliziertes Verbum.

Ahd. *bibēn* 'beben, tremere' hat Belege in folg. Quellen: 8. Jhd t: Gl. K. Pa. Ra. Ic.; 8—9. Jhd t: Tg. 1; 9. Jh.: H. T. Tg. 3; 10—11. Jhd t: Gh. 1. 2. 3. VA.; 11—12. Jh.: N. Ho. Eine vereinzelt, späte \bar{o} -Form *irbiboten* 'contremuerunt' findet sich in Nh. II. Ahd. *bibēm* 'bebe' hat auf aussergermanischem Boden eine genaue Entsprechung in ai. *bi-bhē-mi* 'fürchte mich', geht somit auf eine ieur. Grundform *bhi-bhái;-mi* zurück. Weil im Urgermanischen *ai* und \bar{a} in nichthaupttoniger Silbe zusammenfallen mussten, wurde unser Verbum hier der Analogie der \bar{e} -Verba ausgesetzt, was zum völligen Übertritt in die \bar{e} -Klasse (und zur Aufhebung der Stammabstufung, vgl. ai. 3. du. *bi-bhi-tas*, *bi-bhī-tas*, 3. pl. *bi-bhy-ati*) führte ¹⁾. Germanische Parallelen liegen vor in as. *biðon*, ags. *bifian beofian* (nach der II. Kl., in dieser Doppelformation liegt aber eine Spur der früheren \bar{e} -Biegung ²⁾) und aisl. *bifa(sk)*, *bifða(sk)* (später *bifaðask*) mit Schwankung zwischen \bar{e} - und \bar{o} -Flexion (vgl. noch 1 sg. westnord. *bife* 'bebe' aus urnord. **biðē* ³⁾). Neben diesen Formen kommen andere vor, die *e* in der Wurzelsilbe haben, welches *e* sehr wahrscheinlich auf urgermanischem *a*-Umlaut beruht:

¹⁾ S. Kluge, K. Z. XXV. 85, Etym. Wb. ⁵ 'beben', Brugmann, Grundriss I. 33, II. 930, Tamm, Etym. Sv. Ordb. 'bäva', Streitberg, Urgerm. Gramm S. 56. 319, Wilmanns, Deutsche Gramm. II. 47.

²⁾ S. Sievers, Ags. Gramm. ² § 416 Anm. 7.

³⁾ S. Noreen, Pauls Grundriss I. 514.

mndd. ndl. *beven*, nhd. *beben*, aschw. *bæva* dä. *bæve* (eine Nebenform zum jüngeren aschw. *beva* = aschw. **biva*, aisl. *bifa*) und nschw. dial. *bäva* in der Bed. 'die Arme schwingen, sich ungebändig stellen' ¹⁾). Dieser Vokalwechsel beweist, falls er urgermanisch ist (im Mndd. und Ndl. könnte *e* auch für altes *i* stehen, die nhd. und die schwed. Formen könnten aus dem Niederdeutschen entlehnt sein), dass unser Verbum einst die stammabstufende Flexionsweise der urgerm. *ē*-Verba besessen hat.

b) *ē*-Verba, ursprünglich zur *nū*- *nə*-
Klasse gehörig.

In unserer obigen Darstellung der Geschichte derjenigen primären *ē*-Verba, bei denen die *ē*-Flexion ursprünglich ist, haben wir mehrmals eine mehr oder weniger stark hervortretende Neigung nach der *ō*-Klasse hin beobachten können. Derselbe Umstand, den ich S. 173 als Grund für diese Schwankung zwischen *ē*- und *ō*-Flexion anführte, — einige formale Berührungspunkte der ieur. *ē*- und *ū*-Klasse im Urganisch. — hat auch eine entgegengesetzte Entwicklung veranlasst, dass nämlich eine Kategorie ursprünglicher *ū*-Verba, diejenige mit dem ieur. Suffix. *-nū*- *-nə*- als Präsenscharakter, im Urganischen ganz oder theilweise *ē*-Biegung übernommen haben. Zu dieser Umbildung hat wahrscheinlich auch die Funktionsverwandschaft — die den beiden Verbtypen eigene intransitive Bedeutung —

¹⁾ S. Tamm, Etym. Sv. Ordb. 'bäva'.

beigetragen ¹⁾. Die Belege für diesen Vorgang finden sich hauptsächlich im Althochdeutschen. Im Gotischen ist dieser Wechsel durch ein einziges sicheres Beispiel bezeugt; im Altsächsischen, Altfrisischen und Angelsächsischen zeigt er sich nur spurenweise.

Für die meisten der in Rede stehenden germanischen *ē*-Verba wird die Zugehörigkeit zur *nā*-Klasse durch aussergermanische Anhaltspunkte erwiesen. Demnach empfiehlt sich für uns folgende Eintheilung.

a) ē-Verba mit vorgermanischen Entsprechungen nach der nā-Klasse.

aa) Die Wurzelstufe der germ. und aussergerm. Belege ist dieselbe.

Ahd. *kunnēn* 'noscere, experire, tentare, discere' (Kompp.: *ar-*, *ga-kunnēn*) ist belegt in folg. Quellen: 8. Jhdt: Gl. K. Pa. Ra. R.; 9. Jhdt: Is. Frg.; 10—11. Jh.: Mu., sonst bei N. Germanische Parallelen: got. *kunnan -aida* 'erkennen' (nur in

¹⁾ Vgl. Kluge, Pauls Grundriss I. 372, Brugmann, Grundriss II. 978 f., Wilmanns, Deutsche Gramm. II. 47, Streitberg, Urgerm. Gramm. S. 315. — Wegen der altindischen Suffixabstufung *-nā-* *-nī-* nehmen Bartholomæ, Studien zur idg. Sprachgeschichte II. 75 ff. und Joh. Schmidt, Festgruss an Roth S. 179 ff., an die Vollstufe dieses Suffixes habe in der ieur. Ursprache die Form *nā(i)-* gehabt, welche nach Schmidt auf europäischen Sprachgebiet noch in den unten zu erläuternden ahd. *-nē-* (got. *-nāi-*) Verben erhalten sei. Da aber diese einzige ausserindische Belege sich gut als ursprüngliche *nā*-Verba begreifen lassen, scheint diese Vermuthung, als unzulänglich gestützt, abgelehnt werden zu müssen (vgl. Brugmann, Grundriss II. 973 Anm., Streitberg, Urgerm. Gramm. S. 314).

Kompp.: *ana-*, *at-*, *ga-*, *uf-kunnan*), as. *gi-kunnon* 'erkennen', ags. *cunnian* 'erforschen, versuchen'. Aussergermanisch gehören hierher lit. *žino* 'er weiss', das vermuthlich eine Grundf. **gyn-nā-t* reflektiert (kann doch auch **gen-ū-* sein), und mit ein wenig abweichender Wurzelgestalt ai. *jū-nā-mi* 'kenne, weiss' aus **gəns-nū-* (Brugmann u. a. setzen eine Form mit langem sonantischen *n* an) ¹⁾. Die in den as. und ags. Parallelen erscheinende *ō*-Flexion ist warscheinlich eine direkte Fortsetzung der ursprünglichen Biegungsweise dieses Verbuns. Doch ist es eine Möglichkeit, dass auch diese Formen früher nach der *ē*-Klasse flektiert haben und erst später nach Art der meisten altsächs. und angelsächs. *ē*-Verba zur *ō*-Flexion übergetreten sind — in der That eine Entwicklung, die bei einigen von den unten anzu-führenden Verben mit Bestimmtheit nachzuweisen ist. Zu *kun-nēn* kommt ein ahd. Subst *kunna* f. 'Kunde' (bei N.) vor.

Ahd. *ginēn* (Komp. *ana-ginēn*) 'hiare'. Belegquellen: 8. Jhd: Gl. K. Pa. Ra. Pr.e.; 9. Jh.: Bo. 1.; 9—11. Jh.: D. II. 321; 10. Jh.: Bib. 1. L. Le. 1. Ec. Mart. Bo. 3; u. a. Eine ahd. *ō*-Form *ginōn* ²⁾ tritt erst im 11—12. Jhd auf (Bib. 6. Em. 32. Wn. 232), kann aber trotzdem altererbt sein. *ō*-Flexion liegt vor in der ags. Entsprechung *zeonian zinian* (-ode), aber die Doppelheit in der Stammgestalt dieses Verbuns ist ein Be-

¹⁾ Wegen dieser aussergermanischen Parallelen scheint mir ahd. *kunn^{zn}* u. s. w. als ursprüngliches *na*-Verbum gesichert. So auch Streitberg, Ugerm. Gram. S. 315. Anders bei Brugmann, Grundriss II. 1013, der got. *-kunna* 3. sg. *-kunnaiþ* für eine Neubildung zu V. prät.-präs. *kann kunnum* nach dem Verhältnis von got. *vita vitaiþ* zu *vait vitum* hält.

²⁾ Lautgesetzlich müsste die *ō*-Form **genōn* lauten. Der unumgelautete Wurzelvokal in *ginōn* ist vom *ja*-Stamme des neuentwickelten *ē*-Verbuns herübergekommen, oder auch ist dies *ginōn* sekundär aus *ginēn* entstanden.

weis für die frühere Biegung nach der *ē*-Klasse ¹⁾). Neben ahd. *ginōn* findet sich in derselben Bedeutung eine Form mit abweichendem Wurzelablaut *geinōn*, belegt in M. 31 (9. Jh.), Em. 32. Bib. 4. 6. 7 (11—12. Jh.), entsprechend ags. *zánian*. Der Grund für diese Ablautsdifferenz ist — glaube ich — in der im Aisl. und Ags. bezeugten themavokalischen (starken) Flexionsweise dieses Verbums zu suchen. In diesen Sprachen kommen die starken Verba *gína gein* bzw. *zínan zán* 'gähnen' (nach der *no*-Klasse) vor, von deren Prät. sg. der starke Ablaut in *geinōn zánian* gekommen sein kann. Das in Rede stehende alte westgerm. *nā-(nē-)*Verbum hat eine aussergerm. Entsprechung in aksl. *xī-nq* 3. sg. *xī-ne-tū* 'gähnt, klappt', das jedoch — gemäss den meisten übrigen baltisch-slavischen Vertretern der ieur. *nā*-Klasse ²⁾ — die themavokalische Flexion aufweist und in dieser Beziehung also mit dem genannten germ. st. V. übereinstimmt (zum Wurzelablaut in aksl. *xinq*: aisl. *gína* ags. *zínan* vergleiche man lat. *hiūre* gegenüber ahd. *gīen*). Das Verhältnis von aisl. *gína* ags. *zínan* aksl. *xinq* ahd. *ginōn ginēn* ags. *zēonian zīnian* zu ahd. *gīen (giwēn)* lat. *hiūre* lit. *xióti* aksl. *xijati* (s. S. 182. 190.) geht parallel mit dem in ags. *hlosnian*: ahd. *hlosēn* aisl. *hlora* (s. S. 180) vorliegenden.

ββ) Die Wurzelstufe der germ. und aussergerm.

Belege ist eine verschiedene.

Ahd. *stornēn* 'attonitum esse, stupescere' ist belegt in folg. Quellen: 9. Jhdt: *Mξ. Mμ.*; 10. Jhdt: Bib. 1. 2. Prud. 1; u. a.

¹⁾ Vgl. Sievers, Ags. Gramm. ³ § 416 Anm. 6. 7.

²⁾ S. Brugmann, Grundriss II. 979.

Im Germ. steht dies Verbum isoliert, lässt sich aber aussergermanisch mit lat. *con-ster-nūri* ¹⁾ 'schrecken, erschrecken' (intrans.) vergleichen. Mit ahd. *stornēn* hängen ahd. *storrēn* (āp. *ley.*: VA. VI. 554, 10—11. Jh.), mhd. *storren* 'herausstehen, ragen', nhd. *sturren* 'starren', got. *and-staurran* 'unwillig anstarren, widerspenstig sein, murren' zusammen. Das formale Verhältnis von *stornēn* zu *storrēn* u. s. w. ist freilich etwas unklar, da eine urgerm. Assimilation *rn* > *rr* nach aller Wahrscheinlichkeit nicht existiert hat ²⁾. Ebenso wenig kann dies *rr* durch irgend einen anderen Assimilationsvorgang entstanden sein. Es scheint mir somit unzweifelhaft, dass *stornēn* und *staurran* etc. Verba verschiedener Grundlage sind, denen nur die zu Grunde liegende ieur. Wz. *ster-* 'starr, fest sein' (s. B. in gr. *στερός* 'fest, hart', lat. *ster-ilis*) gemeinsam ist. Die Annahme aber eines primären Verbalstammes ieur. **ster-rū-* neben **ster-nū-* (in *stornēn*) scheidet daran, dass ein verbalstambildendes ieur. *r*-suffix sonst nicht aufgewiesen ist. Unser Verbum ist deswegen nur als altes Denominativum erklärlich, dessen Grundwort ich freilich strikte nicht angeben kann. Man vergleiche indessen ahd. *storro*, mhd. *storre* swm. 'Baumstumpf, Klotz', das unschwer als Substantivierung eines germ. Adj. **sturra-* **storra-* 'starr, steif, hervorragend' aufgefasst werden kann ³⁾.

¹⁾ Die Wurzelform *-ster-* des lat. Wortes enthält entweder ieur. *e* od. *a* (vgl. Brugmann, Grundr. I. 92). Nach Bartholomæ, Studien zur idg. Sprachgeschichte II. 80 ist *er* aus *ar* = *ūr* = ieur. lang. sonant. *r* hervorgegangen, was ich für principiel unrichtig halte.

²⁾ S. Noreen, Urg. Gramm. S. 158 Anm. 2, Streitberg, Urg. Gramm. S. 140.

³⁾ Derartige Substantivierungen liegen vor z. B. in mhd. nhd. *strunk* m. 'Baumstamm, Stammende, dicker Stengel, Kohlstengel', mndd. *strunk* m. 'der Stengel eines grösseren Krautes', nschw. dial. *stronk* 'dicker

Zu diesem konkludierten Adj. finden sich Ablautsformen — ebenfalls mit *r*-Ableitung — in gr. *στεῖρ ὁός* 'fest, hart, starr', aisl. *starr* 'durus, contentus' (Ack. sg. m. *starran*), mhd. *sterre stürre* 'starr, steif', wohl auch nhd. *starr* (vgl. hierzu das Denominativum mhd. *starren, erstarren, gestarren* 'starr, steif sein, werden'). Für den sekundären Ursprung von *storrēn* spricht offenbar auch, dass mhd. *storren* neben der durativen Bedeutung eine inkohärente aufweist ('steif hervorstehen, starr sein, werden', vgl. oben mhd. *starren*).

Ahd. *hlinēn* 'lehnen, recumbere' (Kompp.: *ana-, ana-ga-, fora-, ga-, oba-, ubari-, xuo-hlinēn*) mit folg. Belegquellen: 8. Jhdt: Gl. K. Pa. Ra. R.; 8—9. Jh.: Em. 29; 9. Jh.: K. Rb. Ia. Ib. Rd. T. M. OA.; 10. Jh.: Bib. 1. 2. Le. 1; 10—11. Jh.: VA. Le. 3; u. a. Nach der *ō*-Flexion erscheint nur die Form *gilinota* Le. 2 (11. Jh.). Sämtliche Belege des Ahd. weisen den Wurzelvokal *i* auf, der eigentlich nur den alten *ja*-Formen gebührt. In dem urgerm. Paradigma müssen indessen lautgesetzlich auch *a*-umgelautete Formen mit *e* bestanden haben, die aber im Ahd. durch Ausgleichung gänzlich beseitigt worden sind. Das Mhd. bewahrt in der That noch einen Reflex von denselben in dem Wechsel *lēnen linen*¹⁾. In der genannten ahd. *ō*-Form und im asächs. *hlinon*, deren *ō*-Flexion altererbt sein

saftiger Stengel': zum Adj. aschw. *strunker* 'gerade, aufrecht', nschw. dial. *strunk* 'schlank, lang, langgestreckt', ndä. *strunk* 'steif, starr, aufrecht' (St. **strunka-*, s. Verf., Studier öfver de nord. språkens prim. nominalbildning I. 17), nno. *butt* 'Stumpf, Klotz, abgehauener Baumstumpf' (vgl. aisl. *but-r* m. 'kurzes Stück eines Baumstammes'); zum nhd. Adj. *butt* 'stumpf, plump, grob, dumm' (als Entlehnung in ä. nschw. *butt*, nschw. *butter* 'mürrisch, unfreundlich', dä. *butt* 'stumpf, mürrisch'), s. Lidén, Uppsalastudier S. 84 f., vgl. Tamm, Et. Sv. Ordb. 73 b.

¹⁾ Vgl. Paul, Ahd. Gramm. ² § 43.

mag, steht *i* für regelrechtes *e* in Folge analogischer Angleichung an die vorauszusetzenden *ja*-Formen von ahd. *hlinēn* und as. *hlinan* (nur in Part. *hlinandi*, Oxf. Gl.). Ags. *hlinian hleonian -ode* flektiert nach der *ō*-Klasse, hat aber durch seine wechselnde Wurzelsilbe früher zur *ē*-Flexion gehört ¹⁾ und ist somit gleichzeitig mit den ahd. und as. Formen aus der *nū*-Klasse herübergekommen. Neben diesem alten *nū*-Verbum hat wahrscheinlich einst ein st. V. ahd. **hlinan *hlein *hlinum* existiert (vgl. das Verhältnis von ahd. *ginēn ginōn* zum st. V. ags. *ġinan* aisl. *ġina*). Dafür spricht das Vorhandensein eines westgerm. Kausativums ahd. *hleinēn leinen*, ags. *hlēnan* 'lehnen' (trans) ²⁾. Aussergermanische hierhergehörende *nū*-Verba sind gr. *κλί-ρω* 'lehnen', lat. *de-clī-nūre*, lett. *slēnu slēt* 'anlehnen': ieur. Wz. *klei-* (s. u. a. Fick, Wb. ⁴ I. 426, Kluge, Wb. ⁵ 'lehnen', Brugmann, Grundriss II. 978, Streitberg, Urg. Gramm. S. 315). Neben ahd. *hlinēn* kommt ahd. (*hlina*) *lina lena* f. = mhd. *line lene*, nhd. *Lehne* vor, eine nominale *nū*-Ableitung mit gr. *κλί-ρη* 'Ruhelager' zu vergleichen.

Ahd. *winēn* 'depasscere' ist belegt in Quellen des 8. und 9. Jhdts: *uwinii* 'depasscit' R. (eine *ja*-Form), *piuuinee* (*piuuine* Rd.) 'depasscat' Ib., *uwineton* 'carpebant' Rb. Nebenher geht das ahd. Subst. *winne* f. 'pastus' ³⁾ mit Entsprechungen in got.

¹⁾ S. Sievers, Ags. Gramm. ² § 416 Anm. 6. 7.

²⁾ Vgl. dagegen aisl. *hleina -nda* mit intrans. Bed.: 'angenehme Ruhe oder Sicherheit bekommen, haben' (1 mal, Fritzner ²⁾), das zunächst mit aisl. *hlein* f. 'Ausruhung in behaglicher Ruhe und Sicherheit' zusammen zu gehören scheint.

³⁾ Vgl. hierzu ahd. *winni-mānōd* 'Weidemonat'. Die gleichbedeutende Nebenform *wunni-mānōd* beruht auf analogischer Angleichung an ahd. *wunna* (*wunni*) f. 'Freude, Lust' (as. *wunnia*, ags. *wynn*). Die Annahme eines ahd. *wunnia* in der Bed. 'Weide, Weideland' hat keine Berechtigung (s. Braune, Beitr. XIV. 370 Note, vgl. Kluge, Wb. ⁵ 'Wonne', Noreen, Urg. Gramm. S. 100).

winja 'Weide, Futter', aisl. *vin* (*vinjar*) 'Grasplatz, Weideplatz'. Ich stelle diese Wörter zunächst in Verbindung mit ahd. *weida* f. 'Futter, Speise, Ort zum Weiden, das Futter-, Speisesuchen (Jagd, Fischfang)', aisl. *veiðr* 'Jagd, Fischfang', ags. *váp* 'Jagd', ahd. *weidōn* mhd. *weiden* nhd. *weiden* 'Futter suchen', mhd. *weideman* nhd. *Waidmann* 'Jäger', mhd. *weidenære* nhd. *Weidner* 'Jäger', eine Sippe, die Kluge Wb. ⁵ 'Weide' auf eine Wurzel *wei-* 'auf Nahrung ausgehn' in lat. *vēnāri* 'jagen', ai. *vī-* 'auf etwas losgehen, angreifen, Speise zu sich nehmen' zurückführt. In der lat. Form *vē-nūri* (aus einen Wurzelf. *uai-*) sehe ich ein zu ahd. *winēn* gehöriges aussergerm. *nū*-Verbum. Die Wurzelstufe dieser Bildungen differiert wie in den oben besprochenen ahd. *hlinēn stornēn* gegenüber lat. *-clī-nūre* bzw. *-ster-nūre*. Inbetreff der Bedeutungsentwicklung 'depascere' — 'jagen' verweise ich auf die oben angeführten ahd. *weida* aisl. *veiðr* u. s. w. Das nebenstehende gemeingerm. Subst. got. *winja* u. s. w. ist wohl am ehesten als nominale *njo*-Ableitung aus der genannten Wz. *wei-* zu erklären ¹⁾.

Ahd. *sih warnēn* 'sich hüten' ist belegt nur in O. IV. 7, 69: *sie sih uuarnētīn* (Kelle); daneben ahd. *warnōn* 'sich vorsehen, sich hüten, warnen' (O. Gc. 3. Mcp.); 'versehen, ausrüsten' (Prud. 1. Bo. 5). Im Germanischen entsprechen ags. *warnian* 'sich hüten, warnen' (engl. *to warn* 'warnen, abwehren'), aisl. *varna* (*að*) 'sich enthalten einer Sache, verweigern'. Aussergermanisch vergleicht Joh. Schmidt, Festgruss an Roth S. 184 ²⁾ ai. *ávṛ-ṇādhvam* 'ihr wehrtet von euch ab' (mit tiefstufiger Suffixform).

¹⁾ Anders, aber mir nicht wahrscheinlich, Persson, Wurzelweiterung S. 80, der got. *winja* 'Weide, Futter' zur Wz. *uen-* 'Gefallen finden' stellt.

²⁾ So auch Streitberg, Urg. Gramm. S. 315.

Im nächsten Zusammenhang mit dem in Rede stehenden *nū*-Verbum scheinen mir folgende germ. *ja*-Formen gestellt werden zu können: ahd. *warnen* (Hild. 58), as. *wernian* (-*ida*) 'weigern, verweigern, abschlagen', ags. *wiernan wyrnan* (-*nde*) 'verwehren, verweigern, vorenthalten' (vgl. auch afries. *werna* neben *warna* 'veigern'). Diese *ja*-Belege erklären sich aufs einfachste als Verallgemeinerungen der zu ahd. *warnēn* voranzusetzenden urgerm. *ja*-Flexion. Derartige analogische Doppelbildungen nach der *ē*- und *ja*-Klasse haben wir im Vorausgehenden mehrmals beobachtet: z. B. in ahd. *hogēn*: *huckan* as. *huggian* got. *huggjan* aisl. *hyggia*, ahd. *folgēn* ags. *folȝian* -*ode*: *fylȝean* -*ȝde* aisl. *fylgia*. — Zu Grunde liegt eine ieur. Wz. *uer-* 'umschliessen, wehren, wahren' in gr. *ὀρέω*, lat. *vereor*, got. *wars* 'behutsam', *warjan* 'wehren', ai. *var-* 'um-, einschliessen, hemmen, wehren' etc. (s. z. B. Fick, Wb. ⁴ I. 548). Vgl. neben ahd. *warnōn warnēn* u. s. w. das Subst. ahd. *furi-warna* f. 'præparatio' (nur bei N.), md. *warne werne* 'Vorsicht, Fürsorge', ags. *wearn* f. 'Verweigerung, Versagung, Widerstand', aisl. *vorn* f. 'Vertheidigung', das eine nominale *nū*-Ableitung sein dürfte.

β) Zur *nū*-Klasse gehörige *ē*-Verba ohne vor-
germanischen Anhalt.

Ahd. *mornēn* 'betrübt, besorgt sein' hat Belege in: 8—9. Jhd: Em. 29, 9. Jhd: T. O. Eine Form ohne *a*-Umlaut erscheint in *fermūrnden* (*far-*) 'anxiis' Bo. 5 (11. Jh.), worin eine Spur der früheren alternierenden *ja*-Flexion stecken dürfte. Das zu Grunde liegende *nū*-Verbum ist erhalten in as. *mornon*

'trauern' ¹⁾); daneben zeigen sich auch im As. einige Reste der schon urgermanisch neuentwickelten *ē*-Flexion, näml. in zwei hierzugehörigen *ja*-Formen: Inf. *mornian* (vgl. as. *thagon: thagian, tholon: tholian*) und Opt. Präs. *binurnie* ²⁾ (vgl. as. Opt. Pr. sg. *hebbie, libbie* zu bezw. *hebbian, libbian*). Im Got. sind nur zwei Formen belegt: 2. pl. Opt. *maurnaiþ* 'μεριμᾶτε' und Part. *maurnands*, von denen nicht zu entscheiden ist, ob hier ein schwach oder stark flektierendes Verbum vorliegt. Im Ags. entspricht ein st. V. *murnan mearn* (das schwache Prät *murnde* einmal in der Poesie ³⁾). Ein Wechsel zwischen thematischer und unthematischer Flexionsart bei den *nū*-Verben ist auch sonst nachzuweisen: vgl. aksl. themavok. *xi-ne-tū* 'gähnt' gegenüber ahd. *gi-nō-t* (s. S. 215 im Vorausgehenden), ahd. *spurnan*, ags. *spurnan spornan*, aisl. Prät. *sparn spurnom* (Präs. **spyrn* aus dem sw. V. *spyrna* zu folgern ⁴⁾) mit starker Biegung neben ahd. *spor-nō-m* 'trete, stosse mit dem Fusse', aisl. *sporna* 'stosse an' ⁵⁾. Zur ieur. Wz. *mer-* in gr. *μέριμνα, μέριμνα* 'Sorge, Kummer', *μεριμηρίζω (μεριμαίρω)* 'sorge, denke', ai. *smāraṭi* 'gedenkt, erinnert

¹⁾ Das hiermit oft identifizierte aisl. *morna -aði* (s. Egilsson: Lex. poet., Vigfusson: Icel. Dict., Bugge: Norr. Fkv. S. 95, Grundtvig: Sæm. Edda S. 203, Gehring: Eddagloss. S. 115) ist wegen der Bedeutung wahrscheinlich fern zu halten und zunächst mit neunorw. *morna* (= *marna*) 1) 'verfaulen, morsch werden', 2) 'schwinden, sich abzehren, auszehren' (vgl. neunorw. *moren* Adj. 'verfault, morsch' = *maren*) zu verbinden. Fritzner ²⁾ nimmt zweifelnd die Bedeutung von aisl. *morkna* an, das mit nnorw. *morna* synonym ist. Die, wie mir scheint, völlig identischen aisl. *morna* und nnorw. *morna* stelle ich zur ieur. Wz. *mer-* 'zerreiben' in ai. *mṛ-nū-mi* 'zermalme, verderbe', ags. *mearu*, ahd. *maro, marawi, muruwi* 'mürbe, weich, zart' etc.

²⁾ S. Gallee, Asächs. Gramm. S. 108 (§ 306).

³⁾ S. Sievers, Ags. Gramm. ² S. 179 (§ 389 Anm.).

⁴⁾ S. Noreen, Aisl. Gramm. ² § 422 Anm. 4.

⁵⁾ Vgl. Brugmann, Grundriss II. 978, Streitberg, Urgerm. Gramm. S. 315.

sich', av. *mar-* 'sich erinnern', lat *memor memoria* (s. Joh. Schmidt, Festgruss an Roth S. 184).

Ahd. *lērnen* (Komp.: *fora-*, *ga-lērnen*) 'lernen' ist belegt in Pa. (8. Jh.), T. O. (9. Jh.), Prud. 1. VP. (10. Jh.), Bo. 5. Wm. (11. Jh.) und wird ausserdem für *lērnunga* f. 'industria, schola' in Ic. (8. Jh.) und Ib. (9. Jh.) als Grundwort vorausgesetzt. Das neben diesen *ē*-Formen im Urgerm. Formen nach der *ja*-Flexion bestanden haben wird durch das *a*-umlautslose *lirnen* (= *lērnen*) erwiesen. Einschliesslich des Kompositums *ga-lirnen* kommt diese Form in folg. Quellen vor: 8 Jh.: Gl. K.; 8—9. Jh.: Can. 9; 9. Jh.: K. E. Ib. Rd. Gc. 3; 10. Jh.: Em. 3. Can. 10. 12; 10—11. Jh.: Mu.; 11. Jh.: N. Syl.; vgl. ausserdem das Verbalabstraktum *lirnunga* f. 'disciplina': M. Ib. Rd. (9. Jh.), Gc. 9 (9—10. Jh.), Bib. 2. Gc. 8 (10. Jh.). Germanische Parallelen sind vorhanden in as. *linon* (= got. **līznan* Prät. **līznōda*) mit westgermanischer Ersatzdehnung¹⁾, ags. *leornian*, beide mit erhaltener *ō*-Flexion (as. *linon* steht für lautgesetzliches **lēnon*, vgl. ahd. *mēta*, as. *mēda* 'Miete' = got. *mizdō*; das vorauszusetzende unumgelautete *ī* ist aus *lirnen* übertragen worden) und afries. *lerna lirna*, mit demselben Vokalwechsel in der Wurzelsilbe wie in *lērnen*: *lirnen*. Zur Wz. *leis-* in got. *lāis* 'ich weiss', ahd. *lēren* 'lehren' (s. Kluge, Wb.⁵ 'lehren'.

Auf einem derartigen Flexionsübergang beruht ohne Zweifel auch ahd. *arnēn* (Komp. *ga-arnēn*) 'mereri'. Das Wort zeigt Belege in folg. Quellen: 8—9. Jhdt: Can. 9; 9. Jhdt: K. 31. 61. Kp.; 10—11. Jhdt: Em. 7. Gh. 3. Can. 10. 12. VA.; u. a.

¹⁾ S. Brugmann, Grundriss I. 437. 453. 468, vgl. auch Sievers, Beitr. XVI. 251.

Keine *ja*-Formen sind überliefert. Von der ursprünglichen (*n*) \bar{a} -Flexion finden sich im Hochdeutschen nur zwei Reste: *ungiarnotiu* Rf. (9. Jh.), *garnotet* D. III. 103 (12. Jh.). Vgl. dagegen as. *arnon* 'ernten' und ags. *earnian* 'verdienen' mit durchgehender \bar{o} -Biegung. Etymologisch gehört unser Verbum — wie schon Kluge, Wb. ⁵ 'Ernte' eingesehen hat — zur ieur. Wz. *ar-* in gr. *ἀρ-νν-μαι* 'erlange, erwerbe', ai *ṛ-nō-mi* 'stosse auf etwas, erreiche, erlange', armen. *ar-nu-m* 'nehme' (aus einem ieur. Präsensstamm **ṛ-neṛ-*¹). Zu diesem *neṛ*-Verbum verhält sich *arnōn* : *arnēn* etc. wie u. a. as. *kunnon*, ags. *cunnian*, ahd. *kunnēn*, got. *-kunnan* -*aida* (s. im Vorausgehenden S. 213) zu got. *kun-nu-m* 'wir kennen, wissen' (ieur. **gṇ-nu-mes*)²).

Mit durchgedrungener \bar{e} -Flexion (ohne jede Spur der älteren \bar{o} -Form) erscheint ahd. *stecchēn* 'fixum esse, hærere', belegt erst in Quellen des 11—12. Jhdts (N. N. II. Bo. 5. D. III. 107). Das Wort wird von Streitberg, Ugerm. Gramm. S. 316 auf eine ieur. Grundf. 1. sg. Präs. **stignāmi* zurückgeführt. Eine ieur. Wz. *steig-* 'fest machen, werden' steckt nach Fick, Wb. ⁴ I. 568 in gr. *στέιβω* 'trete etw. fest', *στίβαρός* 'fest, gedrunge, derb', lit. *stĩnkstu* 'gerinne, werde steif' (*stĩngau stĩnkti*)³).

c) \bar{e} -Verba ursprünglich zur \bar{a} -Klasse gehörig.

Hier führe ich einige Verba an, welche hauptsächlich nach der \bar{o} -Klasse flektieren, aber in jüngerer Zeit auch (spär-

¹) S. Brugmann, Grundriss II. 1007, Streitberg, Ugerm. Gramm. S. 316.

²) Vgl. Brugmann, Grundriss II. 978, § 605 Anm.

³) Vgl. Brugmann, Grundriss II. 1003.

liche) Formen nach der \bar{e} -Flexion aufweisen, die analogisch nach dem Muster älterer (urgerm.) Doppelformationen neugebildet sind.

Ahd. *holēn* 'rufen, einladen, herzuführen, herbeiholen' ist belegt 3 mal bei O.: *holētīn* IV. 4, 6 (Cod. V), *holētun* II. 14, 11, *holēta* III. 24, 37; ausserdem *ga-holēn* in *keholetex* Part. Prät. Msp. (11. Jh.). Daneben findet sich *holōn* (Kompp.: *gi-*, *ir-*, *thara-holōn*): 8—9. Jhdt: Gl. K. Can. 1. Da.; 9. Jhdt: T. (4 mal), O. (15 mal); einige jüngere Quellen. Ausserdeutsch entspricht nur ags. *zēholian* nach der \bar{o} -Klasse. Eine Ablautsform hierzu

Ahd. *halēn* in derselben Bedeutung scheint in einigen verhältnissmässig späten Belegen vorzuliegen: *ga-haletero* Can. 8 (9—10. Jh.), *xuo-halatum* Sb. (9. Jh.), Bib. 1. 2 (10. Jh.), *arhalanto* Gh. 3 (10. Jh.). In den beiden letzteren Formen ist \bar{e} durch *a* vertreten¹⁾. Weit zahlreichere und ältere Belege zeigt das entsprechende \bar{o} -Verbum *halōn* (Kompp.: *ga-*, *ur-xuo-halōn*): 8. Jh.: Pa. Ra. R. Ic. Gc. 4. Em. 33; 8—9. Jh.: Can. 1. 3. 9. Sg. 193; 9. Jh.: Is. Frg. Ia. Ib. Rd. Re. T. M. Mat.; 9—10. Jh.: Gc. 9.; 10. Jh.: Bib. 1. 2. Can. 4. 10. 11. 12. Em. 3. 19. Gc. 8; 10—11. Jh.: VG. — Die germ. Parallelbildungen haben alle \bar{o} -Flexion: vgl. as. *halon*, afries. *halia*, ags. **zēhalian*. Die Priorität der \bar{o} -Form wird ausserdem durch lat. *calāre* bestätigt, das mit germ. *halōn* wohl identisch ist.

Ahd. *ladēn* (*ga-ladēn*) 'wohin berufen': \bar{e} -Flexion zeigt sich in Kp. aus dem 9. Jh. (Part. *keladanter*) und in Bo. 5. N. Bib. 5 (11—12. Jh.); dagegen *ladōn* (*furi-*, *ga-*, *in-*, *widar-*, *uf-*, *xuo-*

¹⁾ Dies kann auch der Fall sein in *gihalatero* T. 90, 5. Nach Sievers, Tatian: Einleit. § 102 b, § 110 steht hier *a* für älteres *o* auf Grund sekundärer Lautentwicklung. Über den Eintritt des *a* für \bar{e} in den Flexionssilben der ahd. schwachen Verba III: r Kl. s. Braune, Ahd. Gramm. ² § 368 Anm. 1.

ladōn): 8. Jhdt: Gl. K. Pa. Ra. R.; 9. Jhdt: Frg. Kp. H. T. O. etc. Germ. Entsprechungen mit \bar{o} -Flexion treten auf in got. *laþōn*, as. *ladoian*, ags. *laðian*. Etymologisch ist das Wort noch unerklärt.

Hierher gehört wahrscheinlich auch ahd. *langēn* 'verlangen'. bezeugt nur in O. I. 18, 31 und Rg. 1. 2 (9—11. Jh.). Die verwandten Sprachen kennen dies Verbum (in ganz derselben Bedeutung) nur mit \bar{o} -Flexion: as. *langon*, ags. *langian*, aisl. *langa* (-*ada*). Im Grunde hiermit identisch ist, glaube ich, ahd. *langōn* (*gi-langōn*) 'reichen, sich erstrecken, erreichen, sich erwerben, erlangen', belegt in Frg. 39. Os. 14 (9. Jh.). Seiner Etymologie nach kann unser Verbum in seinen beiden Bedeutungen gut mit ahd. *gi-lingen* stv. 'Erfolg haben, glücken', mhd. *lingen* 'glücken, vorwärtsgehen, vorwärts kommen' (also mit einem Nebensinn von 'streben') zusammengehalten werden (vgl. Kluge, Wb. ⁵ 'verlangen').

Unter den primären Bildungen erübrigt es noch folgende, ihrer ursprünglichen Biegungsweise nach

Zweideutigen Verba

zu erörtern. Diese schwanken ebenfalls zwischen der II. und III. Kl., aber ihre Belege verstaten keine endgültige Entscheidung darüber, welche der betreffenden Flexionstypen die ältere ist.

Ahd. *tobēn* (Komp. *ar-tobēn*) 'toben' hat Belege in folg. Quellen: 8. Jhdt: Gl. K. Pa. Ra. R.; 9. Jhdt: Rb. Sb.; 10. Jhdt: Gh. 1. Ec. Mart.; jüngere Quellen. Daneben kommt eine \bar{o} -Verbum *tobōn* vor mit noch zahlreicheren und fast ebenso alten Belegen: 8. Jhdt: R.; 8—9. Jhdt: Can. 1; 9. Jhdt: Ib. Re. M. Sb. Can. 2; 9—10. Jhdt: Can. 8; 10. Jhdt: Ec. 1. 2. Gc. 1. 6. Bib. 1. 2. Em. 5. 21. VP. Can. 6. 12;

11. J h d t: Can. 7. Neben dem betreffenden Verbum hat es ein ahd. Subst. *toba* f. — aus *tobaheit* 'Tollheit' (Em. 19: 10. Jh., Wb.: 12. Jh.) zu folgern — gegeben. Wegen des spärlichen und späten Auftretens dieses Substantivums hat man keinen Anlass in unserem Verbum ein dazugehöriges Denominativum zu vermuthen. Ein entsprechendes Adj. *tob* erscheint erst im Mhd. Die ahd. \bar{o} -Form *tobōn* hat eine Parallele in ags. *dofian* 'delirare', dessen \bar{o} -Flexion jedoch ebenso gut wie die des ahd. Verbums, sekundär sein könnte. Vgl. ags. *zedof* 'Raserei'. Zu Grunde liegt die germ. Wurzel *dub-* 'geistig verwirrt, betäubt sein' (s. Kluge, Wb. ⁵ 'toben').

Ahd. *mældēn* (Kompp.: *for-*, *ga-mældēn*) 'angeben, verathen' ist belegt in folg. Quellen: 8. J h d t: R.; 9. J h d t: Frg. H. M. Sb. K.; 9—11. J h d t: Gd. 1. Bib. 1. 2. Em. 19. 21. 30. Le. 1. 2. 3. Can. 10. 11. 13; Notker. Daneben ahd. *mældon* (*for-*, *ga-mældon*): 9. J h d t: T. O.; 9—11. J h d t: D. II. 341. Ald. 2. Gd. 3. Ausserdeutsch ist nur die \bar{o} -Form bezeugt: as. *meldon*, ags. *mældian*. Neben ahd. *mældēn* \bar{o} n erscheint das seltene *melda* f. 'delatura, delatio' (nur in Ia. Rf.). Eine stichhaltige Etymologie ist noch nicht gefunden (s. Kluge, Wb. ⁵ 'melden'). Denominative Ableitung für das Verbum aus dem genannten Subst. ist wegen dessen Seltenheit unwahrscheinlich.

Ahd. *dragēn sih* 'sich benehmen, sich betragen' O. II. 4, 21 erscheint neben *sih gi-dragōn* 'sich mit etwas behelfen, sich betragen' O. IV. 12, 50. Die Zugehörigkeit zum ahd. st. V. *tragan* 'tragen, halten, bringen, führen' ist unzweifelhaft.

Ahd. *manēn* 'mahnen, monere' (Kompp.: *ar-*, *far-*, *ga-manēn*) zeigt folg. Belegstellen: 8. J h d t: Gl. K. Ra. Ic.; 9. J h d t: K. Rb. Ib. Rd. H. Gc. 3. O.; 9—10. J h d t: Gc. 9; 10. J h d t: A. Bib. 1. Gh. 3; jüngere Quellen. Daneben erscheint

das gleichbedeutende *manōn* (*for-*, *ga-* *xuo-manōn*): 8. Jhd t: Gl. K. Pa. Ic. Gc. 5; 9. Jhd t: Is. K. M. Sb. H. O. Gc. 3; 10. Jhd t: Gh. 1. 2. 3. Bib. 1. 2. Gc. 1. 6. 8. Can. 4. 6. 10. 11; u. a. In der \bar{o} -Form hat unser Verbum Parallelen in as. *manon* und ags. *manian*, deren \bar{o} -Flexion auch sekundär sein könnte. Vgl. die Ablautsform *monēn* im Vorausgehenden. Lat. *monēre* hat dieselbe Wurzelgestalt wie ahd. *manēn*, aber ist seiner Stammbildung nach ein Kausativum (= **moneiō*) zu lat. *memini*¹⁾. Neben ahd. *farmanēn* *-manōn* finden sich die Substantiva ahd. *farmano* m. 'contemptor' R. (8. Jh.), K. (9. Jh.) und *farmana* f. 'aspernatio' Ia., 'contemptus' Ib. Rd. (9. Jh.)

Die kausative Bedeutung unseres Verbums (vgl. das intrans. *monēn*) spricht für die Unursprünglichkeit der \bar{e} -Form.

Ahd. *leibēn* 'bleiben' ist nur einmal belegt: *leibet* Org. (11. Jh.). Vgl. \bar{o} -Flexion dagegen in as. *lēbbon* 'bleiben, übrig bleiben'. Das Wort schliesst sich zunächst an ahd. *bitiban*, ags. *belifan*, got. *bileiban* stv. 'bleiben': zur ieur. Wz. *leip-* in ai. *lip-* *limpāti* 'salben, bestreichen' etc. (Kluge, Wb.⁵ 'bleiben'). In *leibēn*: *lēbbon* liegt augenscheinlich eine Neubildung auf Prät. sg. des genannten st. Verbums vor, ganz wie ahd. *geinōn* neben *ginōn* *ginēn* durch Anschluss an dem stv. ags. *ġinan*, aisl. *gína* geschaffen worden ist (s. im Vorausgeh.).

Mehr oder weniger zweideutig ist wohl auch das S. 180 im Vorausgehenden besprochene ahd. *hlosēn*: *hlosōn*, aisl. *hlora* *-aða*, indem die Möglichkeit, dass dies Verbum ursprünglich der \bar{a} -Klasse angehöre, und sich erst später (vielleicht jedoch schon urgermanisch) zerspalten habe, nicht ausgeschlossen ist. Im

¹⁾ S. Brugmann, Grundriss II. 1147. 1150, Streitberg, Urgerm. Gramm. S. 301.

Hinblick darauf dass im Ahd. die Belege der \bar{e} -Flexion älter und weit zahlreicher als die der \bar{o} -Flexion sind, ist dies Verbum oben unter die »eigentlichen« \bar{e} -Verba eingereiht worden.

* *
* *
* *

Rückblick auf die primären \bar{e} -Verba.

In Bezug auf den Wurzelablaut der oben besprochenen primären und zwar eigentlichen \bar{e} -Verba ergibt sich aus unserer Untersuchung folgendes: Tiefstufe erscheint in 28 Bildungen (14 mit Schwund des Wurzelvokals, 14 mit Reduktion desselben), \bar{e} -Stufe in 7 und \bar{o} (\bar{u} -) Stufe in 22. Von den 'zweudeutigen' Verben sind *tobēn*, *hlosēn* tiefstufig, *manēn* *leibēn* hochstufig. Die Bildungen mit germanischem *a*-Vokalismus sind jedoch theilweise unsicher, insofern dieser Wurzelvokal in allen Stellungen ausser unmittelbar vor *l*, *m*, *n*, *r*, *ŋ* und *ŋ* auch ieur. \bar{e} reflektieren kann (in den genannten Fällen entwickelt sich \bar{e} im Germ. zu *u* bzw. *i* ¹⁾). Folgende Verba auf der germ. *a*-Stufe sind deswegen von Hause aus möglicherweise tiefstufig: *habēn*, *dagēn*, *sagēn*, *ŋagēn*, *magēn*, *stabēn*, *lahhēn*, *wahhēn*, *harēn*, **gaffēn*, *hazzēn*. Die Anzahl von Verben mit unzweifelhaftem ieur. \bar{o} (\bar{u} -) Vokalismus wird somit auf 11 beschränkt: *dwalēn*, **zalēn*, *scamēn*, *hangēn*, *barrēn*, *darbēn*, *scarrēn*, *zawēn* (**taŋ-*) *ērēn* (**aŋz-*), *druoēn*, *lōgēn*.

¹⁾ S. Noreen, Urg. Lautl. § 6, 1.

Die primären \bar{e} -Verba des Ahd. (und überhaupt des Altgerm.) bevorzugen demnach augenscheinlich die schwachstufige Wurzelform.

Dieser Thatbestand wird durch die Betonung dieser Wortklasse bestätigt, denn fast alle diejenigen Verba, welche für die vorhistorische Accentuation beweiskräftig sind, deuten auf Suffixbetonung hin. Von diesen Oxytona sind folgende

a) tiefstufig:

lēbēn: ieur. Wz. *leip-*, *klēbēn*: germ. Wz. *kleif-*, *swēbēn*: ieur. Wz. *sueip-* (vgl. ai. *vēpatē* 'zittert')¹⁾, *hogēn*: ieur. Wz. *keuq-*, *scorrēn*: ieur. Wz. *sqers-*, *sorgēn*: ? ieur. Wz. *serk-* (ai. *sūr-k-ša-ti*, air. *serc*), *trūrēn* (**drūx-*): germ. Wz. *dreus-*;

b) \bar{e} -stufig:

frāgēn neben *frūhēn*, *wērēn* (**uex-*): Wz. *ues-*;

c) \bar{o} -(\bar{a} -)stufig:

hangēn: germ. Wz. *hanh-*, *barrēn*: germ. Wz. *bars-*, *scar-rēn*: ieur. Wz. *sqers-*, *darbēn*: ieur. Wz. *terp-*, *ērēn*: Wz. *aīs-*, *lōgēn*: ieur. Wz. *lūk-* (*lōk-*);

¹⁾ S. Noreen a. a. O. S. 208.

d) \ddot{o} -(\ddot{u} -)stufig oder tiefstufig:

dagēn: got. *þahan*, *sagēn*: ieur. Wz. *seq-*, *stabēn*: ? ieur. Wz. *stǫp-* (*stǫp-*), *harēn*: got. *harþjan* (ieur. Wz. *kas-*).

Für Wurzelbetonung sprechen nur das schon erwähnte *frāhēn* sowie *hlosēn*, dessen nach der \ddot{o} -Klasse flektierende aisl. Nebenform *hlora* (**hlox-*) mit erwartetem grammatischem Wechsel erscheint.

Eine Ablauterscheinung innerhalb der Wurzelsilbe desselben Wortes kommt vor in ahd. *scorrēn*: *scarrēn*.

Woher stammt der aus den germ. Doppelbildungen got. *þahan*: ahd. *dagēn*, *frāhēn*: *frāgēn* und *hlosēn*: *hlora* (falls dies ursprüngl. \bar{e} -Biegung gehabt hat) zu erschliessende urgerm. Accentwechsel? Meines Erachtens kann die Wurzelbetonung von Hause aus nur dem *io*-Stamm angehört haben. Denn während bei den ieur. \bar{e} -Verben der Ton der Regel nach auf dem Suffix geruht hat, haben die alten eigentlichen *io*-Verba nach Ausweis des Altindischen, Germanischen und Slavischen seit ieur. Urzeit die Wurzel betont, sogar wenn diese in Tiefstufenform erscheint ¹⁾; vgl. z. B. ai. *hār-ya-ti* 'findet Gefallen an etwas', gr. *χαίρω* 'freue mich' (ieur. **ghér-io-*) neben gr. *χαρῆραι*, ai. *mān-ya-tē* 'meint', gr. *μαίρεται* < **man-je-* (ieur. **mǫ'-io-*) neben gr. *μανῆραι* ahd. *monēn*, ai. *lūbh-ya-ti* 'trägt Verlangen' neben got. **luban* (in *lubains*), ahd. *lobēn*, ausserdem got. *hafjan*, *skapjan*, *hlahjan* u. a. Diese urgerm. Accentvertheilung bei den \bar{e} -Verben muss aber schon früh durch Ausgleichung gestört worden sein, und

¹⁾ S. Hirt, Indogerm. Akzent S. 194 ff., Indog. Forsch. VII, 145, Streitberg, Urg. Gramm. S. 300 ff.

zwar — wie die Einzelsprachen zeigen — zur fast völligen Aufhebung der Wurzelbetonung.

Mit Rücksicht auf die Verbreitung der betreffenden \bar{e} -Verba über die verwandten Sprachen habe ich zwischen drei Hauptkategorien scheiden können: Verba mit vorgermanischen Entsprechungen, Verba mit germanischen Entsprechungen und isolierte Verba, wobei ich als gemeingermanisch der Kürze wegen auch diejenigen Bildungen gerechnet habe, die nur in westgermanischen oder nur in zwei sonstigen Sprachen belegt sind. Sämtliche Verba der ersten und die meisten der zweiten Klasse erweisen sich schon durch ihr gleichzeitiges Vorkommen in verschiedenen Einzelsprachen mit Evidenz als urgermanisch. Für die bei weitem grösste Anzahl bestätigt sich dieser Ursprung ohnehin durch unzweideutige Reflexe der urgerm. Flexionseigenheiten dieser Formklasse. In einigen wenigen Fällen, wo diese Flexionskriterien fehlen und entsprechende Nomina von etwa gleichem Alter sich vorfinden, muss die Entscheidung zwischen primärer und denominativer Ableitung einigermaßen zweifelhaft werden. Auch von den »isolierten« Verben rühren manche wegen erhaltener Reste der alten Biegungsart aus urgermanischer Zeit her. Um die Übersichtlichkeit dieser Verhältnisse zu erleichtern gebe ich eine erneuerte Zusammenstellung der eigentlichen \bar{e} -Verba mit besonderer Rücksicht auf die Beweiskraft derselben für ihre Altersbestimmung.

1. Auf Grund aussergermanischer Entsprechungen erweisen sich folgende als vorgermanisch:

a) Die alte abstufende Flexion hat zur mehr oder weniger vollkommenen Doppelbildung geführt bei

lēbēn: as. *libbian*, ags. *libban*.

habēn: as. *hebbian*, ags. *habban*.

dagēn: aisl. *þegia*.

b) Neben den *ē*-Formen finden sich nur vereinzelt Spuren der *īo*-Flexion bei

dolēn, *monēn* und ? *lobēn*

2. Reste der alten Flexionsabstufung bezeugen folgende Verba als urgermanisch:

a) Gemeingermanische Verba.

α) Mehr oder weniger vollkommene Doppelbildung zeigt sich bei

borgēn: aisl. (*á*)*byrgiast*.

sorgēn: aisl. *syrgia*.

folgēn: aisl. *fylgia*.

hogēn: got. *huggjan*, as. *huggian*, ags. *hyczean*, aisl. *hyggia*.

rūnēn: aisl. *rýna*.

bāgēn: aisl. *bægja*.

fūrēn: aisl. *féra*.

hangēn: onord. *hængia*.

dwalēn: *dwellen*, aisl. *duelia*.

**zalēn* (*zalōn*, as. *talon*, afries. *talia*, ags. *talian*): ahd.

zellen, as. *tellian*, ags. *tellan*, afries. *tella*, aisl. *telia*.

sagēn: as. *seggian*, ags. *seczean*, aisl. *seggia*.

wahhēn: ags. north. *wæcca*.

harēn: got. *hazjan*.

hazzēn: got. *hatjan*, as. *hettean*, *hetten*.

β) Von der *jo*-Flexion kommen nur vereinzelt Spuren vor bei

xilēn, klēbēn, wonēn, trūēn, ērēn und ? *druoēn*.

b) Isolierte Verba.

giwēn, magēn, jagēn, scarrēn bewahren noch Spuren der *jo*-Flexion.

3. Bei den übrigen als »gemeingermanisch« aufgeführten Verben wird der vorhistorische Ursprung durch die Verbreitung derselben über mehrere Sprachen bezeugt.

lihhēn: got. *leikan*, as. *likon*, ags. *lician*, aisl. *lika*.

darbēn: got. *ga-þarban*, as. *tharþon*, ags. *þearfian*.

scamēn: got. *skaman*, ags. *scamian*.

**gaffēn*: aisl. *gapa*, ndl. *gapen*, engl. *to gape*.

hlosēn: aisl. *hlora*.

Nur westgermanisch aufgewiesen sind *wērēn* 'gewähren':
afr. *wera*, *rūmēn*: as. *rūmon*, *frāhēn*, *frāgēn*: as. *frāgon*.

Von den oben als urgermanisch erwiesenen Bildungen kommen mehrere neben Substantiven vor und zwar meistens neben *ō(n)*-Stämmen, seltener neben *a*- und *an*-Stämmen. In den Fällen wo das Subst. nur einzelsprachlich bezeugt ist, ist dasselbe wahrscheinlich eine deverbative Neubildung. Hierher gehören folgende Verba: neben *a(n)*-Stämmen erscheinen *hazzēn*: ahd. *haz* stm., *rūmēn*: mhd. *rām* stm., *forharēn*: ahd. *foraharo* swm.; neben *ō*-Stämmen *borgēn*: ahd. *borga* f., *folgēn*: ahd. *folga* f. (vgl. dagegen aisl. *fylgia* f. nach dem aisl. *ja-*

Verbum *fylgia* = *folgēn*), *wahhēn*: ahd. *wahha* f., *wonēn*: ahd. *ga-wona* f. Vgl. ausserdem ahd. *kunna* f. und *furi-varna* f. zu den urspr. *nā*-Verben *kunnēn* bezw. *warnēn* sowie ahd. *toba* f., *farmana* f., *farmano* m. und *melda* f. zu den zwei-deutigen *tobēn -ōn* bezw. *farmanēn -ōn*, *meldēn -ōn*. Aber auch wo die Substantiva gemeingermanisch sind, ist die Möglichkeit, dass eins oder das andere von ihnen aus dem entsprechenden *ē*-Verbum gebildet sei, keineswegs ausgeschlossen, dies um so weniger als sie ihrer Bedeutung nach oft ein deutliches Gepräge von Verbalsubstantiven tragen. Andere von diesen Substantiven dürften alte sog. Wurzelabstrakta ¹⁾ sein, die mit den *ē*-Verben nur die Wurzel gemeinsam haben. In diesem Falle aber hat man anderseits kein Recht die *ē*-Verba gegenüber den Substantiven als sekundär aufzufassen, da es den erstgenannten an jedem Hinweis auf denominativen Charakter fehlt. Mit diesen neben Substantiven erscheinenden primären *ē*-Verben nicht zu verwechseln sind die weiter unten zu behandelnden jungen Substantiv-denominata, die sich wegen ihres einzelsprachlichen Vorkommen offenbar als abgeleitet erweisen.

Neben gemeingermanischen Substantiven kommen folg. prim. *ē*-Verba vor:

sorgēn: got. *saúrǵa* f., ahd. as. *sorga* f., aisl. *sorg* f.

rūnēn: got. *rūna* f., mhd. *rūne* f., ags. aisl. *rún* f.

būgēn: ahd. *būga* f., mhd. *būc* (*būges*) stm., as. *būg* m.,
aisl. *bágr* m.

fūrēn: ahd. *fūra* f., as. *fūr* stm. od. n. ?, ags. *fær* f., got.

**fēra* f. (aus *fērja* m. zu folgern: Kluge, Wb. ⁵ 'Gefahr').

¹⁾ Vgl. Kluge, Nom. Stammbildungslehre § 108.

frāgen : ahd. *frāga* f., mnl. mnd. *vrāge*, nld. *vraag*, vgl. das

1 mal belegte ahd. *frāha* ? (es steht *fraha*) zu *frāhēn*.

sagēn : ahd. *saga* f., ags. *sagu* f., aisl. *saga* f. (\bar{o} n-Stamm).

(*salēn*) *zellen* : ahd. *zala* f., ags. *talū* f., aisl. *tala* f., *tal* n.

darbēn : got. *þarba* f., ahd. *darba* f., ags. *þearfu* f., aisl.

þorf f.

scamēn : ahd. *scama* f., ags. *sceamu* f.

ērēn : ahd. as. *ēra* f., ags. *ár* f., aisl. *eir* f.

druoēn : ahd. *drōa* f., mengl. *þroue*, engl. *throw throo*.

xilēn : ahd. *xil* n., got. *til* n. (?).

lobēn : ahd. *lob* n., ags. *lof* m., aisl. *lof* n.

Neben dem urspr. \bar{n} -Verbum *winēn* geht ahd. *winne* = got. *winja*, aisl. *vin* (\bar{i} o-Stamm).

Um zu den isolierten Verben überzugehen erübrigt es noch mit einigen Worten diejenigen zu erörtern, welche keine Reste der \bar{i} o-Flexion bewahren (vgl. oben S. 233). Auch einige der übrigen hierhergehörenden Bildungen besitzen ein unzweifelhaftes Kennzeichen der urgermanischen Herkunft und zwar in ihrem grammatischen Wechsel. Diese Verba sind *barrēn*, *scorrēn*, *lōgēn*, *trūrēn*, bei denen sowohl denominative als deverbative Ableitung ausgeschlossen ist. Das neben *scorrēn* zu Tage tretende, vereinzelt (nur in Ib. Rd.) belegte ahd. *scorro* swm. 'scopulus' kann nicht die Grundlage des Verbums bilden. Vgl. die Ablautsform *scarrēn*, neben dem sich kein Subst. findet.

Andere von den isolierten Verben sind höchst wahrscheinlich verhältnismässig junge (theils jedoch schon voralthochdeutsche) Neubildungen zu entsprechenden starken Verben. Neben einer ganzen Anzahl der urgerm. \bar{e} -Verba finden sich nämlich aus derselben Wurzel hervorgegangene starke Verba (vgl. *monēn* : got. V. prät.-präs. *munan* : *borgēn* : ahd. stv. *bērgan*, *klēbēn* :

ahd. stv. *klīban*, *lēbēn*: ahd. stv. *bitīban*, *būgēn*: ahd. red. V. *bāgan*, *hangēn*: ahd. red. V. *hāhan*, *wahhēn*: got. stv. *wakan*). Nach dem Vorbild dieser Parallelbildungen sind dann *ē*-Verba analogice auch zu andern starken Verben geschaffen worden. So erkläre ich folg. Verba, die zum Theil erst ziemlich spät auftreten:

a) Der Vokalismus in Prät. pl. und Part. Prät. liegt vor in *xundēn* zu mhd. stv. *xinden* und in *swēbēn* zu aisl. stv. *suífa* (ahd. **swīban* in *sweibōn*).

b) Die Verbalform in Part. Prät. ist zu Grunde liegend bei *wērēn* 'manere': ahd. stv. *wēsan*, dessen Part. Prät. **gīwēran* (aus *-wexanax*) unbelegt ist.

c) Präsensvokalismus steckt in *lūxēn* = ags. *zelútian -ode* 'latere' ¹⁾ (mit sekundärer *ō*-Flexion) zum stv. aisl. *lúta*, ags. *lútan* 'sich neigen', sowie in *hlahhēn* zum ahd. stv. **hlahhen* = got. *hlahjan*.

Die übrigen isolierten Verba *gingēn*, *zawēn*, *loscēn*, *fīēn*, *grūēn*, **hlūskēn* dürften sämtlich aus urgermanischer Zeit ererbt sein. Zu den beiden erstgenannten Verben finden sich die äusserst seltenen Subst. *gingo* swm., *ana-ging* stm. bzw. *gixawa* f., die einen deutlichen Charakter von Verbalabstraktis zeigen. Zu **hlūskēn* (nhd. *lauschen*) wäre eine zu Grunde liegende (sonst nicht belegte) nominale *sk*-Ableitung denkbar. Vgl. ahd. *hlūstren* im Folg. unter den denominativen *ē*-Verben.

¹⁾ Korrekturnote: Wegen dieser genauen ags. Entsprechung ist *lūxēn* S. 190 mit Unrecht unter die isolierter Bildungen gerechnet worden. Hier liegt, scheint es, eine schon westgermanisch entstandene Neubildung zu dem genannten st. V. vor.

B. Denominative \bar{e} -Verba.

Ausser den oben besprochenen primären Bildungen hat das Ahd. eine ganze Anzahl von neuentstandenen \bar{e} -Verben aufzuweisen. Der äussere Grund für den Gebrauch des verbalen \bar{e} -Suffixes zur denominativen Ableitung liegt auf der Hand. Mehrere von den wurzelhaften Verben standen, wie wir gesehen haben, mit daneben liegenden Nomina in so enger, formaler und begrifflicher, Beziehung, dass sie als von diesen abgeleitet erschienen. Diese Scheindenominativa haben eine grosse Menge jüngerer Analogiebildungen von Nomina aus veranlasst ¹⁾.

Je nachdem die \bar{e} -Flexion ursprünglich oder neuentwickelt ist kann man unter den denominativen gleichwie unter den primären Formationen zwei Hauptkategorien unterscheiden: eigentliche \bar{e} -Verba mit ursprünglicher \bar{e} -Flexion und Verba mit sekundärem Übertritt in die \bar{e} -Klasse. Innerhalb dieser Klassen lassen sich je nach den zu Grunde liegenden Nominalstämmen verschiedene Unterabtheilungen aufstellen.

I. Eigentliche \bar{e} -Verba.

a) *Ableitungen aus Substantiven.*

Sämmtliche hierhergehörige Verba sind offenbar späten Ursprungs. Kein einziges reicht bis an die urgermanische Zeit.

¹⁾ Vgl. Brugmann, Grundriss II. 878.

Abgesehen von zwei Bildungen, die für das Ahd., Niederd. und Ags. gemeinsam sind und somit höchstens auf eine westgermanische Spracheinheit zurückgehen können kommen die unten anzuführenden \bar{e} -Verba nur im Ahd. vor, weshalb sie für spezifisch althochdeutsche Neuschöpfungen zu halten sind.

α) Aus maskulinen o-Stämmen:

Ahd. *rostēn* 'rosten' (mhd. *rosten*) in M. Sb. (9. Jh.), Bib. 1. 2 (10. Jh.): ahd. *rost* m. 'Rost', vgl. mndd. *rusten rosten* 'rosten', ags. *rustian* 'to rust': *rust*.

Ahd. *tagēn* 'Tag werden, taghell leuchten, zu Tage kommen, sich zeigen' (mhd. *tagen*) in M. Bib. 1. 2 (9—10. Jh.) etc.: ahd. *tac* (*g*) m., vgl. mndd. *dagen* 'Tag werden', ags. *dagian* 'to dawn'.

Die ags. \bar{o} -Formen erweisen sich mit Evidenz durch ihre inkoative Bedeutung, die den jüngeren denom. \bar{e} -Verben charakteristisch ist, früher der \bar{e} -Klasse angehört zu haben.

Ahd. *ābandēn* 'advesperascere' T. 228, 2: ahd. *āband* m. 'Abend'.

Ahd. *bartēn* 'pubescere' in Ic. (8. Jh.), Mep. (11. Jh.): ahd. *bart* m.

Ahd. *smackēn* *smacchēn* (Komp. *gi-smacchēn*) 'Geschmack von sich geben' (mhd. *smacken* auch 'riechen, übel riechen') mit Belegen in M. Gd. 4 (9. Jh.), Gh. 1. 3. 4 (10—11. Jh.): ahd. *smac* m., ags. *smæc* (*ce*) 'Geschmack'.

β) Aus neutralen o-Stämmen.

Ahd. *īsēn* 'Eis frieren, sich mit Eis belegen' (mhd. *īsen*) nur in Mep. (11. Jh.): ahd. *īs* n.

Ahd. *ar-heiēn* 'urere, aestuare' in Frg. M. Sb. (9. Jh.), Bib. 1 (10. Jh.); *far-heiēn* 'durch Hitze ausgetrocknet sein' N. (11. Jh.), vgl. mhd. *heien* intr. 'brennen': ahd. *hei* n. 'Hitze'.

Ahd. *hlūstrēn* 'horchen' in Pa. Ra. (8. Jh.), Kp. Ia. Rb. (9. Jh.) zeigt sich ein deutliches Nominalsuffix zu enthalten (vgl. mhd. *lūstren*, schwäb.-baier. *laustern* in derselben Bed.)¹⁾ Das zu Grunde liegende Subst. muss germ. **hlū-stra-* gelautet haben und ist wahrscheinlich neutralen (oder auch mask. ?) Geschlechts gewesen. Über germ. Wurzelabstrakta auf *-þra-* *-s-tra-* s. v. Bahder, Verbalabstracta S. 148, Kluge, Nom. Stammbildungslehre § 141, Brugmann, Grundriss II. 114. Vgl. das mit **hlū-stra-* wurzel- und suffixverwandte germ. **hleuþra-* in ahd. *liodar*, ags. *hléoðor* n. 'Schall, Geräusch' (= ai. *šrō-tra-m* 'Gehör, Ohr').

γ) A u s *ā* - S t ä m m e n .

Ahd. *donēn* 'extensum esse' (Graff V. 146 mit Fragezeichen), Schade: ahd. *donēn* (mhd. *donen*) 'sich spannen, strecken, in Spannung des Gemütes sein'; im Ahd. nur 2 Belege: Part. Prät. a. pl. *donitiu* 'protensos' Mart. (10. Jh.), ih *dóneta* N.: ahd. *thona* f. 'palme, Ranke' (D. II. 312: 9—11. Jh.), amhd. *done* f. 'nervus', nhd. *dohne* f. 'Sprenkel, Bügel mit Schlinge z. Vogelfange' (ags. *þona* 'Ranke'), vgl. mhd. *don done* f. 'Spannung, Anstrengung, Bemühung'.

Ahd. *ruowēn* 'quiescere' nur bei Williram (4 mal), daneben *ruowōn* 1 mal in derselben Quelle: ahd. *ruowa* f. 'Ruhe'

¹⁾ Vgl. Brugmann, Grundriss II. 1037.

(= aisl. *ró* f. ags. *rów* f.). Eine Ablautsform von demselben Verbum findet sich in

Ahd. *rāwēn*, belegt in La. (10. Jh.), N. Nh. Msp. (11. Jh.): zu ahd. *rāwa* f. (= *ruowa*) mit Bel. in H. M. (9. Jh.), A. Gh. 1. 3. Bib. 1. 2 (10. Jh.) u. s. w.

Ahd. *lounēn* (Komp. *fir-lounēn*) 'läugnen, verläugnen': 9. Jhd t: M. O.; 10. Jhd t: Ep. can. 1. 4. Gh. 1. 3; 11. Jhd t: Org.: zu ahd. *lougna* f. 'Lüge', vgl. ahd. *lougen* m. 'negatio', got. *ana-laugns* 'verborgen'. Häufiger als dies *ē*-Verbum ist das nach Kl. I flektierende ahd. *lounen* = as. *lōgnian*, ags. *lēhnan lǣgnan*, got. *laugnjan* mit derselben Bed.

Ahd. *wernēn* 'vexari, satagere, sich quälen, sich plagen': 8. Jhd t: Gl. K. Ra. Sg. 70; 8—9. Jhd t: Tg. 1; 9. Jhd t: Rb. O.; 10. Jhd t: Gh. 3; daneben *wernōn* 2 mal bei Otfrid. Zu ahd. *werna* f. 'Qual, Sorge, quälender Hunger' in Gl. K. Pa. Em. 19, vgl. ags. *wearn(e)* f. 'obstaculum, repugnantia'.

Ahd. *wachtēn* 'Wache halten, wachten': 8—9. Jhd t: Da.; 9. Jhd t: M. Sb. Rb. Bib. 9. O.; 10. Jhd t: Gh. 1. 3. Bib. 1. 2.; u. a. Zu ahd. *wahta* f. in K. Rb. Ib. Rd. T. O. (9. Jh.) etc.

δ) A u s *i* - S t ä m m e n :

Ahd. *un-mahtēn* 'langvere, emarcere' (Kompp. *ar-*, *ga-*) in Bib. 1. 2 (10. Jh., N. (11. Jh.): ahd. *unmaht* stf. 'Schwachheit' (**mahti-*). Vgl. mhd. *un-mehten* 'kraftlos werden'.

Ahd. *sēwēn* 'See sein, zum See werden' N. (mhd. *sēwen*): ahd. *sēo* m. 'See' (**saiwi-*).

ε) A u s *n* - S t ä m m e n :

Ahd. *pogēn* 'krumm od. gekrümmt sein' N. (mhd. *bogen*) ahd. *bogo* m. 'Bogen' = ags. *boga*, aisl. *bogi*.

Ahd. *irnarrēn* 'zum Narren werden' M. (9. Jh.), Bib. 1. 2 (10. Jh.) u. s. w. (mhd. *ernarren*): ahd. *narro* m. 'Verrückter'.

§) Aus einem sonstigen Konsonantstamm:

Ahd. *nahtēn* 'Nacht werden, dunkel werden' (mhd. *nahten*):
ix nahtet 'nox funditur' Bo. 5 (11. Jh.), *bi-nahtēn* 'obscurare':
 M. Bib. 1. 2 (9—10. Jh.), *durh-nahtēn* 'pernoctare' R. Ra.
 (8. Jh.), *ubar-nahtēn* d. s. (M. Bib. 1): ahd. *naht* f.

b) *Ableitungen aus Adjektiven.*

α) *Gemeingermanische Verba.*

Bei den folgenden Verben, die schon urgermanisch bestanden haben, scheint mir adjektivische Herkunft wahrscheinlich zu sein. Die Grundworte sind sämtlich ebenfalls als gemeingermanisch bezeugt.

Ahd. *fastēn* 'fasten, jejunare' hat Belege in T. und O. (9. Jh.), sonst nur bei N. Mit \bar{o} -Flexion erscheint nur *fastota* 2 mal bei O. (Cod. VP). Germ. Entsprechungen liegen vor in got. *fastan -aida* 1) 'festhalten, halten, beobachten', 2) 'sich enthalten, fasten', ags. *fæstan* (mit *ja*-Biegung, vgl. doch *fæstas* sg. Durh.) und aisl. *fasta -aði* in der Bed. 'jejunare'. Die Ansicht Brugmanns Grundriss II. 1131, dass unser Verbum ein Denominativum zu dem daneben liegenden Subst. ahd. *fasta* f. 'das Fasten' sei, finde ich sehr unwahrscheinlich und zwar wegen der Bedeutung. Während das Verbum in seiner got. Form noch eine ursprüngliche konkrete Bedeutung bewahrt (Lucas VIII. 29: *foṭubandjom fastaiþs was*), trägt das betref-

fende Subst., das übrigens dem Got. und Ags. fehlt, wegen seiner ausschliesslichen Anwendung nur in übertragenem Sinn offenbar das Gepräge eines späten Verbalabstraktums. Die Grundlage dieses Verbums dürfte in dem Adj. ahd. *festi*, ags. *fæst*, aisl. *fastr* 'fest, stark, standhaft' gesucht werden müssen (vgl. Kluge, Wb. ⁵ 'fest', Tamm, Etymol. Sv. Ordb. 'Fasta').

Ahd. *sparēn* 'schonen, sparen' (Komp. *ga-sparēn*) kommt vor in folg. Quellen: 8—9. Jhd t: V. (1 mal), 9. Jhd t: M. Sb. Ib. Rd. O. Bo.; 9—10. Jhd t: D. II. 337; 10—11. Jhd t: Bib. 1. 2. Gh. 1. 2. VA.; u. a. Daneben finden sich einige vereinzelte *ō*-Formen: *sparōta* O. II. 10, 19 VP (F hat *sparēta*), *gisparōtos* O. II. 8, 46. 51. M. Le. 1. 3 und *gasparo* VA. (wenn 1. sg. Konj. ?). Ausserdeutsch entsprechen ags. *sparian -ode* und aisl. *spara -rði* mit regelrechter *ē*-Biegung (vgl. die Doppelbildung aschw. *spar* < **spariR* nach der *ja*-Klasse gegenüber w nord. *sparer* < **sparēR* nach der *ē*-Flexion). Das nebenher gehende gemeingerm. Adj. **spara-*'sparsam' (ahd. *spar*, ags. *spær*, aisl. *sparr*) macht wahrscheinlich die Grundlage des Verbums aus.

Ahd. *starēn* 'anstarren, anstieren' ist belegt nur in Part. Präs. (bei Graff mit hinzugefügtem Fragezeichen) *starendi sint* 'insidiati sunt' Gl. K. (8. Jhd t), *nidar-starēn* 'starr niederblicken' nur in *-starēta* O. III. 17, 44 (9. Jh.). Ausserdeutsch entsprechen ags. *starian -ode* 'seinen Blick auf etwas haften' mit Übertritt zur II. schwachen Konj. und aisl. *stara -rði* 'anstarren' mit *ē*-Flexion. Daneben findet sich das gemeingerm. Adj. *stara-*, belegt als vorderes Glied in den Zusammenss. ahd. *starablint* mhd. *starblind*, ags. *stærblind* 'starblind', aisl. *starblinda* 'blindness', *starsýnn* 'einer der starr ansieht'. In Bezug auf seine specialisierte Bedeutung dürfte das Verbum sekundär sein und hat in diesem Falle das Adj. zum Grundwort. Die hierin steckende ieur. Wz. *ster-* bedeutet

ursprünglich 'starr, fest sein', vgl. z. B. gr $\sigmaτερεός \sigmaτεροῦς$ 'fest, hart, starr' (s. Verf., Studier öfver de nord. språkens primära nominalbildn. I. 50). In naher formaler und begrifflicher Beziehung hierzu steht das schon im Vorausgehenden erörterte

Ahd. *storrēn* 'ragen, hervorstehen' und got. *and-staúrnan* 'unwillig anstarren', die got. Form mit derselben Spezialisierung des Begriffes wie in *starēn*. Bei dem in Rede stehenden Verbum wird eine gültige Erklärung, glaube ich, nur durch Annahme denominativer Ableitung geboten (s. S. 216).

Die Voraussetzung alter denominativer \bar{e} -Verba für das Got. und Nord. (in *fastan*, *-staúrnan*, *spara*, *stara*) enthält an und für sich nichts befremdendes, denn diese Sprachen besitzen auch andere von Adjektiven aus gebildeten \bar{e} -Verba; vgl. got. *hveilan* 'zögern, aufhören', *weihan* 'weihen, heiligen' und die zur *ja*-Klasse übergetretenen aisl. *huila -lði* bzw. *vígja -gði* (zu got. *-hweils* in *un-* 'unablässig', aschw. adä. *huil* 'ausgeruht' ¹⁾, bzw. got. *weihs* 'heilig' ²⁾). Ob ahd. *wihen* 'weihen' ein zu got. *weihan* gehöriges *ja*-Verbum (in grammatischem Wechsel mit aisl. *vígja*) oder — wie Kluge, Pauls Grundriss I. 380 annimmt — ein Kansativum auf *-eiō* ist, lasse ich dahingestellt sein. Zu got. *hveilan* etc. kommt im Ahd. *wīlōn* 'manere' vor (nur 1 mal in Bo. 5: 11. Jh.), das von Haus aus möglicherweise ein \bar{e} -Verbum ist.

Das im Vorigen (S. 204 f.) als Primärbildung aufgefasste got. *ga-þarban*, as. *tharþon*, ags. *þearfian* hat neben sich das Adj. got. *þarbs* 'nöthig, bedürftig', aisl. *þarfr* 'nützlich'. In diesem Falle finde ich adjektivische Ableitung für das Verbum unwahrscheinlich. Erstens fehlt dies Adj. dem As. und Ags.

¹⁾ Eine nominale *l*-Ableitung, vgl. lat. *quīvis qui-ē-sco* etc.

²⁾ S. Sievers, Beitr. XVI. 259.

(vgl. im Ahd. *biderbi bidarbi* 'utilis'), zweitens ist es wohl selbst verhältnismässig jung, d. h. ein Verbaladj. zum V. prät.-präs. got. *þaúrban þarf*, ahd. *durfan darf*, ags. *þurþan þearf* 'nötig haben, bedürfen', wozu übrigens auch unser \bar{e} -Verbum eine urgermanische Neubildung sein könnte.

In diesem Zusammenhang kann dass nur kontinentalgermanisch bezeugte ahd. *barmēn* (Gc. 5: 8. Jh.), *ar-barmēn* (8. Jh.: Ic., 9. Jh.: M. Sb. Re. O. Gc. 3 u. s. w.) 'erbarmen' = got. *arman -aida* (*ga-arman*) 'sich erbarmen' einen Platz finden. Gewöhnlich und wohl mit Recht wird dies Verbum zum Adj. got. *arms* ahd. *aram arm* 'unglücklich, arm' gestellt und ist wahrscheinlich eine Nachbildung des lat. christlichen *miserēri* zu *miser* (s. Kluge, Wb. ⁵ 'barmherzig', Tamm, Et. Sv. Ordb. 'barmhätig', Wilmanns, Deutsche Grammatik II. 72).

β) Westgermanische Verba.

Dieser ältesten Bildungsschicht adjektivischer \bar{e} -Denominata schliesst sich eine grosse Menge von jüngeren spezifisch westgermanischen \bar{e} -Verben an, die eine lebenskräftige intransitiv-inkoative Bedeutungsgruppe bilden. Da eine beträchtliche Anzahl dieser Verba in drei oder zwei Sprachen gleichzeitig zum Vorschein kommen, dürfte der Anfang dieser Produktivität als schon gemeinwestgermanisch betrachtet werden müssen. Inbetreff der as. und ags. Formen, welche sammt und sonders mit \bar{o} -Flexion erscheinen, ist die den \bar{e} -Verben eigene intransitiv-inkoative Bedeutung ihr einziges Kennzeichen der ursprünglichen Biegungsweise. Bei den ahd. Formen fehlen die bei den primären \bar{e} -Verben nicht so seltenen Reste der *ja*-Flexion fast ausnahmslos (vgl. *rifit* zu *rifēn*), ein Umstand

welcher darauf hindeutet, dass diese Verba, wenn auch voralt-hochdeutsch, doch verhältnismässig spät entstanden sind, zu einer Zeit, da die im Ahd. durchgeführte Verallgemeinerung der \bar{e} -Elexion schon begonnen war. Die betreffenden Denominativa sind folgende:

1) A u s o - S t ä m m e n .

Ahd. *argēn* (Komp. *ir-argēn*) 'schlecht werden' (in Bib. 1. 2. 3: 10. Jh.), ags. *eargian* 'to be slothful, dull, idle': ahd. *arg arag* 'geizig, feige, nichtwürdig', ags. *earh* 'feige, träge'.

Ahd. *altēn* 'senescere' nur 2 mal bei T. (mhd. *alten*), ags. *ealdian* d. s.: ahd. *alt*, ags. *eald* 'alt'.

Ahd. *fūlēn* (Komp. *ar-fūlēn* 'faulen, verfaulen, träge sein' in M. Sb. O. (9. Jh.), Bib. 1. 2. Prud. 1. Gc. 1. 6. 8 (10. Jh.) u. s. w.; ags. *fūlian* 'to foul, rot, corrupt', mndd. *vūlen* 'faul sein': ahd. *fūl*, ags. *fūl* 'faul'.

Ahd. *haftēn* (Kompp.: *ana-*, *ga-*, *zasaman-*, *zuo-haftēn*) 'befestigt sein, festhängen, haften' in Ic. Da. Ib. Rd. O. (8—9. Jh.) u. s. w.; as. *haftōn* d. s.: ahd. as. *haft* = lat. *captus* 'gefangen'.

Ahd. *heilēn* (Kompp.: *far-*, *zur-*, *un-heilēn*) 'gesund od. heil werden' in Gl. K. Rb. (8—9. Jh.), Notker (mhd. *heilen*); vgl. die \bar{o} -Form *zaurheilonti* Pa. 'debilitatus' neben *zurheilendi* mit derselben Bed. in Gl. K. Es entsprechen ags. *hālian* 'to become well' und mndd. *helen* *heilen* 'heilen' (intr.): ahd. *heil*, ags. *hāl*.

Ahd. *hērēn* (Komp. *ant-*, *ga-hērēn*) 'Herr über etwas sein, herrschen, gebieten; verherrlichen, auszeichnen' (O. Sb. etc.); ags. *hārian* 'to become gray, hoary': ahd. *hēr* 'vornehm, stolz, froh', ags. *hār* 'grau'.

Ahd. *heixēn* (Komp.: *ar-*, *ga-heixēn*) 'heiss sein, werden' in Gl. K. Pa. R. M. Sb. Rb. (8 u. 9. Jh.) u. s. w.; ags. *hátian* 'to become or be hot': ahd. *heix*, ags. *hát* 'heiss'.

Ahd. *hwixēn* 'albescere' nur in Org. bei Notker (mhd. *wixen*); ags. *hwítian* 'to whiten, to become white': ahd. *hwix*, ags. *hwít* 'weiss'.

Ahd. *laxxēn* 'tardare' (1 mal bei T.), ags. *latian* 'to delay, put off, linger, tarry': ahd. *lax*, ags. *læt* 'lässig, träge'.

Ahd. *rōtēn* (Komp. *ar-rōtēn*) 'rot sein od. werden'. Die lange Quantität zeigt sich durch Schreibung mit Circumflex nur in 2 Formen bei Notker. In den zahlreichen übrigen Belegen ist die Quantität des Wurzelvokals zweideutig (vgl. mhd. *rōten* = *roten*). Neben *rōtēn* findet sich ags. *réadian* 'to become red'. Zu ahd. *rōt*, ags. *réad* 'rot'.

Ahd. *roxēn* (mhd. *roxen*) 'faulen, in Fäulnis übergehen, verwesen' nur in N. Bib. 7 (11. Jh.); as. *roton* 'von Fäulnis verzehrt werden, rosten', ags. *rotian* 'faulen': ndl. *rot* 'faul, verdorben'. Vgl. im Folg. *rōxēn*.

Ahd. **satēn* (mhd. *saten*) 'satt sein, werden', mndd. *saden* 'satt, voll werden', ags. *sadian* 'to be saturated': ahd. *sat*, as. *sad*, ags. *sæd* 'satt'.

Ahd. *sērēn* 'Schmerz empfinden, Schmerz leiden' (T. 12, 6); ags. *sárian* 'to sorrow, griev'. Zu ahd. *sēr* 'Schmerz leidend, betrübt, traurig', ags. *sár*.

Ahd. *sūrēn* (Komp. *ar-sūrēn*) 'sauern, acescere' in Pr. e. (8—9. Jh.), Rc. Sb. (9. Jh.) u. s. w.; ags. *súrian*, mndd. *sūren* d. s.: ahd. mndd. *sūr*, ags. *súr* 'sauer'.

Ahd. *tumbēn* (Komp. *ar-tumbēn*) 'dumm sein' in K. (9. Jh.), Mart. (10. Jh.); ags. *á-dumbian* 'to become mute, dumb or silent': ahd. *tumb*, ags. *dumb* 'taub, stumm'.

Ahd. *weihhēn* (Kompp.: *ar-*, *ga-weihhēn*) 'weich werden, erweichen' in K. O. (9. Jh.), Bib. 1. 2 (10. Jh.) etc.; ags. *wácian* 'to become weak, soft', mndd. *wēken* 'weich werden': ahd. *weih*, ags. *wác*, mndd. *wēk* 'weich'.

Als dreisilbig in Folge silbgebildender Suffixe, vor denen sich ein Sekundärvokal entwickelt hat, erscheinen

Ahd. *falawēn* 'flavescere (nur in Msp.) = ags. *fealwian*: ahd. *falo* Nom. *falawēr*, ags. *fealo* Gen. *fealwes* 'fahl, falb, gelb' (**falya-*), und

Ahd. *mētemēn* (Komp. *ge-*) 'mediare, dimidiare, temperare, moderari' (Notk.), ags. *medmian* 'to go in the middle, mediate, moderate' zu ahd. *metamo metemo* 'mediocris', ags. *medum medeme* 'moderate, middling' (vgl. Brugmann, Grundriss II. 157).

2) Aus *i*-Stämmen.

Ahd. *rīfēn* (Komp. *ga-rīfēn*) 'reifen, maturescere' in Can. 9. (8—9. Jh.), M. Sb. Tg. 3 (9. Jh.), Mart. VP. Bib. 1. 2 u. a. (10. Jh.). Die Form *rīfit* 'maturescit' Bo. 1 (9. Jh.) ist möglich ein Rest der *ja*-Flexion, die in dem gemeinwestgermanischen Paradigma noch an der Seite der *e*-Flexion bestanden haben muss. Im Asächs. und Agsächs. entsprechen bezw. *rīpon* und *rīpian* 'reifen'. Zu ahd. *rīfi*, as. *rīpi*, ags. *rīpe* 'reif'.

Ahd. *stillēn* (Komp. *ga-stillēn*) 'ruhig werden, sich beruhigen, aufhören, ablassen von' in Gl. K. Pa. Ra. R. Ic. Gc. 4 (8. Jh.), K. H. M. (9. Jh.) u. s. w. (mhd. *stillen*). Vgl. as. *stillon* 'ruhig werden'. Zu ahd. as. *stilli* 'ruhig'.

Ahd. *gruonēn* 'virescere, grün oder frisch werden oder sein' mit Belegen in Ald. 3 (9. Jh.), Ald. 5. Mart. Prud. 1 (10. Jh.) u. s. w., mndd. *gronen* 'grünen', ags. *grénian* 'to become green'. Zu ahd. *gruoni*, as. *grōni*, ags. *ǵrēne* 'grün'.

3) Aus *u*-Stämmen.

Ahd. *dicchēn* (Komp. *ar-dicchēn*) 'dicht, dick werden' (auch trans. 'glomerare') in R. Gc. 5 (8. Jh.), Ib. Re. M. T. (9. Jh.) u. s. w. (mhd. *dicken*). Vgl. ags. *þician* 'to thicken'. Zu ahd. *dicchi* ags. *þicce*, vgl. aisl. *þiokkr*: *þykk*.

Ahd. *dorrēn* (Kompp.: *ar-, far-dorrēn*) 'dorren, arescere' in Gl. K. Pa. Ra. (8. Jh.), Frg. Bib. 9. Rb. Rc. T. O. (9. Jh.) u. s. w. (mhd. *dorren*); as. *thorron* 'verdorren'. Zu Grunde liegt das alte *u*-Adjektivum ahd. *durri*, andd. *thurri* 'dürri' und zwar in seiner vorauszusetzenden *u*-Form, entsprechend got. *þaursus*, aisl. *þurr* (neben aschw. *þorr*: *þirr*).

Ahd. *hartēn* (Kompp.: *ar-, ga-hartēn*) 'hart sein oder werden' bei Otfrid u. Notker (mhd. *harten*); as. *farhardon* 'hart werden, sich verhärten', ags. *heardian* 'to harden'. Zu ahd. *herti harti hart*, ags. *heard* 'hart' (vgl. got. *hardus*).

Ahd. *kuolēn* 'kühl oder kalt sein, werden' (Komp. *ar-*) in A. Prud. 1. (10. Jh.), ausserdem in W. (mhd. *kuolen*); as. *cōlon*, ags. *cōlian* 'erkalten'. Zu ahd. *kuoli*, mndd. *kōl*, ags. *cól*, Stammf. **kōlu-* (vgl. auch ä. dä. *kol*).

Ahd. *slēwēn* (Kompp.: *ar-, ga-slēwēn*) 'marcere, hebetari, emarcescere, tabescere' in M. Sb. Tg. 3 (9. Jh.), Prud. 1. Mart. (10. Jh.) u. s. w. (mhd. *slēwēn*); ags. *slāwian* 'to be slow, idle'. Zu ahd. *slēo*, ags. *slāw* 'matt, stumpf, hebes'. Wegen aisl. *slær* (< **slāwia-* < **slai(ǝ)wiá-*¹⁾) 'stumpf' sehe ih in diesem Adj.

¹⁾ Vgl. Verf., Studier öfver de nordiska språkens primära nominalbildung I. 19.

einen alten *u*-Stamm. Die westgermanischen Formen repräsentieren die *u*-Kasus (**slai*(*ǝ*)*u*-). Näheres hierüber an anderem Ort.

Ahd. *sōrēn* (Komp. *ar-sōrēn*) 'verdorren, verwelken' in Em. 29. Rb. (8—9. Jh.); ags. *séarian* 'siccare, arescere', mndd. *soren* d. s. Zu md. nnd. *sōr* 'dürr, trocken, saftlos, welk', ags. *séar* d. s. Das Adj. hat nordische Entsprechungen in nnorw. dial. *søyr*, nschw. dial. *sör* mit der Bed. 'verfault, verwelkt, verdorren (von Bäumen)'. Ich glaube, dass dies Wort auch im Altnordischen nachgewiesen werden kann und zwar als erstes Glied in den Zusammenss. aisl. *saur-klæði* n. pl. 'unreine, besudelte Kleider', *saur-lífr* 'unkeusch in seinem Leben' (der Gegensatz von *hreín-lífr*) u. m. a.; ausserdem im Isl. als Grundwort für das Inkoativum *seyrna* 'to rot' Vgf. Das Nebeneinander von umlautslosen und umgelauteten Formen (ags. *séar*, md. *sōr*, aisl. **saurr*: isl. **seyrr*, nnorw. *søyr*) deutet auf einen alten *u*-Stamm (**sauru*-: **sauria*-) hin. Zu einer näheren Erörterung von diesem und anderen alten *u*-Adjektiven hoffe ich an anderem Ort bald zurückkommen zu können.

Ahd. *strangēn* 'confortari, streng werden' in Gl. K. Pa. T.; ags. *stronġian* 'to become strong'. Zu ahd. *strengi*, as. *strang*, ags. *stronġ*: *strenġe* 'streng'.

Die folgenden Verba sind ausserdeutsch nur im Mittelniederdeutschen belegt.

Ahd. *grāwēn* 'grau sein, werden' in VG. Bo. 5 (10—11. Jh.), mhd. *grāwen*; mndd. *grawen* 'grau werden': ahd. *grāo* (Gen. *grāwes*), ags. *ǵrǣġ* 'grau' (Got. **grēwus* Ack. **graiana*, s. Noreen, Urg. Lautlehre S. 36).

Ahd. *muodēn* 'müde werden' in K. (9. Jh.), Gh. 1. 3. Prud. 1 (10. Jh.) u. s. w. (mhd. *muoden*); mndd. *moden* d. s. Zu

ahd. *muodi*, as. *mōđi* 'müde', vgl. in derselben Bed. aisl. *móðr* neben aschw. *modder* (Stamm: **mōđu-* **mōđja-*):

Ahd. *trāgēn* (Komp. *ar-*, *bi-trāgēn*) 'träge sein' in R. Gc. 5 (8. Jh.), Rb. M. (9. Jh.), Gh. 1. 2. 3 (10. Jh.) u. s. w.; mndd. *tragen* 'träge sein, langsam sein, lentescere'. Zu ahd. *trāgi*: ags. *tráǵ* 'träge' (Stamm: **trēǵu-*).

γ) Isolierte Verba.

Den folgenden Bildungen fehlt jede ausserdeutsche Entsprechung, weshalb sie ihrer Entstehung nach als spezifisch alt-hochdeutsch anzusehen sind.

1) Aus o - Stämmen:

Ahd. *blindēn* (Komp. *ar-blindēn*) 'blind sein' (Notker): ahd. *blind*.

Ahd. *baldēn* (Komp. *ar-baldēn*) 'unternehmen, wagen, sich erkühnen' in Ic. (8. Jh.), K. Ib. Re. Gc. 3. O. (9. Jh.) etc. Bei Otfrid kommt neben zwei *ē*-Formen ein Beleg für *ō*-Flexion (*irbaldōta*) vor. Zu ahd. *bald* 'kühn, eifrig, schnell'.

Ahd. **brünēn*, mhd. *brünen* 'dunkelbardig werden': ahd. *brün*.

Ahd. *fōhēn* 'rarescere' (Prud. 1: 10. Jh.) ahd. *fao*, *fō*, *fōh* 'wenig'.

Ahd. **hragēn* aus mhd. *ragen*, nhd. *ragen* zu folgern: zu mhd. *rac* (*g*) 'straff, steif'.

Ahd. *haldēn* (Komp. *ana-*, *in-*, *nidar-haldēn*) 'abhängig sein, sich neigen' mit Belegen in Gl. K. Pa. Ra. (8. Jh.); Pr. e. Ia. M. (9. Jh.) etc. Zu ahd. *hald* 'vorwärts geneigt'.

Ahd. *kaltēn* (Komp. *ar-kaltēn*) 'erkalten' bei Tat. und Notker: ahd. *kalt*.

Ahd. *leidēn* 'verhasst, verleidet sein' (Otfrid etc.), mhd. *leiden* 'leid werden, unlieb, verhasst werden'. Zu ahd. *leid* 'verhasst, widrig'.

Ahd. *naxēn* (Komp. *er-naxēn*) 'nass sein, werden' (mhd. *naxzen*) in Sg. 111. Zu ahd. *nax* 'nass' (Stamm: **nata-*).

Ahd. *reidēn* 'lockicht, kraus sein' in R. Rb. (8—9. Jh.): ahd. (*w*)*reid* (*w*)*reidi* 'lockicht, kraus' (vgl. as. *wrēth*, *wrēdh*, ags. *wrād*, aisl. *reiðr*; die ahd. *ja*-Form ist wahrscheinlich sekundär ¹⁾).

Ahd. *rotēn* 'erröten, rot werden' (mhd. *roten*): mhd. *rot* 'rot', vgl. *rōtēn* oben.

Ahd. *rōxēn* 'faul werden' bei Notker, mhd. *rōxzen*: zu mhd. *rōz* 'mürbe', vgl. *rozēn* oben.

Ahd. *siuhhēn* (Komp. *ar-siuhhēn*) 'langvere, langvescere' in Gl. K. M. Sb. O. VP. Bib. 1. 2. Gc. 1. 6. Gh. 1. 2. 3 (8—10. Jh.) und Notker; daneben sekundäre \bar{o} -Flexion 1 mal in Rb. (9. Jh.): *siuhont* 'langvescunt' und 2 mal bei Willir. Zu ahd. *sioh(h)* 'siech'.

Ahd. *slaffēn* (Komp. *ar-slaffēn*) 'erschlaffen, tabescere' in Frg. Rb. Gc. 3. Gd. M. Bib. 1. 2. Gh. 1. 2. 3. (8—10. Jh.) etc. Bei Willir. erscheint eine vereinzelte \bar{o} -Form. Zu ahd. *slaf(f)* 'schlaff'.

Ahd. *snëllēn* 'schnellen, vigere' (Ic. 1 mal), mhd. *snellen* 'sich rasch bewegen': zu ahd. *snël* (*snëllēr*) 'schnell, behende'.

Ahd. *stammēn* (nur in *ar-stammēn*) 'verstummen' Ic. (8. Jh.): ahd. *stam* (Nom. *stammēr*) 'stammelnd'. Vgl. aus Gr. 4 (12. Jh.) Part. Präs. *stamender* 'balbutiens': ahd. *stam* (Nom. *stamēr*) 'balbus'.

¹⁾ Vgl. Braune, Ahd. Gramm. ² § 249 Anm. 2.

Ahd. *stummēn* (nur in Komp. *ar-stummēn*) 'erstummen, stumm sein' bei Tatian und Notker, vgl. in Frg. (aus dem 9. Jh.) *arstummīta* (eine *ja*-Form?): ahd. *stum* (Nom. *stummēr*) 'mutus'.

Ahd. *strackēn* 'strack, ausgedehnt sein' (nur bei Notker), mhd. *stracken*. Zu mhd. *strac* 'gerade, straff'.

Ahd. *strübēn* (Komp. *ga-strübēn*) 'starr stehen, sich sträuben, inhorrescere' in Bo. 1. 2. Prud. 1 (9—10. Jh.) etc.; mhd. *strüben* 'strauben'. Zu mhd. *strüb* 'emporstehend, struppig'.

Ahd. *wēlhēn* (Komp. *ar-wēlhēn*) 'welken, marcescere' in O. Bib. 1. 2. Em. 11. Mart. Rg. 2 (9—11. Jh.). Zu ahd. *wēlc* *wēlc* 'feucht, milde, lau, welk'.

Ahd. *un-wērdēn* (Komp. *ar-unwērdēn*) 'unwert sein oder werden, verachtet werden' in M. Gh. 1. 3 (9—10. Jh.), mhd. *un-werden*. Zu ahd. *wērd* 'wert, von hohem Wert, herrlich'.

Ahd. *wixzēn* (Komp. *unwixzēn*) 'sapiens esse, astutior fieri' (Notker): ahd. **wix* (Stamm **wita-*) als Grundwort für das Adjektivabstraktum *wixi* f. 'Wissen, Einsicht, Verstand' und Nomen Agentis ahd. *wizo* swm. 'Wissender, Kundiger, gnarus, sapiens' (= got. *wita* swm.). Hierher stelle ich auch ahd. *gi-wixzēn* (Otfried) 'habe die Kenntnis, bin befähigt, geeignet', *ir-wixzēn* (Otfried) d. s. Wegen ihrer abweichenden Bedeutung können diese Wörter nicht — wie Schade Wb.² und Wilmanns Deutsche Gram. II. 71 zu vermuthen scheinen — mit dem primären Verbum got. *witan* 'auf etwas sehen, Acht geben' (= lat. *vidēre*) gleichgestellt werden.

Manche Verba gehören zu *o*-Stämmen mit deutlich erkennbaren, silbebildenden Ableitungssuffixen, vor denen oft ein sekundäres *a* zu Tage tritt. Diese sind:

Ahd. **armēn* aus mhd. *armen* 'arm sein oder werden' zu folgern: ahd. *arm aram* 'unglücklich, arm'.

Ahd. *harmēn* in Ic. T. (8—9. Jh.), mhd. *harmen* (in *ver-*) 'in Leid sein'. Zu ahd. **harm*, as. *harm*, ags. *hearm* 'schmerzlich, kränkend, bitter' (vgl. die ahd. Substantivierung *harm* = as. *harm* m. 'Beschimpfung, Kränkung').

Ahd. *warmēn* (Komp. *er-warmēn*) 'warm sein, werden, caleferi' in Pa. R. Rb. Em. 21. Prud. 1 (8—10. Jh.) etc.; daneben einige sekundäre *ō*-Formen bei Willir. und D. II. 318. Zu ahd. *varm* 'varm'.

Ahd. *bittarēn* 'bitter sein' in Prud. 1, mhd. *bittern*: ahd. *bittar* 'bitter'.

Ahd. *hlūtтарēn* (Komp. *ga-hlūtтарēn*) 'lauter od. rein sein, werden, glänzen, clarere' in Gl. K. Ra. R.: ahd. *hlūtтар* 'lauter, hell, rein, klar'.

Ahd. *smēhharēn* 'tabescere' (Notker): ahd. *smēhhar* 'elegans, delicatus, venustus'.

Ahd. *seigrēn* nur in *ar-seigrēn* 'versiegen, elangvere' in M. Bib. 1. 2 (9—10. Jh.). Zu mhd. *seiger saiger* 'langsam, tröpfelnd, matt, marcidus'.

Ahd. *timbarēn* (Komp. *bi-timbarēn*) 'dunkeln, dunkel werden' (Notker): ahd. *timbar* 'dunkel'.

Ahd. *tunkelēn* 'dunkel sein, werden' Ib. Bo. 2 (9. Jh.), Notker, mhd. *tunchelen*. Zu ahd. *tunchal* 'dunkel'. Vgl. mndd. *dunkeren* 'dunkel, blind werden' zu einer mit *tunchal* parallel gehenden *r*-Ableitung mndd. *dunker* = ahd. *tunchar*.

Ahd. *ar-italēn* 'evanescere' T. 24, 2. Vgl. *aritalat* 'exinanite' (Tg. 5. Bib. 1, 10. Jh.), *aritaletax* 'excussa (navis)' VA. (10—11. Jh.). Zu ahd. *ital* 'vanus, inanis'.

Ahd. *sērwēn* *sērawēn*, *sērewēn* (Komp. *ar-sērwēn*) 'dahinschwinden, dahin welken, verdorren, tabescere' in M. Sb. Bib. 1. 2. Gh. 1. 2. 3. etc. (9—10. Jh.) gehört seiner Form nach zu

einem verlorenem *yo*-Stamm ahd. **sero* (Nom. **serawēr*) 'verdorren' (?). Vgl. mhd. *serwen*, nhd. oberd. mdartl. *serben serbeln*.

Ahd. *ar-truckanēn* (-*truhnēn* -*truchnēn*) in Gl. K. Pa. Ra. R. (8. Jh.), mhd. *truckenen* 'trocken werden'. Zu ahd. *trockan* 'trocken' (= as. *drukno drokno*).

Mit sekundärvokal in der Wurzelsilbe erscheint ahd. *berahtēn* 'splendescere' (Gl. K., 8. Jh.). Zu ahd. *beraht* 'glänzend' = got. *bairhts* (**berh-ta-*).

2) Aus *i*-Stämmen:

Ahd. *fīrnēn* (Komp. *ar-fīrnēn*) 'senescere' in Gl. K. Pa. Ra. (8. Jh.) etc.: ahd. *fīrni* 'alt'.

Ahd. *ūwiggēn* 'abwegs sein, deviare' in Gl. K. M. Gh. (8—10. Jh.), daneben in derselben Bedeutung *ūwiggēōn* in Pa. Ra. R. M. Sb. etc. Diese Wechselformen beruhen wahrscheinlich auf alter Doppelbildung. Zu Grunde liegt das Adj. *ūwiggī* 'avius, devius' (eine Bahuvr̥hibildung).

3) Aus *u*-Stämmen:

Ahd. *dunnēn* 'dünn, sein, werden' in Gl. K. Pa. Ra. R. Rf. Ib. Rd. Prud. 1. VA. (8—10. Jh.) etc.; mhd. *dunnen* d. s. Zu ahd. *dunni* 'dünn' (vgl. aisl. *þunnr*: dä. *þynd*).

Ahd. *quēkēn* (Komp. *ar-quēchēn*) 'lebendig und frisch sein werden' in Gh. 3. Mep. Wm. (10—11. Jh.). Zu ahd. *quēc* (Gen. *quēckes*) 'lebendig, frisch' (vgl. ags. *cwucu cucu* für **cwiocu*).

Ahd. *smāhēn* (nur in *ar-smāhēn*) 'vilescere' in Ia. Can. 9. 10. O. (8—10. Jh.). Zu ahd. *smāhi* 'klein, gering'. Wegen aisl. *smár* 'klein' ist dies Adj. möglicherweise ein alter *u*-Stamm (die *ja*-Flexion der hochdeutschen Form könnte auch sekundär sein).

4) Aus sekundären Adjektiven.

Ahd. *chūmigēn* 'lassescere' in Gh. 1. 2. 3 (10. Jh.). Zu ahd. *chūmig* 'æger, tortuosus, flexibilis'.

Ahd. *rostagēn* (Kompp.: *ar-*, *ga-rostagēn*) 'rosten' in M. Sb. Ep. Can. 1. 4 (9—10. Jh.) etc.. Zu ahd. *rostag* 'rostig'.

Ahd. *leidsamēn* 'horrescere' in Can. 13: 11. Jh. (*leidsamenter* 'horrescens'): ahd. *leidsam* 'traurig'.

Ahd. *feixtēn* 'pingvescere, feist od. fett werden' (Komp. *ar-veixtēn*) in Pa. R. M. Rb. Ps. 2. Bib. 1 (8—10. Jh.) etc., mhd. *veixten*. Zu ahd. *feixzit* mhd. *veixet veixt* 'feist', eigtl. Part. zu ahd. *feixxen* (got. **faitjan*) 'mästen', das ein Denominativum von **faita-* 'fett' ist (Kluge, Wb.⁵ 'feist').

5) Eine pronominale Ableitung

zeigt sich in *ar-einēn* 'desolare' belegt nur durch *ereinetan* 'desolatam' in Ib. Rd. (9. Jh.). Die Bedeutung von Hause aus möglicherweise intransitiv: 'allein werden' (?).

6) Aus Adverbien.

Ahd. *baxēn* 'besser werden' (impers.) bei T. 55, 7: ahd. *bax* Adv. Komparat. 'besser'.

Ahd. *bi-forēn* 'besorgen' bei O. IV. 6, 17. Zu ahd. *bifora* Adh. 'vorher, zuvor',

Ahd. *fērrēn* 'fern sein, werden' (Notker): ahd. *fērro* Adv. 'weit, fern'.

II. Verba mit sekundärem Übertritt in die ē-Klasse.

Es handelt sich vorzugsweise um denominativa Verba mit wechselnder ē- und ō-Flexion, von denen sich die letztere durch ihre Belege als die ursprünglichere erweist. Die ē-Formen bei den folgenden Verben beruhen auf sekundärer, spezifisch althochdeutscher Sonderentwicklung. Über ā-Verba, von ō- und ā-Nomina aus abgeleitet, vergleiche man Brugmann, Grundriss II. 1106 ff., 1128 ff.

Der Grund für diese Umbildung der urspünglichen Biegungsweise nach den ē-Verben ist derselbe, welcher die Schöpfung echter ē-Verba von Nomina aus veranlasst hat.

a) Ableitungen aus Substantiven.

α) Aus o-Stämmen.

Ahd. *mālēn* (Komp. *ga-mālēn*) 'malen, pingere' in Gc. 4. Rb. D. II. 351. Tr. Notk. (8—11. Jh.); daneben *mālōn* in O. Pr. t. Prud. 1 (9—10. Jh.) etc. Zu ahd. *māl* n. 'Zielpunkt, Zeichen, Mal, Merkmal'. Die ō-Form entspricht as. *mālon* 'zeichnen'.

Ahd. *spilēn* 'lustig sein, fröhlich sein, Scherz treiben, spielen' in Bo. 5. Mcp. (Notk.), Syl. (11. Jh.); daneben ahd. *spilōn* (*ar-*, *furi-*, *ga-*, *muot-*, *xuo-spilōn*) in Gl. K. Rb. Rc. M. O. Prud. 1 (8—10. Jh.) etc. Vgl. as. *spilon*, ags. *spilian*. Zu ahd. *spil* n. 'jocus'.

Inbetreff ahd. *stadēn* 'landen' (mhd. *staden*) in Bo. 5 neben Inf. *stadōn* in derselben Quelle ist es nicht zu entscheiden, ob hier von Haus aus ein *ē*- oder *ō*-Verbum vorliegt. Zu ahd. *stat* (*d*) st. m. u. n. 'Ufer'.

β) Aus *ū*-Stämmen.

Ahd. *hriwēn* 'beklagen' in O. V. 20, 77; daneben *hriwōn* in Gl. K. K. M. O. (9. Jh.) etc.; vgl. as. *hriwon* 'klagen'. Zu ahd. *hriwa* f. 'Reue'.

Ahd. *karēn* 'plangere, lugere' nur 1 mal bei Notker. Das gleichbedeutende *karōn* ist belegt in R. (8. Jh.) und N. Bo. 5. Die Priorität der *ō*-Form wird durch die ausserdeutschen Parallelen got. *karōn*, as. *caron*, ags. *cearian* erwiesen. Zu ahd. *kara* f. 'Trauer, Wehklage'.

Ahd. *klagēn* 'klagen' in Bo. 1. VS. VP. Otl. N. Nh. Bo. 5 (9—11. Jh.); die entsprechende *ō*-Form *klagōn* (*bi*-, *ga*-*klagōn*) erscheint mit weit zahlreicheren Belegen: R. (8. Jh.), K. Re. O. Gc. 3. 10. 12. Gd. 1. 4 (9. Jh.), A. Can. 4. Gh. 3. Mart. Prud. 1 (10. Jh.) etc. Zu ahd. *klaga* f. 'Klage'.

Ahd. *korēn* (Komp. *bi*-, *ga*-*korēn*) 'prüfen' bei Otfrid (2 mal) und Notker neben *korōn* (*bi*-, *ga*-) in u. a. Gl. K. Pa. Ra. R. Ic. K. M. H. T. Rb. und Otfrid (9 mal). Zu ahd. *kora* f. 'temptatio'.

Ahd. *labēn* (Komp. *gi*-*labēn*) 'laben, erquicken' in D. II. 346. Ran. Bib. 4. 6. 8 (9—11. Jh.); daneben *labōn* (*ga*-*labōn*) in Ic. Gc. 4. Rf. Ib. Rd. T. M. O. A. Bib. 1. 2. Em. 19 (8—10. Jh.) etc. Zu ahd. *laba* f. 'Labung'.

Ahd. *tarēn* (Komp. *ga*-*tarēn*) 'nocere' in VA. Wm. N. Bo. 5 (10—11. Jh.) neben *tarōn* (*ga*-, *un*-*tarōn*) in Gl. K. Ra. Gc. 5. H. T. M. O. VG. (8—10. Jh.) etc. Das nebenhergehende

ahd. *terran* (**terjan* = ags. *derian*) ist ein ganz anderes Wort, ein Kausativum auf *-eiō* (vgl. Brugmann, Grundriss II. 1130). Zu Grunde liegt ahd. *tara* f. 'damnum, læsio'.

Ahd. *xālēn* 'schlachten, tödten' bei O. (1 mal); die *ō*-Form *xālōn* kommt vor in Gl. K. Ra. Pa. Ib. Rd. (8—9. Jh.). Zu ahd. *xāla* f. (Notk.) 'Bedrängnis'.

Ahd. *wartēn* (Kompp.: *ana-*, *ar-*, *bi-*, *durah-*, *furi-*, *hina-*, *nidar-*, *ubar-*, *uz-*, *widar-*, *xuo-*) 'spähen, lauern, erwarten' mit Belegen in Gl. K. Pa. R. Gc. 4 (8. Jh.), K. O. (9. Jh.), Gc. 9. Rg. 1. VA. VG. Gc. 8. N. (9—11. Jh.). Die *ō*-Form erscheint im Ahd. sehr spärlich: *wartōn* (*fol-*, *ga-*, *xuo-wartōn*) in Ia. (9. Jh.) 1 mal, Bo. 5 (11. Jh.) 1 mal, Wm. (11. Jh.) 1 mal; vgl. aber die ausserdeutschen Entsprechungen as. *wardon* 'auf der Hut sein, sorgen für', ags. *weardian* 'hüten, bewahren', aisl. *warða* (*að*) 'bewachen'. Zu ahd. *warta* f. 'spähendes Ausschauen', vgl. *wart(o)* m. 'Wächter'. Die als gemeingermanisch bezeugte *ō*-Flexion dieses Verbums ist, wie die Belege zeigen, schon im ältesten Ahd. — bis zur fast völligen Beseitigung der *ō*-Formen — gegen *ē*-Biegung vertauscht worden.

γ) Aus einem *n*-Stamm.

Ahd. *scadēn* 'schaden' 2 mal bei Notker; *ō*-Flexion dagegen in Ic. (8. Jh.), D. II. 282 (8—9. Jh.), Gx. (9—10. Jh.), Notker. Zu ahd. *scado* m. 'Schade'.

b) Ableitungen aus Adjektiven.

Ahd. *fagēn* 'beistehen, willfahren' bei O. IV. 26, 36: *fagēta*; daneben *fagōn* (*ga-*, *muat-*, *gamuat-fagōn*) bei O. (3 mal)

Ka., Bed. 2., Gd. Gc. 8. 9 (9—11. Jh.). Zu ahd. *gafag* 'contentus, zufrieden' (mhd. 'willfährig').

Ahd. *gērēn* 'begehren' bei Prud. 2. Notker, William (10—11. Jh.) neben dem ursprünglicheren *gērōn* in Gl. K. Pa. Is. Frg. K. Rb. Rc. T. M. O. (8—9. Jh.) etc. Vgl. as. *geron* 'begehren'. Zu ahd. *gēr* 'begehend, verlangend'.

Zu dem ahd. *ja*-Verbum *garawen* (**garwjan*) 'fertig machen, bereiten' kommen verschiedene Präteritalformen vor, die eine sekundär entstandene Nebenform **garēn* voraussetzen scheinen: er *karata* K., *karati* Ib. Rd., sie *garetun*, *thū garatōs* (Otrf.), er *gareta* N., *careta* Mep., *gareti* Bo. 5. Zu ahd. *garo* (*garawēr*) 'bereit gemacht, fertig'.

In diesem Zusammenhang können die wenigen ahd. Belege der germanischen inkoativen *n*-Klasse einen Platz finden. Diese gehen in ihrer got. Form auf *-nan* Prät. *-nōda* aus und haben urgermanisch vor dem Suffixnasal einen Bindevokal gehabt, so dass man als urgerm. Stammableitung *-anō- -inō-* (ieur. *-onā- -enā-*)¹⁾ anzusetzen hat. Die betreffenden Verba gingen in historischer Zeit mit daneben liegenden starken Verben eine enge Verbindung ein, indem sie dieselbe Stammgestalt hatten, welche bei den starken Participia Prät. Pass. vorlag. Diese formale Beziehung zu den starken Verben führte im Got. und Nord. durch Analogiebildung auf verbaler Grundlage zu einer bedeutenden Vermehrung dieser Klasse. Hierzu kam in denselben Sprachen eine ganze Anzahl von adjektivischen Ableitungen, die im Ahd. durch die von Adjektiven aus geschaffenen *z*-Verba ersetzt wurden. Die folg. drei ahd. Belege gemeingermanischer *n*-Inkoativa

¹⁾ Vgl. Kluge, Pauls Grundriss I. 381, Brugmann, Grundriss. II. 990 f., anders Streitberg, Ugerm. Gramm. 315.

erscheinen alle mit sekundärer \bar{e} -Flexion, worin sie somit mit den aus der $n\bar{u}$ -Klasse eingekommenen \bar{e} -Verben (s. S. 212 ff.) völlig übereinstimmen. Die entsprechenden (bezw. zu Grunde liegenden) Participien sind bei allen bewahrt und treten als gewöhnliche Adjektiva auf.

Ahd. *storkanēn* (in *ar-*, *ga-*) 'starr, hart werden' in Rd. (9. Jh.), Bo. 5 (11. Jh.) zu aisl. *storkenn* 'erstarrt'. Vgl. got. *ga-staurknān* 'vertrocknen', aisl. *storkna* 'gerinnen' und aussergermanisch lit. *streg-iu* 'erstarre'.

Ahd. *trunkanēn* 'trunken sein, werden' bei O. II. 8, 49 PF (V hat *drukanen*). Zu ahd. *trunkan* 'trunken' (ags. *druncen*, aisl. *drukkenn*, got. *drugkans*). Vgl. ags. *druncnian* 1) 'to immerse, sink, drown', 2) 'to be drunk', aisl. *drukna* 'ertrinken'.

Ahd. *wēsanēn* 'marcescere, vertrocknen, einschrumpfen' (Kompp. *ar-*, *far-*) in Rf. Bib. 9. M. Bib. 1. 2. Prud. 1 (9—10. Jh.) etc. Eine \bar{o} -Form *eruuesenōn* ist bewahrt in D. II. 318 (9—11. Jh.). Vgl. ags. *weosnian wīsnian*, aisl. *visna* 'verdorren, verwelken'. Zu ahd. *wēsan*, aisl. *visenn* 'marcidus'. Die ags. Doppelformen mit wechselnder Stammsilbe deuten darauf hin, dass dies Verbum auch im Ags. früher nach der \bar{e} -Klasse flektierte (vgl. ahd. *hlinēn*: ags. *hlionian hlinian*, ahd. *ginēn*: ags. *geonian ginian* etc.).

*

*

*

Zum Abschluss unserer geschichtlichen Untersuchung der ahd. \bar{e} -Verba erübrigt es noch die oben aufgestellten Bildungsgruppen mit Rücksicht auf ihre Bedeutung zu überblicken. Unter den primären Bildungen kennzeichnen sich die eigentlichen \bar{e} -Verba vorzugsweise durch durative Aktionsart und intransitive Bedeutung. Diese ihrem Stammausgang anhaftende intransitive

Funktion hat sich dann analogisch auch auf die zahlreichen jüngeren Neubildungen übertragen. Von den denominativen Ableitungen sind die substantivischen fast ausnahmslos (vgl. *binachtēn*) intransitiv, einige durativ, andere ausgeprägt inkoativ. Inbetreff der adjektivischen Derivaten ist die älteste (urgerm.) Bildungsschicht ihrer Funktion nach vorzugsweise durativ. Als ein deutliches Kausativum erweist sich got. *weihan* (gleichwie auch das spezifisch got. *swēran* 'ehren, achten' zu *swērs*). Die jüngeren westgermanischen und spezifisch althochdeutschen Adjektivableitungen (ich berücksichtige immer nur die »eigentlichen« *ē*-Verba) sind ausgeprägt intransitiv-inkoativ (vgl. jedoch *hērēn* 2. 'verherrlichen, auszeichnen'), wie auch die adverbialen *baxēn*, *ferrēn*. Transitive Bedeutung erscheint bei dem pronominalen *areinēn* und adverbialen *biforēn*.

Nun stellt sich die Frage auf: wo rührt die bei den westgermanischen (substantivischen, adjektivischen und adverbialen) Denominativen lebenskräftig zu Tage tretende inkoative Bedeutungsfunktion her? Da dies Bildungsprinzip seinem Ursprung nach eine spezifisch westgermanische Erscheinung ist, müssen sich ihre Voraussetzungen auf demselben Sprachgebiet finden. Die Erklärung ist in der That, glaube ich, bei den oben erörterten westgermanischen *n*-Inkoativen zu suchen. Das alte inkoative *n*-Suffix schritt — wie bekannt — im Got. und Nord. über sein ursprüngliches Gebiet und bildete in Kraft seiner inwohnenden Bedeutung Inkoativa auch zu Adjektiven. Da die entsprechenden westgermanischen *n*-Inkoativa — wie sämtliche ahd. Belege und für das Ausserdeutsche die ags. Doppelbildung *weosnian*: *wisnian* bezeugen — wohl schon gemeinwestgermanisch zur *ē*-Klasse übergetreten waren (vgl. die ahd. und ags. Reflexe der alten *nū*-Verba), leuchtet es ein, dass auch ihre denominativen Nachbildungen *ē*-Flexion übernehmen mussten.

Dass die neugebildeten \bar{e} -Verba keinen Nasal haben, beruht darauf dass die musterbildenden n -Formen nicht primär, sondern denominativ, als Ableitungen von den daneben liegenden, als gewöhnliche Adjektiva fungierenden, Participia Prät. Pass. aufgefasst waren. Hierdurch galt im Sprachbewusstsein der Stammausgang $-\bar{e}$ als einziger Träger des inkoativen Sinnes. Im Anschluss an die so entstandenen echt adjektivischen Inkoativen wurden Verba derselben Art auch zu Adverbien und Substantiven gebildet.

T. E. Karsten.

Wortregister.

Gotisch.

- aistan* 199.
arman 244.
batrgan 177.
batrhts 254.
driusan 190.
drugkans 260.
fastan 241.
fērja 234.
fijan 190.
fraihnan 193.
(faihu-)geigan 183.
(ga-)geigan 183.
haban 195.
hafjan 230.
hardus 248.
hatan 201.
hatjan 201.
hāhan 196.
haxjan 200, 232.
haxeins 200.
-hamōn 205.
hugjan † 172, 179,
220, 232.
hugs 179.
hweilan 243.
(un-)hweils 243.
karōn 257.
keinan 182.
kunnēn 213, 223.
lāis 222.
laugnjan 240.
(ana-)laugns 240.
laþōn 225.
(bi-)leiban 175, 227.
liban 175.
leikan 172, 189,
200, 233.
(ga-)leiks 189.
luban 175, 230.
lubains 175.
magan 206.
maurnan 180, 221.
mixdō 222.
munan 171, 186,
235.
qius 182.
rūna 187, 234.
(bi-)rūnains 187.
skafjan 230.
skaman 205, 233.
stafs 209.
saúrgan 177.
saúrga 234.
(and-)staúrran 216,
243.
(ga-)staúrknan 260.
swēran 261.
swērs 261.
(un-)tals 200.
tandjan 181.
taujan 209.
tīl 178, 235.
(and-)tīlōn 178.
(ga-)tīlōn 178.
(ga-)tīls 178.
trauan 187.
tundnan 181.
wakan 236.
wars 220.
(un-)wērs 194.
winja 219, 235.

wisan 194.
wita 252.
witan 171, 252.
weiðan 243.

weihs 243.
þahan 196, 230.
þarba 204, 235.
(ga-)þarban 204, 233.

þarbs 205, 243.
þaúrban 205.
þaúrsus 248.

Altisländisch.

bágr 234.
bágría 192, 232.
bifa(sk) 172, 211.
bogi 240.
(á)-byrgiast 177, 232
duelía 203, 232.
eira 199.
eir 199, 235.
fasta 241.
fastr 242.
fylgía V. 176, 220,
 232, 233.
fylgía f. 232.
fulger 176.
féra 191, 232.
gapa 205, 233.
gap 205.
gaupn 206.
geipa 206.
geispa 206.
gína 215, 227.
hafa 195.
hanga 196.
hata 201.
hleina 218.
hlein 218.
hlora 180, 215, 227,
 230, 233.
hlust 180.

hlusta 180.
hléia 208.
hrein-lífr 249.
hugr 179.
hyggía 179, 203,
 220, 232.
klífa 178.
klífa 179, 184.
langa 225.
lífa 175.
líka 172, 189, 200,
 233.
(g)líkr 189.
líkn 189.
lof 175.
lofa 175.
lúta 183, 190, 236.
móðr 250.
morna 221.
morkna 221.
muna 186.
ramr 191.
ró 240.
rún 234.
rýna 186, 232.
saur-kláði 249.
saur-lífr 249.
segía 198, 232.
seyrna 249.

skømm 205.
saga 235.
slár 248.
smár 254.
sorg 234.
spara 242, 243.
sparr 242.
sporna 221.
spyrna 221.
stara 242, 243.
starblinda 242.
starr 217.
starsýnn 242.
storkenn 260.
storkna 260.
suífa 181, 236.
syrgía 177, 232.
tal 200, 235.
tala 200.
telía 200, 232.
tenda 181.
tendra 181.
tollr 200.
tól 210.
trúa 187.
(mis-)trúa 200.
una 188.
vaka 197.
varða 258.

varna 219.
veiðr 219.
vin 219.
vinr 188.
vorn 220.

þarfa 204.
þarfi 204.
þarfr 204.
þiðkr 248.
þykk 248.

þorfr 205, 235.
þegia 196, 232.
þola 185.
þunnr 254.
þurr 248.

Neunorwegisch.

borre 207.
butt 217.
maren 221.

marna 221.
moren 221.

morna 221.
soyr 249.

Altschwedisch.

(*agh-*)*borre* 207.
duælia 203.
hængia 197, 232.

modder 250.
sægia 198.
(*lēþ-*)*saga* 198.

strunker 217.
þorr 248.
þirr 248.

Neuschwedisch.

abborre 207.
(*kard-*)*borre* 207.
(*sjü-*)*borre* 207.
butt 217.

butter 217.
(*mun-*)*gipa* 206.
skurra 182.

stronk 216.
strunk 217.
sör 249.

Dänisch.

borre 207.
(*ag-*)*borre* 207.
(*a-*)*borre* 207.

butt 217.
bæve 212.
dvæle 203.

køl 248.
strunk 217.
þynd 254.

Althochdeutsch.

ūband 238.
ūbandēn 238.
alt 245.
altēn 245.

arg 245.
argēn 245.
arm, aram 252.
(*b-*)*armēn* 244.

(*er-b-*)*armēn* 244.
arnēn 222.
arnōn 223.
bald 250.

- baldēn* 250.
bart 238.
bartēn 238.
barrēn 207, 228,
 229, 235.
bax 255.
baxēn 255.
bāga 192, 234, 236.
bāgan 192.
bāgēn 192, 232, 234,
 236.
bēraht 254.
bērahtēn 254.
bērgan 177, 235.
bībēn 172, 211.
(ir-)bībōn 211.
bittar 253.
bittarēn 253.
blīnd 250.
blīndēn 250.
bogo 240.
bogēn 240.
borga 177, 233.
borgēn 177, 232,
 233, 235.
(ar-)borgon 177.
dagēn 196, 230, 232.
darba 204, 228, 235.
darbēn 204, 228,
 229, 233, 235.
(bi-)darbi 205.
dicchi 248.
dicchēn 248.
dolōn 185.
gidult 186.
donēn 239.
thona 239.
dragēn 226.
(gi-)dragōn 226.
drukanēn 260.
drōa 203, 235.
druoēn 203, 228,
 233, 235.
dunni 254.
dunnēn 254.
durri 248.
dorrēn 248.
dwalēn 199, 202,
 228, 232.
dwellen 199, 202,
 232.
twelan 203.
(ar-)einēn 255.
ēra 199, 235.
ērēn 198, 228, 229,
 233, 235.
ērōn 198.
fagēn 258.
fagōn 258.
(ga-)fag 259.
falawēn 247.
falo 247.
fastēn 241.
fasta 241.
fūra 191, 234.
fūrēn 191, 232, 234.
fērrēn 255.
fērro 255.
feixtēn 255.
feixit 255.
feixzen 255.
festi 242.
fīrnēn 254.
fīrni 254.
fīēn 189.
(bi-)forēn 255.
(bi-)fora 255.
folga 177, 233.
folgēn 176, 220, 232,
 233.
fōh 250.
fōhēn 250.
frāga 193, 235.
frūgēn 192, 229,
 233, 235.
frāgōn 192.
frāha 193, 235.
frāhēn 192, 229,
 230, 233, 235.
(ant-)frahida 193.
fūl 245.
fūlēn 245.
garo 259.
garēn 259.
garawēn 259.
gērēn 259.
gērōn 259.
gēr 259.
geinon 215, 227.
gēwōn 182.
geffida 205.
ginēn 182, 214, 227.
ginōn 214, 227.
(ana-)giwēn 182,
 233.
(ana-)ging 184, 236.
gingēn 183, 236.
gingo 184, 236.

- goufan* 206.
grāo 249.
grāwēn 249.
gruoni 247
gruonēn 247.
grūēn 190.
grūsōn 190.
grūwisōn 190.
habēn 195, 228, 232.
haftēn 245.
haft 245.
halōn 224.
haldēn 250.
hald 250.
harēn 200, 228, 230,
 232, 233.
(fora-)haro 201, 233.
harmēn 253.
hartēn 248.
harti 248.
hangēn 196, 228,
 229, 232, 236.
hāhan 197, 236.
haxxēn 172, 201,
 228, 232, 233.
haxxōn 201.
hax 201, 233.
hei 239.
(ar-, far-) heiēn 239.
heil 245.
heilēn 245.
heix 246.
heixēn 246.
hēr 245.
hērēn 245.
(h)lahhēn 208, 228,
 236.
hlahhen 208, 228,
 236.
hlinēn 180, 217,
 219, 260.
(h)līna lēna 218.
hleinen 218.
(h)liodar 239.
hlosēn 180, 215, 227,
 228, 230, 233.
hlosōn 180.
hlūstrēn 236, 239.
hlūttar 253.
hlūttarēn 253.
hogēn 172, 179, 199,
 202, 229, 232.
huggen 179, 199,
 202, 203, 220, 232
holēn 224.
holōn 224.
hriwēn 257.
hriwōn 257.
hriwa 257.
ital 253.
(ar-)italēn 253.
is 238.
isēn 238.
jagēn 206, 228, 233.
jagōn 206.
kalt 250.
kaltēn 250.
kara 257.
karēn 257.
karōn 257.
klaga 257.
klagēn 257.
klagōn 257.
klēbēn 178, 229, 233,
 235.
ktīban 179, 184, 236.
klīmban 184.
kora 257.
korēn 257.
korōn 257.
kuoli 248.
kuolēn 248.
kūmig 255.
kūmigēn 255.
knnna 214, 234.
kunnēn 213, 223,
 234.
laba 257.
labēn 257.
labōn 257.
ladēn 224.
ladōn 224.
lax 246.
laxēn 246.
langēn 225.
langōn 225.
lēbēn 174, 229, 232,
 236.
leibēn 227, 228.
(bi-)tīban 175, 236.
leid 251.
leidēn 251.
leidsam 255.
leidsamēn 255.
lērēn 222.
lērninga 222.
līrnēn 222.
līrninga 222.

- lĕren* 222.
(gi-)lĕngan 225.
lĕdan 204.
lĕhhĕn 172, 188, 233.
lob 175, 235.
lobĕn 175, 230, 232, 235.
lobōn 175.
lōgĕn 209, 228, 229, 235.
lougen 240.
lougna 240.
lougnen 240.
lougnĕn 240.
lūxĕn 190, 236.
magan 206.
magĕn 206, 228, 233.
(un-)maht 240.
(un-)mahtĕn 240.
māl 256.
mālĕn 256.
mālōn 256.
maro 221.
marawi 221.
manĕn 226, 228.
manōn 227.
(far-)mana 227, 234.
(far-)mano 227, 234.
mĕlda 226, 234.
mĕldĕn 226, 234.
mĕldōn 226, 234.
mĕta 222.
mĕtemĕn 247.
mĕtemo 247.
(fir-)monĕn 171, 186, 227, 232, 235.
- mornĕn* 220.
muodi 249.
muodĕn 249.
muruwĭ 221.
naht 240.
nahtĕn 240.
(ir-)narrĕn 240.
narro 240.
nax 251.
naxĕn 251.
quĕc 254.
quĕchĕn 254.
rāmĕn 193, 233.
rūwa 240.
rūwĕn 240.
reid(i) 251.
reidĕn 251.
rĕrĕn 210.
rĭfĕn 247.
rĭfi 247.
romĕn 190.
rotĕn 251.
rot 251.
rōtĕn 246.
rōt 246.
roxĕn 246.
rōxĕn 251.
rostĕn 238.
rost 238.
rostagĕn 255.
rostag 255.
ruowx 239.
ruowĕn 239.
ruowōn 239.
rūnĕn 186, 232, 234.
saga 198, 235.
- sagĕn* 197, 228, 230, 232, 235.
sĕrwĕn sĕrawĕn 253.
(ar-)sĕigrĕn 253.
sĕo 240.
sĕwĕn 240.
sĕrĕn 246.
sioh(h) 251.
siuhhĕn 251.
siuhhōn 251.
scado 258.
scadĕn 258.
scama 205, 235.
scamĕn 205, 228, 233, 235.
scamōn 205.
scarrĕn 207, 228, 229, 233, 235.
scorrĕn 181, 207, 229, 235.
scorro 182, 235.
slaff 251.
slaffĕn 251.
slĕo 248.
slĕwĕn 248.
slĭhhan 184.
smāhi 254.
smāhĕn 254.
smac 238.
smackĕn 238.
smĕhhar 253.
smĕhharĕn 253.
snĕll(l) 251.
snĕllĕn 251.
sōrĕn 249.
sorga 177, 234.

- sorgēn* 177, 229, 232, 234.
sworga 177.
sworgēn 177.
spar 242.
sparēn 242.
spil 256.
spilēn 256.
spilōn 256.
spornōn 221.
spurnan 221.
stabēn 208, 228.
(fir-)stabōn 208.
stap 209.
stadēn 257.
stadōn 257.
stat 257.
stam(m) 251.
stammēn 251.
stara-blint 242.
starēn 242.
stēcchēn 223.
stilli 247.
stillēn 247.
storkanēn 260.
stornēn 215, 219.
storrēn 216, 243.
storro 216.
strangēn 249.
strengi 249.
strackēn 252.
strübēn 252.
stum(m) 252.
stummēn 252.
swēbēn 181, 229, 236.
swēibōn 181, 236.
- tag* 238.
tagēn 238.
tara 257.
tarēn 257.
tarōn 257.
terran 258.
timbar 253.
timbarēn 253.
tobaheit 226.
tobēn 225, 228.
tobōn 228.
trügēn 250.
trügi 250.
truckan 254.
(ar-)truckanēn 254.
truncan 260.
truncanēn 260.
trūēn 187, 233.
trūwēn 187.
trürēn 190, 229, 235.
tunchal 253.
tunchalēn 253.
tunchar 253.
wahha 197, 234.
wahhēn 197, 228, 232, 234, 236.
wachōn 197.
wahhta 240.
warm 253.
warmēn 253.
(furi-)warna 220, 234.
warnēn 219, 234.
warnōn 219.
warnen 220.
warta 258.
warto 259.
- wartēn* 259.
wartōn 259.
wēlc 252.
wēlhēn 252.
wērēn 'gowähren' 193, 233.
wērēn 'manere' 194, 229, 236.
(miti-)wāri 194.
wēsan st. V. 194, 236.
wēsan Adj. 260.
wēsanēn 260.
(er-)uuesenōn 260.
wērna 240.
wērñēn 240.
wērñōn 240.
weida 219.
weidōn 219.
weih 247.
weihhēn 247.
wini 188.
winēn 218, 235.
winne 218, 235.
winni-mānōd 218.
(ā-)wiggēn 254.
(ā-)wiggeōn 254.
(ā-)wiggi 254.
wirig 194.
wirigi 194.
wixxēn 252.
wixo 252.
wixi 252.
witōn 243.
wonēn 187, 233, 234.

<i>(ubari-)wonōn</i> 187.	<i>zawēn</i> 209, 228, 236.	<i>zilēn</i> 178, 233, 235.
<i>(ga-)wona</i> 188, 234.	<i>zāla</i> 258.	<i>zilōn</i> 178.
<i>wunni</i> 218.	<i>xālēn</i> 258.	<i>zoll</i> 200.
<i>wunni-mānōd</i> 218.	<i>zālōn</i> 258.	<i>zouwen</i> 209.
<i>zala</i> 200, 235.	<i>zellan</i> 199, 232.	<i>zundēn</i> 181, 236.
<i>zālōn</i> 199, 232, 235.	<i>zil</i> 178, 235.	<i>zuntēn</i> 181.

Mittelhochdeutsch.

<i>armen</i> 252.	<i>lēnen</i> 217.	<i>satēn</i> 246.
<i>brūnen</i> 250.	<i>līnen</i> 217.	<i>seiger</i> 253.
<i>don(e)</i> 239.	<i>lūschen</i> 191, 236.	<i>starren</i> 217.
<i>gaffen</i> 205.	<i>rac</i> 250.	<i>sterre stārre</i> 217.
<i>giwen</i> 182.	<i>ragen</i> 250.	<i>strac</i> 252.
<i>gēwen</i> 182.	<i>rām</i> 193, 233.	<i>strūb</i> 252.
<i>griul</i> 190.	<i>rot</i> 251.	<i>strunk</i> 216.
<i>griuwel</i> 190.	<i>rōz</i> 251.	<i>zīnden</i> 181, 236.
<i>hurren</i> 182.	<i>rūne</i> 234.	

Niederdeutsch.

Altsächsisch unbezeichnet.

<i>arnon</i> 223.	<i>frūgan</i> 192.	<i>hatan</i> 201.
<i>bāg</i> 234.	<i>frūgon</i> 192, 233.	<i>haton</i> 201.
<i>bibon</i> 211.	<i>vrūge</i> (mndd.) 235.	<i>hebbian</i> 195, 221, 232.
<i>beven</i> (mndd.) 212.	<i>grōni</i> 247.	<i>hettian</i> 201, 232.
<i>(bi-)dwelian</i> 203.	<i>gronen</i> (mndd.) 247.	<i>hlinon</i> 180, 217.
<i>dagen</i> (mndd.) 238.	<i>hafton</i> 245.	<i>hlust</i> 180.
<i>ēra</i> 199, 235.	<i>haft</i> 245.	<i>hriwon</i> 257.
<i>fūr</i> 234.	<i>halon</i> 224.	<i>huggian</i> 172, 179, 220, 232.
<i>fūran</i> 191.	<i>(far-)hardon</i> 248.	<i>hugi</i> 179.
<i>fūron</i> 191.	<i>harm</i> 253.	
<i>ʿlgan</i> 176.	<i>hangon</i> 196.	

- caron* 257.
clīðon 178.
(bi-)clīðan 179, 184.
clēvon (annd.) 178.
clivon (annd.) 178.
cōlon 248.
kōl (mndd.) 248.
(gi-)cunnon 214.
ladoian 225.
langon 225.
lēðon 227.
libbian 175, 221, 232.
(gi-)līk 189.
līkon 189, 233.
loðon 175.
lōgnian 240.
manon 227.
mūlon 256.
mēda 222.
meldon 226.
mōði 250.
mornian 221.
mornon 220.
(bi-)murnie 221.
rūmon 193, 233.
rīpi 247.
rīpon 247.
rostenrusten(mndd.) 238.
roton 246.
rūnon (annd.) 187.
rūnian (annd.) 187.
sad 246.
saden (mndd.) 246.
seggian 198, 232.
scanna 205.
sōr (nnd.) 249.
sorga 234.
sorgon 177.
spilon 256.
stilli 247.
stillon 247.
strang 249.
strunk (mndd.) 216.
swīgon 188.
talon 199, 232.
tellian 199, 232.
tilian 178.
tol 200.
truon 187.
thagian 221.
thagon 221.
tharðon 204, 233.
tholian 185, 221.
tholon 185, 221.
wardon 258.
wernian 220.
wini 188.
wrēth 251.
wunon 188.
wunnia 218.

Angelsächsisch.

- ár* 199.
árian 199.
eald 245.
caldian 245.
earh 245.
earžian 245.
bears 207.
bærs 207.
beofian 211.
bifian 211.
boža 240.
boržian 177.
dažian 238.
derian 258.
dofian 226.
(ǵe-)dof 226.
dréosan 190.
drúsan 190.
druncen 260.
druncnian 260.
dwellan 203.
dumb 246.
(á-)dumbian 246.
earnian 223.
fealu 247.
fealwian 247.
féožan 190.
fár 234.
fæst 242.
fæstan 241.

- folžian* 176, 220.
fúl 245.
fúlian 245.
fylžean 176, 220.
žánian 214.
žeonian 214, 215, 260.
živian 214, 215, 260
žéopan 206.
žrénian 247.
žréne 247.
žráž 249.
habban 195, 232.
hál 245.
hálían 245.
hanžian 197.
hár 245.
hárían 245.
hatian 201.
hát 246.
hátían 246.
heard 248.
heardian 248.
hearm 253.
hleođor 239.
hleonian 218, 260.
hlinian 218, 260.
hlénan 218.
hlosnian 180, 215.
hlyst 180.
(že-)holian 224.
hycžean 172, 232.
cearian 257.
cleofian 178.
clifian 178.
clinban 184.
hwit 246.
hwítian 246.
cól 248.
cólian 248.
cucu 254.
cwucu 254.
cunnian 214, 223.
læt 246.
latian 246.
lađian 225.
lanžian 225.
léhnan 240.
lįžnan 240.
leornian 222.
libban 175.
(be-)lifan 175, 227.
(že-)líc 189.
lícian 189, 233.
lof 176, 235.
lofian 175.
lufian 175.
(že-)lútian 183, 190, 236.
manian 227.
mearu 221.
medmian 247.
medum 247.
medeme 247.
meldian 226.
murnan 221.
réađ 246.
réađian 246.
rárían 210.
rípe 247.
rípian 247.
rotian 246.
rów 240.
rún 234.
rúnian 187.
rustian 238.
sadian 246.
sagu 235.
sæd 246.
sár 246.
sárian 246.
séar 249.
séarian 249.
secžean 189, 232.
sceamu 205.
scamian 205, 233.
sláv 248.
sláwian 248.
slincan 184.
soržian 177.
sparian 242.
spær 242.
spilian 256.
spornan 221.
spurnan 221.
starian 242.
stærblind 242.
strenže 249.
stronž 249.
stronžian 249.
súr 246.
súrian 246.
swižian 188.
talian 200, 232.
talú 235.
tellan 200, 232.
tilian 178.
tiolian 178.

<i>tól</i> 210.	<i>warnian</i> 219.	<i>wynn</i> 218.
<i>toll</i> 200.	<i>weosnian</i> 260, 261.	<i>þearfan</i> 204, 233.
<i>tráʒ</i> 250.	<i>wisnian</i> 260, 261.	<i>þearfu</i> 205, 235.
<i>trúwian</i> 187.	<i>weardian</i> 258.	<i>þician</i> 248.
<i>tyndan</i> 181.	<i>wearne</i> 240.	<i>þicce</i> 248.
<i>wác</i> 247.	<i>wiernan</i> 220.	<i>þolian</i> 185.
<i>wácian</i> 247.	<i>wrað</i> 251.	<i>þona</i> 239.
<i>wacian</i> 197.	<i>wyrnan</i> 220.	<i>þrówian</i> 203.
<i>wæcca</i> 197, 232.	<i>wunnia</i> 188.	<i>þurfan</i> 244.

Altfriesisch.

<i>folgia</i> 176.	<i>lirna</i> 222.	<i>wera</i> 193.
<i>halia</i> 224.	<i>swīgia</i> 188.	<i>warna</i> 220.
<i>hatia</i> 201.	<i>talia</i> 200, 232.	<i>werna</i> 220.
<i>lerna</i> 222.	<i>tella</i> 200, 232.	

Berichtigungen.

Seite 174, Zeile 2 v. u. lies: *io*-Flexion.

S. 175, Z. 5 v. u. lies: *o*-Stamm

S. 176, Z. 8 v. o. lies: *a*-Umlautes.

S. 191, Z. 8 v. u. lies: *féra*.

S. 205, Z. 2 v. o. lies: got. *þarbs*.

S. 207, Z. 5 v. o. lies: ahd. **jagēt* **jagōt*.

S. 221, Z. 7 v. u. lies: ai. *mr-ŋá-mi*.

S. 223, Z. 7 v. o. lies: ai. *r-ŋó-mi*.

Ausserdem vereinzelt Inkonsistenzen in der Transkription.

Liste des travaux néo-philologiques publiés par
des auteurs finlandais de 1893 à 1897.

- Andersin, Hanna*, Utta kieliopetuksen alalla. (Valvoja. 1893).
— — Lauttexte und ihre Verwertung im fremdsprachlichen Unterricht. (Mém. de la Soc. néo-phil. T. I).
- — *Gustafsson, F., Söderhjelm, Werner*, Angående den fonetiska ljudskriftens användning vid skolundervisningen och särskilda läroböcker i tyska och franska språken. (Tidskr. utg. af Pedagogiska fören. i Finland. T. XXXI).
- Anzengruber, Ludwig, Toveri. Suom. Maila Talvio (Mikkola).
Ynnä tekijän elämäkerta, kirj. *O. Relander*. Helsingissä.
Otava. 12:o.
- Aspelin, Eliel*, Kansa saksan kertomarunoudessa. Helsingissä. Otava.
1894. 8:o.
- Bohnhof, Anna*, Ordbok till »english reader» af Elin Forsten och
Anna Bohnhof, Helsingfors. Wentzel Hagelstam. 1896. 8:o.
- — (v. *Forstén, Elin*).

- Campbell, D.*, Språkets uppkomst. (Brahestads borgare & handelskola. Progr. 1892—93).
- Carducci, Giosuè* Valda dikter. Bemynd. öfvers. från italienskan jämte en lefnadsteckning af förf. af *Aline Pipping*. Stockholm. Albert Bonnier. 1894. 8:o.
- Donner, J. O. E.*, Der Einfluss Wilhelm Meisters auf den Roman der Romantiker. (Thèse de docteur). Helsingfors. 1893. 8:o.
- — Richardson in der deutschen Romantik. (Zeitschr. f. vergl. Litteraturgesch. N. F. Bd. X).
- Edelfelt, Annie*, Liste de mots français employés dans la langue suédoise avec une signification détournée. (Mém. de la Soc. néo-phil. T. I).
- af *Enehjelm, A.*, Alfabetisk ordlista till »Deutsches Lesebuch». Helsingfors. G. W. Edlund. 1893. 8:o.
- Estlander, B.*, Guy de Maupassant. (Finsk tidskr. T. XXXV).
- Estlander, Hedvig*, Gustave Droz. (Finsk tidskr. T. XLI).
- [*Estlander, Helena,*]***, Lamartine och hans mor. (Finsk tidskr. T. XXXIX).
- Finsk-svensk-engelsk tolk för utvandrare. Suomalais-ruotsalais-englantilainen tulkki siirtolaisten hyödyksi. Helsingfors. Finska Ångfartygsaktiebolaget. 1893. 12:o.
- Forsman, Kaarlo*, Alessandro Manzoni. (Valvoja. 1895).
- Forsten, Elin* och *Bohnhof, Anna*, English reader a collection of tales and poems by english and american authors for the use of schools and for private study. Helsingfors. Wentzel Hagelstam. 1895. 8:o.

- Freudenthal, Edla*, Några ord om examina och skriftliga examensprof i de moderna språken. (Tidskr. utg. af Pedagogiska fören. i Finland. T. XXX).
- — Gedanken über den neusprachlichen Unterricht in Finland. (Mém. de la Soc. néo-phil. T. 1).
- — Robert Brownings »Christmas-Eve and Easter-Day». (Finsk tidskr. T. XL).
- v. Goethe, J. W., Hermann und Dorothea. Opiskelevaa nuorisovarten ulosannettu ynnä historiallisen johdatuksen sekä sananselitysten ja asiantietojen kanssa. Helsingissä. G. W. Edlund. 1893. 8:o.
- Grundris der Geschichte der deutschen Literatur. Wiborg. 1894. 8:o.
- Gustafsson, F.*, Das Studium der neueren Sprachen in Finland. (Mém. de la Soc. néo-phil. T. I).
- — (v. *Andersin, Hanna*).
- Hagelstam, Wentzel*, Sprachliche Untersuchungen in Uhlands Balladen. (Privata Realluceum i Fredrikshamn. Progr. 1892—93).
- Hagfors, Edvin*, Saksan kirjakielen synnystä. (Valvoja. 1896).
- — Muutamia saksankielen synonyymeja (Vaasan Reaalilyseo. Progr. 1895—96).
- Hahl, Jalmari*, Piirteitä Giovanni Pratin runoudesta. (Valvoja. 1895).
- — Les tendances morales dans l'oeuvre de Giacomo Leopardi. (Thèse de docteur). Helsingfors. 1896. 4:o.

Harjoituksia venäjän, suomen, ruotsin ja saksan kielissä. Samtalsöfningar i ryska, finska, svenska och tyska språken. Uebungen in der russischen, finnischen, schwedischen und deutschen Sprachen. Helsingfors. (G. W. Edlund). 1895. 8:o.

Heikel, A. V., L'enseignement sérieux du français demande l'utilisation de la philologie moderne et du latin.

(Svenska lyceum i Uleåborg. Progr. 1895—96).

Hermanson, W., Om undervisningen i moderna språk. (Hangö samskola. Progr. 1895—1896).

J[aaakkola], K., Kielestä ja kielen synnystä.

(Porin lyseo. Progr. 1895—96).

Jespersen, Otto, Fransk elementarbok enligt ljudskriftsmetoden.

Barb. till svenskan af *Axel Wallensköld*. Helsingfors. K. E. Holm. 1893. 8:o.

Juutilainen, W., Über die Lektüre beim modernsprachlichen Unterricht. (Mém. de la Soc. néo-phil. T. I).

— — Lutherin merkityksestä saksalaiselle kirjakielelle. (Savonlinnan reaalilyseo. Progr. 1894—95).

v. Kræmer, Alexis, Anatole France.

(Finsk tidskr. T. XXXVIII).

Krook, Anna, The english language in Finland. (Mém. de la Soc. néo-phil. T. I).

— — Ur Alfred Tennysons diktning. (Finsk tidskr. T. XXXIV).

Lagus, Ernst, Jermaniska toner i den finska fålkvisan. (Finländska bidrag utg. af Sv. landsmålsfören. i Finland. 1894).

Lindberg, Hanna, Gustaf Adolf Avellan såsom nyfilolog, öfversättare och diktare. (Finsk tidskr. T. XXXV).

Lindelöf, Uno, Beiträge zur Kenntnis des Altnorthumbrischen. (Mém. de la Soc. néo-phil. T. I).

— — De indoeuropeiska folkens urhem. (Finsk tidskr. T. XXXV).

— — Grunddragen af engelska språkets historiska ljud- och form-lära. Helsingfors. Wentzel Hagelstam. 1895. 8:o.

— — och *Öhquist, Johannes*, Tysk språklära. Helsingfors. Otava. 1895. 8:o.

— — ja — — Saksan kielioppi. Suomenkielisiä oppilaitoksia varten suom. ja muodust. *Axel Rosendahl*. Helsingissä. Otava. 1896. 8:o.

Lloyd, R. J., Some researches into the nature of vowel-sound. Speech sounds: their nature and causation. Rec. de *Hugo Pipping*. (Zeitschr. f. franz. Spr. u. Litt. Bd XV, 2).

Löfgren, O. L., Saksankielen alkeiskirja. Suom. *N. Tötterman*. 2:e éd. Helsingissä. G. W. Edlund. 1893. 8:o.

Lönbohm, Kasimir, Prosper Merimée. Elämäkerta ja teokset kirjallishistorialliselta kannalta. (Thèse de docteur). Helsingissä. 1895. 8:o.

— — (v. Merimée, Prosper).

[*Malmberg, Aino* ja *Nandelstadh, Bertha*], Sanaluettelo kirjaan »english reader», jonka ovat toimittaneet Elin Forsten ja Anna Bohnhof. Helsingissä. Wentzel Hagelstam. 1896. 8:o.

Merimée, Prosper. Helmiä valikoima novelleja suom. ja lyhyellä elämäkerralla varust. *Kasimir Leino [Lönnbohm]*. Helsingissä. Otava. 1895. 8:o.

Paul, Hermann, Saksankielen lukemisto ynnä lukuharjoitukset sanakirjoineen. 4:e éd. (Korj. ja painoon toim. *E. S. Yrjö-Koskinen*). Porvoossa. Werner Söderström 1893. 8:o.

[*Pipping, Aline*], *Alin, K.*, Giosuè Carducci (Finsk tidskr. T. XXXVI).

— — (v. Carducci, Giosuè).

Pipping, Hugo, Fonautografiska studier. (Finländska bidrag utg. af Sv. landsmålsfören. i Finland. 1894).

— — Zur Lehre von den Vocaleklängen. Neue Untersuchungen mit Hensen's Sprachzeichner. (Zeitschr. f. Biologie. N. F. Bd. XIII).

— — Über die Theorie der Vocale. (Acta Soc. scient. fenn. T. XX).

— — (v. Lloyd, R. J.).

Relander, O., (v. Anzengruber, Ludwig).

Relander, Viola, Aakkosellinen sanaluettelo Johannes Öhquistin lukukirjaan »Deutsche Prosa und Dichtung». Helsingissä. Otava. 1894. 8:o.

— — Sanaluettelo lukukirjaan »Deutsches Lesebuch». Helsingissä. G. W. Edlund. 1894. 8:o.

Rosendahl, A. E., Untersuchungen über die Syntax der Sprache Albrechts von Eyb. I Der Zusammengesetzte Satz. (Thèse de docteur). Helsingfors. 1895. 8:o.

Saxén, Ralf, Lisiä suomalais-germaani-laisten kosketusten valaisemiseksi. (Tampereen reaalilyseo. Progr. 1895—96).

v. Schiller, Fr., Wilhelm Tell. Opiskelevaa nuorisoa varten ulosannettu ynnä historiallisen johdatuksen sekä sananselitysten ja asiantietojen kanssa. Helsingissä. G. W. Edlund. 1893. 8:o.

Seiling, Max, Sveticismen in der deutschen Umgangssprache in Finland. (Mém. de la Soc. néo-phil. T. I).

Stenij, Edv., (v. Vecchietti).

Söderhjelm, Werner, Några ord om grammatik och grammatikundervisning. (Nya svenska samskolan i Helsingfors. Progr. 1892—93).

— — Le poème de Saint Laurent dans le ms. Egerton 2,710 du Musée britannique. (Mém. de la Soc. néo-phil. T. I).

— — Saint Martin et le roman de la Belle Hélène du Constantinople. (Mém. de la Soc. néo-phil. T. I).

— — Notice et extraits d'un manuscrit latin-français du XV:e siècle, se trouvant en Finlande. (Mém. de la Soc. néo-phil. T. I).

— — Über einige Fälle sogenannter formaler Ausgleichung. (Mém. de la Soc. néo-phil. T. I).

